



AUTEUR QUÉBÉCOIS



ÉRIC CHASSÉ

TOUTE LA RANCUNE DU MONDE

SAINTJEAN

Table des matières

[Couverture](#)

[Saint-Jean Éditeur](#)

[Page de copyright](#)

[Page de titre](#)

[Dédicace](#)

[Printemps](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Été](#)

[Chapitre 11](#)

[Deux mois plus tard](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Automne](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Hiver](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)
[Chapitre 25](#)
[Chapitre 26](#)
[Chapitre 27](#)
[Huit mois plus tard](#)
[Chapitre 28](#)

OceanofPDF.com



Saint-Jean Éditeur
est une maison d'édition québécoise
fondée en 1981

OceanofPDF.com

Guy Saint-Jean Éditeur

4490, rue Garand

Laval (Québec) H7L 5Z6

450 663-1777

info@saint-jeanediteur.com

saint-jeanediteur.com

.....

Données de catalogage avant publication disponibles à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et à Bibliothèque et Archives Canada

.....

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition. Nous remercions le Conseil des Arts de l'aide accordée à notre programme de publication.



Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC

© Guy Saint-Jean Éditeur inc., 2023

Révision : Lysanne Audy

Correction : Émilie Leclerc

Conception graphique de la couverture : Dorian Danielsen

Photographie : Hugo B. / Unsplash

Mise en pages : Christiane Séguin

Dépôt légal — Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Bibliothèque et Archives Canada, 2023

ISBN : 978-2-89827-396-4

ISBN EPUB : 978-2-89827-397-1

ISBN PDF : 978-2-89827-398-8

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur. Toute reproduction ou exploitation d'un extrait du fichier EPUB ou PDF de ce livre autre qu'un téléchargement légal constitue une infraction au droit d'auteur et est passible de poursuites légales ou civiles pouvant entraîner des pénalités ou le paiement de dommages et intérêts.



Guy Saint-Jean Éditeur est membre de
l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL).

OceanofPDF.com

ÉRIC CHASSÉ

**TOUTE
LA RANCUNE
DU MONDE**

Roman

SAINTJEAN

OceanofPDF.com

*Ce roman est dédié à tous les parents.
Les bons... comme les mauvais.*

OceanofPDF.com

PRINTEMPS

OceanofPDF.com

1

On aurait dit qu'une terrible catastrophe venait de se produire. Une scène tirée d'un de ces nombreux films apocalyptiques dans lesquels les gens auraient abandonné leurs voitures afin de fuir la menace à pied. Telle était l'impression de Sandrine et Christian lorsqu'ils arrivèrent enfin au pont Jacques-Cartier en ce vendredi avant-midi. Un embouteillage monstre se dressait devant eux.

— On dirait qu'il y a aucune auto qui avance, s'énerva la jolie femme de trente-cinq ans. Même pas un centimètre à l'heure. On n'arrivera jamais à temps !

Christian ne rajouta rien, mais juste à sa façon de tenir le volant, on voyait bien qu'il était crispé. Plus tôt, s'ils étaient partis légèrement en retard de la maison, c'était par sa faute. Un coup de fil d'urgence auquel il n'avait pas eu le choix de répondre. Il y avait donc un brin d'électricité entre lui et sa femme ce matin. Juliette, sur la banquette arrière, s'amusait avec la tablette électronique de son père et n'avait conscience de rien d'autre.

Trois interminables voies de véhicules en tout genre faisaient la queue pour se rendre sur l'île de Montréal. Sandrine, qui ne cessait de jeter des coups d'œil impatients à sa montre, était découragée par ce bouchon de circulation qui s'étirait le long des deux kilomètres et demi du pont.

— Pourtant, on n'est pas en pleine heure de pointe, lâcha-t-elle. Ça devrait rouler. Si on arrive en retard, ça peut prendre des mois avant d'avoir un nouveau rendez-vous.

Christian tenta de la calmer en lui disant qu'ils allaient être à l'heure.

— On a encore cinquante minutes devant nous, la rassura-t-il. Une fois qu'on va avoir traversé le pont, on n'aura pas de misère à se rendre à

Sainte-Justine. Ç'a l'air pire que c'est.

— J'espère, parce que sinon, je pique une crise rendue là-bas. Il faut absolument que Juliette rencontre la spécialiste aujourd'hui. On a assez eu de misère à l'avoir, cette ORL-là.

Leur fillette de six ans avait un léger problème d'élocution. Très subtil. Mais pas pour sa mère qui voyait en ce trouble langagier un obstacle qui pourrait éventuellement mettre en péril l'avenir de son enfant.

— Dans la vie, il faut mettre toutes les chances de notre côté, répétait inlassablement Sandrine.

En janvier dernier, celle-ci avait convaincu Christian qu'il était l'heure d'agir s'ils ne voulaient pas que leur enfant unique grandisse avec cette tare et soit prise avec pour toujours. Leur fille avait donc consulté un orthophoniste sur la Rive-Sud. « Un amateur », selon les parents, car d'après le spécialiste, Juliette s'exprimait très bien.

— Elle a seulement une légère difficulté avec certaines lettres, leur avait expliqué l'homme d'une soixantaine d'années. Comme avec le A et le U, mais ça va disparaître sous peu. Elle vient juste d'avoir six ans, c'est très fréquent à cet âge-là. Toutefois, si ça devait se poursuivre au-delà de ses sept ou huit ans, revenez consulter. En attendant, croyez-moi, elle va très bien.

Très peu convaincue par le diagnostic de ce vieil incompetent, Sandrine en était venue à l'hypothèse que le problème se trouvait possiblement ailleurs. Peut-être Juliette souffrait-elle d'une légère surdité ? Les parents de la petite en étaient maintenant persuadés. Christian avait remarqué qu'ils devaient souvent répéter leurs phrases quand ils s'adressaient à Juliette. Sandrine avait donc fait des pieds et des mains afin d'obtenir une rencontre avec cette réputée oto-rhino-laryngologiste de Montréal. Grâce à son travail en tant qu'agente immobilière, elle avait la chance de rencontrer des gens de différents univers. Elle avait ainsi fait jouer ses contacts pour la rencontre de ce matin.

— On avance un peu, là, souffla Christian.

Le couple apprit à la radio qu'une panne de voiture était la cause de ce chaos sur le pont. On venait apparemment de remorquer le véhicule en

cause.

— Il était temps, jeta Sandrine.

Dans la poche de son pantalon, Christian sentit son cellulaire vibrer, indiquant l'arrivée d'un SMS. Il fit comme si de rien n'était, au cas où ce serait Roxanne. Depuis un certain temps, celle-ci avait pris l'habitude de le contacter en milieu d'avant-midi, heure à laquelle il se trouvait normalement au travail. Il avait pourtant pris la peine de la prévenir qu'il serait avec sa femme et sa fille ce matin. *Si c'est elle, va vraiment falloir qu'elle soit plus prudente.* Christian ne consulterait son téléphone qu'une fois rendu à l'hôpital.

Vingt-deux minutes plus tard, la petite famille arriva à Montréal. Leur voiture était immobilisée à un feu rouge au coin de la rue Ontario et de l'avenue De Lorimier. Juliette choisit ce moment pour se désintéresser du jeu auquel elle jouait sur la tablette. Sans prendre la peine de fermer l'application, elle lança l'objet sur la place libre à côté d'elle.

— Est-ce qu'on est bientôt arrivés ? demanda la petite fille dont les cheveux si blonds ressemblaient à du blé quand les rayons du soleil s'y jetaient. Je commence à avoir envie de pipi.

Elle croisa le regard de son père dans le rétroviseur. Il lui répondit qu'ils devraient être sur place dans une quinzaine de minutes. Vingt, maximum.

— Penses-tu être bonne pour te retenir, ma chouette ? s'informa Sandrine qui, contrairement à sa fille, avait une chevelure noire comme du jais.

Juliette devait sa blondeur à son père.

— Oui, je peux attendre encore un ti-boutte, répondit l'enfant.

— Un « petit bout », tu veux dire, s'empressa de la corriger sa mère. On dit pas un « ti-boutte ».

Sandrine sourit tendrement à sa fille avant de s'adresser à son mari.

— Penses-tu être capable d'arriver plus vite qu'en quinze minutes ? C'est pas bon pour sa vessie qu'elle se retienne comme ça.

Christian haussa les épaules.

— Écoute, chérie, je fais de mon mieux. J'ai pas de contrôle là-dessus.

Un homme s'approcha de leur voiture toujours clouée sur place en attente du feu vert. Sa démarche était incertaine. Il claudiquait. Il était mal rasé, et ses vêtements, dépareillés. Juliette s'aperçut qu'il traînait dans sa main gauche un objet qui servait normalement à nettoyer le pare-brise des autos. Son père l'utilisait fréquemment lorsqu'il faisait le plein à la station-service. L'individu déambulait entre les véhicules et, par des mimiques, s'adressait aux occupants coincés à l'intérieur. Ce faisant, il agitant le gobelet de carton qu'il tenait dans son autre main.

— Qu'est-ce qu'il fait, le monsieur ? demanda Juliette.

Christian lui expliqua qu'il s'agissait d'un itinérant.

— On les appelle des squeegees, parce qu'ils veulent nettoyer nos vitres. Ils ramassent des sous en échange de leurs services. La plupart vivent dans la rue.

L'homme était maintenant à leur hauteur, du côté de Sandrine.

— Est-ce qu'on peut lui donner de l'argent ? s'enquit Juliette, fascinée par la situation. S'il vous plaît !

À présent, la petite dévisageait carrément cet étrange personnage. À voix basse, sa mère lui ordonna de ne pas le regarder. Qu'il allait finir par s'en aller. Au lieu de quoi, l'homme, amusé par l'attitude de Juliette, se pencha pour la saluer de plus près. Elle l'entendit même, à travers la vitre, lui souhaiter une bonne journée. L'enfant lui rendit son salut.

— On peut-tu lui donner des sous, maman, papa ? *Please !*

Trop tard, le feu venait de tourner au vert. Christian ne se fit pas prier pour appuyer sur la pédale d'accélération. Il avait toujours détesté cette intersection pour ça. Au fil des ans, le nombre de mendiants avait doublé à cet endroit.

Juliette se retourna sur son siège d'appoint pour regarder vers l'arrière. La ceinture de sécurité lui serrait l'épaule. Elle voyait à présent l'itinérant rapetisser au fur et à mesure qu'ils s'éloignaient. Le mendiant retournait à sa position de départ où l'attendaient une femme et un chien qui dormait sur une couverture repliée.

— Pourquoi on lui a pas donné d'argent ? s'insurgea la fillette. Vous arrêtez pas de dire qu'on est chanceux et qu'on est pas dans le besoin.

À court de mots, Christian soupira sans quitter la route des yeux. Ce fut Sandrine qui répondit.

— Juliette, on ne peut pas donner des sous à tout le monde. Le monsieur qu'on vient de croiser, il ne veut pas travailler, c'est tout. Si papa et maman on a de l'argent, c'est parce qu'on travaille dur pour l'avoir.

— Mais il avait l'air tellement gentil, bouda la jeune.

— On aura cette discussion quand tu seras un peu plus grande, s'interposa Christian en actionnant son clignotant de gauche pour tourner en direction du boulevard Saint-Joseph.

— Quoi ? demanda Juliette.

Sandrine tourna la tête vers son mari.

— T'as vu ? dit-elle. Elle nous fait encore répéter.

Depuis leur départ de la maison, c'était la deuxième fois que Juliette montrait des signes d'une possible défaillance auditive.

Ils arrivèrent au CHU Sainte-Justine avec six minutes d'avance seulement. Christian alla déposer sa femme et sa fille le plus près possible de l'entrée du centre hospitalier en leur promettant de les rejoindre sous peu.

— C'est à quel étage, donc ? s'informa-t-il auprès de Sandrine.

— Je me souviens plus. Tu demanderas à l'accueil. À tout de suite. Viens, Juliette, dépêche-toi. On va être en retard !

Christian déplaça ensuite sa voiture jusqu'au stationnement payant. Dès qu'il eut garé son véhicule, il s'empessa de mettre la main sur son cellulaire, toujours dans le creux de sa poche.

— Merde.

Le message reçu un peu plus tôt provenait bel et bien de Roxanne.

— On joue avec le feu, marmonna-t-il entre ses dents.

Ce qui au départ ne devait être qu'une aventure d'un soir s'était vite transformé en relation clandestine. Et ça durait depuis près de six mois. *Faut que je mette un terme à ça, ç'a pas de bon sens.* Mais Christian savait pertinemment qu'il ne ferait rien. C'était plus fort que lui. Cette fille lui faisait perdre la tête et le rendait complètement fou. Si ça se savait, les hommes dans l'entourage de Christian n'en reviendraient tout simplement

pas. Tromper une femme aussi jolie que Sandrine était de la pure folie. Il était vrai que l'épouse de Christian était d'une beauté à couper le souffle, mais il n'y pouvait rien : Roxanne l'attirait comme un aimant. Quand il essayait de se convaincre que ce n'était que du sexe et rien d'autre, une voix dans sa tête lui rappelait néanmoins à quel point tout ça était mal.

Comme d'habitude, le message de son amante était court :

Tu as des trous dans la journée ? Moi, je suis libre jusqu'à midi. Ensuite de 16H à 18H.

Jamais trop de détails incriminants. Christian jeta un bref regard à droite et à gauche. Par écrit, le père de famille rappela à Roxanne qu'il était à Montréal en ce moment même, mais qu'il pourrait peut-être la voir vers seize heures.

Je te confirme le tout plus tard.

Dans la seconde suivante, il supprima cette conversation de son cellulaire et sortit de son véhicule en direction de l'hôpital.



Finalement, il ne leur avait servi à rien de se hâter de la sorte. On s'était occupé de Juliette une heure après leur arrivée. La petite famille se trouvait enfin dans le bureau du docteur.

— Personnellement, je trouve que votre fille s'exprime très bien. Si vous croyez qu'elle a un problème d'élocution, il se trouve ailleurs.

La spécialiste était catégorique. La petite Juliette ne souffrait absolument d'aucun problème auditif.

— Elle a eu cent pour cent à mon évaluation, enchaîna l'oto-rhino-laryngologiste.

L'ORL avait sensiblement le même âge que Sandrine, mais en paraissait dix de plus. La beauté de cette dernière mettait presque mal à l'aise la praticienne.

— Je ne sais plus vers qui me tourner, se plaignit alors la mère de Juliette. J'ai vraiment peur qu'on passe à côté de quelque chose. Ça fait

deux médecins qu'on voit et personne ne trouve ce qu'elle a. Je me demande si elle ne souffrirait pas de dysphasie.

Sur Internet, sans même en parler à Christian, Sandrine avait passé plusieurs heures à lire sur le sujet.

Le visage du médecin se referma quelque peu, comme si elle venait de réaliser qu'elle se trouvait devant une parfaite imbécile. Sandrine remarqua immédiatement le changement d'attitude chez la dame.

— Non, non, oubliez ça, se prononça celle-ci. Juliette n'est pas atteinte de dysphasie du tout, voyons. Je ne veux pas être désagréable, mais je pense que vous cherchez un problème qui n'existe pas.

Sandrine se recula contre le dossier de sa chaise. Elle avait mis beaucoup d'espoir sur cette rencontre, ne serait-ce que pour faire taire tous ces gens qui lui disaient qu'elle s'en faisait toujours pour rien à propos de Juliette.

— Je vous confirme que tout va très bien pour votre fille, poursuivit la spécialiste. Ce que vous entendez dans le langage de Juliette est tout à fait normal. Elle n'est pas différente des autres enfants de son âge. On ne peut pas s'attendre à ce qu'elle s'exprime comme une adulte...

— C'est bon, on a compris, la stoppa sèchement Sandrine en se redressant.

Elle se dirigeait déjà vers la porte. Christian remercia la médecin avant de se lever de sa chaise à son tour. Il crut déceler une certaine pitié dans le regard de la femme. Cela devait paraître qu'il était mal à l'aise en raison du comportement de sa conjointe. Les parents allèrent ensuite rejoindre Juliette qui patientait dans le local d'à côté. L'oto-rhino-laryngologiste les raccompagna jusqu'à la salle d'attente en leur répétant une dernière fois que tout allait pour le mieux pour leur enfant.

— Cessez de vous en faire, ajouta-t-elle en guise de conclusion. Au revoir, Juliette.

Seuls Christian et la petite lui rendirent son salut.

Ils attendirent l'ascenseur pendant plus d'une minute. Sandrine semblait furieuse, alors que les nouvelles étaient pourtant bonnes.

— Elle a raison, dit Christian en franchissant les portes de l'ascenseur, emboîtant le pas à son épouse. On devrait arrêter de s'acharner. Viens,

Juliette.

L'enfant pénétra à son tour dans l'ascenseur en sautant pardessus la craque qui séparait les deux planchers.

— Doucement, Juliette, la prévint sa mère. Ne saute pas pour rien.

La fillette demanda quel était le bouton sur lequel il fallait peser pour aller en bas. Sans lui répondre, Sandrine appuya elle-même sur « rez-de-chaussée », en utilisant la manche de son chandail.

— Touche pas à ces pitons-là, c'est plein de microbes. On est dans un hôpital. Il y a des gens malades qui mettent leurs mains là-dessus à longueur de journée.

— Beurk, dit la petite, dégoûtée.

Une fois à l'extérieur, tandis qu'ils marchaient en direction du stationnement, Christian répéta la phrase qu'il avait dite un peu plus tôt. Phrase qui n'avait pas trouvé d'écho.

— On va passer à autre chose, Sandrine. C'est vrai que c'est très léger comme trouble. Je ne veux plus mettre d'énergie là-dessus et...

— Je sais, Christian, tu me l'as déjà dit tantôt.

La femme se rendit compte qu'elle avait répondu d'un ton plus sec qu'elle ne l'aurait souhaité. Elle savait bien que Christian n'avait pas tort. En tant que parents, ils étaient allés jusqu'au bout. Cela aurait été absurde de consulter un troisième médecin.

— T'as raison, Christian, lui avoua-t-elle. Excuse-moi, je voulais pas être brusque. C'est juste que tantôt, je me suis sentie jugée dans le bureau, comme si c'était mauvais de s'inquiéter de la santé de son enfant.

— Fais-toi s'en pas avec ça, fit Christian en repensant au regard compatissant de la praticienne. L'auto est juste ici. Suivez-moi.

Il sortit ses clés et déverrouilla les portes à distance. Un bip bip se fit entendre dans le stationnement. Ils s'engouffrèrent tous trois dans la voiture. L'instant d'après, Christian paya la somme demandée à la borne.

— Avec tout ça, c'est presque rendu l'heure de dîner, fit-il remarquer.

— Est-ce qu'on peut aller au McDo, s'il vous plaît ? s'excita Juliette. On y va jamais. Surtout que vous m'avez dit que j'ai bien fait ça tantôt avec la madame docteur.

Ignorant la requête, Sandrine se tourna vers son mari.

— Des sushis, ça te dit ?

— Oui, ça pourrait être bien. Je connais un bon endroit sur la rue Saint-Charles, à Longueuil. J’y suis déjà allé. Au lieu de retourner à Saint-Hilaire directement, on pourrait s’arrêter là. Le restaurant appartient à un de mes patients.

Christian était podiatre et, tout comme sa femme, il rencontrait des gens de tous les horizons dans son quotidien.

— Oh non, papa ! s’insurgea l’enfant. On mange toujours des sushis.

— C’est pour ton bien, ma belle, lui expliqua sa maman. Des sushis, c’est bon pour toi.

Il y avait des travaux sur le chemin de la Côte-Sainte-Catherine dans la direction qu’ils venaient d’emprunter. Christian dut prendre un détour. On l’entendit marmonner son mécontentement. Sandrine informa sa fille qu’ils iraient peut-être au McDonald’s une autre fois.

— Mais c’est moi qui devrais choisir le resto ! renchérit Juliette. C’est pas vous qui avez passé un examen ce matin.

Au grand dam de la petite, Sandrine et Christian entreprirent une nouvelle conversation. Comme d’habitude, ils ignoreraient les demandes de Juliette. L’enfant croisa les bras devant elle et fit la moue.

— Finalement, c’est pas moi qui est sourde, c’est vous autres !



Thomas venait de donner la deuxième et dernière couche de peinture dans la chambre à coucher de Mégane. La couleur était horrible, mais la fillette de six ans (et demi ! comme elle le répétait sans arrêt) avait insisté pour que ce soit cet orange éclatant. Thomas et Émilie n’avaient pas été difficiles à convaincre. Ils voulaient à tout prix faire plaisir à leur fille. Ce que vivait présentement leur enfant n’était pas facile : elle changeait d’école un mois avant la fin des classes et elle avait dû dire au revoir à tous ses amis de Montréal. Ses parents auraient bien aimé qu’elle termine son année scolaire à Rosemont, mais compte tenu de la complexité du voyage en soir et

matin, ils n'avaient pas eu le choix de la transférer d'école. Tout était allé tellement vite. La maison que le couple venait d'acheter à Mont-Saint-Hilaire était celle qu'ils attendaient depuis plusieurs mois. Exactement dans les prix qu'ils s'étaient fixés et tout près de l'école primaire, en plus. Vu le faible montant qu'ils avaient payé, la résidence avait bien sûr besoin d'amour, mais Thomas, charpentier-menuisier de métier, était très habile de ses mains. Niveau rénovations, le solide gaillard de trente-deux ans aux cheveux bruns coupés court savait presque tout faire.

— Amenez-en, des projets ! faisait-il souvent.

Toutefois, la décision de déménager n'avait pas été facile à prendre. Thomas et Émilie avaient habité le même appartement, dans Rosemont–La Petite-Patrie, pendant dix ans. Ça avait été le premier et le seul logis qu'ils avaient occupé ensemble. L'endroit débordait de souvenirs. Dont l'arrivée de Mégane dans leur vie. Or, l'hiver dernier, l'idée d'avoir un deuxième enfant avait commencé à germer dans l'esprit d'Émilie. Thomas était d'accord, lui aussi.

— Moi itou, je suis partant pour un nouveau bébé, avait lancé le père. Par contre, on risque d'être serrés si on reste ici. Déjà que la chambre de Mégane est grande comme un garde-robe...

— Oui, je sais.

Petit à petit, le couple avait commencé à faire des recherches sur Internet, et ce, même si Émilie n'était pas encore enceinte.

— Voyons donc, c'est ben cher, les maisons en périphérie de Montréal.

Ils ne voulaient pas trop s'éloigner de la ville. Les parents d'Émilie y demeuraient et la plupart de leurs amis aussi. La jeune femme de trente et un ans avait alors suggéré d'élargir leurs recherches et de jeter un œil sur la région de Belœil et Mont-Saint-Hilaire.

— Il y a la montagne là-bas, me semble qu'on serait super bien, non ? avait-elle dit.

— On peut regarder. C'est pas trop loin de Montréal.

Mais ils avaient vite déchanté. Les prix n'étaient pas nécessairement plus bas par là non plus.

— On aurait dû acheter y a une couple d'années avant que les prix grimpent en malade, avait fait remarqué Thomas. C'a pas d'allure.

— On pouvait pas savoir qu'on voudrait un jour devenir des banlieusards !

— Dis pas ce mot-là !

Ricanements.

Puis ils avaient fini par trouver cette habitation qui datait des années cinquante.

Le déménagement, deux jours plus tôt, s'était très bien passé. Si bien qu'en moins de six heures, tous leurs pénates avaient été transportés sur la Rive-Sud. Mégane, malgré sa morosité, avait immédiatement été charmée par la montagne qui surplombait son nouveau quartier.

— Est-ce qu'on va pouvoir y aller ?

— Bien sûr, ma chérie, avait répondu son père. On va juste finir de s'installer comme il faut, pis on pourra y aller dimanche si tu veux. Juste avant ta première journée dans ta nouvelle école.

Cette remarque avait plombé l'atmosphère. Mégane était très mature pour son âge, mais elle avait encore du mal à accepter qu'elle ne reverrait plus ses amis. Du moins, plus aussi souvent qu'avant. Elle ne croyait pas ses parents qui lui répétaient qu'elle allait se faire plein de nouvelles copines ici.

Thomas, qui venait de terminer sa besogne, déposa le rouleau dans le bac à peinture. Il fit une dernière inspection pour s'assurer qu'il n'y avait pas de coulisses. Il comprit dès lors qu'il ne s'habituerait jamais à cette étrange couleur orangée. *J'arriverais pas à dormir dans une pièce comme ça.* Il ramassa ensuite son matériel. Les bras remplis, il se dirigea vers le garage. Une porte dans la cuisine y donnait accès directement. Les corridors étaient dégagés. Presque tout le contenu des boîtes de déménagement était à présent rangé à sa place. Une pièce au sous-sol servait en ce moment de coin à débarras. D'ailleurs, Elvis, leur chien, y était enfermé. Thomas ne voulait pas l'avoir dans les pattes pendant qu'il peignait. Connaissant la bête, il supposa que l'animal dormait. *Il faut pas que j'oublie de le sortir tantôt, quand les murs seront secs.*

Une fois rouleau et pinceau nettoyés, Thomas sortit du garage et croisa sa fille qui passait en courant.

— Ta chambre est prête, tu peux aller la voir, lui dit-il en s’essuyant les mains avec une guenille. Mais fais attention de pas te beurrer sur les murs. C’est frais peint.

— Yé ! J’vais voir ça !

Thomas suivit Mégane à l’intérieur. Au bout du couloir, elle stoppa net.

— Oh wow, c’est parfait, papa ! s’exclama l’enfant en ouvrant grand les yeux. Merci ! C’est exactement ce que je voulais !

— Tant mieux ! lança-t-il à voix haute.

Quelques minutes plus tard, Thomas prépara des sandwichs au thon. Il en mit un de côté au réfrigérateur pour Émilie. Sa fille et lui s’installèrent sur l’îlot central. Ils n’avaient pas encore reçu leur nouvelle table de cuisine. La livraison était prévue pour lundi suivant.

— Maman est où ? demanda Mégane, la bouche pleine.

Thomas lui expliqua qu’Émilie avait un entretien d’embauche et qu’elle devrait normalement revenir d’un instant à l’autre.

— Pour un nouveau travail ?

— Oui, ma belle. J’ai bien hâte de savoir comment ça s’est passé. Elle va nous raconter tout ça. Ah ben, en parlant du loup.

La petite se retourna. À travers la grande fenêtre, elle vit sa mère ranger son vélo. La femme passa par le garage.

— Allô, dit-elle, légèrement essoufflée, en déposant un sac en nylon sur le comptoir.

Le sourire de la jeune femme laissait deviner que l’entrevue s’était bien déroulée.

— Pis ? voulut savoir Thomas.

— J’ai la job ! fit-elle, tout heureuse. Je suis tellement contente.

— Bravo, maman.

— Cool ! la félicita à son tour Thomas. Tu commences quand ?

— Dès lundi. Les patrons sont super fins. C’est un couple qui tient le verger. C’est à la femme que j’avais parlé au téléphone. Ils sont très flexibles pour mon horaire. Je leur ai dit que je voulais pas faire plus de

vingt heures par semaine et ils semblaient très compréhensifs. Ils ont apparemment beaucoup d'employés à temps partiel.

— Tu vas faire quoi, maman ? Tu vas vendre tes peintures ?

Émilie sourit à cette remarque. Dans Rosemont, elle réussissait parfois à vendre ses toiles que certains établissements (principalement des cafés) acceptaient d'afficher à leurs murs. D'ailleurs, elle nota mentalement d'aller rendre visite aux commerçants du Vieux-Belœil très prochainement.

— Non, ma chérie, je vais travailler dans un verger, mais qui sait ? Je vais peut-être pouvoir afficher mes toiles dans la boutique de l'accueil. Ça va ressembler un peu à ce que je faisais à la Fruiterie du Plateau. En gros, je vais aider à cuisiner les plats et je vais conseiller les gens sur les produits. Tiens, justement...

Elle fouilla à l'intérieur de son sac et en sortit un pot de confiture faite maison qu'elle déposa devant sa fille, sur la table. La petite délaissa son sandwich et prit le récipient. Émilie expliqua alors à Thomas et Mégane que la petite entreprise avait une quarantaine de produits sur le marché. Du miel, des tartes, des pâtés.

— Et même du cidre. Et le plus cool dans tout ça, c'est que je vais pouvoir me rendre au travail en vélo. Ça m'a pris quinze minutes. Et l'hiver, il y a un autobus qui s'arrête à quelques minutes de marche du verger. Je suis vraiment emballée. Ça paraît-tu ?

— Oui, ma chérie, dit Thomas en se déplaçant vers elle.

Il l'embrassa tendrement sur le front. Émilie se blottit tout contre lui.

— T'as faim ? Je t'ai préparé un p'tit quelque chose.

Il avait déjà la main sur la poignée du frigo.

— Non, c'est gentil. Pas tout de suite.

— Comme tu veux.

Thomas se rendit au lavabo et se servit un verre d'eau. Il n'avait pas encore installé le système de filtration sous l'évier.

— Et toi, ç'a bien été ? s'informa Émilie.

Son chum lui énuméra la liste des travaux qu'il avait effectués.

— Ça avance très vite, reprit-il. Mieux que je pensais, en tout cas. Mon boss a été ben smatte de m'autoriser des vacances, surtout que c'est le *rush*

partout. Avec l'ouvrage qu'y a ici, j'en serais jamais venu à bout sans *break*. Dès demain, je m'attaque au sous-sol.

Une lueur brilla dans les yeux d'Émilie. Elle s'approcha de Thomas et prit ses mains dans les siennes.

— T'es en train de nous construire un véritable havre de paix, mon amour. On est chanceux de t'avoir.

Ce fut à son tour de l'embrasser. Sur les lèvres, cette fois.

— Ark, protesta Mégane. Des bisous sur la bouche ! Dégueu !

Le couple s'esclaffa. L'espace d'une seconde, leurs dents s'entrechoquèrent. Thomas se défit de son étreinte et s'approcha de sa fille. De sa main droite, il ébouriffa l'épaisse tignasse auburn de la fillette. Elle avait les mêmes cheveux que sa mère, sauf qu'Émilie était châtaine.

— Tu trouves ça répugnant, les becs d'adulte, toi ? jeta-t-il à Mégane sur un ton moqueur. Ça s'appelle de l'amour, ça, tu sauras. Comment tu penses que t'as été faite, toi, hein ?

Émilie contempla son homme. Il était si attentionné envers Mégane. Si doux. Et tellement à l'écoute. Il n'était pas rare que l'enfant se confie davantage à son père qu'à sa mère, ce qui était plutôt inusité pour une petite fille de cet âge. À cet instant, Émilie souhaita plus que jamais tomber enceinte. Tout lui semblait si parfait depuis leur arrivée ici. L'espace, les arbres, le grand air... Elle avait même un endroit à elle pour se consacrer à son art. Contrairement à avant, la femme n'aurait plus à sortir tout son matériel chaque fois que lui prendrait l'envie de peindre. Au final, quitter leur appartement avait été beaucoup plus facile qu'elle ne l'avait imaginé. Et probablement pour la première fois de sa vie, la jeune trentenaire eut l'impression d'être exactement à la place où elle était censée être. Elle s'entendit alors soupirer d'aise. *Je pourrais pas souhaiter mieux.*

Hélas, le destin pouvait se montrer parfois bien cruel. Émilie allait vite réaliser qu'on ne choisissait pas les gens de son quartier.

Et encore moins les amis de son enfant.

2

Lundi 16 mai, le matin. Madame Evelyne était assise à son bureau. La classe était déserte. L'enseignante de première année arrivait toujours une bonne demi-heure avant l'arrivée des enfants. Pendant un bref instant, elle contempla tous ces pupitres libres. Il ne restait plus qu'un mois avant la fin des classes et, dès l'automne prochain, de nouveaux petits visages allaient apparaître à leur tour. Ainsi était faite la vie. La femme adorait son travail et elle était reconnue pour être très attachée à ses élèves. Très attachante aussi. Chaque année, le dernier jour de classe était difficile pour elle. Il n'était pas rare qu'elle aille jusqu'à verser une larme. Surtout lorsque les petits lui apportaient des cadeaux personnalisés qu'ils avaient eux-mêmes confectionnés à la maison pour la remercier d'avoir été leur professeure.

La femme fit bouger sa chaise à roulettes vers la droite. Elle mit la main dans son sac et en extirpa son ordinateur portable. Elle se connecta ensuite au portail de l'école. Un nouveau message apparaissait dans sa boîte de réception. Il devait être récent puisque l'enseignante avait consulté le site avant son départ de la maison. Elle vit le nom de l'expéditrice et laissa échapper un profond soupir. *Encore elle*. Elle se fit la réflexion que les professeurs d'autrefois avaient eu la chance d'évoluer dans un univers sans Internet. Elle cliqua sur l'icône.

Bonjour Madame Evelyne,

J'espère que vous allez bien. Juliette m'a révélé qu'elle avait eu droit à un jus sucré et à une tablette de chocolat en classe jeudi dernier. (Désolée du délai, elle ne m'a avoué cela qu'hier.) J'ai cru comprendre qu'ils étaient trois enfants à avoir été ainsi récompensés pour leurs efforts dans une discipline quelconque : super, ça ! Par contre, et je ne veux surtout pas vous offenser, mais Christian et moi ne sommes pas certains que donner de telles friandises à un enfant dans le but de le féliciter soit la bonne façon de faire. Ça crée de drôles de liens dans leurs têtes (de nombreuses études le démontrent clairement d'ailleurs). Mais ce n'est pas si grave. Si c'est très occasionnel, il n'y a pas de problème ! On désirait simplement faire un petit rappel. 😊

Sur ce, merci pour votre magnifique travail ! Juliette vous adore ! Bonne journée et bonne semaine !

Sandrine Champagne

— Oh, mon Dieu ! Qu'est-ce qu'il faut pas entendre ? marmonna Evelyne, découragée. Merci pour la leçon de vie.

L'enseignante était sur le point de répondre poliment à la mère de Juliette lorsqu'on frappa trois petits coups à la porte ouverte de la classe. Elle sursauta légèrement. Un homme et une petite fille qu'elle n'avait jamais vus se tenaient dans le chambranle. Le déclic se fit dans l'esprit de la professeure : la nouvelle élève. Tout sourire, elle se leva et alla à leur rencontre.

— Bonjour, tu dois être Mégane, c'est ça ? s'informa-t-elle en se penchant pour être à la hauteur de l'enfant. Moi, je suis madame Evelyne.

— Allô, répondit Mégane, le regard un brin fuyant.

Elle se mordillait la lèvre, signe de nervosité chez elle.

— C'est pas facile pour elle ce matin, fit Thomas à voix basse.

— C'est normal, ajouta la professeure. Le contraire aurait été étonnant. Dans la vie, il y a des petits moments plus difficiles que d'autres, mais on finit toujours par les surmonter.

La femme poursuivit en disant à Thomas qu'ils avaient bien fait d'arriver un peu d'avance. Ça laisserait le temps à l'enfant d'apprivoiser son nouvel environnement.

— Viens, Mégane, je vais te montrer où sera ta place. T'es chanceuse, c'est juste à côté de la fenêtre.

La petite constata qu'il y avait deux chaises devant le large pupitre que lui désignait sa nouvelle professeure. À son ancienne école, les places étaient individuelles.

— Tu seras jumelée à Juliette, lui apprit madame Evelyne. Elle est gentille comme tout, tu vas voir ! Et tu sais quoi ?

— Non, répondit timidement Mégane d'une voix à peine audible.

— Je note les anniversaires de naissance de mes élèves dans un calepin, et toi et Juliette, vous êtes nées à deux jours d'intervalle.

— Wow, c'est donc ben l'fun, ça ! intervint exagérément Thomas.

Mégane ne savait pas trop comment réagir.

— C'est drôle des fois, le hasard, compléta l'enseignante.

Ce n'était pas une coïncidence si elle avait choisi de mettre les deux enfants ensemble. Juliette n'avait pas beaucoup d'amis. En réalité, elle n'en avait aucun. Elle était pourtant une très gentille petite fille. Pour une raison inconnue, elle était quelque peu ignorée par ses pairs, et le cœur de l'enseignante se brisait quand elle voyait l'enfant, pendant la récréation, jouer seule avec son ballon.

— Tu peux mettre ton sac juste ici, ma belle Mégane.

— OK.

— Vous arrivez de Montréal, de ce que j'ai pu comprendre ?

— Exact, on est vraiment nouveaux dans le quartier. On a déménagé jeudi dernier. Notre maison est tout près. Quand elle sera habituée et un peu plus grande, Mégane pourra venir à l'école en vélo ou à pied. Ça va lui prendre moins de dix minutes.

— Génial !

Les adultes discutèrent encore quelques minutes. La professeure expliqua rapidement les matières que les élèves allaient étudier cette semaine, de même que l'horaire de la journée. Thomas fut étonné de l'heure hâtive du dîner.

La première cloche retentit.

— Bon, eh bien, je vais y aller, moi, dit Thomas. Tu vas être correcte, ma belle ?

Mégane fit signe que oui. Son père lui rappela qu'il passerait la prendre tout de suite après les cours.

— Passe une belle première journée, Mégane. À tout à l'heure.

L'enfant alla enlacer son père et le serra très fort. Il sentit son petit cœur battre contre sa poitrine.

— Ça va bien se passer, tu vas voir, Mégane.

La petite songea alors à sa maman qui, tout comme elle, commençait un nouveau travail. Cette réflexion lui donna du courage. Elle retourna ensuite prendre place à son pupitre en attendant ses nouveaux camarades. On entendait à présent le brouhaha des élèves qui entraient dans le bâtiment. Thomas remercia encore une fois l'enseignante et sortit de la classe. Dans le couloir, il dut péniblement se frayer un chemin à travers la nuée d'enfants pour rejoindre la sortie.

Une minute plus tard, il était à l'extérieur. Thomas se retourna une dernière fois vers l'école. Au cours des prochaines années, Mégane bâtirait ses rêves ici, songea-t-il. Le cœur léger, le menuisier reprit doucement sa marche vers la maison. Il se surprit à siffler un air qui lui revenait en boucle. Tout comme Émilie quelques jours plus tôt, Thomas ressentit une bouffée de bonheur. Il avait le sentiment que leur « vrai » nouveau départ se faisait aujourd'hui même. À cet instant précis.

3

Sandrine déballait les boîtes qui, ce soir, contenaient potage à la courge, saumon et légumes grillés ainsi qu'une mousse aux bleuets en guise de dessert. Depuis que Juliette allait à l'école, Sandrine et Christian faisaient affaire avec un traiteur de Mont-Saint-Hilaire, sans quoi, avec leurs horaires de fous, ils ne souperaient jamais avant vingt heures. Ceci était impensable puisque Juliette se mettait au lit à dix-neuf heures. Quatre à cinq fois par semaine, ils passaient prendre leur commande sur le chemin du retour à la maison. Ce n'était pas donné, mais ils étaient certains de la fraîcheur des aliments qu'ils servaient à leur fille.

Ils s'attablèrent plus tard qu'à leur habitude. Christian avait apparemment eu des soucis à la clinique. Il se lavait les mains pendant que Sandrine faisait la répartition de la nourriture.

— Voilà pour toi, dit-elle en glissant l'assiette jetable devant Juliette.

— Merci !

Depuis son retour de l'école, l'enfant ne cessait de se plaindre qu'elle avait une faim de loup. Sandrine ouvrit un nouveau contenant et servit ensuite les portions pour les adultes.

— Bon appétit ! jeta-t-elle gaiement au moment où son mari s'asseyait à table.

— Bon appétit ! firent en chœur Christian et Juliette.

Comme d'habitude, ils échangèrent sur leurs journées respectives. Sandrine parla d'un jeune couple très intéressé par une résidence faisant face à la rivière Richelieu. La maison était en vente depuis près d'un an et, étonnamment, n'avait toujours pas trouvé preneur malgré le fait qu'elle était dans un état impeccable. Le prix s'élevait à près de sept cent mille dollars, ce qui était une véritable aubaine pour ce secteur. L'agente immobilière

avait fini par comprendre que ce qui rebutait les clients était l'aménagement de la cour arrière. Une énorme piscine creusée occupait presque l'entièreté du terrain.

— Les gens aujourd'hui préfèrent les spas, lui avait avoué un confrère. Ça prend moins de place. C'est juste pour ça qu'on a de la difficulté à la vendre.

Quoi qu'il en soit, Sandrine était désormais sûre qu'elle allait conclure l'affaire d'ici la fin de la semaine.

Peu bavard, Christian se contentait d'écouter. Les traits un peu fatigués, il remontait de temps à autre les lunettes sur son nez. La clinique où il pratiquait était en pleine rénovation, et ils avaient aménagé des locaux temporaires qu'ils s'échangeaient, lui et deux physiothérapeutes. Christian, qui était l'unique podiatre du centre de santé, était très méticuleux, et ce genre de situation l'ennuyait énormément. Il détestait se retrouver dans les affaires des autres et haïssait plus que tout partager ses espaces. Alors que les travaux étaient censés prendre fin le week-end dernier, il avait appris qu'ils s'achèveraient tout compte fait avec sept jours de retard. Comme si ce n'était pas suffisant, une situation délicate s'était également produite cet après-midi. Roxanne lui avait envoyé un texto disant qu'elle s'ennuyait de lui. Qu'elle voulait le voir.

Pas possible. Désolé.

Il ne fallait surtout pas qu'ils commencent à étaler leurs états d'âme par SMS. Christian espérait sincèrement ne pas l'avoir froissée en ne donnant pas suite à son message, mais ils avaient un code à respecter. Si l'occasion se présentait, Christian tenterait de la joindre plus tard en soirée et... Un éclat de rire le sortit de ses pensées. Il s'agissait de Juliette. Elle était radieuse ce soir. La voir d'aussi bonne humeur lui donna envie de sourire à son tour. Il fallait qu'il pense à autre chose.

— Et toi, ma belle Juju ? Quoi de neuf aujourd'hui ?

— J'ai eu une très belle journée à l'école ! répondit la petite blonde. Mégane m'a montré comment jouer à la morelle ! Trop cool !

Elle avait voulu dire « marelle », mais ni Christian ni Sandrine – qui avaient la bouche pleine – ne la corrigèrent. *Mégane* ?

— Qui est cette Mégane ? voulut savoir sa mère. C’est la première fois que j’entends ce nom-là.

— Une nouvelle amie ? s’intéressa immédiatement Christian, les yeux brillants.

Sa fille répétait souvent qu’elle se sentait seule à l’école et que personne ne l’invitait à participer à des jeux. À part Arianne Montambault, bien sûr, mais Juliette n’avait pas le droit de jouer avec elle. Sandrine avait été catégorique à ce sujet. De sa chambre, un soir, Juliette avait entendu sa mère dire à son père qu’elle n’aimait pas du tout Arianne. Que celle-ci semblait vivre dans un environnement défavorisé, ou un mot comme ça. C’était donc la première fois que Juliette parlait d’une petite camarade avec autant d’enthousiasme. Juliette leur apprit que Mégane était nouvelle dans sa classe et qu’elle avait joué avec elle à toutes les récréations.

— Il paraît qu’elle habitait à Montréal avant, ajouta-t-elle. Pis son papa et sa maman sont venus la chercher après l’école. Ils sont super cool. Ils m’ont dit que si je voulais, je pourrais venir à leur maison. Ils m’ont dit qu’ils étaient très contents que je sois la nouvelle amie de Mégane !

— C’est vrai ? Mais c’est super, ça, lâcha Sandrine.

Elle demanda ensuite à Juliette si elle savait dans quel secteur habitait sa copine. Elle n’était pas sans savoir que certains enfants de cette école résidaient dans des villes avoisinantes. Juliette immobilisa sa fourchette au-dessus de son assiette. Elle plissa les yeux, réfléchissant très fort. Le père de Mégane lui avait en effet mentionné sur quelle rue se trouvait leur maison, mais Juliette avait oublié.

— Son papa a dit que c’était près du dépanneur avec la grande pancarte rouge.

Juliette se creusa les méninges, puis le nom de la rue finit par lui revenir.

— Rue des Merguez ! C’est ça, je m’en rappelle maintenant.

Christian, qui, contrairement à sa femme, était natif de la région, sut immédiatement de quelle rue parlait sa fille. Enfant, il avait déjà eu un ami qui demeurait à cet endroit.

— C'est « Mélèzes », le nom de sa rue.

Puis il tourna la tête vers Sandrine.

— Pour répondre à ta question : oui, c'est très près d'ici. À quelques minutes en fait. C'est juste rare qu'on passe par là.

— Oui, oui, je sais où c'est, déclara Sandrine qui n'avait toutefois jamais vendu de maison par là. C'est dans le vieux quartier, derrière l'ancien CPE, c'est ça ?

— Exact.

Sandrine réfléchit un instant, puis perdit quelque peu de sa superbe.

— Attends un peu, c'est pas un coin de blocs appartements, ça ?

Elle avait posé la question sur le même ton que quelqu'un qui voudrait s'assurer que la zone qu'il s'apprêtait à visiter n'était plus radioactive. Christian opina du chef.

— Il y a quelques maisons, admit-il, mais c'est vrai, c'est principalement des immeubles à logements dans ce bout-là. *It's not that rich.*

Il avait fait cette dernière remarque en anglais et à voix basse pour éviter que Juliette comprenne.

— C'est pas un appartement, dit Juliette qui, ignorant pourquoi exactement, sentait qu'elle devait intervenir. Mégane m'a dit qu'ils avaient déménagé dans une maison.

Sandrine sortit son portable et lança une application.

— Ma chouette, est-ce que tu as le nom de famille de Mégane par hasard ? lui demanda-t-elle.

— Sandrine, laisse faire ça, l'avisa son mari qui comprenait très bien où sa femme voulait en venir.

De sa place, il voyait l'application lancée sur le téléphone de Sandrine. Grâce à son travail, celle-ci avait accès à un registre lui dévoilant les récentes transactions immobilières. Avec le nom de famille, elle pourrait connaître l'adresse exacte en quelques clics.

— Non, pourquoi tu veux savoir ça, maman ?

— Ta mère est trop curieuse, rigola Christian en s'essuyant le coin des lèvres à l'aide de sa serviette de table.

Sandrine soupira faiblement, puis, à contrecœur, déposa son cellulaire sur la table.

— Pour rien, ma belle. Pour rien. Mange maintenant, sinon ça va être froid.

Juliette replongea sa fourchette dans son assiette. Quoique légèrement sec, le saumon était délicieux. Tout de suite après en avoir avalé la dernière bouchée, elle attaqua la mousse aux myrtilles.

— Est-ce que je vais pouvoir aussi inviter Mégane à la maison bientôt ? s’informa-t-elle auprès de ses parents.

— Bien sûr, ma puce, affirma Christian. Avec plaisir ! Demain, si tu y penses, dis-lui que tu souhaites avoir son numéro de téléphone. Comme ça, on va pouvoir l’appeler. Si elle vient tout juste de déménager, elle ne doit pas avoir beaucoup d’amis. Est-ce que t’aimerais qu’elle vienne faire un tour en fin de semaine ?

— Oh oui !

Le père posa sa main sur celle de la fillette. Il était tellement heureux de la voir si enjouée. Secrètement, il attendait ce moment depuis fort longtemps. À la maternelle, l’an passé, elle avait eu une petite copine de classe pendant quelques semaines. Izabel était même venue à la maison deux fois. Elle avait à son tour invité Juliette à son anniversaire. Celle-ci avait d’ailleurs offert à Izabel le plus gros cadeau de la fête. Puis, sans aucune raison, du jour au lendemain, l’amie s’était rapidement désintéressée de Juliette. Cela avait été très dur pour Sandrine et Christian. Plus que pour Juliette, en réalité. De voir leur enfant ainsi rejetée avait été très difficile. Sandrine avait téléphoné aux parents à quelques reprises, les informant que Juliette désirait passer l’après-midi avec leur fille.

— Est-ce qu’elles pourraient se voir ? demandait-elle chaque fois.

Chaque fois, Izabel n’était pas disponible. Au bout d’un moment, Sandrine avait fini par lâcher prise. Et voilà qu’avait été relancé le débat sur le choix de l’école.

— Dans les écoles privées, ils sont beaucoup plus sélectifs avec les élèves, avait répété Sandrine à Christian. Elle se ferait des amies bien plus facilement, j’en suis convaincue.

Ce n'était un secret pour personne : Sandrine aurait préféré voir sa fille dans un établissement scolaire privé, mais Christian tenait à tout prix à ce que Juliette aille à l'école qu'il avait lui-même fréquentée enfant. Dans la vie de tous les jours, Christian se montrait très flexible, mais sur ce point, il demeurait très rigide. Ceci n'empêchait pas Sandrine d'insister chaque fois que l'occasion se présentait. *Il finira bien par céder*, pensait-elle.

L'horloge au mur affichait dix-huit heures quinze. Le repas étant terminé, Christian se leva et commença à débarrasser la table.

— En tout cas, on est impatients de rencontrer Mégane, souligna-t-il en attrapant les ustensiles.

Puis, se tournant vers sa femme :

— N'est-ce pas, chérie ?

— Oui, bien sûr.

Sandrine offrit son plus beau sourire à Juliette.

4

Deux jours plus tard, en plein milieu de l'après-midi, Thomas était recroquevillé sous l'évier de la cuisine. Il installait le même filtre à eau qu'ils avaient autrefois à l'appartement et qui empêchait supposément le plomb et le mercure de se retrouver dans l'eau qu'ils consommaient. Émilie prétendait aussi que sans cet appareil, le goût du chlore était très prononcé. Alors qu'il cherchait à tâtons sa clé à molette, la sonnerie de son cellulaire retentit. Celui-ci était déposé sur la table à manger. Thomas s'extirpa de son trou et répondit juste avant que la messagerie vocale s'enclenche. Il n'avait pas pris la peine de regarder le numéro de l'appelant.

— Oui, allô ?

Une voix féminine lui répondit.

— Bonjour, est-ce que je parle au papa de Mégane ?

Thomas crut alors que cet appel provenait de l'école.

— Oui, c'est moi. Est-ce qu'il y a un problème ?

— Non, pas du tout. Désolée de vous déranger. En fait, je me présente. Je suis Sandrine Champagne, la maman de Juliette, l'amie de Mégane à l'école. Votre fille a donné votre numéro de téléphone à la mienne.

— Oui, bonjour, fit Thomas en s'appuyant contre le comptoir de granite. Mégane arrête pas de me parler de son amie Juliette.

— Pareil pour nous, déclara la femme en riant. Ma fille m'a dit que vous venez tout juste d'arriver à Saint-Hilaire ?

Thomas répondit par l'affirmative, puis expliqua à Sandrine qu'ils avaient habité de longues années dans Rosemont. La banlieue, c'était tout nouveau pour eux. La femme au bout du fil répliqua qu'elle aussi avait déjà vécu à Montréal, dans une autre vie.

— Est-ce que j'appelle à un bon moment ? s'informa-t-elle. Je ne vous dérange pas, j'espère ?

— Pas du tout, je suis à la maison. Je fais des travaux.

Tout bonnement, Sandrine lui demanda s'il était en congé. C'était un jour de semaine, après tout. Elle-même était au travail. Plus exactement, dans sa voiture. Elle avait rendez-vous avec un client dans dix minutes.

— Je suis en vacances, s'entendit répondre Thomas. Je travaille dans la construction pis j'ai pris une pause le temps de retaper un peu la maison.

— Ah, c'est une maison ! Je pensais que vous étiez en appartement. J'avais sans doute mal compris. Vous dites que vous êtes dans la construction ? Quelle profession ?

La question décontenança légèrement Thomas. Il avait presque l'impression de passer un entretien d'embauche. Il apprit alors à la mère de Juliette qu'il était charpentier-menuisier.

— Depuis une dizaine d'années.

— Wow. Vous travaillez sur des chantiers dans la région ?

— Mon patron a des contrats un peu partout, mais quand il a su que je m'en venais sur la Rive-Sud, il m'a garanti que je travaillerais dans le coin et que j'aurais pas à traverser les ponts.

— Super, fit Sandrine. Écoutez, mon mari et moi on se demandait si Mégane aurait envie de venir à la maison ce samedi ? Juliette serait très contente et votre fille aussi, j'imagine. Étant donné qu'elle est nouvelle à l'école, elle ne doit pas avoir vraiment d'amis, non ? Ce serait une bonne occasion pour elle.

— C'est gentil, hmm... Samedi, vous dites ? Je crois qu'on a rien de prévu. Je pourrais vous confirmer ça plus tard dans la journée. Je demanderai à ma blonde. Elle est partie faire un tour dans le Vieux-Belœil en vélo. Elle devrait revenir bientôt.

— Oh. Le Vieux-Belœil, c'est joli, hein ?

Thomas répondit qu'il n'avait pas encore eu la chance d'y aller.

— Vous allez aimer. Il y a de bons restaurants dans ce coin-là. Je vous en reparlerai. J'ai quelques bonnes adresses. Votre blonde est en congé aussi ? hasarda Sandrine.

Thomas plissa les yeux. Cette femme était vraiment curieuse. Peut-être était-ce sa façon à elle de faire la conversation. Toujours est-il qu'il annonça à Sandrine qu'Émilie venait de trouver un nouvel emploi à temps partiel dans un verger de la région.

— Ah oui ? Lequel ?

Thomas lui donna le nom. Voilà qu'en deux minutes, il lui avait révélé tout un tas de choses sur eux, alors qu'il ne savait toujours rien à propos de son interlocutrice. Voulant suivre la voie de cette dernière, il demanda à son tour quel métier elle pratiquait. *Très étrange comme première conversation.*

— Je suis agente immobilière. Mon mari est podiatre. En fait, je... Oups. Écoutez, je vais devoir vous laisser, mon client vient d'arriver, mais vous pourrez me contacter plus tard pour confirmer pour samedi. Et si c'est OK pour vous, est-ce que Mégane pourrait venir en début d'après-midi ?

— Oui, ce serait parfait. Je vous reviens là-dessus. Et merci de l'offre. Je suis sûr que Mégane en sera ravie. C'est drôle, parce qu'on voulait justement inviter Juliette bientôt.

Sandrine était déjà au courant. Sa fille le lui avait dit. Or, elle désirait d'abord voir quel genre d'enfant était Mégane – et surtout comment étaient ses parents – avant d'envoyer Juliette là-bas. Voilà pourquoi elle les avait devancés.

— Très bien, alors. Au revoir et bonne journée, conclut-elle avant de raccrocher.

— Bonne journée.

Thomas fixa longuement son cellulaire, un rictus amusé aux lèvres. Bien qu'il ne fût pas dans ses habitudes d'agir de la sorte, il appuya sur l'icône de Google sur son téléphone. Il voulait savoir à quoi ressemblait la mère de Juliette. *C'était Sandrine comment, donc ?* Elle s'était présentée au tout début de leur conversation.

— Champagne, se rappela-t-il à voix haute.

Il tapa son nom sur Internet et ajouta « agente immobilière » juste à côté. Une très jolie femme apparut à l'écran. Ses cheveux noirs comme la nuit tombaient sur ses épaules. *Ouf.* Étrangement, il remarqua qu'elle avait un physique qui correspondait très exactement à sa voix.

— Ouin, elle doit pas avoir trop de misère à vendre des maisons aux hommes, elle.

Puis il se ressaisit. Thomas fut si étonné par son comportement qu'il s'esclaffa. *J'me comporte donc ben comme un colon, moi, là.* Riant de lui-même, il déposa son cellulaire et alla vérifier si le filtre fonctionnait bien. Il ouvrit le robinet tout doucement.

— *Fuck !*

Ses chevilles furent aussitôt éclaboussées par l'eau froide. Il se pencha sous l'évier et réalisa qu'il n'avait pas serré la jonction.

— Merde ! Merde ! Merde !

Il en était rendu à cette étape cruciale quand son téléphone avait sonné quelques minutes plus tôt. Thomas s'empessa de fermer la valve, puis se traita de tous les noms en cherchant un linge à vaisselle qui pourrait absorber une partie du dégât.



Depuis une vingtaine de minutes, le client de Sandrine faisait le tour, pour la deuxième fois, de ce cottage bien modeste de la rue des Renards, à Otterburn Park. Un second rendez-vous était toujours bon signe. En arrivant, l'homme d'une quarantaine d'années avait expliqué à Sandrine qu'il s'était récemment séparé de sa conjointe.

— Si c'était juste de moi, je prendrais une plus petite maison, mais je vais avoir mes gars une semaine sur deux, avait-il expliqué. Ils ont besoin d'espace.

— Je comprends très bien. Je vous laisse seul un moment. J'ai ouvert les rideaux en haut. Vous allez voir, il y a une belle luminosité le jour. Si vous avez des questions, je suis dans la cuisine.

Adossée au comptoir entre l'évier et le lave-vaisselle, Sandrine consultait son horaire du lendemain sur son cellulaire ; elle croulait littéralement sous les rendez-vous. Aujourd'hui, elle n'avait même pas eu le temps de dîner. *Il va falloir que je pense à manger un truc en partant d'ici.* La jeune femme réfléchit alors à ce que lui avait confié sa fille la veille.

Contrairement à elle, son amie Mégane ne fréquentait pas le service de garde après l'école. Il paraissait que ses parents venaient la chercher dès que la cloche sonnait. Sandrine aurait bien aimé faire de même, mais pour cela, il aurait fallu qu'elle cesse de travailler dès quatorze heures trente. Impossible avec son métier.

— C'est beau, j'ai terminé, dit le visiteur.

La courtière en immobilier sursauta.

— Désolé, je voulais pas vous faire...

— Ha, ha ! Ça va, c'est rien, le rassura-t-elle. J'étais concentrée, c'est tout. Et puis ? La maison vous plaît toujours ?

La propriété étant complètement vide, l'écho de leur voix rendait la discussion quelque peu désagréable. Même le bruit de leurs pas martelant le carrelage semblait amplifié par dix. L'homme raccrocha à l'une de ses poches de jean le ruban à mesurer qu'il avait apporté avec lui. Il expliqua qu'il aimait bien l'espace de rangement qu'il y avait au sous-sol. Sandrine trouvait au contraire que cet aménagement nuisait considérablement à la demeure. À cause de la façon dont les divisions avaient été construites, il lui paraissait difficile d'organiser un salon convenable, mais bon, les goûts sont dans la nature, dit-on.

— Mes deux gars jouent au hockey, déclara le client. Juste pour l'équipement, ça prend quasiment une maison !

L'homme se trouvait bien drôle. Sandrine sourit à son tour, révélant ses dents parfaites. Elle fit semblant de s'intéresser à ce qu'il racontait.

— C'est vrai que ça en prend de la place ! se permit-elle d'ajouter.

— Vous avez des enfants ? lui demanda le quadragénaire.

— Oui, une petite puce de six ans.

— Oh, c'est l'fun à cet âge-là. Sont fins. Profitez-en. Au secondaire, c'est une autre paire de manches. Ils vous donnent de la misère, croyez-moi.

Ben oui, c'est ça, songea Sandrine. Pour elle, les enfants qui posaient problème à l'adolescence, c'était tout simplement le fruit d'une mauvaise éducation. Il ne fallait jamais les lâcher. D'ailleurs, le simple fait que cet homme laissait jouer ses garçons à un sport aussi violent en disait long sur sa façon de les élever. Elle l'écouta à peine lui raconter la suite.

— Pardon ? s’excusa-t-elle.

Le visiteur venait de lui poser une question. Il voulait savoir si elle aimait le hockey.

Ça, je peux te confirmer que non ! se dit-elle mentalement.

— Honnêtement, je n’y connais pas grand-chose, avoua-t-elle sans aller plus loin.

S’il y avait bien une chose qu’exécrait Sandrine sur terre, c’était ce sport. Elle serait incapable de partager sa vie avec un homme qui passerait ses soirées affalé sur le divan à regarder les trop nombreux matchs diffusés à la télévision. Comme le chum de sa sœur. *Ouache !* À l’époque où les deux femmes se fréquentaient encore, Sandrine se demandait toujours comment son aînée faisait pour supporter pareil défaut chez son conjoint. Chaque fois qu’elle se rendait chez elle, il était devant le téléviseur.

Songeur, le visiteur fit quelques pas vers la sortie.

— Je vais penser à mon affaire, prévint-il. Mais c’est fort possible que je fasse une offre cette semaine.

— C’est une bonne nouvelle, ça. Vous seriez bien ici, vous et vos fils. Le quartier est reconnu pour être hyper tranquille. Je vais attendre de vos nouvelles. Je ne veux surtout pas vous mettre de pression, mais ne tardez pas trop. Il y a beaucoup de gens intéressés par la demeure.

— Ah oui ?

Il s’arrêta sous le chambranle de la porte qu’il venait d’ouvrir.

— Oui. J’ai encore une visite de programmée pour demain matin, et une autre lundi.

Cette nouvelle eut l’effet escompté. Sandrine l’aperçut dans les yeux de l’homme. D’un geste un peu nerveux, le client retira sa casquette à l’effigie du Canadien de Montréal et se gratta le dessus de la tête avec la palette.

— OK, merci pour l’info, jeta-t-il avant de remettre son couvre-chef. Je pense à ça. Et si je peux me permettre de vous donner un conseil : ne vous séparez jamais. Y a rien de l’fun là-dedans.

L’homme parut soudainement émotif. Sandrine en fut touchée. Il était visiblement au bout du rouleau.

— J'en prends bonne note, monsieur Bélanger. Lâchez pas. J'imagine que ça ne doit vraiment pas être facile, mais vous allez passer à travers. Dites-vous que vous n'êtes pas le premier ni le dernier à qui ça arrive.

Jamais Sandrine ne se séparerait de Christian. Il avait bien des défauts, mais c'était son homme. Mariés, pour le meilleur et pour le pire. Ils se l'étaient promis devant l'autel de l'église. Ce client venait de lui mentionner qu'il ne voyait ses enfants qu'une semaine sur deux. Cette simple pensée horrifia Sandrine. Elle serait absolument incapable de partager sa fille.

— Bon, eh bien, je vous laisse penser à ça, reprit-elle afin de chasser ces sombres images. Je vais verrouiller derrière nous.

À l'extérieur, ils se serrèrent la main, et Sandrine lui mentionna qu'elle attendrait donc de ses nouvelles, se permettant de spécifier au passage que cette maison serait un très bon choix pour lui et ses garçons.

— Merci.

— Ça fait plaisir. Au revoir.

— Au revoir.

Une fois dans sa voiture, l'agente immobilière jeta un coup d'œil à sa montre. Elle avait pris un peu de retard sur son prochain rendez-vous. Celui-ci était à Saint-Denis-sur-Richelieu.

— Câline.

Elle regretta aussitôt d'avoir planifié cette visite aussi loin en plein milieu de l'après-midi. La femme vérifia encore une fois son mascara dans le rétroviseur. *Correct*. Elle tourna la clé dans le contact. Avec un peu de chance, elle avait peut-être le temps d'arriver avant ses clients. *Zut !* Sandrine se rappela qu'elle ne s'était rien mis sous la dent depuis le déjeuner. Elle se promit de le faire sur le chemin du retour. Elle prendrait une collation dans la voiture en allant chercher Juliette au service de garde de l'école.

— Quelle semaine de fou !



Installée sur une grande table usée, Juliette dessinait. Accoudée, la joue posée dans sa main gauche, elle griffonnait sans grande motivation. Elle avait hâte que sa maman vienne la chercher. Dans la grande salle, il ne restait plus que deux élèves. Juliette et Arianne Montambault, une petite fille aux joues bien rondes.

— Regarde mon dessin, Juliette. Yé beau, hein ?

— Hmm ? Ouin, se contenta de répondre l'autre.

La maman de Juliette n'aimait pas beaucoup Arianne. Sans trop entrer dans les détails, elle avait dit l'autre fois à sa fille qu'Arianne avait une mauvaise influence sur elle. « J'aime mieux que tu te tiennes loin de la Montambault, ma chouette. Je t'expliquerai ça quand tu seras un peu plus grande. »

Le local du service de garde, privé de fenêtre, n'était pas très grand. Un tableau à craie – ne servant presque jamais – était fixé tout au fond. C'était d'ailleurs la première chose qu'on voyait en entrant. Des jouets rangés dans des bacs longeant les murs donnaient la touche finale à ce décor. La surveillante, madame Chantal, avait les yeux rivés sur son cellulaire. Elle avait l'air lasse. Si elle ne se retenait pas, elle poserait ses deux pieds sur son bureau. De tout petits bruits d'explosions émanaient de son téléphone, laissant supposer qu'elle jouait à un jeu. Tout comme Juliette, elle aussi souhaitait que la journée finisse. Madame Chantal avait fait le tour de toutes les activités offertes par le programme. Elle ne se sentait donc aucunement coupable de laisser à eux-mêmes les enfants pour les quinze dernières minutes de service.

— Jeux libres ! avait-elle lancé quelques minutes plus tôt. Faites ce qu'il vous plaît.

Et si les parents ne sont pas contents, ils ont juste à s'organiser pour venir chercher leurs enfants à des heures raisonnables. Surtout en ce qui concernait la petite Arianne. C'était la même histoire qui se répétait chaque jour. Le père passait la prendre pile à l'heure de la fermeture du service. À croire qu'il patientait jusqu'à dix-huit heures dans le stationnement.

La sonnette de la porte d'entrée tinta. Madame Chantal se redressa et regarda le moniteur de la caméra à l'accueil.

— Juliette, c'est ta maman, annonça-t-elle en désactivant la porte magnétique à distance.

La fillette lâcha son dessin et rangea les crayons de couleur à leur place. Sandrine apparut à l'entrée de la salle la seconde suivante. Elle était ravissante comme toujours ; rien ne laissait présager que cette femme avait eu une journée extrêmement chargée.

— Allô, mon amour, fit-elle. J'avais hâte de te voir. Je m'excuse tellement de venir te chercher si tard. T'as passé une belle journée ?

Tout en serrant son sac à main pour éviter qu'il glisse de son épaule, Sandrine nota l'heure de son arrivée et signa le registre.

— C'était long, maman. Vraiment, vraiment long.

— Je sais, ma puce. Je suis désolée. Maman a été retenue plus longtemps que prévu, mais je te promets que demain, ça n'arrivera pas. Papa passera te prendre plus tôt.

Sandrine s'informa auprès de Chantal :

— Ça s'est bien passé avec Juju ?

— Oui, comme d'habitude. Rien à signaler. On a écouté un petit bout de film, ils ont fait de la pâte à modeler, joué aux Lego. Ils ont aussi...

— Parfait, merci, la coupa Sandrine, tout sourire.

Elle n'allait quand même pas laisser l'autre lui détailler l'après-midi au grand complet, minute par minute. Elle était affamée et, à l'heure qu'il était, Juliette devait l'être également. De plus, la petite avait un examen pour son cours de danse dans quarante-cinq minutes. Il était temps de partir, et vite. Christian était censé passer chez le traiteur et il devrait en principe arriver un peu avant elles.

Tout doucement, sur leur gauche, Arianne s'approcha d'elles.

— Bye, Juliette, fit la fillette en agitant une main aux doigts boudinés.

L'agente immobilière la regarda à peine. Juste assez pour constater que l'enfant portait un pantalon de jogging et un t-shirt visiblement trop petit pour elle. Sans crier gare, Arianne se colla contre Juliette et lui fit un câlin.

— Ah non, par exemple, ça, c'est pas une bonne idée, intervint rapidement Sandrine en séparant sa fille de l'étreinte inopinée.

Énervée, elle attrapa à la dernière minute son sac à main qui avait glissé de son épaule.

— Va prendre tes trucs, ma chérie. On s'en va, conclut la mère de Juliette.

Sandrine était plus impatiente que jamais de partir. Le père d'Arianne allait probablement passer d'une minute à l'autre, et elle voulait absolument éviter de le croiser. Tatoué jusqu'au cou, cet homme empestait la cigarette et se prenait pour un dur. Chaque fois qu'elle le croisait – cela n'arrivait pas souvent, heureusement – elle en voulait à Christian. *S'il pouvait cesser d'être aussi têtu aussi.* La place de Juliette était dans une école privée. Pas ici. *Tout ça parce que monsieur a fait son primaire dans cet établissement.* Elle sentait qu'elle allait devoir relancer le débat.

— Bye, Arianne ! fit de nouveau Juliette, nullement troublée par la brusque intervention de sa mère.

— Bye, à demain, répéta l'autre.

Sandrine souhaita alors une bonne soirée à la surveillante avant de disparaître avec Juliette dans le long corridor menant à l'extérieur.

5

Samedi matin. Il était près de sept heures quand Mégane sortit de son lit. Ses épais cheveux étaient en bataille. Elle portait un pyjama une pièce, offert par sa grand-maman maternelle. Étant maintenant une grande fille – on le lui répétait assez souvent –, Mégane n’alla pas réveiller ses parents. Elle était bien capable de se préparer un bol de céréales toute seule. De toute façon, elle le savait, le bruit de ses pas et le son de la vaisselle qui s’entrechoque n’allaient pas tarder à tirer son papa et sa maman du sommeil. L’un ou l’autre finissait toujours par apparaître après quelques minutes.

Aujourd’hui, Mégane était tout excitée. Elle allait jouer avec son amie Juliette. Les plans avaient changé. Au départ, c’était Mégane qui devait aller chez sa copine, et non l’inverse, mais la veille, la maman de Juliette avait téléphoné pour exprimer ses craintes par rapport à une équipe d’émondeurs qui avait devancé ses travaux à leur domicile.

— On est vraiment désolés, avait-elle dit à Thomas au bout du fil, mais il va falloir qu’on déplace ça. On fait abattre deux arbres sur le terrain. Ce serait dangereux pour les filles.

Sandrine n’avait cessé de s’excuser, comme si la situation était réellement dramatique. Cela avait fait sourire Thomas, qui s’était empressé de la rassurer.

— C’est vraiment pas grave, c’est des choses qui arrivent. Je comprends ça. Par contre, Mégane risque d’être déçue de ne pas voir son amie.

Il avait alors invité Juliette à son tour. Leur propriété était encore légèrement en désordre, mais rien pour empêcher deux fillettes de s’amuser.

— Est-ce que ça tente à Juliette de venir demain matin ? avait précisé Thomas.

— Mais vous devez encore être dans les boîtes, vous, avec votre déménagement ? Pour vrai, on a juste à remettre ça à une autre fois.

— Non, non, ça nous ferait plaisir, avait-il insisté. Disons vers dix heures demain matin, ça vous va ? On pourra la garder à dîner si ça lui tente.

Sandrine avait eu une hésitation de quelques secondes avant de répondre : « Euh, OK. » Thomas avait ensuite donné leur adresse – adresse qu’elle connaissait déjà puisqu’elle avait fait ses petites recherches – avant de mettre un terme à la conversation.

Mégane versait le lait sur ses Cheerios. Elle avait déjà hâte de montrer sa nouvelle chambre à Juliette et de lui présenter Elvis, son adorable chien. Celui-ci se tenait justement devant la porte-patio. Bien élevé, il attendait patiemment qu’on lui ouvre la voie afin qu’il puisse sortir faire ses besoins. Mégane s’occupa de cette tâche. Son père apparut dans la salle à manger au même instant. Un grand rayon de soleil traversait la cuisine.

— *Hello, baby*, dit-il en embrassant le front de sa fille. Bien dormi ?

— Oui.

Elle demanda tout de go à Thomas à quelle heure son amie allait venir.

— Vers dix heures, bâilla-t-il en versant de l’eau dans la cafetière italienne.

À l’autre bout du couloir, Émilie s’éveilla à son tour. Bien que Thomas eût refermé la porte avec délicatesse, le cliquetis de la poignée l’avait tout de même tirée du sommeil. Émilie se retourna lentement. Les barreaux de métal du lit émirent un léger grincement. Elle avait fait de jolis rêves. Ceux-ci se dissipaient déjà, mais elle se rappela que ça avait rapport avec son nouveau travail.

Elle s’étira et consulta le cadran. 6 h 44.

— Ouf, c’est dur ce matin, fit-elle en se frottant les yeux.

Avant d’avoir sa fille, Émilie se levait rarement avant neuf heures la fin de semaine. Dix heures, même, parfois. Les temps avaient bien changé. Aujourd’hui, même si elle l’avait désiré, il ne lui aurait pas été possible de se lever aussi tard. Mégane l’avait complètement déprogrammée, répétait-elle à la blague.

Dans la cuisine, elle entendit Thomas et leur fille discuter. Le prénom de Juliette se fraya un chemin jusqu'à la chambre à coucher. *C'est vrai. Sa nouvelle amie vient nous rendre visite ce matin.* Émilie s'assit et posa ses pieds hors du lit, sur le plancher de bois. En face, le miroir au-dessus de la commode lui renvoya son reflet. Pendant plusieurs secondes, la femme se fixa droit dans les yeux. Hier, au moment d'aller se coucher, elle était passé à un cheveu de dire à son chum qu'elle n'avait toujours pas eu ses règles, prévues normalement quatre jours plus tôt. Elle avait longuement hésité, car elle ne voulait pas créer de faux espoirs. Elle se rappelait qu'elle avait déjà eu ce genre de retard à l'époque où ils essayaient d'avoir Mégane. Émilie ne voulait donc pas sauter aux conclusions trop rapidement. *Mais je suis peut-être enceinte pour vrai.* Elle se donnait encore trois jours. Passé ce délai, si elle n'avait toujours pas ses règles, elle se rendrait à la pharmacie. Émilie imaginait déjà le visage de Thomas, et celui de Mégane, si le test de grossesse s'avérait positif.

Cette fois, elle entendit sa fille rire aux éclats. Émilie émergea de ses rêveries. *Qu'est-ce qu'ils font ?*

Puis une odeur douceâtre parvint à ses narines.

Un bon café. Voilà exactement ce qu'il lui fallait.



Puisque Juliette allait probablement rester à dîner, du moins, c'était ce qui avait été entendu au téléphone, Émilie suggéra de passer à l'épicerie pour ramener quelque chose de plaisant pour le repas.

— Qu'est-ce que t'aurais envie de manger avec ton amie ?

— Des hamburgers ! décréta sans hésiter Mégane. Pis des hot-dogs. Je sais que Juliette en mange jamais. Elle me l'a dit.

Thomas et Émilie se regardèrent, hésitant sur le choix du menu.

— Ça pourrait être notre premier barbecue ? proposa Émilie. Qu'en penses-tu, chéri ? Avec des crudités, ce serait pas si pire.

— OK. Ben oui, pourquoi pas ? Je vais m'occuper de ça pendant que vous irez au Maxi.

Une fois les filles parties, Thomas se rendit au cabanon et en sortit la grande boîte dans le but d'assembler le barbecue encore tout neuf. Ils s'étaient procuré l'appareil quelques jours seulement avant leur déménagement. À moitié prix lors d'un grand solde dans une quincaillerie de Rosemont.

L'assemblage fut beaucoup plus long que prévu.

Installé sur le balcon arrière, Thomas en était à la pose du couvercle, soit l'étape finale. Il avait rapatrié tous les cartons et les trop nombreux petits sacs en plastique vides dans un coin du patio afin qu'ils ne s'envolent pas. Sa montre affichait dix heures, et le soleil plombait déjà. On annonçait une journée très chaude aujourd'hui. Émilie et Mégane eurent le temps de revenir de l'épicerie, et lui n'avait toujours pas terminé sa besogne. *Voyons, crisse, il est pas supposé me rester autant de boulons que ça ?* D'ordinaire très calme, Thomas perdit patience à deux ou trois reprises pendant le montage. Il était apte à bâtir une maison, mais il avait apparemment de la difficulté à assembler un simple barbecue. Le manuel d'instructions semblait avoir été traduit directement par Google Traduction. Thomas dut relire une phrase une dizaine de fois avant d'en comprendre le sens : « Prendre pièce numéro 26, voir l'inverse de l'intérieur. Important : serrer trop non. »

— Papa, mon amie est arrivée, lança alors Mégane de sa petite voix. Leur auto est devant la maison.

— OK ! Je visse ça et j'arrive.

Le menuisier fixa à la hâte la dernière pièce et, rapidement, s'assura que le couvercle balançait bien. *Bon, ça marche.* Il entra par la porte-patio et rejoignit les autres à l'intérieur. Émilie avait fait entrer Juliette et ses parents dans le vestibule. Thomas reconnut tout de suite la mère de la petite : vraiment jolie. À tort, il avait cru que les images qu'il avait vues d'elle sur Internet avaient été retouchées, comme c'était souvent le cas pour les pancartes de courtiers immobiliers. Mais non. Émilie était en train de serrer la main de la femme. Le père se trouvait derrière Sandrine.

— Bonjour, dit-il. Enchanté.

Cheveux blonds, lunettes sophistiquées. Ses tempes étaient légèrement grisonnantes. Très bien habillé. Bel homme. *Peut-être un peu plus vieux que Sandrine*, supposa Thomas. *Quarante, quarante et un ans*. Le portique semblait soudainement très petit avec tout ce beau monde à l'intérieur.

— Salut, fit Thomas en se présentant.

Il descendit les quelques marches pour aller à leur rencontre.

— Christian Soulanges, heureux de faire votre connaissance.

— Moi, c'est Sandrine.

Poignées de mains avec le couple.

— Ça va bien ?

— Très bien, merci, et vous ?

Politesses d'usage.

Émilie suggéra dès lors de se tutoyer.

— Merci de nous rendre visite, Juliette, déclara Thomas en tapotant l'épaule droite de l'enfant. Mégane arrêta pas de nous demander quand est-ce que t'allais arriver.

— C'est *cute*, réagit Sandrine avec un sourire qui paraissait un brin forcé.

Les deux filles disparurent alors des radars. Mégane voulait montrer sa nouvelle chambre à son amie. Toujours dans l'étroite entrée, les adultes en profitèrent pour faire plus ample connaissance. Thomas et Émilie apprirent que l'autre famille habitait à moins de cinq minutes de voiture de leur résidence.

— Pour vrai ? s'étonna Émilie, stupéfaite qu'ils aient pris un véhicule pour se rendre jusqu'ici.

Elle garda bien évidemment cette pensée pour elle. Christian expliqua alors où se trouvait leur demeure. Ils vivaient de l'autre côté du petit boisé, au bout de la rue des Hirondelles.

— Je ne sais pas si vous voyez où c'est ? demanda le podiatre.

— Oui, je vois très bien. Je passe par là des fois quand je vais chercher Mégane à l'école et que je suis pas trop pressée, confirma Émilie.

Cette dernière trouvait que ce quartier manquait cruellement d'arbres. Les maisons qui s'y trouvaient étaient bien jolies, mais uniquement pour la

présence de la nature, Émilie préférait, et de loin, son petit coin à elle.

Les fillettes réapparurent et dévalèrent l'escalier qui menait à la cave.

— Pas trop vite dans les marches, ma puce, conseilla Sandrine en souriant. Tu pourrais glisser.

Après plusieurs longues minutes, les parents de Juliette ne semblaient toujours pas sur le point de partir. Ils avaient largement dépassé le temps normalement alloué à ce genre de situation. Émilie avait toujours cru que lorsqu'on amenait pour la première fois son enfant chez une petite copine, on bavardait un peu, on échangeait nos numéros de téléphone en cas d'urgence, et on quittait la scène. *Je sais pas ce qu'ils attendent pour s'en aller.* La jeune femme en était à ces réflexions lorsqu'on entendit un jappement sourd au sous-sol.

— Ah, mon Dieu ! s'écria Sandrine en agrippant le pommeau de rampe, en proie à une véritable panique. Il y a un chien ici ? Il est en bas ? Juju, t'es où ?

Elle s'apprêtait à descendre quand Émilie la devança.

— C'est bon, j'y vais.

Christian aussi semblait affolé.

— Il est pas méchant, inquiétez-vous pas, les rassura Thomas. Il y a vraiment rien à craindre.

Une seconde plus tard, Juliette remontait l'escalier à la course, l'air aussi effrayé que sa mère. La petite alla se blottir contre elle. Thomas remarqua qu'elle tremblait. Christian se pencha pour examiner Juliette.

— Ça va ? T'as rien ?

Émilie, qui tenait le collier de l'animal, montait les marches avec lui.

— C'est notre chien, Elvis, le présenta-t-elle. Il devait dormir pis les filles l'ont réveillé. Il a absolument aucune once de malice. Hein, mon beau ?

Mégane suivait derrière. Elle semblait un peu gênée. Ou peut-être était-elle simplement secouée par le comportement de son amie et de ses parents.

— Juliette, tu peux le flatter si tu veux, proposa Émilie d'une voix toute douce. C'est un gros nounours, tu vas voir.

Elvis s'approcha de Sandrine et posa ses pattes avant sur les élégants pantalons de la femme.

— Elvis, non !

Émilie tira sur le collier avec fermeté.

— Désolée. Il est content d'avoir de la visite, c'est tout. Hein, mon gros chouchou ?

— Est-ce que c'est possible de le mettre dans une pièce fermée ? suggéra Sandrine, le plus sérieusement du monde. Je ne suis pas sûre que ce soit une bonne chose qu'il se promène libre comme ça. Avec Juliette dans la maison, je veux dire. Elle est pas habituée.

Juste à voir le visage d'Émilie, Thomas comprit que cette idée ne lui plaisait pas du tout. Elle devait ruminer par en dedans.

Il prit donc les devants.

— Bien sûr, se pressa-t-il de répondre. Je vais l'installer dans la buanderie au sous-sol le temps que votre fille s'habitue.

— Les enfants ne risquent pas d'aller dans cette pièce-là ?

Cette fois, ce fut Christian qui posa la question, consultant sa femme du regard, comme s'il attendait son approbation.

— Non, non. Y a pas de danger, fit Thomas, légèrement contrarié. Elles vont pas jouer là. Je vais mettre quelque chose devant la porte.

— OK, merci.

Ils sont vraiment nerveux. C'est pas un lion qu'on a. Tandis qu'il atteignait les dernières marches de l'escalier avec Elvis, Thomas entendit Émilie soupirer sans aucune subtilité. Une fois en bas, il enferma le chien dans la pièce du fond, la salle de lavage.

— S'cuse-moi, mon vieux. Je te sors dès qu'ils partent. Je t'amène ton bol d'eau dans deux secondes.

En voyant la sècheuse, Thomas se souvint qu'elle prenait beaucoup trop de temps à faire son travail. La sortie extérieure était probablement bouchée. *Faut que je me laisse une note pour pas oublier ça.* Une autre chose à mettre sur sa longue liste. Lorsqu'il remonta au rez-de-chaussée, une minute plus tard, il s'aperçut qu'Émilie avait abandonné les parents

dans le vestibule. Ils étaient là, debout, à parler à voix basse. Il chercha brièvement sa blonde et les enfants du regard.

— Vous avez une belle maison, en tout cas, fit Sandrine avant que Thomas les rejoigne sur le palier. N'est-ce pas, chéri ?

— Absolument. C'est un secteur super tranquille, vous allez voir. Ma femme m'a dit que vous travailliez dans le domaine de la construction ? s'informa Christian.

— Oui, je suis menuisier.

Ces deux-là ne donnaient aucun signe qu'ils étaient sur le point de partir, au contraire. *Ils sont ben weird*. Thomas s'étira le cou à la recherche d'Émilie. Aucune trace de sa blonde.

— Est-ce qu'Émilie est avec les enfants ? demanda-t-il.

— Non, les filles sont dans la chambre de Mégane, répondit Sandrine en haussant les épaules.

Ne voyant aucune autre solution, sans quoi ils passeraient toute la journée dans le vestibule, Thomas leur demanda s'ils voulaient prendre un café. Sandrine répondit prestement :

— Avec joie.

Thomas aurait juré que le couple n'attendait que ça.

— Gardez vos souliers, les pria le propriétaire. C'est pas la peine de les enlever.



Tout en s'excusant du léger désordre, Thomas proposa à Sandrine et Christian de s'installer au salon le temps qu'il prépare le café. Émilie, qui était finalement à la salle de bain, le rejoignit alors dans la cuisine.

— Qu'est-ce qui t'a pris de les inviter ? chuchota-t-elle. J'avais prévu autre chose, moi, ce matin. C'est leur fille qui est supposée rester, pas eux.

— Ben, là, chérie, ils partaient pas. T'avais disparu, je savais pas trop quoi faire. Ils restaient jammés dans le portique.

— C'est la première fois que je vois ça.

D'un air comique et toujours à voix basse, Thomas confirma que lui aussi. Il compta ensuite le nombre de cuillerées de café qu'il déposait dans

la cafetière.

— On pourrait leur suggérer de dormir ici ? ironisa-t-il une fois qu'il eut terminé sa préparation.

Rires.

Christian apparut alors dans la cuisine. Il leur sourit et s'approcha de la porte-patio.

— Ça va ? lui demanda Thomas.

— Oui, on se demandait juste ce que les enfants faisaient.

Les petites s'amusaient dans la cour arrière.

— Elles s'entendent vraiment bien, hein ? lâcha Thomas.

— Oui, fit Christian, le regard pointé vers l'extérieur, les bras croisés derrière le dos.

Quelques minutes plus tard, le café était prêt. Thomas remplit les tasses et demanda à Christian ce que Sandrine et lui désiraient dedans.

— Vous voulez du lait, du sucre ?

Il fut étonné d'apprendre que tous deux buvaient leur café noir. L'instant d'après, les quatre adultes se retrouvaient au salon. Sandrine avait une façon bien étrange de balayer des yeux l'intérieur de leur maison, comme si elle cherchait quelque chose en particulier. Elle n'avait pas l'air à l'aise. Même si ses gestes étaient discrets, Émilie remarqua que la femme enlevait chaque poil de chien qu'elle trouvait sur elle.

— Elles sont jolies, les toiles aux murs, observa l'agente immobilière. Elles sont toutes du même artiste, je présume ? Le style est similaire. Très cool.

Christian abonda dans le même sens.

— C'est vraiment beau. Moi aussi, c'est la première chose que j'ai constatée en entrant. Très original.

Émilie ne savait pas comment réagir. Étaient-ils sincères ? Se moquaient-ils ? Leur enthousiasme paraissait démesuré. C'est Thomas qui leur avoua qu'il s'agissait là des œuvres de sa blonde. Cette nouvelle sembla réellement émerveiller Sandrine. Trop, même.

— Wow ! Juste... wow, s'extasia Sandrine de façon exagérée. Je ne peux pas croire. Je ne sais pas comment tu fais. Moi, je n'ai aucun talent

artistique.

— C'est faux, se permit son mari. Sandrine a fait du ballet classique jusqu'à ses vingt ans. Elle a participé à de grands spectacles. Elle s'est promenée partout au Canada. Et même aux États-Unis.

Sandrine le corrigea en lui rappelant que la danse n'était pas un art, mais bel et bien une discipline. Elle demanda ensuite à Émilie où elle pouvait bien trouver le temps pour peindre.

— Je veux dire, avec un enfant à élever, les activités, le boulot. Ça ne doit pas être évident, non ?

— Je travaille à temps partiel depuis qu'on a Mégane. Je m'occupe des courses, d'aller chercher notre fille à l'école, etc. Et à travers tout ça, je consacre un petit quatre-cinq heures par semaine à mes toiles.

— Génial, déclara Sandrine. N'est-ce pas, Christian ?

— Tout à fait.

Ils tenaient tous leur tasse de café sur leurs genoux. La table du salon était remplie de jouets et de livres d'enfants. On entendit la porte-patio s'ouvrir dans l'autre pièce. Les fillettes se montrèrent alors le bout du nez.

— Est-ce qu'on pourrait avoir une collation ? s'enquit Mégane.

Les joues rouges, la petite paraissait essoufflée. Émilie consulta l'horloge au mur. Déjà onze heures.

— Il va falloir que ce soit une collation très légère, leur dit-elle. On va bientôt dîner.

Thomas se leva.

— C'est beau, j'y vais, fit-il en dirigeant les enfants vers la cuisine. Une pomme, ça vous tente ?

Une fois qu'il eut disparu, Sandrine se pencha vers l'avant. À voix basse, elle demanda à Émilie si Thomas avait bien dit « une pomme ».

— Oui, lui confirma-t-elle. Est-ce que Juliette peut en manger ?

— Oui, c'est parfait. Je voulais simplement m'assurer que j'avais bien entendu. On essaie de faire bien attention avec l'alimentation de Juliette.

Insultée, Émilie hésita à sourire. *Elle nous prend pour qui ? Est-ce qu'elle pense qu'on lui aurait donné une chaudière de Smarties ?* Il y eut un court moment de silence. Christian, qui faisait tourner sa tasse vide entre

ses mains, choisit ce moment pour intervenir. Il voulut savoir si Mégane aimait sa nouvelle école.

— J’y suis moi-même allé quand j’avais son âge, révéla-t-il. J’en garde d’excellents souvenirs. La vue qu’ils ont sur la montagne est incroyable.

— Oui, elle l’adore. Et le fait que ce soit à côté, c’est génial.

Émilie remarqua immédiatement le changement d’attitude chez Sandrine. On aurait dit que ce sujet de conversation l’ennuyait au plus haut point. Avait-elle dit quelque chose qu’il ne fallait pas ? À son tour, elle demanda si Juliette appréciait son école.

— Oui, elle s’y plaît beaucoup, lui apprit Christian sans admettre que sa fille n’avait jamais vraiment réussi à s’y faire d’amis.

Il avait envie de lui dire que l’arrivée de Mégane changeait tout. Jamais Juliette n’avait paru si joyeuse. On aurait dit que leurs enfants se connaissaient depuis des lustres.

— Elles vont peut-être bientôt pouvoir y aller à pied ensemble, dit Émilie, tout bonnement. Ce serait génial.

— Toutes seules ? hoqueta Sandrine, le regard inquisiteur. Tu veux dire... sans parents ?

Elle fixait Émilie comme si elle s’attendait à ce que cette dernière dise : « Ben non, je blaguais. »

— Euh... Oui, mais pas tout de suite, j’imagine, bafouilla la mère de Mégane. Bientôt, je voulais dire. Elles pourraient se rejoindre le matin à une intersection et faire le reste à pied. L’école est à quoi, dix minutes de marche ?

Christian trouva finalement un endroit sur la table où déposer sa tasse de café.

— Ouf, ça, par exemple, commença-t-il en jetant une œillade à sa femme. Mettons qu’on est un peu...

Il cherchait vraisemblablement les bons mots. Émilie sentait du jugement de leur part. Discret, mais tout de même palpable. Elle comprit dès lors qu’en leur présence, elle devrait peser chacun de ses mots.

— On est un peu moins lousse là-dessus, finit par préciser Christian. C’est pas que le coin n’est pas sécuritaire, c’est pas ça, mais disons que

Juliette est encore un peu jeune pour partir toute seule.

Sandrine ne rajouta rien, se contentant de sourire. Thomas revint au salon à cet instant, dévoilant aux autres que les petites étaient retournées dans la cour arrière.

— De quoi vous parliez ? demanda-t-il, sentant qu'il venait d'interrompre leur conversation.

— Rien de spécial, dit Émilie. On parlait de l'école des filles. À quel point elles l'aimaient.

Sandrine demanda où se trouvaient les toilettes.

— La première porte à droite dans le corridor, lui indiqua Thomas. Et toi, Christian, tu veux un autre café ?

— Non, merci, ça va aller. C'est gentil. Il était très bon, d'ailleurs.

Son petit sac à main enroulé autour du bras, Sandrine passa devant le groupe pour se rendre à la salle de bain.



Sandrine verrouilla derrière elle. Elle soupira. Cette Émilie l'énervait. *Avant que je laisse ma fille toute seule ici, les poules auront des dents !* Aussi absurde que cela pouvait paraître, Sandrine avait l'impression que cette femme la jugeait sévèrement, alors que ça devrait plutôt être le contraire, selon elle. Ce couple ne roulait pas sur l'or, ça se voyait. Leur fille était habillée comme la chienne à Jacques. *Et elle se vante de travailler à temps partiel. À sa place, je serais gênée.* Sandrine avait remarqué que dès qu'elle avait suggéré d'isoler leur chien, Émilie s'était fermée comme une huître. Elle l'avait pourtant demandé très poliment. Elle avait très hâte d'entendre Christian à ce sujet une fois de retour chez eux.

— Bon, il faut que je me calme, grommela-t-elle entre ses dents.

Elle vérifia d'abord son rouge à lèvres dans le miroir, constellé de taches de dentifrice, au-dessus du lavabo. Elle s'en remit une fine couche. Elle vit alors que l'une des portes de la pharmacie, sur sa droite, était entrouverte. Uniquement de l'angle où elle se tenait, par la fente créée par l'ouverture, Sandrine pouvait voir au moins trois contenants de médicaments

d'ordonnance. Sa curiosité l'emporta, et, même si la précaution était inutile, elle se déplaça sur la pointe des pieds. Très délicatement, tandis qu'une petite voix dans sa tête la sommais de faire marche arrière, elle ouvrit la première porte. Sandrine tendit l'oreille pour s'assurer que le groupe était toujours au salon. Il ne fallait surtout pas qu'ils l'entendent fouiner. Elle prit d'abord deux bouteilles qu'elle examina. La première était assignée à Thomas Cartier. « Sandoz Fenofibrate S », pouvait-on y lire. Le mot « cholestérol » était inscrit dessus. Sandrine fut sincèrement étonnée qu'un homme de cet âge prenne ce genre de médicament. Thomas devait être un peu plus jeune qu'elle et il semblait pourtant en pleine forme. La deuxième prescription était au nom d'Émilie Préfontaine. Le produit se nommait Ativan. *C'est pas pour combattre l'anxiété, ça ?* Sur la tablette du haut, Sandrine dénicha également des vitamines prénatales. Le couple voulait un autre enfant ? Nouveau coup d'œil vers la porte. Elle prit deux autres récipients. Elle vérifia, et ceux-ci étaient encore destinés à Émilie. « Teva Citalopram », lut Sandrine sur le premier. Et « Deroxat » sur le second. La posologie était de 20 mg chacun. Sur l'emballage, rien n'indiquait leur utilité. *C'est pourquoi, ça ?* Curieuse de nature, elle se promit de vérifier sur Internet une fois rendue à la maison. Mais allait-elle seulement se rappeler ces noms complexes ? Elle sortit rapidement son cellulaire de son sac, aligna les divers contenants sur le comptoir et prit une photo. Nerveuse et sentant son rythme cardiaque augmenter au fil des secondes qui s'égrénaient, Sandrine rangea le tout avant de refermer les portes. Elle retrouva légèrement celle de droite, exactement comme elle l'avait trouvée en entrant. *Et si les propriétaires ne s'étaient pas rendu compte que la pharmacie n'était pas bien fermée, vont-ils penser que c'est moi qui ai fouillé ? Merde !* Elle décida néanmoins de ne plus toucher à rien.

L'agente immobilière se dépêcha de vider sa vessie. Après avoir tiré la chasse et lavé ses mains, elle quitta enfin la salle de bain où elle avait l'impression d'être demeurée des heures, alors que l'opération n'avait pas duré plus de trois minutes.



Mégane et Juliette s’amusaient toujours dans la cour arrière. Pour la deuxième fois déjà, Christian se leva et quitta le salon pour se rendre à la porte-patio. Sa fille se balançait à présent sur un vieux pneu que Thomas avait accroché à un arbre.

— Tout va bien, Juju ? s’écria-t-il à travers la moustiquaire.

— Oui, papa !

En revenant au salon, Thomas, à la blague, lui lança :

— Et pis ? Les petites ont pas fugué ?

Christian, au lieu de répondre, demanda au charpentier si la corde du pneu était solidement fixée.

— Est-ce qu’elles peuvent être les deux en même temps là-dessus ?

Thomas lui confirma qu’ils pourraient s’y suspendre tous les quatre s’ils le voulaient.

— C’est très solide, Christian, fais-toi s’en pas avec ça.

Émilie dut se retenir de ne pas rire. Elle aussi trouvait le comportement de Christian largement exagéré. Les filles avaient six ans. Ce n’était plus des bébés qui nécessitaient autant de surveillance. À cette pensée, elle songea au petit être qui grandissait possiblement en elle. Émilie avait constaté que depuis son retour de la salle de bain, Sandrine ne cessait de lui jeter de petits regards furtifs. Elle se croyait sans doute très subtile, mais elle ne l’était pas. Loin de là. *Qu’est-ce qu’y leur prend de rester ici ? Pourquoi est-ce qu’ils partent pas maintenant qu’ils ont bu leur café ?* L’horloge indiquait qu’il était presque rendu midi. Thomas et elle allaient devoir s’activer s’ils voulaient faire manger les enfants à une heure raisonnable. Alors qu’elle s’apprêtait à le mentionner, Thomas demanda à Christian et Sandrine s’ils voulaient boire quelque chose.

— Une bière, par exemple ? suggéra-t-il.

— À cette heure-là ? Non, merci, répliqua Christian.

Cette réponse, peut-être le ton, refroidit Thomas. Il était vrai qu’il était encore tôt, mais il ne savait plus quoi leur offrir ni quoi leur dire.

— Je posais simplement la question. Si jamais vous voulez une bière ou autre chose, faites-moi signe. Après tout, il doit être midi quelque part dans le monde !

Émilie sourit à Thomas. Son homme était si aimable. Il était là à presque s'excuser de sa gentillesse, alors qu'elle, elle n'avait qu'une seule envie : qu'ils crissent leur camp. Elle en profita pour se lever.

— C'est bien beau tout ça, mais si les filles veulent manger un jour, le dîner se fera pas tout seul, annonça-t-elle alors qu'elle en avait plus qu'assez de cette mascarade malaisante. Juliette va vouloir rester à manger, je présume ? Mégane aimerait ça, et ça nous ferait plaisir. On a tout ce qu'il faut.

Aucune mention qui stipulait que les parents étaient conviés. On entendait les filles rire aux éclats dans la cour.

— C'est vraiment gentil, mais ce ne sera pas nécessaire, révéla Christian en quittant le fauteuil sur lequel il était assis. On ne pouvait que venir faire un tour. On doit monter à Montréal cet après-midi.

Sandrine rajouta que Juliette aurait sans doute adoré rester davantage.

— Mais j'espère que vous n'aviez pas acheté ou dégelé quelque chose en prévision que Juju dînerait ici ? s'inquiéta l'agente immobilière.

Émilie la rassura.

— Non, non. Pas de soucis.

Il était pourtant évident pour elle que Juliette restait à dîner. Il en avait même été question lors de l'invitation. Émilie se retint de souligner que son chum avait monté un barbecue justement dans le but de souligner cette nouvelle amitié. Pendant ce temps, Christian s'était déplacé vers la cuisine. Il ouvrit la porte-patio et fit quelques pas sur le balcon. Du carton et plusieurs enveloppes de plastique étaient entassés dans un coin. Les petites se balançaient toujours. À voix haute, le podiatre s'adressa à sa fille.

— Juliette ! C'est l'heure de partir. Dis au revoir à ton amie.

Comme il s'y attendait, l'enfant pleurnicha.

— Déjà ? Ah non, pas tout de suite !

— Eh oui. Allez, ma belle, je ne veux pas d'histoire.

Thomas, Émilie et Sandrine sortirent à leur tour. Cette dernière souligna que la chaleur du mois de mai faisait du bien.

— Encore deux minutes, papa, s'il te plaît, le supplia Juliette.

— OK, mais pas plus.

— Merci, papa ! Hey, regardez ce que je peux faire ! lança-t-elle à l'endroit des adultes.

Elle monta debout sur le pneu, et Mégane se mit à la faire tourner à une vitesse folle.

Éclats de rire.

Voilà donc pourquoi elles s'esclaffaient depuis tout à l'heure.

— Ça va pas un peu trop vite, ça ? articula Sandrine d'une voix faible en s'approchant doucement du tandem. Moins vite, s'il vous plaît.

Le visage de Christian se durcit. Effectivement, ce pneu tournait beaucoup trop vite à son goût à lui aussi. *Elle va tomber*. Comme il s'y attendait, Juliette commençait à être instable. Sans doute était-elle étourdie.

— Hey, stop ! J'ai dit d'arrêter ! cria Sandrine d'une voix autoritaire.

Surprise par le ton de la mère de son amie, Mégane freina l'élan du pneu d'un seul coup. Juliette fut alors projetée au sol dans un bruit sourd. Un nuage de poussière s'éleva de la terre où l'enfant avait chuté. Il n'y avait pas beaucoup de pelouse à cet endroit.

— Juliette ! clama Sandrine en courant vers elle, vite imitée par Christian, Émilie et Thomas.

— Est-ce qu'elle est correcte ? s'enquit ce dernier. Mégane, pourquoi t'as arrêté le pneu sec de même ?

Juliette se releva. Elle n'avait rien de cassé, comme s'en doutait Émilie. Ce n'était qu'une simple petite chute. Émilie prit tout de suite la défense de sa fille.

— Mégane a entendu un adulte crier « STOP ». Elle a eu peur, c'est tout. Elle a dû penser qu'il y avait quelque chose de grave, alors que tout allait bien.

Émilie se pencha à la hauteur de Juliette.

— T'es correcte, ma grande ? Pas besoin qu'on appelle une ambulance, là ?

La petite rit de bon cœur en s'époussetant. Sandrine examina le crâne de sa fille, à la recherche de la moindre bosse.

— Ça tournait trop vite, fit remarquer Sandrine, histoire de justifier sa réaction. Juliette n'avait plus trop l'air d'apprécier...

— Non ! objecta la petite. J’aimais ça. Tu devrais voir ce qu’on fait dans les modules, à l’école. *My God*, c’est beaucoup plus dangereux que ça. Hein, Mégane ?

— Ouin.

— Bon, ça suffit, jeta Sandrine. Viens, on s’en va.

— En tout cas, l’important, c’est que tu ne te sois pas blessée, lui rappela son père.

Le podiatre se força à sourire. Émilie voyait bien qu’il était embarrassé par la tournure que venait de prendre cette rencontre.

— Bon, eh bien, merci pour l’accueil, poursuivit-il. Et pour le café.

Christian leva une main devant Thomas. Ce dernier la serra.

— Oui, merci, rajouta Sandrine. Viens, Juju. On s’en va.

Les nouveaux propriétaires escortèrent Juliette et ses parents jusqu’à leur voiture, garée dans la rue.

— Au revoir, et merci encore.

— Salut. De rien. À une prochaine fois, lança Thomas.

Dès qu’ils furent partis, Émilie se tourna vers son chum. Mégane était déjà retournée jouer à l’arrière.

— Je pense que je suis traumatisée.

Il avoua que lui aussi était un peu sous le choc.

— Méchante parano ! jeta Émilie. T’as vu comment elle a crié parce que le pneu allait soi-disant trop vite ? Franchement. Elle a même pas réalisé que sa fille était tombée à cause d’elle. Pis quand on était en dedans, le père arrêtait pas d’aller vérifier par la porte-patio, comme si on laissait traîner des pièges à ours dans la cour. C’est plus des nourrissons. J’ai tellement l’impression qu’ils nous prenaient pour des épais...

— Ouin, moi aussi, c’est le *feeling* que j’avais par bouts. J’espère juste qu’on les aura pas dans les jambes à chaque fois que les filles vont vouloir se voir.

— Non, là, ça marcherait pas. J’endurerais pas ça une autre fois.

Thomas serra sa blonde contre lui en rajoutant qu’au moins, leur fille avait eu du fun.

— Là, je vais aller libérer notre méchant Elvis de la buanderie, pis après ça, on va se le faire notre barbecue.

— Bonne idée !

Émilie avait un drôle de pressentiment. Cette visite avait été si désagréable. Mais ce n'était pas tout. Quelque chose sonnait extrêmement faux dans cette rencontre avec les parents de Juliette. Ce n'est qu'en mettant la tête sur l'oreiller, le soir venu, qu'elle découvrit ce qui la taraudait autant. Sandrine et Christian n'avaient pas adressé la moindre parole à Mégane. Pas même un bonjour. Pourtant, ils la voyaient tous deux pour la première fois. Le couple aurait normalement dû être curieux de connaître la nouvelle copine de leur fille. Émilie en vint à l'étrange conclusion que ce tête-à-tête était en fait un test.

Et que Thomas et elle en étaient les sujets.

OceanofPDF.com

6

Christian remonta son pantalon et finit de boutonner sa chemise. Il sortait de la douche. Une douche bien chaude. Nue, Roxanne était toujours au lit et le regardait se vêtir. Seul le bas du corps de la jeune femme était recouvert d'un drap. Éparpillés, ses longs cheveux bruns semblaient danser sur l'oreiller.

— Je passerais ma vie au lit avec toi, le complimentait-elle.

Christian lui sourit. Il se permit ensuite d'entrouvrir les rideaux afin de laisser passer un peu de soleil dans la chambre. Le condo de Roxanne était situé au rez-de-chaussée de l'immeuble. Le jour, on entendait des sons de machinerie provenant de l'extérieur, car le quartier, situé à Sainte-Julie, était en pleine expansion. Deux nouvelles tours à logements étaient d'ailleurs en construction juste en face.

— Je sais que ce n'est peut-être pas le bon moment pour en parler, commença Christian, mais je crois sincèrement qu'on devrait espacer nos rencontres. Ça n'a plus de bon sens. On va finir par s'attacher pour vrai, et ça, je ne peux pas.

Il poursuivit en lui rappelant, comme si elle ne le savait pas déjà, qu'il était marié, qu'il avait un enfant et que cela venait avec des responsabilités. Sans le quitter des yeux, Roxanne s'assit dans le lit.

— Je te rappelle que c'est toi qui as voulu qu'on se voie cet après-midi. C'est toi qui m'as écrit ce matin. Pas moi.

— Je le sais, je m'excuse. C'est contradictoire, mon affaire...

Avant qu'il ne termine sa phrase, Roxanne reprit la parole.

— Dans le fond, quand tu dis que tu as peur qu'on s'attache, c'est parce que c'est justement ce qui est en train de t'arriver, c'est ça ?

Christian détourna le regard. Il ne remarqua donc pas le sourire de la jeune femme après qu'elle eut prononcé ces mots. Elle se leva et alla se lover contre lui. Christian paraissait véritablement troublé.

— Je ne sais pas trop quoi répondre à ça, balbutia-t-il, les yeux toujours fuyants.

Il savait très bien que Roxanne avait visé juste. Depuis quelque temps, il ne passait pas une heure sans qu'il ne pense à elle. S'il continuait de la sorte, cela détruirait sa famille pour de bon. L'homme de quarante et un ans commençait à avoir de la difficulté à voir son propre reflet dans le miroir tant il était dégoûté. Il n'en pouvait plus de mentir. Quand il avait rencontré les parents de la petite Mégane samedi dernier, l'amour qui émanait de ce couple l'avait foudroyé bien plus qu'il ne voulait le croire. Ils se touchaient. S'écoutaient mutuellement parler et se respectaient. Il y avait une réelle chimie entre eux. Cela lui avait ouvert les yeux sur son propre couple. Sans avertissement, Sandrine et lui s'étaient transformés en machines à exécuter des tâches. Qui plus est, même s'il tentait de chasser cette image de son esprit, le podiatre avait la terrible sensation d'être devenu le chien de poche de sa femme. *C'est pas moi, ça*. Il allait devoir se reprendre en main et vite. Tout récemment, Christian venait de réaliser qu'il avait cessé de voir ses propres parents sur une base régulière. Sandrine les trouvait trop envahissants. Comme un idiot, et sans doute pour éviter les querelles, il avait espacé les invitations sans s'en rendre compte.

— Ils sont toujours rendus ici, s'était plainte Sandrine. Pis ils ne lâchent pas Juliette d'une semelle. Ça m'énerve !

Christian savait que c'était parce que Sandrine n'acceptait pas les critiques de sa belle-mère à propos de sa façon d'éduquer la petite. Michèle Soulanges reprochait à sa belle-fille d'en faire trop pour Juliette.

— Ça va finir par l'étouffer, pauvre petite. Laisse-la respirer un peu.

Tous ces tracas avaient fini par peser lourd sur les épaules de Christian. Quand il voyait Roxanne, il se sentait vivant. Il se sentait comme un homme. La dernière fois que Sandrine et lui avaient fait l'amour, c'était il y avait plus d'un mois. Et Christian avait pensé à Roxanne pendant l'acte. *C'est pas normal. Mais si j'arrêtais de voir Roxanne, j'éprouverais peut-*

être plus de désir pour Sandrine. Il n'était pas sans savoir que des milliers d'hommes aimeraient avoir une femme comme Sandrine dans leur lit. Il avait tenté de raviver la flamme bien des fois, mais en vain. S'il restait avec sa femme, c'était surtout pour Juliette, se répétait-il. Si sa fille était plus âgée, peut-être accepterait-il de partir, mais à six ans, la petite avait besoin de ses deux parents unis sous un même toit.

— Je dois partir, annonça-t-il à Roxanne. J'ai un rendez-vous à la clinique dans trente minutes.

— Ça va aller ? demanda la femme qui venait de souffler trente-trois bougies le mois dernier. T'es correct ?

— Oui. Je suis juste un peu mêlé ces temps-ci. Désolé.

Roxanne passa une main dans les cheveux de Christian. Elle rapprocha son visage du sien. La jeune femme avait enroulé un drap autour de son corps. Sur le sol, il s'étirait longuement derrière elle, lui donnant l'allure de ces princesses tant adulées par les fillettes. Seules ses épaules étaient dénudées. Avant même qu'elle ne parle, Christian savait déjà ce qu'elle allait dire.

— Tu te rappelles ce que je t'ai avoué l'autre jour ? Si t'es prêt à faire le saut, je saute avec toi. Ça fait six mois qu'on se voit. Je pense que ça veut dire quelque chose, non ? C'est certain que ce serait dur au début, mais c'est temporaire, ça. On serait tellement bien, toi et moi. Je le sais. Je le sens. Et j'ai envie de connaître ta fille, Christian.

Le corps de l'homme se raidit.

— Tu sais bien que je ne peux pas, Roxanne. J'ai été clair dès le départ. Je... J'aurais pas dû te parler de ça.

Une minute plus tard, il sortait de l'appartement. Roxanne savait qu'une nouvelle étape venait d'être franchie. Elle aussi avait été claire au début de leur relation. Celle-ci ne devait être que charnelle. Or, elle était vite tombée amoureuse de Christian. Jamais elle n'avait osé lui demander, à l'époque, de quitter sa famille pour elle. Il en allait autrement aujourd'hui. Elle savait que chez lui, à la maison, Christian souffrait, et cela lui brisait le cœur. Il n'aimait plus sa femme depuis longtemps. Son épouse était le poison et

Roxanne, le remède. *Il est peut-être temps pour moi de provoquer les choses.*



Samedi avant-midi. Sandrine finissait de rassembler ce qui allait constituer leur dîner. Dehors, le soleil était magnifique et il faisait vingt-trois degrés Celsius. Quand Sandrine avait demandé à Juliette ce qu'elle désirait faire aujourd'hui, la petite avait tout de suite lancé l'idée d'un pique-nique au bord de l'eau.

— À la halte routière ! s'était excitée Juliette. Je pourrai donner à manger aux canards.

Juliette avait toujours aimé cet endroit. Elle y allait avec ses parents depuis sa plus tendre enfance. Face à la rivière Richelieu, avec la montagne en arrière-plan, la halte offrait un point de vue sur le vieux pont des trains, ce qui faisait de ce lieu un paysage digne d'une carte postale. Au début de leur relation, Christian y avait amené Sandrine. C'était pendant un de leurs premiers rendez-vous. Sandrine était vite tombée sous le charme de la région.

— Quand est-ce qu'on part, maman ? J'ai faim.

— Dans quelques minutes, ma puce. Ça fait trois fois que je te demande d'aller changer de chandail. Celui que tu portes n'est pas agencé avec ton pantalon.

— Mais maman...

— Il n'y a pas de « mais ». Fais ce que je te dis, c'est tout. Voyons ! Il est où, ton père ?

— Je suis là, fit ce dernier en remontant les marches. J'étais à la cave.

Il tenait entre ses mains une bouteille de rosé.

— Je pensais apporter ça pour le repas.

Sandrine lui prit la bouteille des mains et la rangea dans la glacière.

— C'est beau, on peut y aller, décida Sandrine. Juju, je ne t'ai pas demandé de changer de chandail, toi ?

— J'y vas. J'y vas. Câline.

— On dit : « J’y vais », reprit sa mère à son intention. C’est quoi ce langage-là ?

Puis, s’adressant à son mari :

— Je me demande bien où elle entend des mots comme ça. C’est pas ici, en tout cas.

Sandrine était de mauvais poil aujourd’hui. Elle se plaignait de migraines depuis quelque temps. Christian se contenta de prendre ses clés et de mettre ses souliers en attendant le départ. Lorsque Juliette revint avec un vêtement approprié, ils purent enfin partir.

Quinze minutes plus tard, ils s’installèrent à l’une des tables de pique-nique libres. Sandrine y plaça une nappe de qualité.

— Aide-moi donc, Christian. On dirait que tu as la tête ailleurs. Tu pourrais pas lâcher ton cellulaire deux secondes ?

Son mari pianota encore quelques secondes sur l’écran de son téléphone et le rangea dans le creux de sa poche. Il aida Sandrine à sortir les sandwiches et les verres à vin en plastique.

— Miam, miam, jeta Juliette en apercevant son repas.

Bien élevée, elle attendit que tout le monde soit servi avant de toucher au contenu de son assiette.

— N’oublie pas de manger les crudités, ma belle, lui rappela sa mère.

Christian était en train de verser le vin quand il les aperçut. Bizarrement, c’est le chien qu’il reconnut en premier. Juliette suivit le regard de son père et vit à son tour les nouveaux arrivants.

— Mégane ! s’écria-t-elle en quittant la table.

— Juliette, s’il te plaît, reste assise, intervint sa mère avant même de réaliser ce qui se passait.

Sandrine se tourna et vit Mégane avec ses parents. *Ah non. Pas eux.* Elle leur sourit néanmoins.

— Bonjour, leur dit Thomas en s’approchant. Les grands esprits se rencontrent.

Il portait une chemise à carreaux dont les manches étaient roulées sur ses avant-bras. Juste derrière, Émilie émit un faible « salut » à Sandrine et

Christian. Elle avait un grand sac brun entre les mains. Elle demeurait légèrement en retrait, comme si elle ne voulait pas les déranger.

— C'est beau ici, hein ? continua Thomas. Ça fait trois ou quatre fois qu'on vient depuis qu'on a déménagé dans le coin.

Il contempla les environs, une casquette négligée vissée sur la tête. Il tenait leur chien en laisse. Avec prudence, Juliette se mit à flatter le border collie.

— Salut, Elvis, dit-elle, beaucoup moins nerveuse que la dernière fois avec l'animal.

La bête sembla apprécier les caresses de l'enfant.

— Juliette, touche pas à ça, l'avisa sa mère. T'es en train de manger. Tu vas avoir les mains sales.

Si Sandrine avait regardé Émilie, elle aurait remarqué que celle-ci venait de lever les yeux au ciel, ce qui n'échappa pas à Christian qui s'approcha de sa fille avec une serviette humide. Il essuya les doigts de Juliette et l'invita à retourner s'asseoir. Mégane annonça à son amie qu'elle allait manger de la poutine.

— Chanceuse ! Moi, j'ai jamais le droit d'en manger, se plaignit Juliette qui repoussa aussitôt son assiette.

— Une fois de temps en temps, c'est pas si mal, se permit Thomas en lui montrant l'emballage en papier kraft. On t'en donnera si tu veux, Juliette. Y en a toujours trop de toute façon.

— Euh, non, pas vraiment, riposta Sandrine d'un air mauvais. J'ai fait un sandwich à ma fille, et ça va être ça son dîner. C'est ce qu'elle mangeait avant que vous arriviez, et c'est ce qu'elle va continuer de manger.

Le ton était sans équivoque. Presque violent.

— Non, j'en veux pu de ma sandwich ! Je veux manger de la poutine, s'emporta Juliette.

Elle croisa ensuite les bras devant elle.

Sandrine jeta un regard désapprobateur à Thomas. *T'es content, maintenant ?* Celui-ci ne savait plus où se placer. Sans le vouloir, il venait de provoquer une situation malencontreuse. Émilie le prit par le bras.

— Viens, chéri, on va les laisser manger.

Sandrine ruminait. *Tout allait bien avant que vous arriviez, bande de péquenots. Manger de la poutine à six ans ! Voyons donc.* Juliette déclara qu'elle voulait aller jouer avec son amie. D'une voix douce, Christian demanda à nouveau à sa fille de terminer son assiette avant.

— Au moins les crudités, OK ?

Alors que Thomas et Émilie s'apprêtaient à s'éloigner, Mégane pointa une table tout près de celle de son amie.

— On peut manger ici ? demanda-t-elle, tout excitée.

Émilie refusa d'abord, prétextant qu'il fallait laisser Juliette et ses parents tranquilles, qu'ils avaient peut-être prévu rester entre eux. Dans sa tête, elle désirait s'éloigner le plus possible de cette femme désagréable.

— Il n'y a pas de problème, leur assura Christian. Vous pouvez vous installer là. De toute façon, il ne semble pas y avoir d'autres tables libres.

Sandrine le fusilla du regard. Contrairement à son habitude, il l'ignora. Le podiatre, dont les mains tremblaient légèrement, rassembla tout son courage. Il connaissait très bien la position de son épouse vis-à-vis de la petite Mégane Cartier, mais il sentait que c'était son devoir d'intervenir. Sandrine et lui avaient eu une longue discussion à ce sujet cette semaine. D'après Sandrine, Mégane ne méritait pas Juliette, mais Christian n'était pas d'accord. Loin de là. À écouter sa femme, aucun enfant ne méritait l'amitié de leur fille ! Il fallait parfois faire un peu confiance au jugement de Juliette, avait-il affirmé. Pour une fois qu'elle avait une amie. Même si les petites s'entendaient à merveille et qu'elles semblaient toujours sur la même longueur d'onde, Sandrine prétendait que Mégane finirait par avoir une mauvaise influence sur leur enfant. Toujours selon Sandrine, la maison où habitait cette famille n'était pas sécuritaire. Les parents de Mégane étaient des espèces de bohèmes qui laissaient leur fille faire ce qu'elle voulait. Aucune autorité. Ils ne surveillaient même pas leur petite quand elle jouait dehors. Et que dire des excréments de chien sur leur terrain ? Sandrine avait conclu son plaidoyer en disant que la mère de Mégane lui était totalement antipathique.

— Et en plus, elle est instable. Cette fille-là est dépressive, Christian.

Quand il avait voulu savoir d'où elle tenait ça, sa femme s'était contentée de dire qu'elle avait simplement vu les flacons de pilules sur le comptoir de la salle de bain.

— Si elle est médicamentée, je ne vois pas où est le problème, avait rétorqué Christian. Dans la vie, on côtoie des tonnes de gens qui prennent des cachets. Elle n'est pas la seule, tu sais.

— Elle m'a tapé sur les nerfs, avait ronchonné Sandrine. Elle me regardait de haut et je la trouvais arrogante quand elle disait qu'elle travaillait à temps partiel, alors que je venais de dire que je travaillais comme une damnée. « Ça me laisse du temps pour mon art et éviter le service de garde à ma fille », patati patata. Cette fille-là a l'air d'une paresseuse, et à voir ses peintures, ça ne me surprendrait pas qu'elle fume du pot à longueur de journée. Elle a le look en plus. Pis elle laisse sa fille se décrotter le nez devant tout le monde. Pas capable.

Quand il l'avait entendue déblatérer tout ça, Christian savait d'avance que la bataille serait longue. Ce fut donc avec l'impression de marcher sur des œufs qu'il insista auprès de Mégane et ses parents.

— Dépêchez-vous, parce qu'à cette heure-là, la table ne restera pas libre longtemps.

Thomas et Émilie s'observèrent un instant. Ils pensaient tous deux à la même chose : prendre leur distance de ce couple. Et avec la scène que Sandrine venait de faire à propos de leur poutine, ni l'un ni l'autre n'avait envie d'être près de cette femme en ce moment. Malheureusement pour eux, Mégane était déjà assise.

— Bon, eh ben, OK, finit par dire Thomas sans grande conviction. On va s'installer ici.

Émilie et lui prirent donc place sur la table de pique-nique où de nombreuses grossièretés étaient gravées à même le bois. « Tania Lalonde est la reine des pipes ! », était-il écrit en gros caractères. Un numéro de téléphone était même inscrit à côté de cette affirmation. Même s'il savait que Mégane commençait à peine à lire, Thomas déposa le sac de nourriture sur le message afin de cacher les bons mots à l'endroit de Tania. Émilie constata que Sandrine et Christian buvaient du vin alors qu'il était à peine

midi. La semaine passée, ils avaient jugé son chum parce qu'il leur offrait à boire à pareille heure.

— Vous aimez toujours le coin ? s'enquit Christian qui semblait être une version différente de ce qu'il était samedi dernier.

Beaucoup plus avenant. Il avait même dit bonjour à Mégane aujourd'hui.

— Oui, on aime beaucoup la région, s'efforça de répondre Thomas en mangeant. On a des amis de Montréal qui sont venus nous rendre visite. Ils étaient presque jaloux !

Elvis, que Thomas avait laissé libre le temps du repas, se baladait autour de la table de ses maîtres, reniflant le sol, à la recherche de quelque chose à se mettre sous la dent.

— Je vous offre un peu de vin ? offrit le podiatre. On a des verres si vous voulez.

Sandrine le dévisagea. *À quel jeu tu joues, toi ?* Elle avait pourtant été claire. Elle n'aimait pas ce couple, et il était hors de question que l'amitié entre Juliette et Mégane perdure. Alors pourquoi cette soudaine gentillesse ? *Qu'est-ce qui te prend, Christian ?* laissait sous-entendre le regard de Sandrine. Thomas accepta un verre de rosé avec grand plaisir. Quand Christian demanda si Émilie en voulait également, cette dernière refusa.

— Je ne peux plus boire. Mais merci quand même.

Cette fois, Sandrine s'intéressa à l'autre couple.

— Tu ne VEUX plus boire ou tu ne PEUX plus boire ? s'informa celle qui avait vu les vitamines prénatales dans la pharmacie du couple.

— Émilie est enceinte, leur annonça Thomas en essuyant la sauce qui venait de couler sur son menton. On l'a appris cette semaine. On est pas mal excités !

— Bravo ! leur dit Christian. Je suis content pour vous.

— Félicitations, déclara Sandrine.

Ça ne paraissait aucunement sincère, du moins, c'est ce qu'en conclut Émilie qui replongea sa fourchette dans sa poutine. À ses côtés, Mégane mangeait avec appétit. Elle essuya la sauce qui coulait de sa bouche avec sa manche. Son père lui tendit une serviette.

— Et toi, Juliette, tu savais que Mégane allait avoir un petit frère ou une petite sœur ? l’interrogea Christian.

— Oui.

— Et tu ne nous l’as pas dit ?

Comme si ça nous intéressait, songea Sandrine. Juliette répondit qu’elle avait oublié. Christian apprit à Thomas et Émilie qu’eux aussi auraient aimé avoir un deuxième enfant, mais que la vie en avait décidé autrement.

— Je ne suis pas certaine que c’est le moment idéal pour les ennuyer avec nos histoires, réagit Sandrine.

Il était vrai que Christian et elle avaient essayé d’agrandir leur petite famille, mais après deux ans d’essais infructueux, ils avaient dû passer une batterie de tests. Il s’avérait que Sandrine souffrait d’infertilité secondaire. Le verdict du médecin avait littéralement détruit Sandrine. Plusieurs mois lui avaient été nécessaires avant qu’elle s’en remette. L’an dernier, quand la trentenaire s’était fait dire que sa propre sœur – à qui elle ne parlait plus – attendait son deuxième enfant, elle en avait été verte de jalousie.

— Est-ce que tu as terminé ton assiette ? demanda Sandrine à son époux.

— Oui.

— Et toi, Juju ?

— J’ai plus faim, mais je veux garder un petit peu de nourriture pour en donner aux canards.

— Comme tu veux.

Sandrine se leva et alla jeter les restants de table dans la poubelle publique. Tout près des bacs à ordures, un groupe de jeunes adultes jouait au aki. L’un d’eux avait sélectionné une musique reggae sur son cellulaire.

— Hé, les trucs en plastique vont au recyclage, lui reprocha Mégane, la bouche pleine. Pas avec les déchets. Hein, maman ?

Sandrine fit semblant de ne pas entendre. Pour ne pas envenimer la situation davantage, Émilie ne releva pas non plus la remarque de sa fille. Elvis profita de cet instant pour venir se frotter à l’agente immobilière. Agacée, elle repoussa le chien de sa jambe gauche. *Ah, dégage !* L’animal redoubla d’ardeur, comme s’il s’était donné comme mission de faire tomber cette femme au sol.

— Voyons ! Va-t'en. Lâche-moi.

En temps normal, Émilie aurait commandé au border collie de se tenir à l'écart. Or, elle s'amusa de cette scène. *Metsy de la bave sur ses belles jambes*. Ce fut Thomas qui ramena le chien à l'ordre.

— Elvis, viens ici ! Ici !

Le chien obéit. En revenant vers eux, Sandrine avisa Thomas et Émilie que les chiens devaient être tenus en laisse ici.

— Il y a un règlement pour ça.

Encore une fois ce ton désagréable. Émilie, qui avait perdu l'appétit, repoussa son assiette et indiqua à Sandrine qu'il y avait deux autres chiens qui se baladaient librement à la halte.

— Et si ça te dérange pas, on va gérer notre chien nous-mêmes, merci, finit-elle par déclarer.

Thomas dut se retenir pour ne pas éclater de rire. Sandrine plissa les yeux et dévisagea Émilie un bref instant. Légèrement intimidée, cette dernière détourna le regard.

— Mégane, tu viens-tu avec moi nourrir les canards ? l'invita Juliette.

— Oui ! Papa, maman, j'ai fini de manger !

Sandrine avisa alors Christian qu'elle descendait au bord de l'eau afin de surveiller leur fille. Avant d'y aller, elle remplit son verre de vin, vidant la bouteille de ce qu'il restait. Puis, constatant l'inaction des parents de Mégane, elle se tourna vers Thomas. Elle lui demanda s'il désirait qu'elle garde un œil sur Mégane également. « C'est quoi ? Je suis la seule responsable ici ? » semblait dire son air. Émilie répliqua sèchement que Mégane avait six ans et qu'elle n'avait pas l'habitude de se jeter à l'eau.

— De toute façon, je vais très bien la voir d'ici, asséna-t-elle. Je vais m'occuper de ma fille, merci.

Étonnamment, Sandrine ne répondit rien à la pique. Elle se contenta de hausser un sourcil avant de suivre les enfants. Thomas et sa blonde s'échangèrent un coup d'œil qui en disait long sur le fond de leurs pensées. Cette femme était beaucoup trop intense.

— T'as fini ? voulut savoir Thomas en pointant le restant de poutine d'Émilie.

— Oui, j’ai comme plus faim tout à coup.

Thomas rapprocha le plat vers lui et y planta sa fourchette. Christian, juste à côté, s’affairait à présent à ranger ce qui traînait sur la table afin de le mettre dans la glacière. Une fois sa tâche terminée, il se tourna et s’adossa à la table de pique-nique pour faire face à la rivière. Il voyait les filles lancer des morceaux de nourriture dans l’eau, attirant ainsi les canards par pelotons. On entendait leurs rires jusqu’ici.

— Elles s’entendent tellement bien, nos filles, fit-il en les pointant. On dirait qu’elles se connaissent depuis toujours.

— C’est vrai, répondit Émilie.

Au loin, elle voyait Sandrine qui ne cessait d’interrompre les petites en donnant ses directives. *Elle est donc ben fatigante ! Lâche-les un peu.* En ce moment, elle semblait leur dire de reculer, qu’elles étaient trop près de l’eau.

— Drôle de hasard qu’on se soit croisés ici, quand même, hein ? poursuivit le podiatre au moment où son cellulaire bipa dans le fond de sa poche.

Il le sortit, et son cœur fit un bond en voyant le message de son amante apparaître.

Peux-tu te libérer un petit moment aujourd’hui ?

Qu’est-ce qu’il prenait à Roxanne de le contacter la fin de semaine ? C’était la première fois qu’elle faisait ça. Christian ne se rendait même pas compte que Thomas était en train de lui parler. Avant même qu’il ne réplique à Roxanne, cette dernière envoya un second texto.

J’ai envie de toi.

Jamais au grand jamais ses SMS n’avaient été aussi explicites. C’était la règle depuis le début. *Qu’est-ce qu’il lui prend ?*

— Ça va, Christian ? l’interrogea Thomas d’un air intrigué.

Cette fois, il fut entendu. On aurait dit que le podiatre, devenu blanc comme un drap, venait d’apprendre une terrible nouvelle.

— Euh... Oui, c'est rien. Un truc au bureau, ricana-t-il niaisement en montrant son cellulaire. Donnez-moi deux petites secondes.

Il se hâta d'écrire à Roxanne. Elle devait cesser immédiatement ce genre de correspondance. Surtout le week-end. Quelque chose ne tournait pas rond avec elle depuis quelque temps. Il l'avait senti cette semaine.

— Papa ?

Christian sursauta à un point tel qu'il faillit échapper son téléphone dans l'herbe. Il eut tout juste le temps d'appuyer sur l'icône « Envoyer » avant de fermer son appareil.

— Oui, ma belle ? lui demanda-t-il alors que son cœur bondissait encore dans sa poitrine.

Mégane se tenait derrière Juliette. Sandrine remontait doucement la pente, son verre vide à la main.

— Est-ce que Mégane peut venir jouer à la maison ? Dis oui ! Dis oui !

Le père regarda les parents de Mégane, haussant les épaules. Au même instant, il sentit vibrer son cellulaire dans sa poche de pantalon. La réponse de Roxanne n'avait pas tardé.

— Est-ce que maman est au courant ? s'informa-t-il.

— Au courant de quoi ? fit Sandrine en arrivant à leur hauteur.

Sa démarche était incertaine. Christian, qui sentait son cellulaire lui brûler la cuisse, avisa sa femme de la situation, précisant que pour sa part, il ne voyait pas d'inconvénient à ce que Mégane vienne faire un tour à la maison. Sandrine, toutefois, ne semblait pas du même avis. Elle expliqua que c'était un peu trop dernière minute et qu'il aurait fallu planifier ça d'avance.

— La maman de Juliette a raison, se permit Émilie.

Mégane supplia sa mère de la laisser aller jouer chez son amie. Dans un autre contexte, Émilie n'y aurait vu aucune objection, mais le double discours des parents de Juliette la mettait dans une étrange posture. Sandrine allait-elle être gentille avec Mégane ?

— On n'a pas grand-chose de prévu cet après-midi, j'me trompe ? hasarda Thomas en s'adressant à sa blonde.

Mal à l'aise, Émilie fit signe que non. Elle aurait préféré que Thomas invente quelque chose, mais effectivement, ils n'avaient rien de particulier à l'horaire. Elle avait planifié faire des biscuits en mettant à l'essai une recette qu'elle avait apprise dans les cuisines du verger. Mégane tenait à les faire avec elle, mais ça pouvait attendre à demain. Thomas frotta le dessus de la tête de sa fille et lui expliqua que si les parents de Juliette étaient d'accord, c'était correct pour eux aussi.

— Yé ! firent les enfants.

— Bon, eh bien, ça m'a tout l'air que c'est réglé, grommela Sandrine en attrapant son sac à main, prenant déjà la direction du stationnement.

Rapidement, Christian consulta son téléphone.

Il faut qu'on se parle.

Le podiatre répliqua qu'il n'était présentement pas disponible et qu'il la recontacterait plus tard. Il glissa ensuite son appareil dans la poche arrière de son pantalon.

Il rattrapa sa femme qui se dirigeait vers leur voiture, puis ils marchèrent le reste au même rythme. Telles des mouches, les filles tournoyaient autour d'eux, débordantes d'énergie. Sandrine demanda alors à Thomas de lui apporter le banc rehausseur de Mégane afin qu'elle puisse l'installer dans leur propre véhicule.

— C'est gentil d'y penser, mais c'est pas vraiment nécessaire, vous n'avez même pas cinq minutes d'auto à faire, répondit Thomas. Pourvu qu'elle s'attache, ça va être correct.

Sandrine s'arrêta net.

— Je ne peux pas prendre ce risque-là, dit-elle. C'est toujours dans ce temps-là qu'y arrive quelque chose. Dans ce cas, suivez-nous avec votre voiture. Ça va être plus prudent.

— Bonne idée, rebondit Christian. Comme ça, vous connaîtrez notre adresse. On habite sur la rue de la Martinique. Je vais rouler tranquillement.

Dans le simple but de provoquer, Émilie eut envie de leur avouer qu'une fois sur deux, Mégane n'utilisait plus son banc d'appoint. Il arrivait même parfois à la petite de s'asseoir à l'avant quand elle était en compagnie d'un

seul de ses parents et qu'ils n'allaient pas trop loin dans le quartier. Émilie aurait bien aimé voir la réaction de Sandrine si elle avait entendu cela. Celle-ci les aurait sans doute aspergés d'eau bénite en priant pour que Dieu ait leur âme. Cette image fit légèrement sourire la mère de Mégane.



La première impression d'Émilie en apercevant la résidence de Juliette fut que leur propre demeure pouvait aisément y entrer. Ce qu'elle ignorait toutefois était que le couple l'avait acquise à une fraction du prix du marché. Reprise de finance. Sandrine avait obtenu l'information avant tout le monde.

— Ta', réagit Mégane quand Thomas immobilisa son véhicule dans l'entrée en pavé uni. Elle est belle, leur maison.

Émilie fit signe à son chum d'attendre à l'intérieur de l'auto.

— J'en ai pour deux minutes. Je vais leur parler. Viens, Mégane.

Mère et fille sortirent de l'habitable et se dirigèrent vers les parents de Juliette qui venaient à leur rencontre.

— Vous voulez qu'on revienne chercher Mégane vers quelle heure ? demanda Émilie.

Avant que Christian ne réponde, Sandrine indiqua que seize heures serait parfait.

— Vous êtes sûrs que ça vous dérange pas ? continua Émilie. Vous aviez peut-être prévu autre chose.

Elle voulait s'assurer que Mégane était réellement la bienvenue. Elle n'avait jamais senti pareille impression auparavant. Émilie avait la sensation de quémander un service ou quelque chose dans le genre.

— Pas du tout, fit Christian en déposant la glacière à ses pieds. Ça nous fait plaisir.

On entendait Elvis japper depuis la voiture.

— Parfait. À tantôt alors. N'hésitez pas à nous appeler s'il y a quoi que ce soit. Et toi, Mégane, écoute bien les consignes.

— Oui, maman.

Une minute après, Thomas et elle désertèrent la rue de la Martinique.

— Même le nom de leur rue me tape sur les nerfs, se confia la femme.

— Ç't'une crise de folle cette fille-là, rajouta son chum, les deux mains sur le volant. J'étais pu capable, tantôt, au bord de l'eau. C'est plate à dire, mais on va espérer que Mégane se fasse de nouveaux amis rapidement.

Émilie était déchirée : les fillettes s'appréciaient tellement et Juliette était gentille comme tout. Mégane parlait constamment de sa nouvelle amie, de ce qu'elles avaient fait à l'école, de leurs discussions pendant la récréation, etc. À travers les branches, Émilie avait cru comprendre que Juliette n'avait finalement pas d'autres camarades de jeu. Ce serait vraiment méchant de la priver de Mégane.

De toutes les décisions qu'Émilie avait prises dans sa vie, c'est celle-ci qu'elle regretterait le plus et pour le restant de ses jours : celle de ne pas avoir coupé les ponts avec cette famille dès le départ.



Sandrine déboucha une nouvelle bouteille de rosé. La même marque que tout à l'heure. Elle n'en offrit pas à Christian qui, comme elle le savait d'avance, aurait refusé de toute façon. Il buvait très rarement plus de deux consommations à la suite. De leur vaste cuisine, la femme avait un œil sur les fillettes dans la cour. Contrairement à chez Mégane, l'endroit était clôturé et sécuritaire. Tout comme l'accès à la piscine creusée. Sandrine se tourna vers son mari. Celui-ci se versait un verre d'eau à la distributrice. De grosses bulles d'air remontèrent dans la cruche, émettant de bruyants « bloop bloop ».

— Oh, il va falloir que je change la bouteille, remarqua-t-il. On arrive à la fin.

— T'as fait exprès de l'inviter pour me contrarier ? se lança Sandrine, le regard sombre.

— Voyons, qu'est-ce que tu me racontes là ? C'est Juliette qui l'a invitée, pas moi. Tu l'as bien vu.

Il ouvrit le réfrigérateur et ajouta quelques gouttes de jus de citron à son eau.

— C'est quand même toi qui as dit que tu n'y voyais aucun inconvénient. Tu aurais dû me consulter avant, Christian. Tu le sais que je ne les aime pas, eux autres. Je ne voulais plus que les filles se voient. Je croyais que c'était réglé, cette histoire-là.

Christian connaissait son épouse. Le fait qu'elle se reserve à boire en était la preuve : Sandrine cherchait la confrontation. Or, le podiatre n'allait pas tomber dans ce piège. Il s'était promis de se reprendre en main et il allait mettre un frein à tout ça immédiatement.

— Les petites s'entendent à merveille. Juliette n'a aucune autre amie. Si elles veulent se voir, elles se verront. Point à la ligne.

Sandrine vida sa coupe d'un trait avant de la remplir à nouveau. Sur le comptoir, elle déposa son verre avec autorité. Elle annonça à Christian qu'ils n'étaient plus dans les années cinquante où l'homme décidait de tout. Elle aussi avait son mot à dire ! Il passa à un cheveu de lui rire en plein visage. Depuis toujours, elle prenait toutes les décisions. Presque jamais elle ne le consultait et elle le laissait rarement prendre position. Surtout en ce qui concernait Juliette. Pendant une fraction de seconde – et ce n'était pas la première fois qu'il avait ce genre de réflexion –, Christian songea à ce que pourrait être sa vie avec Roxanne.

— Youhou, je te parle, lui rappela Sandrine.

Christian releva les yeux vers elle.

— Et qu'est-ce que tu vas faire quand Juliette va être invitée là-bas, hein ? relança sa femme. Tu vas la laisser y aller ?

— On verra rendus là, Sandrine. On ne mettra pas la charrue devant les...

— C'est aujourd'hui qu'il fallait penser à ça, trancha-t-elle. Pas dans deux ou trois semaines. Là, tu viens d'ouvrir une porte. Moi, je te le dis tout de suite, Christian Soulanges, ma fille ne retournera plus dans cette maison-là. Ces parents-là seraient du genre à partir faire des commissions et laisser les filles toutes seules chez eux.

— T'exagères un peu.

— Pas du tout !

Nouvelle gorgée de vin.

Christian avait envie de lui dire de ralentir un peu la cadence, il n'était même pas quatorze heures, mais il savait que cela ne ferait que jeter de l'huile sur le feu.

— Étant donné que c'est TOI qui as voulu continuer la relation malgré mon opposition, bien sache que ce sera TOI qui devras t'occuper de dire aux parents de Mégane qu'il est hors de question que Juliette aille jouer chez elle.

Calmement, Christian s'approcha de son épouse et regarda brièvement par la fenêtre. Les enfants avaient accroché une corde à danser autour de l'érable. Mégane la faisait tourner, et Juliette sautait par-dessus.

— Pour vrai, est-ce que tu peux me dire ce que tu leur reproches vraiment, Sandrine ? Qu'est-ce qu'ils t'ont fait pour que tu les détestes tant que ça ? On les connaît à peine. On les a vus juste une fois.

— Deux fois en comptant aujourd'hui. Et ça me suffit.

La femme porta la coupe à ses lèvres, la déposa et commença son laïus.

— Ils ne sont pas comme nous, Christian. J'en reviens pas que tu voies pas ça. Ça va déteindre sur Juliette pis va falloir constamment lutter contre ça.

— Moi je pense qu'il faut juste...

— Laisse-moi terminer, s'il te plaît. Écoute, ils font manger de la poutine à leur fille, poursuivit-elle, véritablement scandalisée, déjà qu'elle est un peu rondelette. Et ça dérangeait même pas la mère que sa petite joue sur le bord de l'eau sans surveillance. Une chance que j'étais là. Ils étaient même prêts à la laisser venir ici sans siège d'appoint dans la voiture. Ça n'a pas de bon sens. Pis ils ont un gros chien laid qui fait juste japper. Ils ne l'attachent jamais en plus. T'imagines s'il mordait Juliette ? Comment tu te sentiras après ?

Christian n'avait pas réfléchi à cette éventualité. Récemment, il avait vu à la télévision des images d'un garçon de Longueuil qui avait été mordu au visage par un chien du voisinage. Complètement défiguré pour le restant de ses jours. Advenant qu'un tel accident se produisît, Sandrine lui en voudrait

jusqu'à son dernier souffle. Christian s'en voudrait à mort, lui aussi. Il se promit de demander qu'on attache la bête si jamais Juliette venait à retourner là-bas.

Derrière eux, la porte-patio coulisssa.

— Salut ! fit Juliette. On rentre dans la maison.

— Allô, l'imita Mégane, qui oublia de refermer derrière elle.

— La porte, demanda Sandrine. Mégane, ferme la porte-patio... s'il te plaît.

Ce que fit l'enfant. Juliette retira ses chaussures et invita son amie à venir voir sa chambre.

— C'est grand chez vous, déclara Mégane en passant devant Christian et Sandrine.

Ses yeux balayaient l'intérieur de la demeure. Le plafond était beaucoup plus haut que dans sa maison, et cela l'impressionna. De plus, aucun mur ne séparait le salon de la cuisine, ce qui donnait une illusion de profondeur. La magnifique bibliothèque près du foyer était remplie de livres, remarqua Mégane. Elle se demanda si les parents de Juliette avaient lu tous ces romans. Ils étaient tous si bien rangés. Rien ne dépassait. *C'est pas comme chez nous*. Sandrine la sortit de ses rêveries.

— Youhou ! Tes souliers. On garde ça propre ici.

L'agente immobilière se retint de justesse de lui préciser que leur maison n'était pas une soue à cochons comme la leur.

— Il faut absolument que tu les enlèves, l'informa-t-elle. Il y a sûrement du sable sous tes semelles.

L'enfant obéit et retira ses chaussures qu'elle déposa près de la porte.

— Maman, c'est pas grave, là, les souliers, se prononça Juliette.

Sandrine fixa son mari droit dans les yeux.

— Tu comprends maintenant ce que je veux dire quand je parle de mauvaise influence ? fit-elle sans même prendre la peine d'être discrète.

Christian tenta de désamorcer la tension du mieux qu'il put.

— Bienvenue chez nous, Mégane. Fais comme chez toi ! Si ça vous tente, vous pourrez écouter un film en bas. Tu vas voir, on a un écran

gigantesque dans le sous-sol. Je vous ferai du bon popcorn. C'est un jour spécial.

Mégane ouvrit grand les yeux.

— Oh oui, j'aimerais tellement ça écouter un film, avoua-t-elle. À la maison, j'ai pas le droit d'écouter la télé. En fait, on n'a même pas de télé.

— Vous n'avez pas de télévision ? s'étonna Sandrine. Pourquoi donc ?

Elle donna l'impression à Christian d'être sur la défensive ou sur le point d'exploser. Son débit était un brin plus lent que d'habitude. L'alcool faisait doucement son effet, et Christian craignait plus que tout qu'elle s'énerve dans un tel état.

— Ma mère, elle dit que la télé, c'est mauvais, répondit Mégane. Que le monde passe trop de temps devant ça au lieu de faire autre chose.

— Elle n'a pas tort, ricana Christian.

— Donc, chez toi, vous n'écoutez jamais de films. Tu ne regardes jamais les petits bonshommes alors ? renchérit Sandrine.

Mégane répondit qu'elle pouvait à l'occasion en visionner avec l'ordinateur portable de sa maman.

— Mais jamais longtemps. Genre vingt ou trente minutes. Pas plus.

Sandrine avait déjà lu quelque part qu'en effet, un enfant de l'âge de Juliette ne devrait jamais passer plus de trente minutes par jour devant un écran. Or, ce genre d'étude ne tenait aucunement compte de la vie hyper chargée des parents. C'était plus facile à dire qu'à mettre en pratique. La mauvaise humeur de Sandrine grimpa d'un nouvel échelon.

— Ta maman a probablement plus de temps libre dans une journée que la plupart des autres mères, lui rappela Sandrine. C'est sûrement pour ça qu'elle peut se permettre un tel discours moralisateur.

— Mora... quoi ? demanda l'enfant qui ne comprenait rien de ce que lui racontait cette dame.

— Personne fait la morale à personne, déclara Christian.

Puis il toussota fortement pour indiquer à sa femme de faire attention à ses paroles.

— Est-ce que tu aimes les princesses, Mégane ? s'enquit-il. Juju les adore. Il y a justement un nouveau film qui vient de paraître sur Netflix.

— Hmm. Moyen, répondit Mégane. Mais ça me dérange pas de l'écouter quand même.

Ta mère doit être féministe et contre le fait d'aimer les princesses, s'imagina Sandrine qui regarda avec amertume le trio s'engouffrer dans l'escalier.

Quelque chose bouillait en elle et ce n'était pas seulement cette histoire avec Mégane. Non. La vérité était que depuis quelques jours, Christian était totalement métamorphosé. Il s'opposait à elle. Il lui tenait tête sans arrêt et lui répondait souvent froidement, comme si elle n'était qu'une sotte. Il ne s'était jamais comporté ainsi auparavant. En plus, il ne la touchait presque plus. La dernière fois qu'il l'avait embrassée datait de jeudi dernier. Elle avait compté les jours. L'idée qu'il fréquentait peut-être quelqu'un lui avait effleuré l'esprit pour la première fois cette semaine. Elle n'était pas sans savoir que Christian était un homme très séduisant. Elle le voyait dans le regard des femmes. Toutefois, cette théorie ne tenait pas la route. Son époux avait bien des défauts, mais jamais il ne ferait une chose pareille. C'était un homme de famille. Et de principe. Ils étaient mariés. Cela voulait quand même dire quelque chose. Au sous-sol, elle entendit les filles rire aux blagues que faisait son mari. *Il me fait encore passer pour la méchante.* Sandrine déposa sa coupe, sentant les larmes lui monter aux yeux. Elle comprit à cet instant qu'elle avait trop bu.

Quand Christian remonta à la cuisine, cinq minutes plus tard, il trouva sa femme devant l'évier, les épaules tressautantes. Elle pleurait. Un coup d'œil à la bouteille de rosé. Presque vide.

— Ça va ? s'essaya-t-il, presque sur la pointe des pieds. J'ai mis les filles devant un film.

Il connaissait suffisamment Sandrine pour savoir qu'une fois ivre, elle pouvait devenir imprévisible.

— Tu pleures ?

Sandrine fit volte-face. Leurs visages n'étaient qu'à quelques pouces l'un de l'autre. Christian pouvait sentir l'haleine avinée de son épouse. Son mascara avait laissé des traces obscures sous ses yeux.

— Est-ce que tu m'aimes, Christian ?

La question surprit ce dernier. Il y avait des lustres qu'elle ne la lui avait pas posée. Et des lunes qu'il ne le lui avait pas dit.

— Bien sûr. Qu'est-ce que tu vas t'imaginer ?

Il remplaça une mèche de cheveux derrière l'oreille de sa femme.

— Dis-le-moi. Dis-moi que tu m'aimes.

— Je t'aime, Sandrine.

En prononçant ces mots, Christian se sentit comme le pire des monstres. Même en avouant son amour à Sandrine, c'était à Roxanne qu'il pensait.

OceanofPDF.com

7

Thomas avait repris le travail depuis une semaine. Finies les vacances. Tel que promis, sons patron l'avait transféré dans un chantier sur la Rive-Sud. Précisément à Sainte-Julie. Thomas connaissait la ville de nom, mais n'y avait jamais mis les pieds auparavant. Au réveil, à partir de la maison, cela ne lui prenait que trente petites minutes pour s'y rendre. En ville, autrefois, avec les problèmes de circulation, chaque matin était un véritable casse-tête. Le secteur dans lequel il œuvrait à présent était principalement constitué de condominiums. Dans sa nouvelle équipe, Thomas s'était vite lié d'amitié avec Mathieu, un Beauceron de trente-cinq ans, séparé et père de deux jeunes enfants avec autant de mères différentes. À l'entendre parler, on pouvait supposer qu'il travaillait uniquement dans le but de payer les pensions alimentaires qu'il versait à ses ex-conjointes.

Aujourd'hui, le temps était nuageux et plutôt frisquet. Thomas remit son coton ouaté à l'effigie du syndicat.

— Vraiment pas chaud à matin, jeta-t-il à son collègue Mathieu.

— Non, monsieur !

Les caprices du mois de mai. Il avait plu la nuit précédente, et l'air était chargé d'humidité.

— Quand on aura fini la rampe, le boss veut qu'on aille au 33A, au bout d'la rue, annonça Mathieu à Thomas. Il veut qu'on installe les moulures au deuxième étage. Les peintres sont supposés passer demain.

— OK, pas de trouble, répondit l'autre, les deux pieds dans la boue, avant de se pencher à nouveau sur le banc de scie.

Mis à part Mathieu, il y avait peu de confrères qui s'adressaient à Thomas. Celui-ci avait vite compris que, comme sur tous les chantiers, il y avait des cliques. Il était le petit nouveau et il allait devoir faire sa place. De

toute façon, le menuisier n'était pas du genre à se faire des tonnes d'amis sur son lieu de travail. Un ou deux camarades avec qui rigoler : voilà tout ce qu'il demandait.

— Voilà, fit Thomas à voix basse en coupant son dernier morceau de bois.

Le sol à ses pieds était complètement couvert d'une fine pellicule de bran de scie. Il entendit alors quelqu'un courir derrière lui.

— C'est elle ! dit Mathieu en donnant une tape sur l'épaule de son camarade, tout énervé.

— Qui ? le questionna Thomas en rangeant ses lunettes de sécurité dans les poches de son épais chandail.

Sans se soucier des regards, Mathieu pointa l'autre côté de la rue, où les condominiums étaient déjà habités.

— Là, *check*. C'est elle, la fille que je te parlais hier.

Thomas regarda dans la direction que lui indiquait son collègue et aperçut sans difficulté une jeune femme, petite trentaine, avec de longs cheveux bruns attachés en une queue de cheval. Elle venait de stationner sa Audi dans l'allée commune de son complexe et marchait d'un bon pas jusqu'à sa porte d'entrée. Thomas devait l'admettre, elle était fort jolie.

— J'la fourrerais en tabarnac, lui confia Mathieu qui ne quittait pas des yeux la propriétaire du 6B. J'aime ça, les grandes naïves de même.

Thomas faillit s'étouffer en prenant une gorgée d'eau de sa gourde.

— La semaine passée, continua l'autre, je l'ai vue faire du jogging. Elle avait une tite camisole de sport serrée pis des petites shorts ben courtes. Ah man, j'te swinguerais tellement ça *doggy style*...

— Ciboire, calme-toi, Mathieu, le somma Thomas qui riait sous cape. Pis regarde-la pas de même, t'as l'air d'un détraqué sexuel.

— Ben là. J'admire la nature, c'est toute.

— Je veux pas te décevoir, mais ça me surprendrait ben gros que cette fille-là soit attirée par des gars de construction.

— Tu pourrais être surpris, mon chum. Sur Tinder, j'en ai pogné une l'autre jour qui venait d'avoir son diplôme en dentisterie.

— Ah oui ? Tu m'avais pas conté ça.

— T'étais pas encore arrivé. Pis le pire, c'est que la fille puait de la yeule. Pour une future dentiste, me semble que ça s'peut pas.

Cette fois, Thomas éclata d'un rire franc. Quel numéro, ce Mathieu ! Uniquement à cause de ce genre de commentaires, jamais Thomas ne pourrait l'inviter à prendre une bière ou bien souper à la maison. Émilie n'endurerait jamais ce type de langage. Encore moins en présence de Mégane. Mathieu n'était pas un mauvais bougre, loin de là, mais il n'avait aucun filtre et se comportait parfois comme un adolescent de quinze ans.

— Aide-moi donc à rentrer ça en dedans au lieu de baver à terre, ricana Thomas en mettant quelques barreaux de bois fraîchement coupés dans les bras de son colosse de confrère. Elle est entrée chez elle, là, y a pu rien à voir.



Christian avait pris l'habitude de garer sa voiture un peu plus loin. En marchant, il remonta le col de son blouson, et d'un geste mécanique, replaça les lunettes sur son nez. Moins d'une minute plus tard, il sonna à la porte. Quand il avait écrit à Roxanne ce matin, elle lui avait dit qu'elle était libre jusqu'à midi trente.

Parfait, Je vais passer te voir vers 11H00.

Il perçut les pas de Roxanne de l'autre côté. Elle lui ouvrit. Elle s'approcha pour l'embrasser, mais Christian lui murmura : « Attendons d'être à l'intérieur. » Rapide coup d'œil derrière son épaule. Le podiatre n'avait qu'une heure devant lui.

Par chance, son épouse ne le questionnait jamais à propos de son horaire. *C'est parce qu'elle te fait confiance*, lui rappelait sans arrêt une petite voix qu'il tentait de taire. Sandrine, qui travaillait comme une forcenée, en avait probablement déjà plein les bras avec son propre calendrier.

Une fois qu'il eut passé le seuil, Roxanne fondit sur lui, et il l'embrassa avec fougue. Leurs langues s'entremêlèrent avec passion. Les mains de l'homme s'aventurèrent sous la blouse de son amante. Il caressait déjà ses

seins alors qu'il avait toujours son blouson sur le dos. Quand il voyait Roxanne, Christian perdait tous ses repères.

— Hmm. Pas de flafla ce matin. Tu vas droit au but, toi, susurra la jeune femme à l'oreille de son partenaire avant de s'attarder à lui défaire sa ceinture. Monsieur n'est pas venu pour discuter.

Elle libéra le sexe durci de son pantalon. Il bondit hors de son caleçon tel un ressort qu'on aurait relâché. Roxanne ricana à cet effet. Elle s'agenouilla et prit le sexe dans sa bouche sans attendre. Le podiatre appuya sa main droite contre le mur. *C'est de la folie*. Quelques minutes plus tard, Roxanne l'attira dans son lit.

— Si on a juste une heure, aussi bien en profiter, souffla-t-elle.

Elle lança ses vêtements sur le plancher, ne gardant que son soutien-gorge. Christian aimait bien l'enlever lui-même. Comme d'habitude, ce dernier étira sa main jusqu'à la table de chevet. Il ouvrit le tiroir à la recherche de condoms.

— Pas de ça aujourd'hui, fit Roxanne qui s'apprêtait à le chevaucher. C'est meilleur sans.

— Mais...

— Je prends la pilule, tu le sais, rajouta-t-elle en laissant glisser sa langue le long de la joue de Christian. Et je vois personne d'autre que toi.

Ce n'était pas la première fois que Roxanne désirait faire l'amour sans préservatif. Il s'agissait là d'un jeu dangereux, et il ne faudrait pas que cela devienne une habitude.

Christian n'eut même pas le temps de répliquer qu'il glissait déjà en elle. Mais c'était dorénavant le cadet de ses soucis. Il savoura chaque minute qui suivit.



L'heure du dîner arriva rapidement. Le soleil était enfin sorti, et les travailleurs pouvaient à présent enlever une couche de vêtements. Thomas, assis à l'extérieur sur une caisse de bois, portait un t-shirt usé du groupe rock WD-40. Un peu à l'écart des autres, il mangeait en compagnie de

Mathieu. Ses doigts sales tachaient le pain de son sandwich au poulet, mais il n'en avait cure. Dans son domaine, il ne fallait pas être trop pointilleux sur ce genre de détail. Ils étaient une douzaine d'ouvriers à casser la croûte, éparpillés devant l'immeuble en construction. Mathieu dévorait le plat de spaghetti acheté quelques minutes plus tôt à la cantine mobile.

— Crisse qu'y est bon, son spagate. J'me tannerai jamais.

— Ah oui ? Je l'essayerai à un moment donné.

Il vit alors le Beauceron tourner la tête en direction du condo d'en face.

— Oh, la fille va sortir, dit-il la bouche pleine. Elle va... Hein ?

Devant l'air étonné de son confrère, Thomas regarda également de ce côté. Un homme venait de sortir de l'appartement du 6B. Il se tenait à présent sur le seuil de porte. La jolie fille embrassa rapidement l'individu avant de refermer la porte. De dos, Thomas ne le reconnut pas tout de suite, mais cet homme ne lui était pas inconnu. Ce ne fut que lorsqu'il descendit les premières marches du perron que le menuisier faillit avaler sa bouchée de travers. *C'est pas vrai, c'est Christian !* Le podiatre atteignit la rue en gravier et marcha d'un pas pressé jusqu'à sa voiture, garée à quelques mètres du 6B. Sans doute pour ne pas attirer l'attention. *J'en reviens pas.*

— Je savais pas qu'elle avait un chum, se plaignit Mathieu.

— Tu me croiras pas, mais je sais c'est qui. C'est le père d'une amie de ma fille. Pis il est marié, mais pas avec elle, précisa-t-il.

— Non ? Ah ben, câlisse. Il t'a-tu vu ?

Thomas répondit que non. Même s'il ne le connaissait pas vraiment, jamais il n'aurait pu imaginer Christian capable d'une chose pareille.

— Excuse-moi deux minutes, Mathieu. Je reviens.

Thomas sortit son cellulaire de sa poche, contourna l'excavatrice et s'éloigna quelque peu de la bande. Il devait absolument raconter ça à Émilie.

8

La lumière était tamisée dans l'appartement. Réglée à bas volume, la musique de John Coltrane accompagnait le repas que partageaient Roxanne et sa sœur, Heidi. Depuis très longtemps, elles avaient l'habitude de souper ensemble au moins une fois par mois.

— Je suis contente d'être ici, avec toi, déclara Heidi en portant un nouveau morceau de brocoli à sa bouche. C'est beau, la déco que tu as faite, franchement. Bravo. Tes photos du Portugal sur le mur, c'est une super bonne idée. C'est tellement toi, ça.

— Merci. Moi aussi je suis contente que tu sois là, lui dit Roxanne.

Un plat de fondue séparait les deux femmes, assises l'une en face de l'autre. Ce soir, Roxanne était plus silencieuse qu'à l'habitude. Elle semblait soucieuse. Du moins, c'était l'impression qu'avait sa sœur.

— Tu vois toujours ton mec ? se risqua Heidi qui, connaissant Roxanne, se doutait bien que le problème provenait de là.

— Oui, on peut dire ça, répondit l'autre en buvant une gorgée de vin, histoire de se donner une contenance.

Sans jamais être vraiment entrée dans les détails, Heidi savait que sa jeune sœur fréquentait un homme marié. Et cela faisait déjà plusieurs mois. Loin d'elle l'idée de lui faire la leçon, mais Heidi savait que ce genre d'histoire se terminait rarement comme dans un conte de fées.

— On peut dire ça ? l'imita Heidi. Tu le vois encore, oui ou non ? Je pose la question, mais si t'as pas envie de parler de ça, tu m'arrêtes tout de suite.

— Non, ça va. En fait, il a pas l'air parti pour quitter sa femme.

Heidi laissa échapper un léger soupir qui passa inaperçu aux yeux de sa cadette.

— Je veux pas généraliser, mais c’est souvent le cas avec... bien... avec ces hommes-là.

Pour ne pas la brusquer, Heidi avait hésité à mettre systématiquement l’amant de Roxanne dans le même bateau que tous ces maris infidèles. Dans neuf cas sur dix, ils n’étaient là que pour passer un moment au lit.

— Récemment, il m’a avoué qu’il était mieux avec moi qu’avec elle, annonça Roxanne. Pas exactement dans ces mots-là, mais c’est ça que ça voulait dire. Ç’a l’air cliché, mais il y a vraiment une chimie entre lui et moi. On s’entend à merveille. Il est intelligent. Il est drôle. Pis il est tellement beau. Si tu le voyais ! Et le sexe avec lui est in-cro-ya-ble !

— Je veux pas connaître les détails ! ricana Heidi en agitant les mains devant elle.

— Non, mais pour vrai, c’est fou.

— Écoute, sœur, je m’excuse, mais je suis pas sûre que ce soit une bonne idée, cette relation-là. À long terme, je veux dire. J’ai peur qu’il finisse par te faire du mal.

Remuant la tête de gauche à droite, Roxanne rejeta la déclaration de Heidi. Celle-ci ne comprenait rien.

— Il est pas comme les autres, Heidi. Ça aussi, ç’a l’air cliché, mais c’est vrai. Là, il est coincé avec sa femme et il sait pas comment s’en sortir. Il dit qu’il veut pas blesser sa fille. Le problème, c’est que je sens que je devrais intervenir, mais... J’ai aucune idée de ce que je dois faire, en fait, conclut-elle en levant les yeux au plafond.

De voir ainsi sa sœur tiraillée, Heidi en perdit tout appétit. Roxanne était en train de tomber amoureuse d’un vulgaire coureur de jupons. Mais comment lui faire entendre raison ? Il était écrit dans le ciel que cet homme ne laisserait jamais son épouse. Il fallait même être naïve pour croire le contraire.

— J’ai failli envoyer tous nos textos à sa femme hier, poursuivit Roxanne. Son numéro est pas dur à trouver : elle est courtière en immobilier. Christian m’avait demandé d’effacer tous nos messages au fur et à mesure, mais j’ai rien fait de ça, comme si inconsciemment je savais qu’un jour, ça allait nous être utile. Pour lui et moi, je veux dire.

— Seigneur.

Heidi soupira. Cette fois, elle ne se fit pas discrète. La situation était pire que ce qu'elle avait envisagé. Le visage de Roxanne s'éclaira soudainement. Elle s'étira le bras et attrapa son téléphone.

— C'est ce que je vais faire ! lança-t-elle. Je vais tout dire à sa femme. Ce soir. Crever l'abcès.

— Quoi ? Maintenant ? Mais t'es folle ou quoi ?

Heidi se leva brusquement. La chaise sur laquelle elle était assise tomba à la renverse tandis que Roxanne tapait déjà sur l'écran de son appareil. L'aînée se dépêcha de contourner la table afin de rejoindre sa sœur. Au passage, elle fit tomber le tabouret de l'îlot central.

— Donne-moi ça, ordonna-t-elle à Roxanne en lui retirant le cellulaire des mains. Ce soir, tu as bu. C'est pas le moment de faire des niaiseries. Tu le regretterais.

— Je l'aime, Heidi ! Tu peux pas comprendre ! se plaignit Roxanne dont les larmes se mirent à ruisseler sur ses joues. Je suis plus capable d'attendre. Je veux être avec lui tout le temps. Je ferais tout pour lui.

Sa voix cassa à ce moment précis.

— Viens là, s'avança Heidi.

Roxanne ne se fit pas prier. Elle se blottit contre sa sœur, comme lorsqu'elles étaient toutes petites.

— Tu dois me trouver tellement stupide.

— Pas du tout, ma belle. C'est tout à fait normal que t'aies de la peine. Pleure, ça va te faire du bien.

Heidi préférait la voir ainsi, contre son épaule, plutôt qu'au téléphone avec l'autre femme. *Ouf. On vient d'éviter une catastrophe.*

Roxanne réalisa alors ce qu'elle avait été sur le point de faire. Heidi avait raison. Si elle avait envoyé leur correspondance à l'épouse de Christian, elle aurait provoqué un cataclysme au sein de sa famille. Elle voulait le bonheur de Christian. Pas sa perte. Ils allaient devoir prendre leur décision ensemble.

— Je ne sais plus quoi faire, Heidi, renifla Roxanne. J'ai jamais ressenti ça avant.

La grande sœur passa une main dans les longs cheveux de sa cadette. Elle mourait d'envie de lui dire de quitter cet homme. De l'oublier pour de bon et que cela ne servait à rien de se tourmenter de la sorte. Il existait des tonnes de gars. Honnêtes, surtout. Pourquoi Roxanne s'acharnait-elle sur celui qui pouvait lui faire le plus de mal ?

— Si tu lui donnais un ultimatum ? suggéra Heidi, à court d'idées. Y as-tu pensé, à ça ? Au moins, t'aurais l'heure juste.

— Non, j'ai peur de le faire fuir en faisant ça. Je veux que ça vienne de lui.

Heidi avait envie de la secouer tel un prunier. Roxanne était belle comme tout. Depuis toujours, elle rêvait d'avoir des enfants. Ce Christian lui faisait miroiter l'impossible tandis qu'elle passait possiblement à côté de belles opportunités de rencontrer quelqu'un.

Doucement, elle prit la tête de Roxanne entre ses mains et l'embrassa sur le front.

— Je suis sûre que tu vas trouver une solution.



Émilie avait préparé un pâté chinois pour le souper. Thomas en raffolait. Mégane, un peu moins. À moins qu'elle verse une montagne de ketchup dessus. Installés à la table ronde, ils formaient à trois un triangle parfait, chacun faisant face aux autres. Mégane demanda à ses parents la permission de manger debout. Sa mère dit tout simplement :

— Pourquoi pas ?

— En tout cas, c'est pas la maman de Juliette qui dirait oui à ça, rigola Mégane en inondant son repas de sauce tomate.

— OK, ma chérie, t'en as assez mis là, l'arrêta Thomas en retirant la bouteille des mains de sa fille.

— J'en reviens pas qu'il ait une maîtresse, fit Émilie. Il cache bien son jeu.

— Qui ça, maman ?

Émilie expliqua à sa fille qu'elle parlait de quelqu'un à son travail. L'enfant ne savait probablement pas ce que signifiait le mot *maîtresse*, mais Émilie ne voulait pas qu'elle sache qu'on parlait du père de Juliette.

— Le monsieur au travail de maman a deux blondes, inventa Thomas, sourire en coin.

Puis, s'adressant à Émilie :

— Je capotais quand je l'ai reconnu. Je sais pas comment il aurait réagi s'il m'avait vu.

— C'est mieux comme ça, je pense. Ça créerait tout un malaise.

Thomas abonda dans le même sens. Il se ferait discret si Christian revenait dans le condo d'en face.

— Pis l'autre qui se doute de rien, lâcha Émilie en faisant référence à Sandrine. Oh, mon Dieu ! Elle prendrait toute une débarque, cette femme-là.

Thomas répliqua qu'en effet, la chute de Sandrine serait terrible.

Et il n'aurait su mieux dire.

9

Sandrine stationna sa voiture dans la rue devant l'école de Juliette. Son dernier rendez-vous avait été annulé. C'était la deuxième fois que ce couple se décommandait à la dernière minute. L'homme et la femme devaient avoir sensiblement le même âge que Sandrine. Ils n'avaient pas d'enfant et prétendaient manquer de temps. *Pfff. Qu'est-ce que vous feriez à ma place ?* Sandrine leur avait fait visiter au moins cinq maisons au cours du dernier mois, mais ce n'était jamais assez bien pour madame. Trop petit. Pas suffisamment de rangement. Manque de clarté. Tout à l'heure au téléphone, Sandrine avait subtilement conseillé à la femme de se trouver une autre courtière. Elle détestait qu'on lui fasse perdre son temps.

Sandrine sortit de son auto et marcha vers l'établissement scolaire. Ce faisant, elle donna deux ou trois petites tapes sur son pantalon afin d'en effacer les plis. Juliette allait sauter de joie en voyant sa mère arriver à une heure aussi hâtive. L'enfant disait tout le temps qu'elle détestait le service de garde. Au début de la scolarité de leur fille, Sandrine et Christian avaient bien donné la chance à quelques nounous de s'occuper de la petite à la maison après les classes, mais aucune ne faisait l'affaire. La dernière qu'ils avaient employée – une dame frôlant la soixantaine – avait même dit à Sandrine que leurs exigences étaient beaucoup trop élevées. Que ce n'était pas d'une gardienne dont ils avaient besoin, mais bien d'un caporal. Mal prise, Sandrine s'était finalement tournée vers le service de garde. *Au moins, ici, il y a des témoins s'il arrive quelque chose*, s'était-elle dit pour se convaincre. Le couple s'était promis de venir chercher Juliette le plus tôt possible, chaque jour. Ce qui finalement n'arrivait presque jamais.

— Bonjour, fit une voix derrière elle, la tirant de ses pensées.

En se retournant, Sandrine aperçut Evelyne, l'enseignante de Juliette, qui rangeait du matériel à l'arrière de sa voiture. Elle s'apprêtait à quitter son lieu de travail. Sandrine se dit qu'elle aussi aimerait bien finir à quinze heures trente tous les jours.

— Bonjour, Evelyne, vous allez bien ? demanda-t-elle.

— Oui, merci. Avez-vous vu mon message dans l'agenda de Juliette hier ?

Sandrine répondit que non. La veille, c'était Christian qui était venu chercher la petite. Il avait apparemment encore oublié de vérifier l'agenda. Son mari semblait tellement perdu ces derniers temps. Elle allait à nouveau être dans l'obligation de lui rappeler à quel point il devait rester rigoureux en ce qui concernait les notes et commentaires laissés dans le carnet de leur fille.

— Je suis vraiment désolée. Mon mari ne m'a rien dit. C'était à quel propos ?

La professeure, souriante, ferma son coffre et s'approcha de Sandrine. Dans la cour, non loin d'elles, des enfants lançaient un ballon dans un panier de basketball. Les retentissants rebonds contre le sol agaçaient déjà Sandrine. Son léger mal de tête y était sans doute pour quelque chose.

— Je mentionnais simplement que Juliette avait fait de grands progrès dernièrement. C'est plus du tout la même petite fille qu'avant. Je suis vraiment contente.

— Ah bon ?

— Comme vous le savez, bien sûr, elle s'est fait une petite amie : l'adorable Mégane. J'ai cru comprendre que Juliette et elle se voyaient en dehors de l'école ?

Sandrine opina de la tête. Sans pouvoir mettre le doigt dessus, elle sentait déjà qu'elle n'aimerait pas la suite de cette conversation.

— Mégane est très douée comme élève, poursuivit la femme. Elle apprend vite. Et le fait que Juliette soit jumelée avec elle, sur le même pupitre, a un impact très positif sur votre fille. On dirait que ça la motive. Forcément, ça déteint sur elle. Elle s'applique beaucoup plus qu'avant et...

— Je travaille beaucoup avec elle à la maison, la coupa Sandrine, refusant de donner tout le mérite à Mégane. Je lui fais pratiquer ses mots-étiquettes trois ou quatre soirs par semaine. Je lui ai aussi acheté des livres adaptés à son âge. Contente de voir que ça porte fruit !

— Oui, bien sûr, rétorqua l’enseignante, légèrement surprise par le ton cassant de la mère de Juliette. En tout cas, on peut dire que ce n’est pas la même petite fille qu’en début d’année.

— Pourquoi vous dites ça ?

La professeure leva un sourcil. Encore cette impression que cette femme était sur la défensive, alors que les nouvelles étaient très bonnes.

— Eh bien... On sait que Juliette est une enfant plutôt réservée, se permit la femme. Et comme tous les élèves apprécient Mégane, votre fille, en étant son amie, se mêle beaucoup plus facilement aux autres. Bref, c’est vraiment le fun, ce qui se passe. C’est ce que je voulais dire.

De toute évidence, la mère de Juliette ne semblait pas du tout du même avis. L’enseignante en était à se demander si elle avait dit quelque chose de travers. Sandrine lança alors un regard assassin aux enfants qui ne cessaient de faire rebondir ce maudit ballon tout près d’elle. Puis elle revint vers la professeure.

— Est-ce que Juliette fait des crises ici, à l’école ?

— Des crises ? Qu’est-ce que vous voulez dire ?

Sandrine secoua la tête, comprenant qu’elle s’apprêtait à dépasser les bornes.

— Non, laissez tomber, dit-elle alors. Oubliez ce que je viens de dire.

En fait, Sandrine aurait voulu savoir si sa fille agissait à l’école comme elle agissait à la maison. Depuis quelque temps, par exemple, Juliette ne voulait plus porter ses jolies robes. Elle voulait adopter le même style vestimentaire que Mégane. C’est-à-dire un banal t-shirt et pantalon.

— C’est les garçons qui s’habillent comme ça ! réagissait Sandrine.

Mère et fille se querellaient presque chaque matin à ce propos. Par ailleurs, Juliette se plaignait constamment de ce que ses parents mettaient dans sa boîte à lunch. Ça aussi, c’était nouveau.

— Je veux des desserts, moi avec ! scandait la petite. Comme Mégane.

Et Juliette harcelait ses parents pour avoir de la poutine depuis qu'elle avait vu son amie en manger l'autre fois. *Voilà la vraie influence qu'avait cet enfant sur sa fille !* En plus, depuis que Christian avait eu la brillante idée de monter aux barricades et de laisser leur fille fréquenter Mégane, cette dernière se pointait toujours le bout du nez à la maison. Et ses parents, en parfaits irresponsables, la laissaient venir seule, sans surveillance. Chaque fois, Juliette suppliait ses parents pour que son amie reste à souper avec eux à la maison, ce qui générerait de nouvelles disputes avec sa mère. Celle-ci dut se faire violence pour ne rien mentionner de tout ça à l'enseignante. Elle se contenta plutôt de la remercier pour ses commentaires positifs sur sa fille.

— Bon, eh bien, je dois maintenant aller chercher Juliette, déclara-t-elle en tapotant sa jolie montre. Bonne fin de journée.

— Merci. Vous aussi.

La professeure ouvrit la portière de sa voiture et s'installa derrière le volant. Elle demeura immobile un bref instant, regardant s'éloigner Sandrine à travers son pare-brise. Un certain malaise s'empara d'elle lorsqu'elle comprit finalement ce qui se passait : la mère de Juliette, pour une raison qu'elle ignorait, détestait Mégane Cartier. Ça sautait aux yeux maintenant qu'elle avait mis le doigt dessus.

Sandrine signa le registre. Juliette était supposément dans le gymnase. Quelqu'un venait de l'aviser que sa mère était arrivée. En face d'elle, au bureau d'accueil du service de garde, la surveillante pianotait sur son téléphone. Comme d'habitude. *Ça sert à quoi de faire des plaintes si aucune mesure est prise ?* fulmina Sandrine qui avait rapporté ce grave écart de conduite plus d'une fois à la direction. Selon elle, l'usage du cellulaire devrait être strictement interdit entre ces murs.

— Salut, maman ! fit Juliette, une minute plus tard, en parcourant le long corridor chargé de casiers scolaires.

— Allô, ma puce. Ça va ? Es-tu contente que je sois venue plus vite ?

Juliette répondit par la positive, mais pas avec l'engouement auquel s'attendait sa mère.

— Passé une belle journée à l'école ? lui demanda Sandrine en s'abaissant pour être à la hauteur de l'enfant.

— Oui, mais j'aime pas le service de garde. Mégane est chanceuse, sa mère vient toujours la chercher après l'école.

Sandrine leva les yeux en l'air. Elle répliqua à Juliette que la maman de Mégane ne travaillait pas. Voilà la raison pour laquelle elle pouvait passer la prendre si tôt.

— C'est pas vrai. Elle travaille dans des cuisines. Elle nous a même amené de p'tits muffins tantôt quand elle est venue chercher Mégane. Ils étaient hyper bons.

— Pardon ?

Au ton de sa mère, Juliette réalisa qu'elle aurait dû taire cette information.

— De quel droit elle fait ça, elle ? grommela si faiblement Sandrine que sa fille ne perçut que la moitié de sa phrase. Pour qui elle se prend ?

— Quoi, maman ?

— Rien. Prends tes affaires. Viens, on s'en va.

Elle attrapa la main de Juliette et la tira vers l'extérieur. En marchant très vite, elles contournèrent l'école par le côté pour se rendre au stationnement situé à l'avant.

— On va passer par ici, ordonna Sandrine à sa fille. Y a des maudits fatigants qui jouent au ballon là-bas.

Une fois qu'elles se retrouvèrent dans la voiture, chacune à leur place, elle expliqua à Juliette qu'en aucun cas elle ne devait accepter quoi que ce soit de la mère de Mégane.

— Jamais. Tu m'as bien compris, Juliette Soulanges ?

— Mais maman...

— Y a pas de « mais maman ». Là, elle vient probablement de gâcher ton souper, cette niaiseuse-là.

Juliette prit la défense d'Émilie en répétant au moins deux fois que la maman de Mégane n'était pas niaiseuse. Puis elle s'énerva.

— C'est toi qui es fatigante ! cria la petite de toutes ses forces alors que ses joues s'empourprèrent. Tu m'empêches tout le temps de faire toute !

Sandrine somma sa fille de se calmer immédiatement. Dans leur famille, cette attitude n'était pas acceptée.

Quelques secondes s'écoulèrent, durant lesquelles mère et fille se jaugèrent dans le rétroviseur.

— Je m'excuse, Juju. T'as raison. J'aurais pas dû dire que sa maman est nounoune, c'est pas gentil. Et va surtout pas répéter à ton amie que j'ai dit ça à propos de sa mère, OK ? Mais si tu trouves que je suis fatigante des fois, comme tu dis, c'est parce que je veux faire quelqu'un de bien avec toi. C'est normal qu'il y ait des règlements dans la vie. Chez Mégane, y a pas l'air d'en avoir, de règlements. C'est ça, le problème. Quand elle va grandir, elle va penser que tout lui est dû. Tu comprends ?

Manifestement, Juliette ne saisissait pas ce que sa mère tentait de lui expliquer.

— Tu me remercieras quand tu seras adulte, conclut Sandrine en mettant le contact. Là, on va se dépêcher. On va profiter du fait qu'on a un peu d'avance pour que tu puisses pratiquer tes exercices de piano avant le souper.

Juliette se renfroigna. Elle détestait le piano et avait envie de le hurler sur tous les toits, mais elle garda le silence. Répliquer ne servirait à rien. Sa mère avait toujours le dernier mot.



En voiture, moins de trois minutes leur suffirent pour rejoindre la maison. Quand Sandrine aperçut la Corolla stationnée devant chez elle, elle sentit une vive colère l'envahir.

— Qu'est-ce qu'ils font là, eux autres ? clama-t-elle sans se soucier de la présence de sa fille. C'est pas vrai !

Sur la banquette arrière, Juliette colla son visage contre la vitre afin de voir de qui parlait sa mère. Lorsqu'elle vit les visiteurs sortir de leur véhicule, aussi lentement que leur permettaient leurs articulations, elle explosa de joie.

— Grand-maman, grand-papa ! lança-t-elle. Oh, ça fait tellement longtemps ! Vite, maman, dépêche-toi !

— Voyons, calme-toi, Juju.

Sans même un regard pour ses beaux-parents, Sandrine gara son auto dans l'entrée. Juliette, quant à elle, défit sa boucle de ceinture en vitesse, impatiente d'aller à la rencontre de ses grands-parents. De toute évidence, Sandrine ne partageait pas le même enthousiasme que sa fille.

— Salut, ma grande, fit la mère de Christian en étreignant sa petite-fille. Mon doux Seigneur qu'on s'est ennuyés de toi !

— Allô ! lança Sandrine en les rejoignant après avoir jeté un bref coup d'œil à sa montre. C'était prévu que vous passiez ? Christian m'a rien dit.

Ce fut le grand-père qui répondit.

— Michèle avait un rendez-vous à Saint-Jean, dit-il en pointant sa femme du pouce. Et comme vous étiez sur notre chemin de retour, on prenait une chance. On a téléphoné à Christian et il nous a dit que vous seriez à la maison environ vers quatre heures moins quart. Il nous a expliqué que t'avais eu une annulation de dernière minute et que tu étais déjà partie chercher Juliette à l'école.

Sandrine répliqua que son mari ne l'avait aucunement prévenue.

— Ça faisait longtemps que vous attendiez dans l'auto ? voulut savoir Juliette qui, cette fois, alla se coller contre son grand-père.

— Non, ça faisait même pas dix minutes, l'informa ce dernier. Est-ce qu'on a le temps d'entrer quelques minutes ?

Sandrine, qui ne se gêna pas pour afficher son embarras, expliqua qu'il n'était pas idéal d'arriver ainsi à l'improviste. Surtout un jour de semaine.

— Juliette doit pratiquer ses leçons de piano et elle a aussi de petits devoirs à faire avant le souper, énuméra-t-elle. Mais vous pouvez entrer un petit peu. Ça va être correct.

— Inquiète-toi pas, la rassura sa belle-mère, on te dérangera pas longtemps.

Le ton était acrimonieux. Michèle Soulanges savait très bien ce que l'épouse de son fils pensait de Maurice et elle. La chimie n'avait jamais passé entre eux, et c'était cent fois pire depuis la venue au monde de

Juliette. Sandrine devait avoir le contrôle sur tout. Ça leur prenait presque une autorisation s'ils voulaient voir Juliette, avait-elle déjà fait remarquer à son mari. C'était justement ce dernier qui l'avait convaincue de cette visite improvisée cet après-midi : « Je suis pas sûre que c'est une bonne idée, Maurice. Elle va encore nous faire sentir qu'on n'est pas les bienvenus. » Et c'était exactement ce qui se passait en ce moment.

— Vous nous dérangez pas, voyons, la rassura Sandrine sans conviction.

La grand-mère allait riposter qu'elle avait plutôt l'impression du contraire quand Maurice intervint, voulant à tout prix éviter un conflit.

— On n'avait pas vu la petite depuis presque deux mois, déclara-t-il. On s'ennuyait, nous autres.

Juliette prit la main de l'homme, ajoutant au passage qu'eux aussi lui avaient manqué. Le groupe se dirigea vers la porte d'entrée.

— Est-ce que je peux débarrer la serrure, maman ?

— Une autre fois, ma puce, l'avisa sa mère en insérant la clé dans le barillet. On est pressées, là.

Michèle leva les yeux au ciel. Une fois à l'intérieur, Sandrine avisa les parents de Christian que celui-ci ne serait pas à la maison avant une bonne trentaine de minutes.

— Je ne sais pas si vous allez avoir le temps de le voir ? dit-elle en sortant une bouteille d'eau fraîche du réfrigérateur. En plus, il doit passer chez le traiteur après le travail.

La grand-mère rumina. Voilà une autre pique qui laissait supposer que sa belle-fille ne voulait guère les avoir entre les pattes longtemps.

— On va l'attendre, notre fils, lui répondit la dame en déposant son sac à main à côté de ses souliers. Y en a pas de problème.

Elle passa ensuite une main dans ses courts cheveux blancs, coiffés à la garçonne.

— Il est donc ben beau, ton sac d'école, toi, prononça-t-elle en se penchant vers Juliette.

— Merci ! fit celle-ci. C'est Cendrillon qui est dessinée dessus.

— Wow. Est-ce que tu sais que ta cousine Éloïse adore Cendrillon, elle aussi ?

La petite fit signe que non. *Naturellement*. Juliette ne fréquentait que très rarement ses cousins et cousines qui avaient pourtant sensiblement le même âge qu'elle.

— Excusez-moi, mais là, il faut que j'aille à la toilette, annonça grand-père Maurice une fois débarrassé de ses chaussures.

— En vieillissant, c'est effrayant comment j'ai pu de retenue là-dessus.

Puis il s'éclipsa au bout du couloir.

— Tu veux voir mes nouvelles Barbie, grand-maman ?

— Avec plaisir, ma belle.

Cela ne faisait même pas deux minutes qu'ils étaient entrés qu'on sonna à la porte. Sandrine quitta la cuisine pour aller ouvrir, laissant sa belle-mère au salon avec Juliette. L'agente immobilière jura mentalement en apercevant Mégane sur le palier, à travers la fenêtre. *Pas encore elle*. Le vélo de la fillette était couché en plein milieu de l'entrée. Si Christian ne faisait pas attention en revenant du travail, il pourrait aisément rouler dessus et ainsi endommager sa voiture. À bout de nerfs, Sandrine sentit ses poings se crispier. *D'abord les beaux-parents, ensuite, ça*. Depuis quelque temps, Mégane débarquait ici tous les jours. *Ça se fait pas, ça. Ses parents la laissent vraiment faire ce qu'elle veut !* Tout ceci était terriblement envahissant.

— C'est sûr qu'elle vient toujours ici, lui avait fait remarquer Christian. Tu veux pas que Juliette aille chez Mégane.

— C'est pas une raison d'envoyer sa fille à tout bout de champ chez nous, avait riposté Sandrine. Ils vivent sur quelle planète, eux autres ? Je suis pas une gardienne, moi là. Pis en plus, elle pense rien qu'à manger, cette enfant-là. Ça va finir par déteindre sur Juju.

Sandrine se força à revenir au présent et, sans le moindre sourire, ouvrit la porte à Mégane.

— Est-ce que Juliette est là ? demanda immédiatement l'enfant.

Aucun bonjour de sa part. Zéro politesse, remarqua tout de suite Sandrine.

— Juliette a présentement de la visite, articula cette dernière sans ménagement. Vous vous verrez une autre fois. Et il faudrait que tu prennes

des petites pauses de Juju, de temps en temps. Tu peux pas venir comme ça à chaque jour, OK ? Et la prochaine fois, ton vélo, mets-le le long de la clôture comme je te l'ai déjà dit, au lieu de le laisser traîner dans le chemin comme ça... s'il te plaît.

La seconde suivante, ayant reconnu la voix de son amie, Juliette se pointa le bout du nez dans le portique.

— Allô, Mégane.

— Allô.

— Et aussi, rajouta Sandrine en levant un doigt, tu diras à ta mère d'arrêter de donner des gâteaux à ma fille. J'ai vraiment pas apprécié tantôt. Je vais m'occuper moi-même de son alimentation.

Du salon, la grand-maman de Juliette avait tout entendu. *Pauvre tite fille. Voir si on parle de même à un enfant.* En marchant sur des œufs, elle s'approcha à son tour de la porte avec l'intention de calmer le jeu. Aux dernières nouvelles, Juliette n'avait jamais vraiment eu d'amies avec qui jouer, et cela les avait toujours attristés, Maurice et elle. Si Sandrine les traitait toutes de la sorte, la dame comprenait mieux aujourd'hui pourquoi sa petite-fille avait tant de difficulté à se faire des copines.

— Bonjour, toi, fit-elle en voyant Mégane. Je suis Michèle, la grand-maman de Juliette. Ça va bien ?

— Oui, fit l'enfant qui semblait hésiter entre partir ou bien rester.

Son regard était fuyant. Visiblement, la maman de Juliette l'intimidait. La grand-mère s'adressa ensuite à Sandrine en posant une main sur son épaule. Elle lui signifia que si les enfants voulaient jouer ensemble, elle n'y voyait aucun inconvénient. Qu'elle pourrait même les surveiller.

— Je veux dire, empêche-les pas de se voir à cause de nous. De toute façon, Maurice et moi, on va attendre de voir Christian et on va partir pas longtemps après. Si elles veulent en profiter...

— Excuse-moi, Michèle, mais je suis capable de gérer ça toute seule, OK ?

Sans attendre, Sandrine demanda à Juliette de dire au revoir à son amie et elle referma la porte avec plus de force qu'elle ne l'aurait souhaité.

Puis elle fit face à la grand-mère.

— Juliette doit pratiquer ses leçons de piano, lui expliqua Sandrine. Elle a aussi des devoirs. Je sais pas si tu le sais, mais la journée est pas finie et nos semaines sont hyper chargées. On n'est pas encore à la retraite, nous.

— Mon Dieu, excuse-moi, rebondit la dame. Je voulais juste me montrer aimable. C'est pas nécessaire de me répondre sur ce ton-là.

— Quel ton ? Je vois pas de quoi tu parles.

Maurice choisit ce moment pour revenir de la salle de bain. Il sentit dès lors de l'électricité entre les deux femmes.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'informa-t-il.

— Demande à ta bru, annonça froidement son épouse. Oh !

Quelle surprise ! J'me sens comme de trop, ici !

— C'est pas ça ! réagit Sandrine qui, de toute évidence, faisait son possible pour ne pas perdre son sang-froid. C'est juste qu'on a plein de trucs à faire. Quand une visite est planifiée, c'est pas pire, on peut s'organiser, mais là, en vous pointant comme ça à brûle-pourpoint...

Sandrine ne termina pas sa phrase. Elle vit dans leurs yeux qu'elle était allée trop loin. Lorsque Christian était présent, elle faisait preuve d'une certaine retenue, mais ce n'était pas le cas aujourd'hui. Pour ne pas perdre la face, elle se tourna vers sa fille.

— Viens, Juju. On va aller faire tes exercices de piano en attendant papa. Excusez-nous.

— Mais maman...

— Y a pas de « mais maman ». Allez, viens.

Elles disparurent ensuite dans la pièce du fond. Médusés, les grands-parents se retrouvèrent seuls.

— Ben voyons, qu'est-ce qui se passe, là ? s'inquiéta le beau-père.

— C'est pire que pire avec Sandrine. Je veux qu'on s'en aille. C'était pas une bonne idée de venir à l'improviste. Je te l'avais dit. Surtout quand notre fils est pas là pour la voir agir.

La dame glissait déjà ses pieds dans ses souliers, impatiente de quitter les lieux.

— Quoi ? Mais on va attendre de voir Christian. Il va arriver dans une vingtaine de minutes.

Le vieil homme paraissait réellement dépassé par la situation.

— Je suis pu capable de la sentir, Maurice. M’entends-tu ? Elle est méchante. Hypocrite en plus. T’aurais dû voir comment elle s’adressait à la petite amie de Juliette. C’était affreux.

Des notes de piano résonnaient déjà dans l’air.

— Quelle amie ?

— Je te raconterai ça dans l’auto. Bye, Juliette ! cria-t-elle assez fort pour que l’enfant l’entende. On s’en va.

Trente secondes plus tard, l’enfant vint à leur rencontre, accompagnée de sa mère.

— Vous vous en allez déjà ? se plaignit leur petite-fille. On s’est presque pas vus.

Juliette paraissait vraiment attristée par leur départ.

— Qu’est-ce que vous faites ? Vous attendez pas Christian ? s’étonna Sandrine.

La grand-mère dut se tourner la langue sept fois pour ne pas répliquer. *Maudite hypocrite ! T’es ben contente qu’on s’en aille. Ça se voit dans ta face.*

Sentant bouillir sa femme, Maurice prit les devants, encore une fois.

— Non, on l’attendra pas, finalement. Il faut qu’on y aille. Tu passeras le bonjour à Christian.

Il alla ensuite serrer Juliette dans ses bras, vite imité par sa femme.

— Bye, mon cœur. On t’aime.

— Bye, je vous aime aussi, les relança l’enfant. J’aurais aimé ça vous voir plus.

Sans même un regard pour leur belle-fille, le vieux couple franchit la porte par laquelle il était entré à peine dix minutes plus tôt.



Quand Christian revint chez lui, à l’heure prévue, il fut surpris de constater que ses parents avaient déjà déserté les lieux. Sandrine prétendit qu’ils avaient l’air pressés.

— Ta mère avait pas l'air dans son assiette, relata-t-elle en l'accueillant. Elle était super susceptible. Je pense que je l'ai froissée quand je lui ai dit que Juju devait s'exercer au piano. Ils sont partis à ce moment-là. Moi, je pensais qu'ils seraient venus dans la pièce pour la voir jouer, mais non.

Christian l'écoutait tandis qu'il déposait des boîtes de carton sur la table de cuisine.

— Ils s'attendaient peut-être à un autre genre d'accueil, mais t'sais, c'est la semaine, on a notre routine, nous, compléta Sandrine.

— Ça m'étonne de leur part, fit son mari. Surtout qu'on s'était pas vus depuis un bon bout de temps. Je les appellerai cette semaine. T'aurais dû me prévenir de leur départ, par contre. J'étais certain qu'ils souperaient avec nous. J'ai ramassé plein de trucs chez le traiteur.

— Désolée.

— Juliette est où ? demanda-t-il.

— Elle écoute la télé en bas. Je lui ai dit qu'exceptionnellement on ferait ses devoirs ce soir, juste avant d'aller dans le bain. De toute façon, j'ai jeté un œil à ses cahiers. Ça lui prendra même pas cinq minutes. Je t'offre à boire ?

C'est à cet instant seulement que Christian s'aperçut que sa femme avait un verre de vin entre les mains. Et ce n'était pas son premier. Posée sur le comptoir, à gauche du frigo, la bouteille de rouge était déjà bien entamée. Le podiatre déclina l'offre, préférant aller rejoindre Juliette au sous-sol pendant que Sandrine mettait la table. En descendant l'escalier, il se rendit compte que pour la première fois depuis qu'ils vivaient ensemble, il avait omis d'embrasser Sandrine à son arrivée. Et il n'eut même pas l'impression qu'elle l'avait remarqué.



Mégane était au lit depuis une trentaine de minutes. Thomas sortait de la douche et venait d'enfiler un t-shirt trop grand et un bas de pyjama confortable. Il trouva Émilie au salon. Il l'avait trouvée soucieuse lorsqu'il était revenu du travail tout à l'heure. Présentement assise en indien sur le

divan, elle semblait passionnée par ce qu'elle lisait sur son ordinateur portable. Elle termina de manger une banane dont elle déposa la pelure sur la table à ses côtés. Sur le plancher à côté d'elle, Elvis dormait. À un rythme régulier, l'animal émettait un faible ronflement. En entendant son chum approcher, Émilie leva le nez de sa lecture. Le charpentier se laissa choir à ses côtés. Pour la troisième journée consécutive, Thomas avait fait des heures supplémentaires et il se rendait compte que cela l'affectait un peu plus qu'auparavant. S'il s'écoutait, il irait directement au lit.

— T'as déjà entendu parler des parents hélicoptères ? lui demanda sa blonde.

À la façon dont Thomas la regardait, la réponse était non.

— Des quoi ? réagit-il en s'adossant au bras du divan pour faire face à Émilie.

Depuis qu'elle avait appris qu'elle était de nouveau enceinte, la femme passait ses soirées à lire sur ce sujet. Il en avait été de même pendant sa première grossesse.

— Je suis sur le site de Naître et grandir et je viens de lire un article là-dessus. J'avais déjà entendu parler du terme, mais je savais pas ce que ça signifiait.

— Et ?

Elle expliqua alors à Thomas qu'un parent hélicoptère était ainsi désigné à cause de sa façon de littéralement voler au-dessus de son enfant pour le surprotéger, lui évitant par exemple le moindre danger ou l'empêchant de vivre des émotions difficiles.

— Mais ça nuit beaucoup au développement de l'enfant, lui apprit Émilie. Et ça mine sa confiance en lui aussi.

— C'est clair, ricana Thomas pour qui c'était l'évidence même.

— Oui. Et en agissant comme ça, le parent laisse croire au jeune que le monde extérieur est dangereux. C'est vraiment néfaste pour le petit.

Elle poursuivit en racontant que si l'enfant ne subit aucun échec dans son quotidien, la moindre épreuve devient une montagne pour lui.

— C'est super intéressant comme article.

— En tout cas, les parents de Juliette sont clairement comme ça, lâcha Thomas.

— Évidemment. C'était à eux autres que je pensais aussi en lisant ça. Sandrine et Christian sont des parents hélicoptères. Sandrine est la pire. Hier, Mégane m'a dit que c'était sa mère qui mettait les souliers à Juliette et qui lui attachait. À six ans, t'imagines.

— Ben, juste à la façon qu'elle a capoté l'autre jour à cause du pneu dehors, lui rappela Thomas. C'était démesuré, son affaire.

— Et tu te souviens qu'elle avait peur qu'Elvis attaque sa fille ?

Thomas lui confia que ce qui le choquait le plus dans tout ça était que Sandrine les regardait de haut, comme si elle se croyait supérieure à eux.

— Et elle le pense sincèrement, rajouta Émilie. Dans sa tête, c'est sûr qu'elle est meilleure que nous autres. C'est vrai que c'est choquant. T'as raison.

— En crisse, oui.

— À propos, je voulais te dire ça. Ç'a l'air que Mégane s'est fait revirer de bord par Sandrine cet après-midi. Pis pas à peu près. Elle m'a dit qu'elle lui avait claqué la porte au nez.

Thomas fronça les sourcils.

— Pardon ?

Il pouvait endurer cette femme antipathique, mais celle-ci devait à tout prix rester polie avec sa fille. Il commença à s'agiter sur le divan.

— C'est Mégane qui t'a conté ça ? s'informa-t-il.

Émilie opina du chef.

— Pourquoi tu m'as pas dit ça plus tôt ?

Il se souvint de l'air soucieux de sa blonde à son retour du chantier.

— Je voulais pas évoquer le sujet devant Mégane. Elle était vraiment triste quand elle est revenue de là-bas. Ça paraissait qu'elle se forçait pour pas pleurer.

Thomas lui demanda ce qui s'était passé exactement.

— Il paraît qu'elle lui a parlé bête et qu'elle lui a quasiment crié dessus. Sandrine était pas contente parce que la petite avait laissé son bicycle dans l'entrée. Elle lui a aussi demandé de prendre une pause de sa fille. Qu'elle

venait la voir trop souvent. Pis ç'a l'air qu'elle lui a dit de me dire d'arrêter de donner des gâteaux à Juliette. En fait, c'était un muffin aux pommes, nuança Sandrine comme pour excuser son geste. C'était super santé !

— T'as pas à te sentir mal, Émilie, voyons donc, grimaça Thomas. Elle est malade, cette femme-là. On dit pas toutes ces affaires-là à un enfant de six ans. Non, mais j'en reviens pas !

Thomas se leva prestement et fit quelques allers-retours entre la bibliothèque et le divan. Il aurait aimé avoir cette Sandrine devant lui pour lui dire ses quatre vérités.

— Pis elle sait même pas qu'elle est cocufiée à tour de bras, en plus ! s'emporta-t-il. J'ai encore vu son prince charmant aller se tremper le pinceau cette semaine dans le condo d'en face. Ça se frence dans le cadre de porte. Crisse. Pis ça vient nous faire la morale.

Émilie le pria de baisser le ton, qu'il allait réveiller Mégane. Thomas était rarement en colère. Tel un lion en cage, il tournait en rond dans le salon avec l'envie de démolir quelque chose. Émilie changea de position sur le divan. Thomas s'arrêta devant elle.

— J'aimerais ça, s'il te plaît, que Mégane n'aille plus là toute seule, OK ? demanda-t-il à Émilie. J'ai pu confiance en cette femme-là.

— Je suis d'accord. Je suis à la même place que toi, Thomas.

— J'ai rien que le goût d'aller lui avouer que son mari la trompe.

— Ça nous regarde pas, ça, chéri. On va se mêler de nos affaires. Pensons aux filles.

Le charpentier ne déroutait pas.

— Eh bien, j'vais te dire de quoi, moi là, Émilie. Si Sandrine veut que notre fille prenne une pause de Juliette, *go for it* ! Mégane va en prendre, une pause. Pis une crise de longue à part ça. Y a toujours ben des limites. On va y dire d'arrêter d'aller chez son amie à partir de demain. On n'a pas besoin d'eux autres. Y a plein d'autres enfants qui peuvent jouer avec Mégane.

La guerre venait d'être déclarée.

10

En matinée, la majeure partie des installations étaient ensoleillées. Voilà pourquoi Sandrine et Christian avaient opté pour le parc des Mésanges plutôt qu'un autre. Quand elle s'y amusait, Juliette pouvait facilement y rester une bonne heure. Tant qu'à la surveiller, aussi bien le faire dans un endroit confortable. De plus, cette aire de jeux était la mieux entretenue du quartier. Christian l'avait constaté à plusieurs reprises : c'était très propre, et les poubelles ne débordaient jamais. Un jour, la chaîne d'une balançoire s'était brisée et elle avait été remplacée dès le lendemain. Sandrine savait que le directeur des services techniques de la ville habitait non loin de là et qu'il avait de jeunes enfants qui venaient y jouer. Est-ce que ça y était pour quelque chose ? Sandrine en mettrait sa main au feu.

— On marche, Juju, on ne court pas, rappela Sandrine à sa fille.

— Ouuiii, maman.

Mis à part Juliette, un garçon et sa jeune sœur se partageaient l'espace de jeu. Le père de ces derniers était assis sur un banc, pianotant sur son téléphone.

— On aurait dû s'apporter du café, fit remarquer Christian à sa femme.

— C'est vrai. Ç'a aurait été bien, du café. Je suis pas encore complètement réveillée, on dirait. Je dors tellement mal ces temps-ci.

Tout en parlant, Sandrine ne quittait pas sa fille des yeux. Le petit garçon – Alexis, si on se fiait à comment l'appelait sa petite sœur – avait des gestes un peu brusques. Il était le plus vieux des trois enfants présents dans le parc. En se dépêchant, Juliette s'approcha des marches qui menaient au haut de la glissade. Alexis passa devant elle en trombe, la coupant au passage.

— Juliette, c'était à ton tour, déclara Sandrine qui n'avait rien raté de la scène.

Elle se leva pour faire preuve d'autorité.

— Laisse-toi pas faire, rajouta-t-elle. C'est chacun votre tour, OK, les amis ?

Rapide coup d'œil au père. Il était encore occupé à fixer son cellulaire. Il ricanait. L'homme avait des écouteurs Bluetooth vissés aux oreilles. Sandrine soupira. *Lâche ton téléphone et éduque ton fils !* Elle tourna la tête vers Christian en levant les deux mains en l'air. Elle retourna s'asseoir.

— Ah, des fois j'te jure... lâcha-t-elle. Les gens sont tellement irresponsables.

— Laisse tomber, là. C'est pas la fin du monde, lui conseilla son mari.

Ce dernier passa un bras derrière elle et la serra tout contre lui. Sandrine déposa sa tête sur l'épaule de Christian. Voilà bien longtemps qu'ils ne s'étaient pas abandonnés à un peu de tendresse. Sandrine se laissa bercer par le moment. Elle ferma les yeux et profita des doux rayons de soleil sur son visage. Christian lui embrassa le dessus de la tête. La jeune femme ne pouvait s'imaginer à quel point son mari était tourmenté.

Un bruit de vélo s'approcha derrière eux.

— Hey ! Salut, Juliette ! jeta une voix que Sandrine reconnut sur-le-champ.

Celle-ci quitta son nid douillet et se retourna illico pour voir la nouvelle venue. C'était bien Mégane. *Ah non ! Pas moyen d'avoir la paix !* Le parc des Mésanges se trouvait pourtant loin de chez elle. *Comment ça se fait qu'elle puisse venir jouer jusqu'ici, elle ?* L'enfant était accompagnée d'une autre fillette.

— Allô, Mégane ! gloussa Juliette en filant vers son amie.

— On marche, Juju, on ne court pas ! répéta sa mère.

En dehors de l'école, ces deux-là ne s'étaient pas vues depuis plusieurs jours. Depuis, en fait, que Sandrine avait demandé à Mégane de prendre une pause de Juliette. Visiblement, le message s'était rendu jusqu'aux parents de la petite. Ça avait porté fruit.

— Est-ce que tu connais Sarah ? demanda Mégane en désignant la principale intéressée.

Juliette fit non de la tête. Mégane lui apprit que Sarah habitait sur sa rue, mais qu'elle fréquentait une autre école. Christian leur dit bonjour.

— Bonjour, répondirent en chœur les fillettes.

Cela fit un léger pincement au cœur à Christian que Mégane s'amuse avec une autre enfant que la sienne. Sandrine vit du coin de l'œil que Mégane avait laissé son vélo dans le chemin principal. Cela bloquait littéralement le passage aux piétons. *Elle est tellement mal élevée. Maudit que je suis pas capable.* Sarah avait garé le sien dans le support prévu à cet effet.

— Est-ce qu'on joue les trois ensemble ? suggéra Mégane dont le bas du t-shirt était taché de nourriture.

— D'accord, fit Juliette. Y a une super glissade ici ! Venez voir !

— Oui, elle est cool ! déclara Mégane. Sarah et moi, on est souvent venues ici.

Juste avant que les enfants ne s'éloignent, Sandrine intervint.

— En fait, c'est parce qu'on était pas mal sur le point de partir, leur annonça-t-elle. Vous jouerez ensemble une autre fois.

— On peut bien leur laisser un peu de temps, chérie, se permit Christian. Il est même pas dix heures. Y a rien qui presse. Reviens donc t'asseoir. On était bien, là.

Sandrine fit la moue. Elle tentait depuis peu un rapprochement avec Christian. Elle n'était pas sans savoir que sa relation avec lui battait de l'aile, et la jeune femme essayait le plus possible de faire attention à son comportement. Elle s'était récemment rendu compte qu'elle était toujours celle qui provoquait les chicanes dans le couple.

— OK, on peut bien lui laisser un petit quinze minutes, céda Sandrine, malgré elle. T'as bien raison, on est pas si pressés que ça.

Puis elle chuchota à l'oreille de Christian :

— Mais je veux pas qu'elle recommence à venir chez nous à tout bout de champ, par exemple.

— *Calmos*, Sandrine. Ici, c'est un lieu neutre.

Sa femme tourna sa langue sept fois dans sa bouche. Elle préféra garder le silence. Il n’y avait rien à faire. C’était plus fort qu’elle. Sandrine n’aimerait jamais Mégane Cartier.



Mégane amena Juliette et Sarah à l’écart, derrière le mur d’escalade. Elle s’assura d’abord que Sandrine ne s’était pas levée pour venir les épier. Elle sortit de sa poche une poignée de bonbons. La paume tendue vers ses amies, elle leur en offrit.

— J’ai volé ça dans l’armoire chez nous pendant que mes parents étaient dehors.

Les petites ricanaient. Elles défaisaient l’emballage des sucreries en les laissant tomber par terre.

— Merci, Mégane, fit Sarah en portant les friandises à sa bouche.

— De rien.

— Oui, merci ! rajouta Juliette. J’ai jamais le droit d’en manger, sauf dans des fêtes ou à l’Halloween. Les jaunes, c’est mes préférés !

Voilà l’une des raisons pour lesquelles Juliette adorait tant Mégane. Elle faisait des choses interdites. Elle osait des choses qu’elle était même incapable d’imaginer. Son amie était beaucoup moins peureuse qu’elle. Un jour, à l’école, Mégane avait apporté un couteau de poche. Elle l’avait montré à Juliette en lui faisant promettre de ne le dire à personne. En cachette, elles avaient gravé leurs initiales sur un arbre, dans le fond de la cour. Si la maman de Juliette avait appris que sa propre fille s’était promenée avec un couteau sur elle, elle aurait bien fait une crise cardiaque. Une autre fois, Mégane avait un briquet sur elle. Les enfants n’étaient malheureusement pas parvenues à l’utiliser. Il était muni d’un dispositif de sécurité qui les avait empêchées de faire naître une flamme. Juliette s’était dit qu’il en était peut-être mieux ainsi. Le feu, c’est dangereux. On ne le répète jamais assez.

— Y reste deux bonbons, mentionna Mégane. Prenez-les. Moi, j’en veux plus.

Toujours cachées derrière le mur d'escalade, elles entendirent quelqu'un approcher.

— Tout va bien ici ? s'informa Sandrine en tournant le coin. Qu'est-ce que vous faites ? Mais... Tu manges quoi, là, Juliette ?

Au pied des enfants se trouvait une multitude de papiers d'emballage. Christian survint l'instant d'après, alarmé par le ton de sa femme.

— Qu'est-ce qu'il y a ? voulut-il savoir.

— Elles sont en train de se bourrer la face dans les cochonneries, l'informa Sandrine.

Puis en s'adressant aux enfants, elle leur demanda où elles avaient trouvé ça.

De l'index, Sarah pointa Mégane.

— Ben là, jeta l'accusée en levant les bras en l'air, outrée par la dénonciation rapide de l'autre.

Mégane était sur le point d'inventer qu'elle avait trouvé les friandises par terre, mais Sandrine la devança.

— Ta mère te laisse partir avec plein de bonbons, toi ? soupira la femme. Y a vraiment rien à faire avec vous autres !

— Laisse tomber, lui intima Christian. On faisait pareil à leur âge. Fais s'en pas un plat.

Cette fois, Sandrine éleva la voix.

— C'est pas ça, c'est une question de principe, Christian, s'emporta-t-elle. Cibole !

Mégane ne savait plus où regarder. Selon toute vraisemblance, elle avait commis une énorme bêtise. Elle n'avait voulu que faire plaisir à ses amies en leur offrant ses sucreries. Soudainement, Sarah se mit à pleurer avant de fixer ses pieds. Elle lâcha un faible : « Désolée, madame. »

— Ben non, c'est pas grave, ma grande, s'empressa de la réconforter Christian qui s'était penché à la hauteur de la petite. Voyons. C'est vraiment pas grave.

Il tourna ensuite la tête vers sa femme.

— T'es allée un peu fort, là, Sandrine.

Pour se donner une contenance, elle se passa une main dans les cheveux. Elle s'agenouilla et s'excusa tout de suite auprès de Sarah.

— Je m'en veux, lui dit-elle. J'aurais pas dû parler aussi fort. Je suis désolée. Est-ce que tu me pardonnes ?

— Oui, répondit Sarah en s'essuyant les yeux avec la manche de son chandail.

En se relevant, Sandrine se retrouva face à son mari. Elle sentait tellement le jugement dans son regard. Il était vrai qu'elle n'aurait pas dû hausser le ton à ce point pour une simple histoire de friandises, mais au fond d'elle, Sandrine savait qu'elle avait raison. Comment l'expliquer sans passer pour une hystérique ? Elle en avait assez de jouer constamment le rôle de la méchante.

— Ce qui me dérange, je vais te le dire, Christian, c'est que c'est fait dans notre dos.

Elle parlait comme si Mégane n'existait pas, comme si elle ne se trouvait pas à leurs côtés en ce moment même.

— Si elle nous avait demandé la permission pour les bonbons, j'aurais peut-être dit oui, poursuivit Sandrine. Pour un ou deux. C'est comme l'autre jour, quand sa mère lui a donné du gâteau à l'école... Si Juliette me l'avait pas dit, je l'aurais jamais su. C'est ça que j'aime pas d'eux autres. Ils sont intrusifs.

— Sandrine, l'arrêta Christian de la main en désignant Mégane. On va se garder une petite gêne. Viens, on va retourner s'asseoir.

— Avoue quand même que j'ai raison sur ce point-là, non ?

Une toute petite voix se faufila dans leur conversation.

— Désolée, déclara Mégane, convaincue que c'était la chose à faire.

Si les parents de Juliette se chicanaient et que Sarah pleurait, c'était à cause d'elle.

Christian lui ébouriffa le dessus de la tête en lui répétant qu'elle n'avait pas à être désolée. Il s'agissait tout simplement d'un malentendu.

— On oublie tout ça, OK ?

— D'accord, répliqua Mégane en rendant son sourire au papa de Juliette.

Sandrine s'assura qu'il n'y avait plus de sucreries en circulation et, tout en tentant de garder son calme, retourna auprès de son mari.

— Encore cinq minutes, Juju, annonça-t-elle à voix haute. Ensuite on va partir. J'ai des courses à faire.

Ce qui était complètement faux.

OceanofPDF.com

ÉTÉ

OceanofPDF.com

11

Aujourd'hui était une journée pédagogique pour Juliette, la dernière de l'année. La fin des classes approchait pour vrai. Christian était à la maison avec elle. En matinée, ils étaient allés jouer au mini-golf derrière la chocolaterie La Cabosse d'Or. La petite avait gagné la partie haut la main. Elle ignorait bien sûr que son père avait tout fait pour rater ses coups.

— On va bientôt dîner, ma belle.

— Ké.

Dans une position improbable, affalée sur le canapé qui séparait la salle à manger du salon, l'enfant jouait à un jeu sur la tablette électronique de Christian.

Celui-ci terminait de préparer les bagels au saumon fumé. Avec une cuillère, il en était à parsemer de câpres les tranches de poisson. Le podiatre ne cessait de penser à Roxanne. Elle occupait chaque parcelle de son cerveau. Il s'ennuyait d'elle éperdument. À un point tel qu'il en souffrait physiquement, tel un junkie en manque de sa dose. Il avait beau lutter, se persuader encore et encore que fréquenter cette femme était une grave erreur : il savait qu'il lui serait désormais impossible qu'elle ne fasse pas partie de sa vie. Quitte à jouer cette double existence pour le restant de ses jours. Incapable de laisser Sandrine. Incapable de laisser Roxanne. Voilà où il en était à présent. Christian n'avait pas vu son amante depuis près de deux semaines. Ils s'étaient toutefois écrit chaque jour. Pour son travail, Roxanne avait dû se rendre à Rimouski. Elle était censée revenir hier et lui faire signe dès qu'elle serait de retour. Le podiatre n'arrêtait pas de consulter son cellulaire, dans l'expectative d'un message de sa part. Sandrine n'étant pas à la maison, il n'avait pas besoin d'être discret.

Christian mit la touche finale à la préparation du repas.

— C'est prêt, ma chouette, fit-il en déposant les assiettes sur la table à manger.

Depuis qu'ils avaient fait abattre les arbres derrière la maison, le soleil éblouissait de ses rayons leur vaste cuisine. Juliette vint à la course, sa blondeur rayonnant de mille feux dans la lumière naturelle.

— Merci, papa ! Ç'a l'air bon.

L'homme sourit à sa fille en prenant une bouchée de son bagel. Il n'avait vraiment pas d'appétit ce midi. Songeur, il écoutait vaguement Juliette lui parler de tout et de rien alors que ses propres pensées pointaient toutes vers Roxanne. Soudain, Juliette nomma Mégane. Christian réalisa que son amie n'était pas venue à la maison depuis un bon bout de temps. Il en fit la remarque à Juliette.

— Est-ce que tu aimerais la voir cet après-midi ? lui proposa-t-il. On pourrait l'inviter.

Sandrine ne serait pas à la maison avant dix-huit heures. C'était ce qu'elle avait mentionné à Christian ce matin. Si Mégane venait, elle serait partie bien avant le retour de l'agente immobilière.

— Oh oui ! En plus, je sais qu'elle n'est pas au service de garde. Elle me l'a dit hier. Elle est à la maison avec sa maman.

Son père lui dit qu'il contacterait la mère de Mégane après le dîner. Lorsqu'ils eurent terminé de manger, Juliette retourna à son jeu pendant que Christian s'occupait de la vaisselle. Il jeta à la poubelle la moitié de son bagel. Idem pour celui de sa fille. *Ouin, il serait peut-être temps qu'on arrête de gaspiller inutilement comme ça*, songea-t-il. Lors des premières visites de Mégane à la maison, celle-ci avait été fortement étonnée qu'il n'y ait pas de récipient pour le compost dans cette maison.

— Vous jetez vraiment vos cœurs de pomme dans les vidanges ordinaires ? avait-elle dit à la fin de la collation.

— Ben oui, avait réagi Sandrine, maussade. Moi, savoir que des vers blancs grouillent dans le fond de mon armoire, non merci.

Depuis, chaque fois que Christian mettait de la nourriture dans les déchets, il pensait à ça.

Tandis qu'il plaçait les assiettes bien rincées au lave-vaisselle, son cellulaire bipa sur le comptoir en quartz. Christian s'empressa d'aller consulter son téléphone. C'était bien Roxanne. Son cœur se mit à battre à un rythme fou dans sa poitrine.

Salut ! Je suis de retour. Trop hâte de te voir.

Leurs messages, habituellement neutres, étaient de moins en moins subtils depuis quelque temps. La semaine dernière, quand Roxanne était dans un hôtel de Rimouski, ils étaient même allés jusqu'à s'échanger des photos olé olé. Il s'empressa de lui répondre.

Je peux t'appeler ?

Oui.

Il s'éloigna et monta au second étage, où se trouvait la chambre des maîtres. Il s'assura au passage que Juliette était bien concentrée sur sa tablette. Il composa sans tarder le numéro de son amante et ferma la porte derrière lui. Ses battements cardiaques n'avaient pas ralenti. Il avait envie de Roxanne. Christian pouvait même sentir son odeur. Elle décrocha dès la première sonnerie.

— Salut, fit-elle.

— Salut, tu m'as tellement manqué. T'es revenue quand, finalement ?

Roxanne lui annonça qu'elle était rentrée au bercail la veille vers minuit. Elle avait dormi comme un loir. La route l'avait épuisée. La jeune femme était debout depuis une heure seulement. Christian fut vexé qu'elle ait autant tardé avant de lui écrire, mais ne lui fit aucunement part de cette réflexion. Il entrouvrit la porte de la pièce. Du coin de l'œil, il vit que Juliette était toujours en bas au salon.

— J'ai envie de te voir, Christian. J'ai envie de toi.

Il expliqua alors à Roxanne qu'il était à la maison avec sa fille. Elle lui demanda quand revenait sa femme.

— Pas avant six heures.

— T'as pas une petite gardienne sous la main ? hasarda la brunette. Juste pour une heure ou deux. Je t'en ferais voir de toutes les couleurs, je te jure.

J'ai le goût de lécher chaque centimètre de ton corps.

Christian sentit poindre une érection dans son pantalon. Il comprit l'emprise qu'avait cette femme sur lui. Aussi folles et tordues les unes que les autres, une centaine d'idées parcouraient son esprit. Pendant une fraction de seconde, il songea même qu'il pourrait laisser Juliette dans la voiture, portières barrées, avec sa tablette électronique. Évidemment, le podiatre serait incapable d'une telle ignominie. Roxanne, qui semblait lire à distance dans les pensées de son amant, lui envoya une photo d'elle, nue sous une robe de chambre entrouverte. L'échancrure du vêtement laissait paraître le contour de ses seins. Elle aussi connaissait le pouvoir qu'elle exerçait sur Christian ; il en eut le vertige.

— Ah, Seigneur.

Roxanne tourna le fer dans la plaie.

T'es vraiment sûr de ne pas avoir de gardienne disponible ?

Comme s'il était perdu en pleine mer, une bouée de sauvetage fut projetée devant lui. Il avait promis à Juliette qu'il téléphonerait à la mère de son amie pour l'inviter ici. Et si c'était le contraire ? S'il demandait plutôt à ce que ce soit Juliette qui leur rende visite ? Sandrine serait en colère en apprenant cela, mais il s'agissait là de la meilleure des solutions. Il trouverait une excuse à lui donner. *Je pourrais lui faire croire que j'ai eu une urgence à la clinique.* Ses neurones fonctionnant à plein régime, Christian pensa tout de suite à une histoire de dégât d'eau. Ce serait logique avec les récentes rénovations effectuées sur son lieu de travail. *Un tuyau a lâché et ç'a endommagé une partie de notre matériel.* Sandrine n'irait jamais vérifier ses dires.

J'ai peut-être un plan. Je t'appelle dans un instant.



Émilie et Mégane avaient enfilé leur tablier. Sur celui de la petite, « Cuistot à l'œuvre » était inscrit en grosses lettres rouges. Sur le plan de travail,

Émilie roulait la pâte alors que sa fille, grimpée sur un tabouret, saupoudrait de farine les futures galettes à l'avoine.

— Encore un peu, maman ?

— Oui, s'il te plaît. T'es bonne, ma chérie. Merci de m'aider. Cette recette ne nécessitait presque pas de sucre, et c'était une des favorites de l'enfant. De plus, puisque les galettes ne comportaient pas de noix, Mégane pouvait les apporter à l'école pour ses collations. Alors qu'elles avaient toutes deux les mains blanches, le téléphone fixe sonna. Émilie déposa son rouleau, s'essuya les doigts partiellement sur son tablier et alla décrocher à la quatrième sonnerie.

— Allô ?

— Bonjour, Émilie, ça va bien ?

Sur le coup, elle ne reconnut pas la voix. C'est seulement lorsque l'homme voulut savoir si Mégane désirait jouer avec Juliette qu'elle comprit qu'elle avait affaire à Christian. Au moins, ce n'était pas Sandrine. Dans son couple, il était le moins insupportable des deux.

— En fait, je viens d'avoir une urgence à la clinique, déclara le podiatre sans même attendre la réponse d'Émilie. J'en aurais pour une heure, une heure et demie, quelque chose dans le genre. Ce matin, Juliette voulait justement voir Mégane. J'avais prévu te lâcher un petit coup de fil pour inviter ta fille chez moi cet après-midi. Je ne sais pas si on pourrait s'organiser un petit quelque chose ?

— Dans le fond, tu suggères que Juliette vienne chez nous, c'est ça ? répondit un peu froidement Émilie.

Elle avait encore sur le cœur le comportement de Sandrine lors de la dernière visite de sa fille à leur domicile. Elle supposa alors que Mégane serait bien heureuse de recevoir son amie cet après-midi. Ici, au moins, cette chipie de Sandrine ne l'intimiderait pas. Mégane n'avait aucunement parlé de l'incident des bonbons au parc des Mésanges, craignant de se faire gronder pour le vol des friandises. Émilie ignorait donc que Sandrine avait piqué une nouvelle crise à sa fille.

— Oui, c'est ça, fit Christian dont la voix laissait transparaître une certaine nervosité. Mais elles pourraient venir chez moi après si ça leur

tente. J'en aurai pas pour longtemps à la clinique.

— Euh... Attends un petit peu, je vais demander à Mégane.

Émilie était surprise par la proposition de Christian. Il devait vraiment être mal pris pour suggérer que sa fille vienne passer du temps chez eux. Quand elle fit part de l'invitation à Mégane, celle-ci sauta de joie.

— Dis-y qu'on va se baigner, lança la petite.

— OK.

Quand Émilie reprit le combiné, elle confirma à Christian que sa fille pouvait venir à la maison.

— Peut-être penser à lui apporter un maillot de bain.

— Vous avez maintenant une piscine ? s'étonna le podiatre qui n'avait rien vu de tel lors de sa première et unique visite presque un mois plus tôt.

Émilie perçut cette fois dans la voix de l'autre une grande anxiété.

— Oh, c'est une petite piscine démontable, spécifia-t-elle. En attendant d'en avoir une vraie. Thomas a patenté quelque chose avec des tuyaux noirs. Ça passe dans le filtreur pis ça chauffe l'eau. Les petites vont aimer ça. Si elles se baignent, inquiète-toi pas, je vais les surveiller.

— C'est gentil, rebondit Christian. Il y a pas un accès facile pour aller dans la piscine, j'imagine ?

— Il y a une échelle, c'est barré. Vraiment, y a pas de soucis, Christian. Je vais les avoir à l'œil.

Dans sa tête, Émilie l'injurait. Ce couple ne faisait vraiment confiance à personne !

— OK, merci, conclut le podiatre. Je vais essayer d'y penser pour le maillot. T'es bien fine de me dépanner. Dans combien de temps on peut passer ?

— Quand vous voulez. On va avoir fini notre recette de galettes avant que vous arriviez.

Ils se dirent au revoir. En raccrochant, Émilie continuait à trouver la situation bien étrange. Elle était convaincue d'une chose : Sandrine n'était nullement au courant de cette visite. Elle en mettrait sa main au feu.



Une vingtaine de minutes après l'échange téléphonique, Christian sonna à la porte du 22, rue des Mélèzes. Ce fut Mégane qui vint répondre. Depuis dix minutes, elle surveillait leur arrivée à la grande fenêtre du devant de la maison.

— Salut, toi, fit le podiatre en chatouillant le dessus de la tête de la petite qui venait d'ouvrir la porte.

Toujours vêtue de son tablier, Émilie les accueillit à son tour. Elle s'asséchait les mains avec un linge de table.

— Bonjour, Juliette, allô, Christian, dit-elle avec sourire. Ouin, d'la grande visite aujourd'hui.

Elle n'arrivait toujours pas à croire que l'homme qui se trouvait en face d'elle trompait sa femme. Émilie ne saurait comment l'expliquer mieux, mais pour elle, il n'avait pas la tête de l'emploi. *Comme quoi l'habit ne fait pas le moine*, songea-t-elle. Le podiatre lui tendit un petit sac.

— Il y a une couple de trucs là-dedans, annonça-t-il. Chapeau si elle joue dehors, crème solaire au cas où. Je l'ai déjà crémée, en passant.

— Est-ce qu'elle a un maillot ? se renseigna la femme. Il va faire très chaud cet après-midi.

Christian répondit que non. Il avait complètement oublié.

— Désolé, j'ai fait son sac rapidement. Elles vont trouver plein d'autres choses à faire, je suis sûr.

Elvis fit son apparition dans le cadre de porte. Le border collie s'arrêta entre Mégane et Juliette. Il leur arrivait à la taille. Christian baissa les yeux vers la bête. Il l'avait complètement oublié, celui-là. Il repensa à ce que lui avait dit Sandrine à propos des morsures de chien l'autre jour. Cela avait d'ailleurs été l'argument choc de son épouse pour empêcher leur fille de venir ici.

— T'imagines s'il mordait Juliette ? Comment tu te sentirais après ? l'avait-elle sermonné.

Christian soupira. Mal à l'aise, il porta ses mains devant sa bouche, comme quelqu'un s'apprêtant à avouer un crime grave.

— Je m'excuse, commença-t-il, mais est-ce qu'il serait possible de l'attacher s'il vous plaît ? Ma femme a une peur bleue des chiens. Je sais

qu'il n'est pas malin, mais s'il devait arriver la moindre petite chose, ce serait vraiment la catastrophe.

Tandis qu'il déblatérerait tout ça, Christian se rendit compte à quel point il prenait des risques en amenant sa fille ici. Il songea à Sandrine. Elle allait être dans une colère noire en apprenant cela. Et tout ça pourquoi ? Pour aller faire l'amour avec une femme qui n'était pas la sienne.

— Il n'y a pas de problème, Christian, le rassura Émilie même si elle trouvait la demande absurde.

Elvis était aussi dangereux qu'un chaton de deux jours.

— Je vais l'attacher dehors, continua-t-elle. Dans ce temps-là, il reste dans sa niche. C'est ce que je fais quand je pars au travail.

Elle ne pouvait s'enlever de la tête l'article qu'elle avait lu quelques semaines plus tôt à propos des parents hélicoptères. Cet homme en était une extraordinaire démonstration.

— Bon, eh bien, merci beaucoup, dit le podiatre. Je devrais être revenu d'ici quinze heures, je dirais. Juju, écoute bien les consignes, d'accord ? Émilie, tu as toujours mon cellulaire, au cas ?

Dans sa tête, Christian se trouvait à des années-lumière du 22, rue des Mélèzes. Il était déjà sous la couette avec Roxanne. Il savait d'avance ce qu'il allait faire de ce corps.

— Oui. J'ai ça de noté quelque part, lui confirma Émilie. Prends ton temps. Y a pas de stress. On sort pas d'ici, de toute façon.

— Merci encore. Et elles viendront terminer l'après-midi chez moi si ça leur tente.

Émilie leva le pouce en l'air.

Christian se rendit rapidement à sa voiture. Excité comme jamais, il tourna la clé dans le contact. Il devait faire attention en conduisant, sans quoi il pourrait facilement recevoir une contravention pour excès de vitesse. Si Sandrine l'apprenait, le podiatre se voyait mal lui expliquer ce qu'il faisait sur l'autoroute 20, alors que la clinique ne se trouvait aucunement dans cette direction. Dans son téléphone, il avait effacé la photo de Roxanne complètement nue sous sa robe de chambre, mais l'image était bien incrustée dans sa mémoire et, telle la carotte devant les yeux de l'âne, elle

était ce qu'il l'avait motivé à faire tout ça cet après-midi. Avant d'enclencher la transmission, il envoya un dernier message à Roxanne.

Je suis là dans 20 minutes.

Il fit le trajet en quinze.



La chaleur était accablante. Le ciel était sans nuages. Sur le chantier, rien ne protégeait les ouvriers du soleil, car il n'y avait aucun arbre pour leur offrir de l'ombre. Cela faisait déjà un peu plus de trois semaines que Thomas avait débuté avec sa nouvelle équipe. Il s'y était plutôt bien intégré. La fête nationale de la Saint-Jean-Baptiste était dans une semaine, et ce long congé allait faire du bien à tout le monde. Afin de respecter la date de livraison des condominiums, Thomas et ses coéquipiers avaient dû mettre les bouchées doubles et faire beaucoup de temps supplémentaire. Ils en étaient à la phase trois du projet, soit un nouveau complexe collé directement sur le précédent.

— Les clous sont-tu restés en bas ? demanda Mathieu, cigarette vissée derrière l'oreille droite.

— Je pense que oui, répondit Thomas. Bouge pas, j'y vais. Peux-tu continuer à visser le *plywood* tout seul ? Tant qu'à être en bas, je vais aller couper les *studs* qui manquent. Ça va nous donner de l'avance pour tantôt.

— Cool, jeta Mathieu. Bonne idée, *man*. Tu me pitcherais-tu une nouvelle batterie de *drill* s'il te plaît ? La mienne est morte. Elle est juste en arrière de toi sur le chargeur.

Thomas prit la pile et la lança en direction du Beauceron qui, du haut de l'échafaud, l'attrapa facilement.

— *Thanks*. Peux-tu remettre elle sur la charge ?

— Oui.

Le charpentier détacha ensuite l'anneau de son harnais et descendit doucement de la poutre sur laquelle il se trouvait. Il sortit de l'habitation et se dirigea nonchalamment vers le banc de scie. Il en désactiva le bouton de

sécurité et leva la tête vers le ciel. La journée était magnifique. Être dehors, voilà ce qu'aimait Thomas de son travail. Il ne se serait jamais vu cloîtré dans un bureau. Il pensa alors à Émilie et Mégane. Il les imaginait dans la piscine. Il était bien fier de son invention. Thomas avait relié deux tuyaux d'arrosage noirs au filtreur. Les rayons du soleil chauffaient les boyaux et l'eau qui circulait à l'intérieur. Il avait lu sur Internet que l'on pouvait ainsi gagner un degré à l'heure, et ce n'était pas loin de la vérité d'après ce qu'il avait lui-même constaté.

— Bon, je dois couper ça à trente-six pouces trois quarts.

Il était en train de prendre le ruban à mesurer accroché à sa ceinture lorsqu'il vit la voiture du podiatre passer lentement dans la rue. *Ah ben, ah ben. C'est l'heure du changement d'huile, mon Christian.* Comme la dernière fois, le père de Juliette gara sa voiture légèrement en retrait. À deux adresses du 6B. Afin que Christian ne le voie pas, Thomas recula et se rendit sur le côté de l'excavatrice. De là, Christian ne pouvait le remarquer. Ce dernier montait déjà les marches menant à l'appartement de son amante. Il avait encore le doigt sur la sonnette quand la jeune femme lui ouvrit la porte. En moins de temps qu'il n'en fallait pour cligner des yeux, le podiatre était à l'intérieur, comme s'il avait été aspiré par la propriétaire du 6B. La femme s'était jetée sur lui avec fougue.

— Ça va, Tom ? lui demanda une voix derrière lui.

Le charpentier sursauta. Il s'agissait de Robert, un collègue électricien à trois mois de sa retraite.

— Oui, oui, ça va, rigola Thomas. J'étais dans la lune.

Il devait en effet paraître bien étrange, planté là comme ça, à côté de la pelle mécanique. Il marcha à nouveau vers le banc de scie en se promettant de téléphoner à Émilie à sa pause. *Elle va être crampée quand je vais lui conter ça.*



Émilie rangeait des livres dans des boîtes de carton qu'elle prévoyait donner à un organisme qui venait en aide aux familles dans le besoin. Avant le

déménagement, elle n'avait pas eu le temps de faire le tri dans tout ça. Même si elle ne les avait jamais relus, plusieurs romans suivaient Émilie depuis son adolescence. *Il est temps que je me débarrasse de ça*. Stephen King, Isaac Asimov, Richard Matheson, etc. Avec nostalgie, Émilie contemplait une dernière fois les couvertures de ces ouvrages qui l'avaient tant fait voyager plusieurs années auparavant. Elle se revoyait, à treize ou quatorze ans, délicieusement enfermée dans sa chambre à coucher en train de dévorer ces histoires pendant que tout le monde dormait dans la maison. Deux petites voix la sortirent de ses rêveries.

— Maman, on veut se baigner, annonça Mégane.

— Je sais, ma chouette, mais le papa de Juliette a oublié d'apporter son costume de bain.

— Je peux lui en prêter un. J'en ai plein.

Mégane disait ça comme s'il s'agissait de l'évidence même. Elle était un peu plus costaude que Juliette, mais certains maillots pourraient effectivement faire l'affaire.

— Allons voir ça, suggéra Émilie. Tu sais nager, Juliette ?

L'enfant répondit fièrement que oui. Eux aussi avaient une piscine. Émilie lui expliqua qu'elles allaient néanmoins devoir toutes deux porter un flotteur.

— Même si vous êtes bonnes et que je vais vous surveiller.

Moins d'une minute plus tard, Émilie dénicha un maillot qui conviendrait parfaitement à Juliette.

— Tiens, tu peux aller essayer ça dans la salle de bain, ma belle. Ça devrait te faire. Mégane ne le porte plus depuis longtemps. C'était le costume qu'elle mettait quand elle suivait ses cours de natation dans Rosemont.

Toute chétive, Juliette leva sa tête blonde vers Émilie. Elle voulut savoir ce qu'était Rosemont.

— C'est un quartier de Montréal, lui apprit-elle. Mégane est née là-bas. Un jour, on ira te montrer où on vivait si ça te tente.

Comme demandé, Juliette se rendit ensuite à la salle de bain.

— Tadam ! fit-elle en ressortant quelques minutes plus tard, tournant sur elle-même.

L'enfant était beaucoup moins timide qu'à son arrivée.

— Wow, il te va comme un gant, constata Émilie sans se rendre compte que ni Juliette ni Mégane ne saisissait le sens de cette expression. Les couleurs te vont super bien. Tu pourras le garder si tu veux.

Les fillettes voulurent savoir si Émilie allait venir se baigner avec elles.

— Pas tout de suite, non. Je vais travailler sur le terrain pendant que vous allez être dans la piscine. J'ai des semences de gazon à semer. Je vais peut-être vous rejoindre après. Allez m'attendre dehors. Je vais vous apporter les flotteurs et des serviettes.

Mégane et Juliette se prirent par la main et coururent vers l'extérieur.



Sandrine était en compagnie d'un homme et d'une femme âgés d'une toute petite cinquantaine d'années. Pendant que son mari était dans le lit d'une autre femme, l'agente immobilière faisait visiter une maison unifamiliale à ce couple marié dont le fils unique étudiait à l'université de London, en Ontario. Ils en étaient probablement fiers, car ils n'étaient ici que depuis quinze minutes et à trois reprises déjà, le père avait parlé des études de son garçon. Sandrine n'appréciait pas la façon dont se comportait cet homme. Elle le trouvait légèrement condescendant. L'agente avait cru comprendre que la résidence où ils vivaient présentement était devenue trop grande pour eux. La demeure dans laquelle ils déambulaient en ce moment serait donc parfaite pour eux, selon Sandrine.

— Il y a même une chambre d'ami à l'étage qui pourrait servir à votre fils quand il viendra vous voir.

Le père de famille leva le menton.

— Après son université, il peut être appelé à travailler n'importe où sur le globe, répliqua-t-il. C'est donc pas un critère.

Sandrine détourna le regard pour qu'on ne voie pas qu'elle retenait un fou rire. *Il vient d'en parler une quatrième fois.*

Comme à son habitude quand elle avait fait le tour de la propriété avec les clients, Sandrine leur laissa un moment à eux.

— S’il y a quoi que ce soit, je serai dans la cuisine, leur dit-elle. Prenez votre temps.

— D’accord, merci, madame, répondit l’épouse.

Elle profiterait de ce moment pour consulter ses courriels. Sandrine songea à Christian et à Juliette. Ce matin, ils étaient censés aller jouer au mini-golf. Elle se demandait bien ce qu’ils faisaient présentement.



Émilie était à genoux, les deux mains dans la terre. Elle travaillerait encore une quinzaine de minutes dans cette position, puis elle arrêterait. Cela ne devait pas être très bon pour l’embryon, supposa-t-elle. Mégane et Juliette s’amusaient dans la piscine. Au thermomètre, l’eau était montée jusqu’à 78 degrés Fahrenheit. Même si elle s’assurait toujours d’entendre leurs deux voix, Émilie se levait de temps en temps afin de voir la tête des deux fillettes. Elle ignorait à quoi elles jouaient présentement, mais elles riaient aux éclats. À tour de rôle, elles comptaient jusqu’à quinze. Parfois jusqu’à vingt-cinq. Alors que la femme mettait la main dans le sac de semences à gazon, le téléphone sans fil retentit. Émilie l’avait déposé sur la table de la terrasse, avec les serviettes de plage. Elle prit une guenille et s’essuya rapidement les doigts. *Chaque fois que le téléphone sonne aujourd’hui, j’ai les mains occupées*, remarqua-t-elle. En prenant le combiné, Émilie fut éclaboussée d’eau par les enfants.

— Vingt-quatre secondes ! cria Mégane. Tu m’as quasiment battue ! Câline.

Les petites étaient déchaînées. Afin de mieux entendre, Émilie s’éloigna quelque peu.

— Allô ?

— Salut *babe*.

C’était Thomas. Il devait être en pause. Un petit coup d’œil rapide à Juliette et Mégane. Tout allait bien de ce côté.

— Comment ça va, toi ? demanda-t-elle à son chum en ouvrant la portepatio qu'elle laissa entrouverte afin d'entendre les fillettes.

Émilie mourait de soif. Elle en profiterait pour sortir un pichet d'eau pour les enfants.



Mégane plongeait la tête sous l'eau. Les filles avaient légèrement dégonflé leurs flotteurs afin de se faciliter la tâche. Le but du jeu était de retenir son souffle le plus longtemps possible. Jusqu'à maintenant, c'était Mégane qui menait. Vingt-cinq secondes. Une main agrippée au rebord de la piscine, Juliette comptait, tout en reprenant son souffle. Le coup d'avant, elle avait été à une seconde de fracasser le record de son amie. Quand Mégane sortit la tête de l'eau, elle fut déçue d'entendre sa copine lui dire qu'elle n'avait obtenu qu'un maigre dix-sept secondes.

— Quoi ? s'étonna Mégane. Merde. OK, à toi maintenant !

— Là, je te jure que je vais te battre, la brava Juliette.

— Quand tu vas être arrivée à quinze, je vais te taper sur l'épaule pour que tu saches à combien t'es rendue.

Juliette leva le pouce en l'air et, malgré qu'elle soit encore un peu essoufflée, prit une grande respiration avant de disparaître à son tour.

— Un, deux, trois, commença Mégane.

Comme prévu, à quinze secondes, Mégane toucha son amie pour l'aviser du temps écoulé. Juliette commençait à s'agiter. On voyait bien qu'elle luttait pour poursuivre le défi, mais elle avait promis à Mégane qu'elle battrait son record. De grosses bulles d'air remontaient à la surface. L'enfant vidait ses dernières réserves d'oxygène.

— Vingt ! hurla Mégane, sûre que sa copine allait y arriver. Encore cinq secondes. Tu vas l'avoir !

Juliette semblait vouloir émerger quand Mégane, tout excitée, mit ses deux mains sur les épaules de la petite.

— Vingt et un, vingt-deux, tu y es presque !

Dans le fond de la cour, Elvis se leva prestement et se mit à tourner autour de lui-même. Il en était toujours ainsi quand il sentait poindre un orage au loin.



La cuisine était sombre, surtout à cette heure du jour. Les fenêtres étaient drôlement disposées à cet endroit, si bien que le soleil peinait à y laisser sa trace. Dehors, Elvis se mit à japper. *Sûrement un écureuil*. Le chien n'arrivait pas à les sentir, et Dieu sait qu'il y en avait par ici. Tandis qu'Émilie versait de l'eau dans un pichet, Thomas ricanait au bout du fil.

— Devine qui c'est qui est en train de tromper sa femme en ce moment ? lui demanda-t-il.

Émilie prit quelques secondes avant de saisir.

— Non ! Christian ? fit-elle lorsqu'elle comprit enfin. Mais... Tu me niaises ? Sa fille est présentement ici.

Thomas fut surpris d'entendre ça.

— Christian m'a laissé sa fille, lui apprit Émilie. Méchant crosseur. Il m'a dit qu'y avait une urgence à sa clinique.

— Ouin, eh bien, ç'a avait l'air d'en être une, urgence, à la vitesse qu'elle y a sauté dessus ! ajouta Thomas qui trouvait la situation bien divertissante.

Ricanements.

— Et moi qui voulais bien faire en... commença Émilie.

Un cri de terreur la fit taire.

— Maman ! s'égosilla alors Mégane de l'extérieur. Maman ! Mamaaaaaaan !!!

Le combiné toujours collé à son oreille, Émilie prit la direction de la porte-patio. À l'autre bout, Thomas s'inquiéta.

— Est-ce que c'est Mégane que j'entends ? demanda-t-il. Tout va bien, chérie ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Ah mon Dieu, non ! NON ! hurla Émilie en laissant tomber le téléphone.

Ce fut les dernières paroles qu’entendit Thomas.



Paniqué, Thomas tenta d’appeler à la maison. Rien à faire, la ligne était occupée depuis une minute.

— Ça va, *man* ? l’interrogea Mathieu, qui fumait sa deuxième cigarette de la pause.

Le Beauceron était assis sur une caisse de lait tournée à l’envers, et ses deux pieds reposaient sur sa glacière Molson Dry.

— Je pense qu’y est arrivé de quoi chez nous, fit Thomas sans le regarder. J’essaie de rejoindre ma blonde.

Ses doigts tremblaient sur le clavier de son téléphone. Le cri qu’avait lâché Émilie avait glacé le sang du charpentier. Sa blonde n’était pas du genre à s’énerver pour un rien. Et le fait qu’elle ne l’avait toujours pas rappelé pour le rassurer ne présageait rien de bon. Thomas eut alors une idée. Il fouilla dans le répertoire de son cellulaire. Quelques jours après le déménagement, il y avait ajouté le numéro de Guy, leur voisin immédiat. Guy était retraité et passait le plus clair de son temps chez lui. Thomas le sélectionna et appuya sur la touche « Appeler ». Le voisin décrocha dès la première sonnerie. Thomas se présenta d’abord et s’excusa du dérangement. Puis il fit tout de suite part de son souci à Guy.

— Émilie a lâché le téléphone, pis j’entendais un enfant qui criait en arrière. Là, j’essaie d’appeler, pis ça sonne tout le temps engagé. Je veux juste être sûr que tout est correct.

Il demanda alors à Guy de bien vouloir aller jeter un œil chez lui, précisant qu’il se trouvait présentement à Sainte-Julie, à vingt minutes de la maison.

— OK, je vais aller voir.

Aux sons qu’il entendait, Thomas devina que l’homme était en train d’enfiler ses souliers.

— Peux-tu s’il te plaît amener le téléphone avec toi, Guy ? J’ai vraiment un mauvais *feeling*.

— Pas de trouble, mais ça se peut que ça griche. Je sais pas jusqu’où je peux me rendre avec mon appareil. Mais tu t’en fais sûrement pour rien, jeune homme.

— Je sais, mais...

Thomas entendit un bruit de porte qu’on ouvre.

Au bout du fil, Thomas percevait la respiration haletante de son voisin. Une grande haie séparait les deux maisons. Guy n’avait donc pas le choix de passer par en avant.

— T’es rendu où ? s’impatiente Thomas.

Le hurlement d’Émilie tournait en boucle dans sa tête. *Faites qu’il soit rien arrivé ! Faites qu’il soit rien arrivé !*

— Là, je suis rendu dans ton entrée.

La communication s’embrouillait un peu.

— J’entends la voix de ta femme, poursuit Guy. J’arrive en arrière, là. Je... Ostie de tabernac. Ah non, câlisse.

— Quoi ? Qu’est-ce qu’il y a, Guy ? Qu’est-ce qu’il y a ?

Thomas sentit ses jambes fléchir. Sur le chantier, solidaires, plusieurs collègues s’étaient massés autour de lui. Mathieu venait d’annoncer aux autres qu’il s’était possiblement passé quelque chose de grave chez Thomas. Tous l’interrogeaient du regard. La panique du charpentier était contagieuse. Pardessus la voix de Guy, Thomas entendit alors Émilie crier : « Appelez le 911 ! ! ! Vite ! 911 ! » Le voisin grommela quelque chose. La qualité du son était très mauvaise, et, pendant quelques secondes, tout devint vite cacophonie. Émilie ne cessait de s’époumoner.

— Thomas, viens-t’en, fit le voisin. Ça presse.

— Est-ce que ma fille est correcte ?

— Oui. C’est à l’autre p’tite fille qu’y est arrivé de quoi.

Dépêche-toi.

— Qu’est-ce qu’elle a ? Réponds-moi. Guy ?

L’homme avait déjà raccroché.



Guy était en train de donner l'adresse de ses voisins au répartiteur du 911. Il se rapprocha de son propre domicile afin d'améliorer la communication. Il dut répéter l'information au moins trois fois tant il était secoué. Il bégayait. Ce petit corps inerte étendu sur la pelouse l'avait plongé dans l'horreur.

— Est-ce que quelqu'un tente présentement une réanimation ? voulut savoir l'homme au bout du fil.

Guy répondit que oui. Sa voisine faisait le bouche-à-bouche à l'enfant noyée en ce moment même.

— Elle a l'air de connaître ça, continua-t-il. Elle pompe sa poitrine aussi.

— C'est bien. Tant que les ambulanciers ne sont pas arrivés, elle doit absolument continuer de lui donner de l'oxygène. Vous avez bien compris ce que j'ai dit, monsieur ? C'est très important, ce que je suis en train de vous expliquer là.

— Oui.

Le répartiteur lui confirma qu'une ambulance était déjà en route. Il demanda ensuite à Guy de demeurer en ligne avec lui le temps que les secours arrivent.



Acharnée, Émilie poursuivait la réanimation cardiorespiratoire. Elle allait ramener Juliette à la vie. Elle le savait. Elle le sentait au fond de ses tripes. La fillette n'était pas restée longtemps sous l'eau. Combien de fois Émilie avait-elle entendu ce genre d'histoire ? À la suite d'une noyade, un enfant demeurait souvent inconscient un bref instant avant de recracher le surplus d'eau. Il suffisait de ne pas la lâcher. Tout se jouait dans un délai d'environ deux minutes, avait-elle déjà entendu dire. La jeune femme mettait de plus en plus de pression sur la petite poitrine de Juliette. *Un, deux, trois, quatre...* Derrière elle, comme si elle se trouvait dans une autre dimension, elle entendait Mégane qui pleurait. Qui s'excusait. Qui regrettait.

— Reste avec nous, Juliette. Reste avec nous. Tu entends ma voix ? répétait inlassablement Émilie.

Elle recolla sa bouche à celle de la victime et lui fournit de l'oxygène. Elle perçut à peine la voix de son voisin qui disait que les ambulanciers venaient d'arriver sur les lieux. Ce ne fut que lorsqu'une main se posa sur son épaule qu'elle saisit que les premiers répondants allaient prendre le relais.

— On va s'en occuper, madame.

Émilie se laissa choir sur les fesses, exténuée. Elle ignorait totalement combien de temps elle avait tenté de réanimer Juliette. Deux minutes ? Quinze minutes ? Émilie vit alors deux ambulanciers – un homme et une femme – se pencher au-dessus de l'enfant dont les lèvres venaient de virer au bleu. La seconde suivante, ce fut au tour des policiers d'envahir la cour arrière. Ils s'adressaient à Guy, qui pointa Émilie du doigt. Celle-ci ne reconnut son voisin qu'à cet instant précis. Quand il avait surgi dans son champ de vision, elle l'avait sommé de contacter les urgences sans même savoir à qui elle s'adressait.

Les ambulanciers faisaient tout leur possible pour ramener la fillette à la vie.

Mégane vint enfin se blottir contre sa mère.

— Juliette va pas mourir, hein, maman ?

Le visage d'Émilie se crispa. Elle ne répondit rien. Elle n'en avait plus la force. Inconsolables, mère et fille pleuraient, cherchant de l'espoir et du réconfort dans les bras l'une de l'autre.



Quand Thomas tourna le coin de la rue et qu'il vit ambulance et voitures de police, la panique qui l'assailait grimpa d'un nouvel échelon. Si tant d'effectifs avaient été déployés, il ne s'agissait donc pas d'un petit accident, comme il l'avait souhaité tout le long du trajet. Dans sa poitrine, son cœur battait à un rythme alarmant. Il le sentait jusque dans ses tempes. Thomas gara son véhicule n'importe comment devant chez lui et courut vers l'arrière. Il aperçut d'abord Émilie et Mégane, assises sur la pelouse. Sa blonde semblait bercer leur fille comme si elle voulait l'endormir. Les traits

d'Émilie étaient déformés par le chagrin. Ce fut alors qu'il vit Juliette, les cheveux détrempés, couchée sur le dos. Un homme et une femme s'occupaient d'elle. Un masque recouvrait la majeure partie du visage de l'enfant. Un policier s'approcha du charpentier, mais se ravisa au dernier moment. Sans doute pour laisser le temps à Thomas d'aller voir sa conjointe. Interdit, il était incapable de quitter Juliette des yeux. Morte. Il le savait. Thomas le voyait dans le regard des ambulanciers.

— Émilie, fit-il d'une voix si basse qu'il se demanda si la phrase avait réellement franchi ses lèvres. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Lui aussi pleurait. Thomas avait à présent de la difficulté à respirer. Mégane quitta les bras de sa mère et alla à la rencontre de son père.

— C'est de ma faute, déclara-t-elle. On jouait à un jeu... pis... pis je voulais qu'elle batte mon record. Je... Je... l'ai empêchée de remonter.

Sans même s'en apercevoir, Thomas serra sa fille si fort qu'en temps normal, il lui aurait fait mal. *C'est pas en train de se passer. Je suis en plein cauchemar*, tentait de le raisonner son esprit. Du coin de l'œil, il vit l'ambulancier faire signe à sa partenaire que c'était terminé. Qu'il n'y avait plus rien à faire pour Juliette. Ils cessèrent alors toutes manipulations. Sa collègue féminine semblait aussi bouleversée que s'il s'agissait de son propre enfant.

Thomas s'effondra pour de bon.



Le couple descendit l'escalier. Sandrine abandonna son téléphone et le rangea dans son sac à main.

— Et puis ? La maison vous plaît ?

Complètement effacée derrière son mari, l'épouse laissa son homme répondre. Oui, la maison leur plaisait. Elle avait certes besoin de travaux ici et là, mais la demeure avait peut-être du potentiel. Sandrine avait envie de répliquer que s'ils désiraient une résidence qui ne nécessitait aucune rénovation, ils allaient devoir augmenter leur budget. Le cellulaire de

l'agente sonna. Elle s'excusa auprès de ses clients et consulta l'écran.
« Numéro confidentiel. » Elle ignore l'appel et remit l'appareil à sa place.

— Si jamais vous voulez comparer avec une autre maison dans le même genre, mais légèrement plus dispendieuse, j'aurais peut-être quelque chose qui pourrait vous intéresser, leur expliqua Sandrine. C'est à quelques rues d'ici. Les propriétaires actuels ont fait de gros travaux dernièrement. Pour vrai, le prix est très raisonnable et...

À nouveau, son téléphone tinta. Encore une fois ce numéro confidentiel.

— Excusez-moi, c'est peut-être une urgence. Je vais prendre l'appel. Ce sera pas long.

Sandrine décrocha et changea de pièce.

— Oui, bonjour, fit-elle en disparaissant dans le salon du rez-de-chaussée. Oui, c'est bien moi.

L'homme et la femme patientaient dans la cuisine. Le mari expliquait à son épouse que si jamais ils décidaient d'emménager ici, ils allaient devoir changer leurs mobiliers de salon et de cuisine.

— Ça rentrera jamais ici, confirma-t-il. C'est bien trop petit.

Ce fut alors que, de l'autre pièce, la voix de l'agente immobilière s'éleva d'un cran. Elle parut soudainement hystérique.

— Elle est où présentement ? Qu'est-ce qui se passe au juste ? Où est son père ? Je comprends rien de ce que vous me dites !

Le couple entendit alors Sandrine sangloter. La femme s'apprêtait à aller voir si tout allait bien quand son mari la stoppa en mettant une main sur son épaule.

— Ça nous regarde pas.

L'agente apparut dans la cuisine l'instant d'après. Elle avait l'air en état de choc.

— On va devoir remettre... notre rencontre... à plus tard, les informa-t-elle.

Visiblement, elle mettait beaucoup d'efforts pour garder son sang-froid. L'homme fit signe qu'il comprenait.

— Est-ce que tout va bien, madame ? s'informa l'épouse.

— Aucune idée, jeta Sandrine en s’asséchant les yeux. C’était la police. Ils ont rien voulu me dire. Excusez-moi, mais il va vraiment falloir partir. Oh, mon Dieu...



Christian se laissa tomber sur le dos. Il reprenait tout doucement son souffle. À ses côtés, dans le lit, Roxanne le regardait, les yeux brillants de contemplation. Les cheveux de la jeune femme étaient en bataille.

— Deux fois en ligne comme ça, j’ai jamais vu ça, fit-elle. Une chance que je suis pas partie deux mois. Tu m’enfermerais bien dans une cage pour faire de moi ton esclave sexuelle !

— Ha, ha ! Je suis sûre que c’est ton rêve, ça, lui fit remarquer Christian en s’adossant au mur contre deux oreillers.

Sous le mince drap beige, son érection était toujours visible. Encore une fois, Roxanne avait refusé qu’il mette un condom, et à nouveau, le podiatre s’était – trop facilement – laissé convaincre. Christian croisa ses bras et son regard tomba sur sa montre.

— Hein ? Il est pas déjà trois heures ? s’ alarma-t-il.

Roxanne sortit du lit et marcha vers la salle de bain, enjambant ses vêtements éparpillés à gauche et à droite.

— Le temps passe vite quand on s’amuse, se permit-elle en ricanant. Tu devrais le savoir.

Christian quitta la literie à son tour.

— J’avais dit à la mère de l’amie de ma fille que je serais revenu avant trois heures. J’ai vraiment pas vu le temps passer ! Je vais devoir partir.

— Avant que tu partes, je tiens à te donner quelque chose, dit Roxanne à voix haute. Je t’ai ramené un truc de Rimouski.

Elle avait visité une distillerie pendant son séjour, et le gin qu’elle y avait goûté était exceptionnel. Elle savait qu’il plairait à Christian. La jeune femme lui en avait acheté une bouteille afin de montrer qu’elle pensait à lui pendant qu’elle était là-bas. Si Sandrine lui posait des questions, il n’aurait qu’à dire qu’il avait acheté ça à la SAQ.

Dans la chambre à coucher, le podiatre venait d'enfiler son pantalon.

— T'as-tu vu mon cellulaire ? demanda-t-il à Roxanne.

— Je crois que tu l'as laissé sur la tablette près de l'entrée, l'avisa-t-elle de l'autre pièce. Là où je mets mes clés.

Christian prit cette direction tout en passant son bras gauche dans la manche de sa chemise. Effectivement, son téléphone se trouvait là. Il fut pris de vertige quand il s'aperçut qu'il avait quatre appels manquants, dont deux provenaient d'un numéro confidentiel. De la chambre, il n'avait pas entendu sonner son appareil. *Qu'est-ce qui m'a pris ? J'aurais dû le garder près de moi.* Il était si excité en arrivant ici qu'il avait négligé ce détail d'une importance capitale. Surtout qu'il avait dit à Émilie qu'il demeurerait joignable en tout temps. Son cœur bondit quand il vit que Sandrine avait également tenté de le joindre. Sauf exception, elle ne l'appelait jamais pendant le jour. Il accéda sans plus tarder à sa messagerie.

Quand Roxanne vint le retrouver dans le corridor de l'entrée, ce fut un tout autre homme qui apparut à ses yeux. Le visage de Christian était à présent si blême qu'il donna l'impression à Roxanne qu'il allait s'évanouir. La bouche ouverte, il tenait toujours son cellulaire contre son oreille.

Elle comprit dès lors que quelque chose de grave venait de se produire.



Avec grande délicatesse, le corps de Juliette fut recouvert d'un drap blanc. Tout venait d'être mis sur pause.

— S'il vous plaît, on ne touche plus à rien, somma une voix autoritaire. On va maintenant attendre le médecin légiste.

Quelques minutes plus tôt, un agent avait demandé à Thomas de faire entrer Elvis dans la propriété. Face à tous ces intrus sur son territoire, l'animal ne faisait qu'aboyer. Le charpentier l'avait donc enfermé dans la buanderie. Dans la cour arrière régnait à présent un silence troublant. À quelques mètres de la défunte, sous l'énorme érable, Thomas serrait Émilie contre lui. Sa blonde tremblait si fort qu'il avait de la difficulté à maintenir ses bras autour d'elle. On aurait dit qu'elle sortait d'une eau glaciale en plein mois de janvier. Elle balbutiait des choses incompréhensibles. La

jeune femme était en plein choc traumatique, et un intervenant avait fortement suggéré à Thomas de l'emmener à l'hôpital dès qu'il en aurait l'occasion.

Mégane se trouvait en ce moment tout près de ses parents et, pour la deuxième ou troisième fois, elle racontait son histoire à une policière. Celle-ci devait absolument tout savoir sur ce qui avait entraîné la mort de Juliette Soulanges. Thomas entendit alors un cri strident provenant de la rue. Il bougea la tête dans cette direction. Sans la voir et sans même reconnaître la voix, il comprit immédiatement qu'il s'agissait de Sandrine. Son rythme cardiaque s'affola. Il savait que les autorités lui avaient parlé. Comment allait-il faire face à cette femme qui venait de perdre sa fille unique ? Il avait envie de fuir. De courir et de ne jamais se retourner.

— C'est elle ? demanda Émilie en levant les yeux vers Thomas. C'est Sandrine ?

— Je pense que oui.

— Je veux pas la voir. Je suis pas capable.

En pleine crise de panique et sans avertissement, elle prit la main de Mégane et, presque à la course, se dirigea vers la maison. Quelques secondes plus tard, elles disparaissaient derrière la porte-patio. La policière qui, encore deux secondes plus tôt, s'entretenait avec Mégane, voulut se montrer rassurante auprès de Thomas.

— Mes collègues vont s'en occuper, monsieur, déclara-t-elle. C'est leur travail. Ils vont parler à la mère.

— OK, merci, fit Thomas à voix basse, reconnaissant.

Il avait en ce moment envie de vomir. Il sentait une boule dans le creux de son estomac. Tout ceci était trop intense pour lui.

Nouveau hurlement de la part de Sandrine à l'avant.

— Laissez-moi voir ma fille ! vociféra-t-elle.

Cette phrase, brisée par l'émotion, resterait gravée à jamais dans l'esprit de Thomas. L'instant suivant, la mère de Juliette apparut enfin. Des feuilles de cèdre fouettaient encore son visage quand elle déboula dans la cour arrière.

— Ah, Seigneur ! laissa échapper Thomas dans un murmure, les jambes flageolantes.

La policière à ses côtés posa une main sur son épaule.

Sandrine s'approcha du drap blanc qui dissimulait son enfant. Sous l'œil de Thomas, toujours en retrait, elle retira la couverture.

— Mon bébé ! Non !!! Mon bébé !!!

Couchée sur sa fille, elle la serrait dans ses bras. À nouveau, Thomas détourna le regard et ne put retenir ses larmes. Toujours cette impression d'être en plein cauchemar et qu'il allait se réveiller d'une minute à l'autre.

Un peu comme si elle avait senti sa présence, la mère de Juliette se retourna et aperçut Thomas sous l'érable, accompagné d'une inconnue en uniforme. Même s'ils se trouvaient à quelques mètres de distance l'un de l'autre, Thomas eut le réflexe de reculer. Aucun mot ne sortait de sa bouche ; ses yeux remplis de larmes parlaient pour lui.

— C'est un terrible... accident, Sandrine, hoqueta une voix tremblotante derrière le charpentier. Une... une catastrophe... épouvantable.

C'était Émilie. Jamais Thomas n'aurait cru qu'elle pût trouver le courage de parler à Sandrine. Mégane se tenait près d'Émilie. Elle cachait son visage en pleurs dans le pantalon de sa mère.

— Qu'est-ce que ma fille faisait ici ? souffla Sandrine. Où est Christian ?

— Je... il... commença Thomas avant de se taire.

Il n'était pas pour dire à cette femme que son mari se trouvait encore possiblement dans le lit d'une autre.

Affligée, Sandrine se redressa péniblement. Elle se mit à fixer le sol, comme si elle y cherchait une quelconque explication.

— Je m'excuse, renifla Mégane à son tour, le corps parcouru de convulsions.

Derrière elle, Émilie posa ses mains sur sa fille et lui massa rigoureusement les épaules. Thomas vint se joindre à elles. Sandrine fuyait toujours leurs regards. Elle fit alors quelques pas en direction de la petite famille. L'air était irrespirable. Même les intervenants, pourtant formés pour intervenir dans de telles situations, ne savaient où poser les yeux. Sandrine

regardait toujours ses pieds s'enfonçant dans la pelouse. Son comportement était des plus étranges.

— J'ai pas fait exprès, poursuivit Mégane en essuyant ses yeux.

— On le sait, la rassura son père qui s'agenouilla face à elle. Et...

Avant même qu'il ne finisse sa phrase, il fut bousculé sur le côté. Il atterrit violemment au sol, sur un de ses coudes. À la vitesse de l'éclair, Sandrine se rua sur Mégane. Elle essaya de l'étrangler. Dans l'assaut, Émilie fut poussée contre un arbre où elle se cogna la tête. Tout se joua en l'espace d'une seconde.

— HÉ, wô ! Stop ! cria Thomas en se relevant. Stop !

Il s'élança vers Sandrine qui secouait Mégane comme un prunier.

— T'as retenu ma fille en dessous de l'eau ! grommela Sandrine dans un rictus d'épouvante. On me l'a dit.

La démente. Voilà ce qu'exprimait le regard de Sandrine Champagne. Les pieds de Mégane touchaient à peine le sol. L'enfant cherchait désespérément de l'aide, les yeux tournés vers le ciel. De ses petites mains, elle essayait de donner des tapes sur le visage de la mère de Juliette.

— Lâche-la ! Lâche-la ! répéta Thomas en s'agrippant à Sandrine par derrière.

Il fut vite assisté par les policiers, de même qu'un ambulancier.

— Madame ! ARRÊTEZ ! martela une voix dans le tumulte.

Sandrine était d'une force redoutable. À quatre hommes, ils purent enfin lui faire lâcher prise. Mégane retomba sur ses pattes et porta une main à sa gorge. Elle râlait et avait du mal à inspirer.

— Mégane, ma puce, viens ici, dit Émilie en écartant farouchement sa fille de ce chaos. On va aller dans la maison.

Puis elles reprirent la direction de la porte-patio. Émilie boitait légèrement.

— C'était un accident ! rappela Thomas à Sandrine. T'as pas à t'en prendre à elle comme ça, voyons ! T'aurais pu la tuer.

— Elle a tué ma fille, répliqua l'autre avant d'éclater en sanglots à nouveau. Elle... elle a tué... mon bébé.

La phrase glaça le sang de Thomas. Il se tut. Il comprenait qu'il ne servait à rien de raisonner cette femme pour l'instant.

— S'il vous plaît, madame, suivez-nous.

Docile, Sandrine obéit et longea la haie jusqu'à la rue où se trouvaient deux auto-patrouilles. Elle n'était même plus l'ombre d'elle-même. De loin, Thomas les suivit. De nombreux voisins épiaient la scène à partir de leur terrain. On expliqua alors à la mère éplorée qu'on allait la transporter à l'hôpital.

— On vient de parler à votre mari. Il va vous rejoindre là-bas, OK ? expliqua-t-on à Sandrine. Votre fille sera transférée auprès de vous dès que le médecin légiste sera passé ici. Et quelqu'un va s'occuper de ramener votre voiture à votre domicile. Ça vous va ?

Méconnaissable, Sandrine écoutait, l'air totalement absent. On aurait pu lui dire n'importe quoi. Plus rien n'avait d'importance maintenant.

Thomas observait la scène, déchiré entre l'envie de serrer cette femme dans ses bras et le désir de l'étrangler à son tour. Ce qu'elle venait de faire à Mégane relevait de la folie. *Elle est en état de choc, elle aussi*, se répétait-il. Ils l'étaient tous.

Deux minutes plus tard, la plupart des intervenants avaient déserté le 22, rue des Mélèzes. Thomas se retourna et, de ses yeux embués, dévisagea longuement sa maison. Leur havre de paix, comme la surnommait Émilie depuis leur déménagement, venait d'être souillé pour toujours.

Rien ne serait plus jamais comme avant.

Jamais.

DEUX MOIS PLUS TARD

OceanofPDF.com

12

Émilie vivait dans la terreur. Une terreur qui l'habitait chaque fois qu'elle mettait le pied dehors. Elle pouvait croiser Sandrine et Christian à tout moment, et cette simple hypothèse l'effrayait au plus haut point. Mont-Saint-Hilaire ne lui avait jamais semblé aussi petit. Et que dire de cette histoire de poursuite criminelle qui planait au-dessus de sa tête ? Dans la lettre, on parlait de deux millions de dollars. En ce qui avait trait à la responsabilité civile, leur contrat d'assurance était loin de couvrir une pareille somme. Émilie se voyait déjà vendre la maison et perdre tous leurs acquis. Thomas et elle avaient contacté un avocat, qui s'était tout de suite montré rassurant. Il avait été clair sur ce point : il était impossible de démontrer une faute intentionnelle de la part d'Émilie. Et encore moins de la part de Mégane. Selon lui, cette poursuite ne tenait pas la route. N'empêche qu'il s'agissait là d'un énorme tracas qui se rajoutait à tout le reste. Même si la tragédie s'était produite deux mois plus tôt, Émilie revivait constamment, avec une précision chirurgicale, la scène de la noyade. Incapable de penser à autre chose, elle se rappelait chaque détail de chaque seconde. Son sommeil en était énormément affecté. La jeune femme se réveillait chaque heure de la nuit, et cela commençait à inquiéter Thomas. Émilie ne pouvait s'enlever de la tête les images de Juliette étendue sur la pelouse, décédée par son manque de vigilance. Son chum n'arrêtait pas de lui répéter que c'était un accident, qu'Émilie n'était entrée dans la maison que quelques secondes. La noyade aurait aussi bien pu se produire alors qu'elle se trouvait à l'extérieur.

— Mets-toi à ma place, Thomas ! le défiait-elle chaque fois qu'il tentait de la persuader qu'elle n'y était pour rien, que ce n'était pas sa faute. Comment tu te sentirais ? Et notre fille qui a tout vu ça, en plus.

Mégane avait d'ailleurs consulté un psychologue pour enfants pendant un certain temps. Heureusement pour elle, la petite ne vivait pas avec le même sentiment de culpabilité que sa mère. Certes, Mégane était encore aujourd'hui profondément attristée par la disparition de son amie, mais elle en parlait moins. Ses parents pouvaient dire que pour elle, la vie avait repris un certain sens.

— C'est un peu triste à dire, mais vous allez voir que très rapidement ce tragique accident deviendra un lointain souvenir pour elle, avait expliqué le psychologue aux parents de Mégane. Elle en parlera de moins en moins. Chez les petits, le temps n'a pas la même dimension que pour nous, les adultes.

Quelque part, Émilie enviait sa fille pour cela.

— Ah Seigneur ! Si au moins je pouvais en faire autant.

Émilie soupira en se traînant les pieds jusqu'à la cuisine. Elle ouvrit l'armoire et en sortit la bouilloire qu'elle remplit d'eau avant de la mettre sur la cuisinière. Une tisane lui ferait peut-être du bien. La jeune femme consulta l'horloge. Thomas ne serait pas de retour du travail avant deux bonnes heures. Mégane, quant à elle, n'était toujours pas revenue de sa promenade avec Elvis. Émilie était donc seule dans la maison. Elle avait demandé à sa fille de ne pas trop s'éloigner de la maison. De seulement faire le tour du bloc.

Caressant son ventre légèrement rebondi, Émilie s'approcha de la grande fenêtre de devant et porta son regard au loin. Elle avait entendu dire que Christian était toujours avec Sandrine. Au verger, une collègue d'Émilie avait une cousine qui travaillait pour la même agence immobilière que Sandrine. Cette dernière n'avait pas encore repris le travail. Elle avait apparemment une mine épouvantable. De ce qu'Émilie comprenait, l'histoire de Christian, celle de la prétendue urgence à la clinique, avait tenu la route. Du moins, c'était la version qui était venue aux oreilles de ladite cousine. Sandrine ne savait donc toujours rien à propos de la relation adultère de son mari. Émilie et Thomas, qui étaient parmi les seuls à connaître la vérité sur l'absence momentanée de Christian ce jour-là, s'étaient promis d'emporter ce secret dans leur tombe. Depuis la noyade,

toutefois, le charpentier n'avait jamais revu Christian chez son amante. Peut-être était-ce fini entre eux, supposait-il.

Émilie sursauta en entendant la porte d'entrée claquer.

— Je suis revenue, maman ! cria la petite en entrant dans la maison.

Émilie fut soulagée d'entendre la voix de sa fille. Elle ne voulait pas se l'avouer, mais chaque fois que Mégane sortait de la demeure, elle devait se faire violence pour ne pas l'accompagner dans ses moindres déplacements. Pour la première fois depuis qu'elle était mère, Émilie craignait pour la sécurité de son enfant. Autrefois, elle jugeait ce genre de parent, mais les choses avaient bien changé. Qu'arriverait-il si la petite devait tomber nez à nez avec Sandrine ? Celle-ci tenterait-elle encore de lui faire du mal, comme la fois qu'elle l'avait étranglée ? Lorsque Émilie avait fait part de ses réflexions à Thomas, un soir, ce dernier avait voulu se montrer rassurant.

— Elle était en état de choc. Comme nous tous, d'ailleurs. Elle s'en prendrait jamais à notre fille maintenant. Si elle avait voulu lui faire du mal, elle se serait déjà essayée.

Cela n'avait aucunement apaisé Émilie.

Au contraire, pour une raison qu'elle ne pouvait s'expliquer, cela n'avait fait qu'accroître sa peur.



Les fenêtres étaient ouvertes. Sandrine perçut d'abord le bruit d'un moteur qui fut aussitôt coupé. Suivirent des claquements de portes de voiture. Le son provenait de très près. Quelqu'un venait donc de se garer dans l'entrée. Sandrine déposa son verre de vin et quitta son fauteuil pour vérifier de qui il s'agissait.

— Non, non, non !

Elle s'écarta pour ne pas être vue de l'extérieur. Christian, qui venait de quitter son bureau à l'étage, arriva au pas de course. Sa femme le dévisagea.

— Qu'est-ce que tes parents viennent faire ici ? demanda-t-elle à son mari d'un air vénéneux. Ils ont pas d'affaire chez nous.

On sonnait déjà à la porte.

Avant d'aller répondre, à voix basse, Christian déclara à Sandrine qu'ils avaient besoin d'aide. Il fallait faire le ménage dans les jouets, dans la chambre de Juliette. Ni lui ni elle n'en avaient le courage.

— Avoue-le, fit-il en évitant le regard de sa femme. On fait rien, on végète, on attend. Mais on attend quoi, Sandrine ? C'est malsain. Y a encore des toutous de Juliette qui traînent un peu partout dans la maison. On s'en sortira jamais. C'est pas une façon de vivre son deuil, ça.

Sandrine avait perdu son père et sa mère plusieurs années auparavant et elle n'adressait plus la parole à sa sœur depuis fort longtemps. Les parents de Christian constituaient donc la seule famille qui leur restait, selon lui.

— Comment oses-tu venir me parler de vivre mon deuil, alors que c'est toi qui as amené notre petite fille là-bas ? riposta Sandrine avec rage, les yeux cernés comme jamais tandis qu'elle appuyait son index contre le torse de Christian. Si j'étais restée ici ce jour-là à ta place, rien de tout ça serait arrivé. C'est ta faute !

Dans le mille. Chaque fois que Sandrine lui remettait sous le nez son irresponsabilité, elle détruisait Christian davantage. Comme s'il y avait encore quelque chose à détruire en lui. Chaque parcelle qui le constituait avait été réduite à néant cette journée-là. Quand il avait rejoint Sandrine à l'hôpital après la noyade, elle lui avait sauté à la gorge, prête à le tuer. Il avait encaissé sans rien dire, acceptant son sort, esquivant à peine les coups. Il le méritait. En criant, Sandrine lui avait répété au moins dix fois qu'il n'existait aucune urgence podiatrique suffisamment importante pour qu'il eût dû abandonner leur fille là-bas ! Christian s'était tu, pleurant toutes les larmes de son corps. Sandrine lui avait bien fait comprendre cet après-midi-là que c'était fini entre eux, qu'elle ne pourrait plus jamais supporter sa présence. Or, deux mois plus tard, ils étaient toujours ensemble, sous le même toit, unis par la même douleur. Le climat qui régnait dans la maison était toxique. Alors que Christian pourrait aisément reprendre contact avec Roxanne, sa conscience lui dictait de ne pas le faire. Il avait drastiquement coupé les ponts avec son amante tout de suite après le drame. Christian avait bien évidemment expliqué à Roxanne ce qui s'était produit pendant

qu'il se trouvait chez elle, mais, aujourd'hui, le simple fait que celle-ci soit la seule à savoir ce qu'il faisait au moment de la noyade le terrifiait. Il avait fini par se convaincre que, pour toujours, il associerait son ancienne amante à la perte de sa fille. Le rôle de Christian était à la maison, auprès de Sandrine. Il devait la soutenir du mieux qu'il le pouvait dans cette terrible épreuve.

Trois petits coups contre la porte d'entrée ramenèrent Christian à la réalité. Il écarta doucement Sandrine de son chemin.

— Désolé, fit-il. J'ai pas eu le temps de t'en parler. Mes parents tenaient à venir nous voir.

Puis il alla ouvrir la porte à Maurice et Michèle.

— Mon fils, fit sa mère en l'étreignant. Oh, mon doux ! Comme on était contents d'avoir de tes nouvelles hier. C'est pas bon de vous isoler comme ça.

Tout en gardant les mains sur les épaules de Christian, elle planta ses yeux humides dans les siens.

— Tu tiens le coup ? lui demanda-t-elle.

— Moyen, avoua-t-il en faisant signe à son père d'entrer. Viens, Maurice. Reste pas dehors.

Christian appelait toujours son père par son prénom. D'aussi loin qu'il se rappelait, jamais le podiatre n'avait appelé Maurice « papa ». Sur sa droite, Michèle vit alors Sandrine, presque cachée derrière le rideau.

— Ah, Sandrine, ma belle. Comment ça se passe, toi ? s'informa-t-elle, le regard toujours embué. Tu tiens le coup, toi aussi ?

— D'après toi ? Franchement.

Michèle se tourna vers Christian. De la tête, son fils lui fit signe de ne pas s'en faire et d'ignorer l'attitude de Sandrine.

Pour la grand-mère de Juliette, revenir ici était chavirant. C'était sa première visite dans la maison depuis le décès de l'enfant. Michèle se revoyait encore, assise sur ce divan en train d'écouter sa belle Juliette lui présenter ses nouvelles Barbie. La grand-mère avait d'ailleurs, ce jour-là, rencontré celle qui allait par accident tuer sa petite-fille. Du revers de sa manche, elle essuya rapidement une larme qui roulait le long de sa joue.

Maurice, derrière sa femme, ne savait comment se contenir. Ses yeux étaient bouffis. *A-t-il pleuré en se rendant ici ?* se demanda Sandrine en l'observant depuis sa position. De ses beaux-parents, il était celui qu'elle détestait le moins. Peut-être était-ce parce qu'il parlait peu, mais probablement plus parce qu'il se mêlait de ses affaires. Contrairement à son épouse, il n'avait jamais essayé de s'immiscer dans la vie privée de Christian et Sandrine. Celle-ci décida alors d'ignorer les nouveaux venus et, d'une démarche féline, prit la direction de l'escalier menant à l'étage. Au passage, elle attrapa du bout des doigts son verre de vin abandonné sur la table basse. Elle irait s'allonger, laissant ses beaux-parents dorloter leur Christian tant adoré. Sandrine n'avait pas besoin d'eux.

— Elle boit de plus en plus, fit remarquer Christian à sa mère.

Il avait presque chuchoté, mais Sandrine était suffisamment proche pour entendre. Elle s'arrêta net, le pied droit sur la première marche. Elle fit volte-face et, menaçante, revint d'un pas rapide. Michèle recula vers son mari. Sa belle-fille pouvait parfois se montrer si effrayante. Sandrine déposa sa coupe.

— Qu'est-ce que ça peut bien te câliser que je boive de plus en plus, Christian Soulanges ? lui cracha-t-elle à la figure. Toi, tu files le parfait bonheur, c'est ça ?

— Excuse-moi, je voulais pas te vexer, mais c'est pas une façon de s'en sortir, Sandrine. Tu déperis à vue d'œil. Tu sors pas de la maison. Regarde-toi, tu...

Une violente gifle stoppa le laïus du podiatre. S'il avait porté ses lunettes, elles se seraient envolées sur-le-champ. À ses côtés, Christian vit ses parents se braquer, mais ni Maurice ni Michèle n'osèrent intervenir.

— Toi, t'as pas à me dire ce que je dois faire ! lâcha Sandrine à bout de nerfs.

— Mais... commença Christian en se massant la joue. Qu'est-ce qui te prend ?

Sandrine observa son mari, comme si elle réalisait tout à coup la gravité du geste qu'elle venait de commettre. Son regard se posa ensuite sur ses beaux-parents, interloqués. *Mais qu'est-ce qu'ils viennent foutre ici, eux*

autres ? Ils ont pas le droit de venir comme ça chez moi pis faire semblant d'être tristes.

— C'était ma fille, pas la vôtre, décréta-t-elle enfin, les dents serrées, prenant déjà la direction de la sortie.

Avant d'ouvrir la porte avec autorité, Sandrine attrapa son trousseau sur le porte-clés mural.

— Je reviens dans deux heures, annonça-t-elle. À mon retour, je veux que vous soyez partis. J'ai pas à partager mon chagrin avec qui que ce soit. Rentrez-vous bien ça dans la tête.

Les poings de Maurice se crispèrent. Toujours collée contre lui, sa femme pleurait maintenant sans retenue. Ce que venait de dire Sandrine était ignoble.

— Écoute-moi bien, toi là, grogna le beau-père. Que ça te plaise ou non, Juliette était notre petite-fille. C'était pas TON objet et...

— Qu'est-ce qu'il faut pas entendre ? l'interrompit Sandrine, qui avait déjà un pied dehors.

— J'ai pas fini, se choqua Maurice, le visage rouge.

— Moi, oui. Dans deux heures, je veux plus voir un chat chez nous.

Christian s'approcha de son père et murmura un : « Laisse tomber, Maurice. »

Sandrine plongea dans sa voiture et disparut hors de leur vue.



Christian appuya sur le bouton « On » de la cafetière. Le liquide brun et chaud se mit à couler tout doucement en un faible filet noir, aussi sombre que lui.

— T'as pas à endurer ça, Christian, lui fit comprendre sa mère derrière lui tandis qu'il en était à ranger le pot de café dans l'armoire du haut.

— Elle a raison, rajouta Maurice. Ça s'arrange pas, vos affaires.

— Tu sais que tu peux toujours revenir à la maison si jamais t'as besoin d'un endroit pour vivre. Le temps que les choses se placent, renchérit la dame.

Honteux, Christian préféra garder le silence. De quoi avait-il l'air ? Sandrine l'avait giflé devant ses parents, et il était demeuré là sans rien faire. Il n'avait même pas tenté de se défendre. Cette pensée le fit plonger davantage dans l'obscurité.

— Ça va aller, toussota Christian en leur jetant un petit regard oblique. Merci d'être là.

Il ne remarqua même pas la main de son père sur son épaule. Depuis le terrible accident, le podiatre vivait avec le sentiment d'être à l'extérieur de lui-même. Comme s'il avait quitté son propre corps pour ne devenir qu'un simple observateur. Il n'existait pas de mot pour décrire comment il se sentait. Christian croyait toutefois au karma. Il avait vu en la perte de Juliette la réponse à ses propres actes. *Et Sandrine qui croit dur comme fer que j'étais à la clinique cet après-midi-là.*

Christian sortit trois tasses qu'il déposa sur le comptoir.

— Je me répète, mais merci encore d'être venus aujourd'hui, dit-il à ses parents. Votre présence me fait du bien. Si on peut faire un ménage dans les jouets, ce serait vraiment un bon début. On touchera pas à la chambre de Juliette pour tout de suite. J'en serais pas capable... et Sandrine non plus.

Michèle attrapa la balle au bond.

— En parlant d'elle, se permit-elle, cherchant du regard l'approbation de son mari. T'es pas obligé de rester avec Sandrine. Et va pas penser que je dis ça parce que ça n'a jamais été l'amour fou entre elle et moi, c'est juste que...

— T'es pas sérieuse, là, maman ? l'arrêta-t-il dans son élan. T'es en train de me suggérer de laisser ma femme alors qu'on vient juste de perdre notre fille unique ? C'est ça que tu me proposes ?

Plus Christian parlait, plus son ton grimpait. Devant lui, sa mère se décomposait.

— C'est pas exactement ce que je voulais dire, argumenta la dame, mais sache que quoi que tu fasses, ton père et moi, on te jugera pas.

— C'est vrai, confirma Maurice. On va toujours être là pour toi.

Le visage de Christian se déforma. Il détourna la tête pour que ses parents ne le voient pas pleurer. Trop tard, ils étaient déjà tout contre lui.

Michèle entoura tendrement son fils de ses bras. Maurice vint se joindre à eux.

— J'ai honte, renifla Christian d'une voix saccadée. Tellement honte.

— Dis pas ça.

Ses parents répétèrent qu'ils étaient là. Qu'ils le seraient toujours. Chez Maurice, le barrage céda enfin. Il se mit à pleurer, lui aussi. Père, mère et fils s'enlacèrent. Le podiatre n'osa regarder ses parents dans les yeux. *S'ils savaient ce que je suis réellement.*

Ils formèrent ainsi un noyau tortueux pendant ce qui sembla à Christian une éternité.



Sandrine gara (très mal) sa voiture dans le stationnement de la halte routière. De son véhicule, elle avait déjà repéré un banc libre sur lequel elle pourrait aller s'échouer. Elle avait laissé deux heures à ses beaux-parents. Elle n'allait pas leur céder une minute de plus. Pour patienter, cet endroit serait l'idéal. Elle claqua la portière plus fortement qu'elle ne l'aurait voulu, ce qui attira l'attention de quelques badauds, dont un groupe éparpillé sur la pelouse juste en face. Sandrine crut qu'il s'agissait de la même bande qui, l'autre fois, jouait au aki tout près de leur table de pique-nique quand Émilie, Thomas et Mégane étaient venus les importuner. Perdue dans ses souvenirs, Sandrine vacilla vers la gauche. Elle n'aurait pas dû prendre la voiture dans cet état. Elle ignora les rires de ces jeunes fumeurs d'herbe qui l'observaient encore et marcha jusqu'au banc libre, un peu plus loin. Elle posa alors son regard sur la rivière Richelieu, cherchant un peu de réconfort dans celle-ci. Elle n'y trouva que quelques plaisanciers y naviguant, insouciant de la chance qu'ils avaient. Certains plongeaient dans l'eau. D'autres se laissaient tirer par les yachts, confortablement assis dans des tubes d'air. Sandrine les entendait rire. Il était inconcevable pour elle de voir que des gens peuvent s'amuser ainsi tandis qu'elle souffrait le martyre.

— Hein ?

Elle remarqua alors que parmi ces gens qui sautaient dans la rivière se trouvaient des enfants. Il y en avait même un sans veste de flottaison. Huit

ou neuf ans. Pas plus. L'image choqua immédiatement Sandrine.

— Bravo ! s'exclamait la mère du garçon en applaudissant.

— Youhou ! cria un autre.

L'écho de leurs voix se rendait jusqu'à la rive. La seconde suivante, le petit grimpait à l'échelle du bateau, prêt à recommencer, alors que le cours d'eau grouillait de motomarines qui filaient à vive allure dans tous les sens. *C'est extrêmement dangereux de nager là.* De sa place, Sandrine voyait clairement que les parents de l'enfant faisaient la fête. En maillots de bain, ils tenaient une bouteille de bière entre leurs mains. Deux autres adultes, s'embrassant à pleine bouche, étaient également à bord de l'embarcation. *Il leur arrive jamais rien, à ce monde-là.* Dégoûtée, Sandrine détourna les yeux et se mit à observer les gens autour d'elle. En ce samedi ensoleillé, la halte était bondée de monde. Beaucoup de petites familles. De grandes couvertures étendues sur la pelouse. De jolies assiettes parfaitement disposées entre les convives. Tous ces sourires devinrent vite insupportables pour Sandrine. *Pourquoi avoir décidé de venir ici ?* se questionna-t-elle.

— Je vais devenir folle.

Elle avait parlé à voix basse. Elle brûlait d'envie de s'en prendre physiquement à quelqu'un. De faire du mal. Sandrine aurait dû s'isoler et trouver un endroit calme en attendant que ses beaux-parents quittent sa demeure. Elle avait cru à tort que la vue sur la montagne et la rivière la calmerait. Au contraire, elle en voulait maintenant à la planète entière. Dans sa poitrine, elle sentit alors ses battements cardiaques s'accélérer. *Ah non ! Pas ça.* Elle eut vite du mal à respirer. Depuis la mort de Juliette, elle était souvent en proie à des crises de panique. Son médecin lui avait d'ailleurs prescrit des médicaments, mais ceux-ci ne semblaient d'aucune aide. Elle avait justement pris rendez-vous avec lui et devait le rencontrer la semaine prochaine. La jeune femme se leva prestement et se dirigea vers son auto avant d'être le centre d'attraction de toute la halte. Elle tremblait de toutes parts. Arrivée à bon port, elle ouvrit la portière et s'engouffra dans sa voiture. Elle abaissa le siège afin de s'allonger. Les vitres étant teintées, elle éprouva tout de suite un sentiment de protection. Son poulx s'affolait

toujours, mais, d'expérience, elle savait qu'en demeurant ainsi, sans bouger, le moment de panique passerait plus vite.

Une dizaine de minutes suffirent à Sandrine pour retrouver à peu près ses esprits. Bizarrement, elle eut l'impression que cette crise l'avait dégrisée d'un coup. Elle se redressa, et un bruit sur sa droite attira son attention. Un couple avec un bébé – visiblement sur leur départ – s'affairait à déverrouiller les portières du véhicule voisin. L'homme tenait dans ses bras ce qui semblait être une fillette, puisque celle-ci était vêtue en rose.

— Fais attention de pas la réveiller en la déposant à l'intérieur, fit sa conjointe juste derrière lui.

— Oui, oui, Caro.

Malgré les vitres remontées, Sandrine entendait très bien ce qu'ils disaient.

— Si elle se réveille, c'est pas grave, elle va se rendormir en chemin, poursuivit le chum de la fille. Tu capotes trop avec ça.

— Fais quand même attention, c'est important. C'est le moment de son long dodo, ça.

Quand Juliette n'était encore qu'un nourrisson, Sandrine aussi était très pointilleuse sur ce point. Christian l'était également. Pour eux, les siestes de la petite étaient cruciales. Sauf en de très rares occasions, Juliette n'en ratait jamais une. Ils avaient tout fait pour lui bâtir une saine hygiène de sommeil et ils avaient réussi. Comme pour tout le reste. Sandrine cessa de fixer les jeunes parents et laissa son esprit s'égarer. De jolis moments passés avec sa fille refirent surface. Elle s'y abandonna. Un sentiment d'apaisement s'empara d'elle. Des images toutes simples. Le premier film que Juliette avait vu au cinéma, à trois ans. La façon dont elle parvenait à tourner sur elle-même rapidement lorsqu'elle faisait du patin (elle en était très fière !). Ou la fois qu'elle avait peint la cabane à oiseaux toute seule. Elle avait mis de la peinture partout dans le garage ! Il y avait tellement de souvenirs qu'ils finirent par s'entremêler dans la tête de Sandrine, toutes époques confondues. Soudainement, l'image de la piscine apparut. Vite suivie par celle de Mégane Cartier. Une vive colère envahit aussitôt Sandrine. *Comment osait-elle venir violer ses pensées !* s'insurgea-t-elle mentalement.

Si Juliette s'était transformée en souvenir, c'était justement par sa faute à elle. Furieuse, elle redressa son siège.

— Tu devrais même plus avoir le droit de vivre, toi, râla Sandrine dans un murmure, les deux mains serrant le volant fermement.

Et que dire de la mère de Mégane ? Elle n'était pas mieux, celle-là. Loin de là. Elle avait laissé sa fille tuer la sienne, et ni Christian ni personne ne faisait rien ! Même son avocat, concernant la poursuite qu'elle avait intentée contre Émilie Préfontaine, lui avait finalement dit de lâcher l'affaire. Si au moins elle avait pu les ruiner, elle et son gars de construction qui lui servait de chum. Cela n'aurait pas ramené Juliette, mais une certaine justice aurait été rendue.

— Ils ont décidé de rejeter votre demande, lui avait dit au téléphone l'homme de loi la semaine dernière. Puisqu'il ne s'agit pas d'une faute intentionnelle, ni de la part de la petite ni du côté de la mère, aucun juge ne va vous donner raison là-dessus. C'était un pur accident, madame.

— Sa job de mère était de surveiller des enfants dans une piscine, avait grondé Sandrine. Si elle avait été là, sa chienne de fille aurait pas noyé Juliette !

L'avocat s'était confondu en excuses, ébranlé par les mots durs de son interlocutrice. Puis il avait raccroché.

Émilie pouvait donc non seulement poursuivre sa vie comme avant, sans aucune conséquence, mais pouvait en plus compter sur l'avenir qui s'annonçait radieux pour eux. Cette monstrueuse famille allait accueillir un nouvel enfant. *Une erreur s'était assurément produite dans la nature*, concluait Sandrine chaque jour. Elle ne méritait pas ce qui lui arrivait, et Émilie encore moins. C'était comme si les rôles avaient été inversés. Le mot « injuste » n'était pas suffisamment puissant pour décrire ce que ressentait Sandrine. Elle éprouvait souvent ce sentiment, mais jamais aussi violemment qu'aujourd'hui. Pour dire la vérité, cette aversion envers Mégane et sa famille n'avait fait que s'accroître depuis la mort de Juliette.

— Arghh !

En frappant le volant de ses deux mains, elle hurla de rage à s'en perforer les tympans. Si bien que le couple à côté se tourna vers sa voiture.

Sandrine tourna la clé dans le contact et quitta la halte dans un effrayant vrombissement de moteur. Elle ne se rendit même pas compte des gestes désapprobateurs des nombreux pique-niqueurs la sommant de ralentir. Autrefois, elle aurait été la première à s'insurger d'une telle conduite.

Aujourd'hui, elle se trouvait de l'autre côté.

OceanofPDF.com

13

Thomas et son collègue Mathieu cassaient la croûte sous un énorme chêne derrière le chantier. Il s'agissait à peu près du seul endroit où l'on pouvait encore trouver de l'ombre. Presque toute la végétation avait été rasée avant le début du projet. Thomas avait d'ailleurs entendu dire qu'une pétition avait circulé afin d'empêcher ce grand ensemble résidentiel.

Ce midi, ils étaient une demi-douzaine de travailleurs éparpillés sous le vieil arbre. Les vacances de la construction étant terminées, les employés étaient reposés, et certains étaient heureux de retrouver la bande. Même s'ils n'étaient pas tous amis, il régnait ici une certaine camaraderie. Comme celle entre Mathieu et Thomas. Ce dernier n'était pas très bavard aujourd'hui. Le charpentier semblait pensif. Il avait à peine touché à son sandwich. Le Beauceron hésita quelques secondes avant de briser le silence.

— Tu y penses-tu souvent, *man* ? demanda-t-il.

Thomas n'eut pas besoin de lui demander de quoi il parlait. Il savait.

— À tous les jours, s'entendit-il répondre. Pis j'étais pas là quand c'est arrivé. J'ose même pas imaginer comment ma blonde doit se sentir en dedans. Elle a vécu ça *live*.

Thomas avait expliqué à Mathieu que Christian, le père de la petite fille, se trouvait dans l'appartement du 6B au moment de la noyade. Le podiatre avait donc menti à Émilie en lui demandant de garder Juliette.

— J'ai l'impression d'avoir un poids énorme sur les épaules, poursuivit Thomas en croisant le regard de son confrère. La femme de Christian a jamais su qu'il avait amené sa fille chez nous pour aller coucher avec sa maîtresse. T'imagines ? Y a juste nous autres qui sait ça.

Le Beauceron en conclut qu'il en était peut-être mieux ainsi. Cette femme avait déjà suffisamment souffert comme ça. Elle n'avait pas besoin

d'apprendre la vérité. Cette réponse de la part de Mathieu étonna quelque peu Thomas. Derrière ses allures de dur se cachait parfois un homme beaucoup plus sensé qu'on aurait pu le supposer. Peut-être était-ce parce qu'ils se connaissaient mieux aujourd'hui, mais Thomas avait découvert un nouveau Mathieu dernièrement. Dans la même phrase, ce dernier pouvait parler de sodomie et la seconde suivante vous expliquer des règles de mathématiques très compliquées. Ce matin encore, ils avaient eu à exécuter des coupes de bois plutôt complexes pour l'escalier du nouvel appartement. Par trois fois, le Beauceron avait dû répéter à Thomas – pourtant habile en calcul – la façon de s'y prendre.

— Ouin, t'as sûrement raison, Mathieu, répliqua-t-il en mettant le couvercle sur son récipient en plastique. C'est peut-être mieux qu'elle le sache pas, en effet. De toute façon, j'avais pas l'intention d'y dire un jour. Tu vas peut-être me trouver fou, mais des fois, souvent même, je me sens coupable.

— Coupable de quoi ? l'interrogea l'autre en mordant dans l'énorme sous-marin qu'il avait acheté à la cantine mobile un peu plus tôt.

De la sauce coula sur son t-shirt. Le Beauceron tenta de l'essuyer, mais ne fit que l'étendre davantage.

— Si j'avais pas appelé Émilie ce jour-là pour lui dire que Christian était venu voir sa maîtresse, elle aurait pas été distraite. C'est moi qui l'a dérangée.

— Tabarnac, Tom, enlève-toi ça de la tête, *man*. Tu penses pas ça pour vrai, j'espère ? Parce que...

— Ma blonde me l'a dit, le coupa le charpentier. Les filles criaient quand elle a répondu au téléphone. Elle est entrée dans la maison parce qu'elle avait de la misère à m'entendre. Je dis juste que si je lui avais pas téléphoné, ce serait peut-être jamais arrivé.

Mathieu donna un coup de pied sur une des bottes de son confrère.

— Je t'le redis, enlève-toi cette idée-là de la tête. Ça devait arriver pis c'est arrivé. Quand j'étais dans la vingtaine, un de mes bons chums s'est suicidé. On le savait qu'il allait pas ben. Quand il est mort, on disait tous :

« J'aurais dû faire ci, j'aurais pu faire ça. » Oublie ça, *man*. T'as pas à te sentir coupable. C'est faite, c'est faite.

Le cellulaire de Thomas résonna alors dans le creux de sa poche. Il le saisit et souffla dessus avant de prendre l'appel. Il y avait du sable partout ici. Le soir, avant de prendre sa douche, Thomas en trouvait parfois jusque dans son caleçon.

— C'est ma blonde, justement, fit-il remarquer à Mathieu. Allô.

Émilie partait faire l'épicerie avec Mégane dans une quinzaine de minutes. Elle désirait savoir s'il avait envie de manger quelque chose en particulier en fin de semaine. À côté de Thomas, Mathieu émit un rot long et puissant.

— C'était quoi, ça ? voulut savoir Émilie.

— Ça ? C'est la façon de s'exprimer d'un de mes collègues intellectuels, fit Thomas en s'éloignant.

Il vit du coin de l'œil que Mathieu lui faisait un doigt d'honneur, sourire en coin. Le charpentier expliqua ensuite à Émilie qu'une grillade pourrait être bien. Soit une brochette, un steak. La météo s'annonçait plutôt belle pour samedi.

— On pourrait en profiter pour faire un barbecue, suggéra-t-il. Qu'est-ce que t'en penses ?

Émilie trouva l'idée bonne. Elle prendrait quelque chose en rabais. Avant de raccrocher, elle dit à Thomas qu'elle l'aimait et que Mégane et elle avaient hâte de le voir.

— Moi aussi, je vous aime, conclut Thomas en revenant vers Mathieu. À tantôt, ma belle.

— C'est beau l'amouuur, fit ce dernier. C'est de valeur que j'aille jamais connu ça, moi.

Cette remarque fit sourire Thomas. Mathieu avait eu deux enfants avec deux femmes différentes.

— Pendant un certain temps, t'as bien dû en aimer au moins une des deux, non ? le taquina-t-il.

— Non, mon chum, elles étaient là juste pour mon corps.

— Ben oui, c'est ça. Enwèye, ma poule, lève-toi. On va aller finir ça, cet escalier-là.

Mathieu se leva péniblement. Il avait trop mangé trop vite, comme d'habitude. Il rota à nouveau. Ils marchèrent lentement vers l'immeuble qu'ils construisaient, morceau par morceau. Thomas pensait encore à Émilie. Elle lui téléphonait beaucoup plus souvent qu'auparavant sur son lieu de travail. Pour des pacotilles la plupart du temps. Ça ne le dérangeait pas du tout, mais il avait l'impression qu'elle avait juste besoin d'entendre sa voix. Cela devait la rassurer, présuma-t-il. Une chose demeurait certaine, cette tragédie l'avait transformée. Aucun doute là-dessus. Émilie était beaucoup plus craintive qu'autrefois. Avant, elle ne l'aurait jamais appelé pour savoir s'il désirait quelque chose en particulier à l'épicerie. À présent, elle avait besoin de son avis sur tout, comme si elle ne se faisait plus confiance. Le cours de ses pensées fut interrompu quand Mathieu lui donna une tape sur l'épaule.

— T'as l'air dans lune, le gros, lâcha-t-il. À quoi tu penses ?

— À rien. Je pense à rien. C'est pas les femmes qui posent ces questions-là, d'habitude ?

— Tu le sais que je suis un gars sensible.

— C'est vrai, j'avais oublié.

L'instant d'après, ils pénétrèrent dans le bâtiment en construction où le calme de l'extérieur céda la place aux sons bruyants des compresseurs et autres outils en fonction.



Les allées étaient bondées. Sandrine avait l'air impatiente. Ses gestes brusques parlaient à sa place. Elle manipulait le panier comme si elle participait à une espèce de concours télévisé grotesque récompensant celui qui sortirait de l'épicerie le premier.

— Christian, va chercher la laitue, ordonna-t-elle à son mari. C'est tout ce qui manque dans les légumes. Je vais aller à la poissonnerie. Y a trop de monde aujourd'hui. J'ai hâte de partir.

— Quelle sorte ? De la romaine, de la roquette ?

— N'importe quoi, on s'en fout !

Un client qui avait le nez dans les tomates sourcilla devant le ton de cette femme. Il jeta un regard compatissant à Christian. Ce dernier ne s'en rendit même pas compte. La mine baissée, le podiatre se dirigea vers le rayon du fond. Hagard, il pensait encore à la surprise qu'il avait eue ce matin en ouvrant son portable. En effet, aux aurores, il avait reçu un courriel de Roxanne avec qui il avait complètement coupé les ponts. C'était la toute première fois qu'elle se manifestait depuis le jour du drame. Elle lui avait écrit un très long message dans lequel elle le suppliait de revenir dans sa vie. Elle comprenait qu'il ait eu besoin de prendre ses distances par rapport à elle. Roxanne respectait bien évidemment cette décision. Ce qu'il avait vécu était abominable. Or, même si ce n'était pas les mots exacts qu'elle employait, la jeune femme laissait sous-entendre qu'autrefois, Christian ne voulait pas quitter son épouse pour épargner Juliette. Il tenait à tout prix à lui éviter le divorce de ses parents. Maintenant que la petite n'était plus là, plus rien ne rattachait le podiatre à Sandrine.

Ça me déchire le cœur de te dire ça avec tout ce que tu traverses, Christian, mais je sais que tu ne l'aimes plus. Prends le temps qu'il te faut pour panser tes blessures. Je t'attendrai, mais de grâce, ne commets pas l'erreur de me sortir de ta vie et de m'oublier. Tu fais partie de moi comme je fais partie de toi. Je ne te l'ai jamais officiellement dit, mais je t'aime. Depuis le premier jour. S'il te plaît, fais-moi signe. Avec amour.

Puis elle avait signé son nom dans le bas du message. Christian n'avait pas répondu, trop secoué par sa lecture. Désespérée, Roxanne lui avait livré là un véritable cri du cœur. Ce matin, pendant que Sandrine se trouvait sous la douche, il avait lu en cachette le courriel au moins trois fois. Il s'était imaginé la voix de son ancienne amante en parcourant les mots qu'elle avait choisis. Toutefois, Christian savait qu'il associerait à jamais Roxanne à la mort de Juliette. Cette idylle ne pouvait pas durer, et c'était même impossible d'y penser. Le podiatre allait devoir trouver la façon de lui expliquer cela.

— Cherchez-vous quelque chose en particulier ? fit un homme sur sa droite.

Christian sursauta. Il se tourna alors vers un commis qui remplissait les bacs de piments. Il comprit qu'il devait vraiment avoir l'air perdu, figé ainsi devant la grande variété de laitues. Songeur, il se tenait là depuis combien de temps ? Une minute ? Deux ?

— Non, ça va, merci, lâcha Christian en prenant le premier paquet qui lui tomba sous la main.

— Bonne journée, monsieur ! lui souhaita l'employé qui s'attaqua aux tomates.

Le commis semblait très motivé par son travail. Et joyeux surtout, remarqua tout de suite Christian. Il l'envia quelques instants. Depuis quand n'avait-il pas souri, lui aussi ? Y parviendrait-il même à nouveau un de ces jours ? Christian donnerait tant pour retrouver une certaine légèreté. Ne serait-ce qu'une heure ou deux.

Il chercha alors Sandrine des yeux. Il la repéra au loin dans la section des produits laitiers. Elle aussi le regardait. Elle lui fit signe de se dépêcher.



Émilie cherchait la farine de seigle. Dans cette épicerie, ceux qui s'occupaient du classement dans les rangées changeaient toujours les produits de place.

— Le pire, c'est que c'est juste du marketing, expliqua-t-elle à Mégane. Ils font ça uniquement pour qu'on voie tout ce qu'ils tiennent en magasin.

Pour la dixième fois, Émilie consulta la liste qu'elle tenait entre ses mains afin de s'assurer qu'elle n'oubliait rien. Elle avait récemment constaté qu'elle avait beaucoup moins de mémoire qu'auparavant. Était-elle plus fatiguée à cause de la grossesse ? Était-ce relié à la mort de Juliette ? Elle préférait ne pas y penser.

— Maman, est-ce qu'on peut acheter ces biscuits-là ? lui demanda Mégane en lui faisant les beaux yeux.

Sa mère, tout en flattant son ventre légèrement rebondi, regarda la boîte que tenait la petite.

— Non, ma belle, répondit Émilie. C'est juste du sucre, ça. Choisis autre chose s'il te plaît. Et fais attention, il y a une dame qui veut passer juste derrière toi.

En se retournant trop rapidement, Mégane heurta le chariot de ladite dame. Cette dernière émit une sorte de grognement de mécontentement.

— Excusez-nous, déclara Émilie. Reste près de moi, Mégane.

Une fois qu'elles eurent enfin trouvé la farine, mère et fille poursuivirent leur chemin. Elles passèrent les deux allées suivantes sans rien prendre. Encore une fois, Émilie jeta un œil à la liste d'achats. *Merde ! J'ai oublié la crème.*

— Mégane d'amour, il faut qu'on revienne sur nos pas, j'ai oublié quelque chose.

Ce qu'elles firent. En tournant au bout de la rangée huit, le cœur d'Émilie s'arrêta net. *Sandrine*. La femme se trouvait dans la section des produits laitiers. Christian vint la rejoindre la seconde suivante. Ils n'eurent heureusement pas le temps de remarquer Émilie qui se fit toute petite.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman ? Pourquoi t'as arrêté d'avancer ?

Mégane n'avait pas encore vu le couple.

— Rien, ma chouette, répliqua mécaniquement sa mère. On va juste reculer un peu. Il faut qu'on prenne quelque chose par ici.

Sans regarder derrière elle, Émilie fit marche arrière. Son dos frappa le panier d'un autre client. Ou plutôt d'une autre cliente.

— Voyons, bâtard ! jappa la vieille dame de tout à l'heure. Vous regardez jamais où vous allez, vous autres ?

— Désolée, madame. Je...

— Dans la vie, on regarde où on va, trancha l'autre avant de disparaître à nouveau.

Émilie craignit que cette dispute attire les regards de Sandrine et Christian. C'était la toute première fois qu'elle les revoyait depuis le jour du drame. La jeune femme sentit un long frisson lui parcourir l'échine.

— Maman, t'es-tu correcte ? s'inquiéta Mégane. On dirait que tu vas être malade.

Dans la tête d'Émilie, les idées partaient dans tous les sens. S'ils devaient tomber nez à nez, qu'allait-elle bien pouvoir leur dire ? « Je suis vraiment désolée pour ce qui s'est passé ? » C'était complètement absurde. Elle ne pouvait rien dire. Et les ignorer serait encore pire advenant qu'ils aient à se faire face. Émilie aurait tant aimé que Thomas soit avec elles en ce moment. Si elle s'écoutait, elle laisserait sa commande en plein milieu de cette allée, prendrait la main de sa fille et fuirait vers la sortie. Le plus loin possible de ce couple. Jamais Émilie n'oublierait l'image de Sandrine tentant d'étrangler Mégane dans leur propre cour arrière. Cette femme avait beau avoir été extrêmement perturbée au moment de l'attaque, l'idée qu'elle recommence n'avait jamais quitté l'esprit d'Émilie.

— Est-ce que tu m'aiderais à trouver des pois chiches, ma belle Mégane ?

Émilie devait tuer le temps. S'il le fallait, sa fille et elle resteraient dans cette rangée pendant des heures. Elles n'en sortiraient qu'une fois qu'elle serait assurée que Sandrine et Christian avaient bien quitté les lieux.

— Je pense que je les ai, maman ! jeta Mégane, tout heureuse.

— Parle moins fort, ma chérie, rebondit sa mère en regardant derrière elle pour la énième fois, effrayée à l'idée de voir arriver les parents de Juliette après avoir reconnu la voix de Mégane.

Un éclair traversa alors la conscience d'Émilie. *Est-ce qu'ils voient ma fille comme une meurtrière ?* Elle ne s'était jamais posé cette question. Émilie ignorait totalement comment Sandrine et Christian percevaient Mégane désormais. Les deux couples n'avaient jamais eu l'occasion d'en discuter. Le fait de les avoir vus en chair et en os provoqua un paquet de réflexions chez Émilie.

— C'est bien des pois chiches, confirma sa fille en lisant tranquillement l'étiquette. Regarde.

— C'est pas ceux-là que je cherche, prétendit sa mère en faisant semblant de chercher elle aussi. Peux-tu continuer à fouiller s'il te plaît ? Je reviens dans deux secondes. Je te laisse le chariot.

Émilie se rendit au bout de l'allée. Coup d'œil à gauche. Coup d'œil à droite. Le couple avait disparu de la section des produits laitiers. *Ils sont peut-être en train de payer ? Leur panier avait l'air pas mal plein.* Elle supposa qu'ils avaient probablement terminé leurs emplettes. Au pas de course, Émilie slaloma entre les clients afin d'aller au bout de la rangée suivante. Celle-ci aboutissait sur les caisses. Arrivée à destination, à moitié cachée derrière une étagère de boissons gazeuses, Émilie scruta les gens qui patientaient en ligne. Elle les aperçut enfin et bondit en voyant que Sandrine l'observait également. Les yeux noirs de la mère de Juliette étaient plantés directement dans ceux d'Émilie. Cette dernière fit volte-face et s'engouffra dans la rangée par laquelle elle était arrivée. *Oh mon Dieu ! On dirait qu'elle le savait que je la suivais.* C'était réellement l'impression qu'Émilie avait ressentie. Elle eut envie de vomir. Elle posa une main sur une tablette pour s'y appuyer. Après quelques secondes, elle se ressaisit et alla rejoindre Mégane, qui cherchait toujours l'autre marque de pois chiches.

— J'en trouve pas d'autres, maman. Y a vraiment juste ceux-là.

Émilie avait du mal à respirer, et sa fille remarqua tout de suite que quelque chose clochait.

— T'es vraiment bizarre aujourd'hui.

— Ça va, ma puce. Inquiète-toi pas pour moi. Ça va être correct. On va prendre cette sorte-là. Merci.

Elles terminèrent l'épicerie en prenant leur temps. Émilie ne cessait de surveiller ses arrières.

— C'est long, se plaignit la petite. Pourquoi on marche aussi lentement ?

— Je veux juste être sûre de rien oublier. Sois patiente, OK ?

Émilie voulait simplement être certaine que le couple avait bien quitté l'établissement avant qu'elle et Mégane n'atteignent les caisses. Afin d'acheter la paix, la jeune femme accepta que sa fille mange une galette au sarrasin et chocolat.

— Merci, maman !

— Tu laisseras l'emballage vide dans le panier pour qu'on le paye.

Sachant dorénavant que Sandrine et Christian faisaient leurs courses ici, Émilie décida qu'elle ne remettrait plus jamais les pieds dans cette épicerie.



Christian rangeait les sacs dans le coffre arrière de la voiture. Sandrine l'aidait, et visiblement, elle prenait tout son temps. Elle était très étrange depuis quelques minutes. Déjà peu bavarde depuis le début de la journée, elle venait de plonger dans un mutisme absolu. Christian n'osa lui demander si quelque chose n'allait pas. *Ça va se virer contre moi, je suis sûr.*

— Je vais porter le panier à l'entrée, fit-elle.

Christian avait envie de lui dire qu'elle n'avait qu'à le laisser dans l'abri prévu à cet effet, mais il s'abstint de tout commentaire.

Elle revint une minute plus tard, tandis qu'il attendait, adossé à l'auto, le regard perdu dans la montagne Saint-Hilaire.

— Je vais conduire, lança Sandrine.

D'abord étonné, Christian n'y vit pas d'objection. Habituellement, quand ils étaient ensemble, il était toujours celui qui prenait le volant. Son épouse lui apprit qu'elle devait passer à la SAQ avant de rentrer à la maison.

— Un détour de rien du tout, conclut-elle.

À nouveau, aucune objection de la part de Christian qui boucla sa ceinture. Il ne se rappelait pas la dernière fois qu'il s'était assis du côté passager dans son propre véhicule. Sandrine paraissait très calme. Presque sereine. Elle semblait bouger au ralenti. Son mari se demanda bien quelle mouche l'avait piquée. Lentement, elle inséra la clé dans le contact sans pour autant démarrer le moteur. Contre toute attente, elle alluma la radio et chercha un poste qui diffusait de la musique. Son choix s'arrêta sur une vieille chanson rock interprétée par les Rolling Stones.

— Je l'ai toujours aimée, celle-là, fit Sandrine en reconnaissant tout de suite le refrain.

— On part pas ? s'essaya Christian, médusé par le comportement de sa femme.

Et depuis quand aime-t-elle ce genre de musique ? s'étonna-t-il.

— Pas tout de suite, lui répondit-elle. Je veux d’abord finir d’écouter la chanson. Ça fait des années que j’ai pas entendu ça.

Christian réaliserait plus tard que, tout comme Émilie, Sandrine ne faisait qu’étirer le temps.



La caissière remercia Émilie avant de lui remettre une copie de la facture.

— Bonne journée, fit l’employée.

— Merci, toi aussi.

Encore dans tous ses états, Émilie poussa le panier en direction de la sortie. Elle avait envie de téléphoner à Thomas pour lui annoncer qu’elle avait vu les parents de Juliette à l’épicerie, mais elle se ravisa. Elle le lui dirait plutôt à son retour du travail. De toute façon, il était préférable que Mégane n’entende pas leur conversation. Ils n’en parleraient qu’une fois que la petite serait couchée. Heureusement, Mégane n’avait pas vu Sandrine et Christian. Émilie se demandait bien comment elle aurait réagi sinon. Serait-elle allée les voir ? *Non. Bien sûr que non.* Sandrine s’en était tout de même prise à elle en tentant de l’étouffer. Ce n’était pas un truc banal qu’un enfant oubliait du jour au lendemain.

— Qu’est-ce que tu vas faire pour le reste de l’après-midi, toi ? lui demanda Émilie, pour se changer les idées, au moment où s’ouvrirent les portes coulissantes menant vers la sortie.

— J’sais pas.

Une fois à l’extérieur, Émilie balaya des yeux le stationnement. Aucune trace de Sandrine ou de Christian.

— J’vais peut-être aller voir Sarah quand elle va revenir de son camp de jour, continua Mégane en prenant une bouchée de son énorme biscuit que sa mère l’avait autorisée à déballer à l’intérieur.

Émilie avait longuement hésité à proposer aux parents de Sarah de garder leur enfant un jour ou deux par semaine pendant l’été. Cela aurait permis à la petite de prendre une pause de son camp de vacances, et Mégane se serait retrouvée avec une amie avec qui jouer. Or, elle avait vite

abandonné l'idée. Après la noyade de Juliette, plus aucun parent digne de ce nom n'oserait confier sa progéniture à Émilie.

— Ouf, il fait chaud, se plaignit Mégane.

— Ç'a l'air pire que c'est parce qu'on sort de l'air climatisé. Regarde comme c'est beau.

La montagne était splendide. Le soleil la rendait rougeoyante. Émilie ralentit la cadence pour l'observer un bref instant. Dès les premiers jours de son arrivée dans la région, elle s'était mise à la peindre. Or, depuis le drame, elle n'avait presque plus touché à ses pinceaux. *Il faudrait que je m'y remette. Vraiment. Ça m'aiderait.*

Du coin de l'œil, elle s'aperçut que Mégane s'était éloignée d'elle.

— Reviens vers moi, ma chouette, lança-t-elle à sa fille. C'est un stationnement et il y a plein d'autos. En reculant, il y en a qui peuvent ne pas te voir...

Le son d'un moteur rugissant la fit taire. La seconde suivante, le danger apparut, fonçant droit vers eux, Mégane en première ligne.

— MÉGANE !!!

Avant même qu'Émilie ne puisse réagir, il était déjà trop tard.



Quand Sandrine les vit sortir de l'épicerie, elle lança enfin le moteur. La chanson des Rolling Stones n'était pourtant pas encore terminée. Mick Jagger scandait : « *Brown sugar ! How come you taste so good ?* » Elle embraya et enfonce la pédale de l'accélérateur au fond.

— Sandrine, qu'est-ce que tu fais ? s'alarma Christian à ses côtés. Y a plein de monde ! Ralentis !

À vive allure, la voiture bondit en direction de l'entrée de l'établissement. Sandrine avait barré ses yeux sur sa cible, tel un chasseur à la mire de son fusil.

— Tu vas tuer quelqu'un, stop ! Arrête tout de suite !

Christian les reconnut à la dernière seconde. Ce fut Mégane qu'il vit en premier. Sans même réfléchir, il agrippa le volant pour le faire dévier de sa

trajectoire, mais sa femme le tenait si fermement qu'il n'y arriva pas.

— Sandrine, non ! hurla-t-il. Non !

Le crissement des pneus sur l'asphalte se mêla aux cris d'épouvante.

— MÉGANE !!! cria une voix suraiguë.

La voiture freina juste à temps, à la milliseconde près. Sandrine et Christian furent projetés vers l'avant, stoppés rudement par leur ceinture de sécurité. De l'habitacle, on ne voyait que le dessus de la tête de l'enfant. Elle était tombée ; Émilie était déjà penchée sur elle, la tâtant partout.

En quelques secondes, une dizaine d'individus encerclèrent la scène, dont certains employés de l'épicerie, probablement alertés par le bruit.

— Est-ce qu'elle va bien ? demanda une cliente, affligée.

La petite ne semblait pas blessée. Uniquement traumatisée. Du moins, c'était l'impression qu'avait Christian. *Dieu merci*. Il vit alors Mégane se relever, aidée par sa mère.

Retenant son souffle, il se tourna vers sa femme. Celle-ci regardait droit devant elle, les mains toujours soudées au volant. Elle ne semblait ni affolée ni désorientée. À la voir ainsi, on aurait pu croire qu'elle était en train de patienter à un feu rouge.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Sandrine ? fit-il dans un murmure en coupant le son de la radio. T'es complètement débile ou quoi ?

Aucune réponse. Toujours cet air détaché de la part de sa femme. Le podiatre sortit enfin de la voiture et s'approcha d'Émilie et de sa fille, laissant sa portière grande ouverte. Le regard haineux des badauds lui brûla la peau.

— Je suis tellement désolé, commença-t-il. Est-ce qu'elle est correcte ? Je sais pas où est-ce que Sandrine avait la tête.

Émilie leva la tête vers Christian, les joues baignées de larmes, avant de ramener ses yeux vers Sandrine.

— Ostie de folle ! vociféra-t-elle à l'intention de cette dernière. Va te faire soigner ! T'as failli la tuer ! C'est ça que tu voulais, hein ? DIS-LE !

Sandrine la regardait sans broncher.

Un homme dans la cinquantaine ordonna à cette dernière de sortir du véhicule, suggérant par ailleurs que quelqu'un retire les clés du contact

avant que l'envie de recommencer ne reprenne à ce danger public.

— Ça a pas de bon sens, rouler vite comme ça dans un *parking*, grommela un autre individu, qui ignorait les réelles intentions de la conductrice.

Contrairement aux vitres de la voiture de Sandrine, celles de Christian n'étaient pas teintées. Tous pouvaient donc voir la jeune femme à l'intérieur, fixant le vide de ses pupilles noires. Elle avait l'air de se trouver sur une autre planète.

Paniqué et ne sachant trop comment se comporter devant tous ces gens, Christian s'approcha davantage d'Émilie et de sa fille. Il se voulut rassurant et demanda s'il pouvait faire quelque chose. Même s'il était loin de porter ces deux-là dans son cœur – il les tenait toujours responsables de la mort de Juliette –, Christian n'avait jamais souhaité en arriver là.

— Je peux vous aider à regagner votre voiture ? proposa-t-il en touchant l'épaule de Mégane.

— Touche-la pas, toi ! pesta Émilie qui tremblait encore. J'veux pu jamais vous voir ! C'tu clair ?

Christian leva les deux mains devant lui, signifiant qu'il ne leur voulait aucun mal et qu'il respectait sa décision. Il ne répondit rien. Un homme arborant une moustache poivre et sel suggéra à Émilie de porter son panier jusqu'à son auto. Ce qu'elle accepta.

— Méchante malade, ça, pesta quelqu'un dans la petite foule qui se dispersait déjà.

Christian reprit place auprès de sa femme. Une larme roula le long de la joue de Sandrine. Il se permit de poser une main sur sa cuisse.

Le masque de son épouse se fissura enfin, puis elle éclata en sanglots.

14

Il était près de dix-neuf heures. Un policier se trouvait dans le portique de la maison. Thomas et Émilie avaient porté plainte à la police en fin d'après-midi. L'homme revenait d'ailleurs de chez Sandrine et Christian.

— Donc, si je comprends bien, vous pouvez rien faire ? s'objecta Thomas. Voyons, ç'a pas d'allure. Elle aurait pu tuer notre fille. Il paraît qu'elle roulait à peu près à soixante kilomètres à l'heure dans le stationnement.

— Et c'était clair qu'elle voulait nous passer dessus avec son auto, rajouta Émilie encore sous le choc. Je l'ai vu dans ses yeux. Elle savait qu'on était dans l'épicerie et elle nous attendait dehors.

— Elle nous en veut encore pour ce qui est arrivé à sa fille, c'est sûr, renchérit Thomas pour valider ce qu'Émilie disait. Même si c'était un accident.

Plus tôt, il avait rappelé au policier que Sandrine avait voulu étrangler Mégane deux mois plus tôt.

— Le mieux qu'on peut faire pour l'instant, leur expliqua l'homme d'une petite quarantaine d'années, c'est de demander une injonction lui interdisant de s'approcher de votre enfant.

— Vous pouvez vraiment pas faire plus que ça ? s'essaya Thomas. On habite le même quartier et...

L'agent lui rappela que pour l'instant, rien ne prouvait que cette Sandrine avait fait par exprès en fonçant vers eux. Et cette dame n'avait aucun antécédent judiciaire.

— On ne peut pas la jeter en prison pour ce qui est arrivé cet après-midi. C'est sa parole contre la vôtre même si je comprends très bien votre position, précisa l'homme en toisant Émilie. Sandrine dit que dans le

stationnement, elle ne sait pas ce qu'il lui est passé par la tête. Elle dit qu'elle était comme dans la lune. Je sais que c'est grotesque comme explication, mais...

— C'est n'importe quoi ! s'agita Émilie.

— Comme je vous le disais, je n'aurai aucun problème à faire accepter une injonction étant donné qu'elle s'en est déjà pris à votre fille par le passé. C'est vraiment le mieux qu'on peut faire. À partir de là, si jamais elle ose encore s'approcher de Mégane ou de votre maison, vous nous appelez tout de suite. C'est comme ça qu'on va ramasser des preuves et on pourra aller plus loin dans nos démarches.

Thomas soupira. Émilie se mit à pleurer, hochant la tête de gauche à droite, n'en croyant pas ses oreilles.

— Je voudrai plus jamais la laisser sortir toute seule, larmoya-t-elle. Je veux pas vivre cette vie-là, moi.

Silence.

— D'ailleurs, elle est où, là, Mégane ? s'inquiéta-t-elle alors.

— Dans sa chambre, la rassura Thomas calmement.

L'homme leur tendit sa carte.

— Je vous tiens au courant des procédures. En attendant, s'il y a quoi que ce soit, vous me téléphonez, c'est d'accord ?

Thomas fit signe que oui, outré que Sandrine s'en sorte aussi facilement. Avant de franchir la porte, le policier pointa de son doigt le ventre arrondi d'Émilie.

— C'est pour quand ?

— Février prochain, s'entendit-elle répondre.

— Félicitations. Ma femme est due pour décembre. C'est notre deuxième, à nous aussi. Au revoir.

— Au revoir.

Thomas ferma derrière l'homme. Enfin seuls. Émilie vint se coller à lui. Avec tout ce qu'ils vivaient depuis leur déménagement ici, elle en oubliait parfois qu'ils auraient bientôt un deuxième enfant à élever. L'image de Sandrine sillonnant les rues du voisinage à leur recherche traversa son esprit. À cette pensée, l'estomac d'Émilie se noua.



Pour la centième fois, Sandrine expliqua à Christian qu'elle ne savait pas ce qu'il lui avait pris dans le stationnement. Et non, ce n'était aucunement prémédité, répétait-elle.

— Il y avait trop de monde dans l'épicerie et ça m'a rendue folle. Je sais pas pourquoi j'ai roulé aussi vite. C'est peut-être mes médicaments. Je vais en parler à mon médecin. Je suis censée le voir justement.

— Mais pourquoi tu voulais finir la chanson qui passait à la radio, d'abord ? Tu les attendais, avoue-le.

— Tu m'énerves ! Je savais même pas qu'elles étaient à l'intérieur, prétendit Sandrine avec acharnement. Les avais-tu vues, toi ? Non. Et je te rappelle que j'ai freiné. Si j'avais vraiment voulu lui faire du mal, elle serait déjà morte à l'heure où on se parle.

L'espace d'un instant, un infime sourire se dessina sur ses lèvres.

Christian le remarqua et passa à un cheveu de lui dire qu'elle était profondément malade. Il comprenait dorénavant que dans la voiture, s'il ne l'avait pas sommée d'arrêter, elle n'aurait probablement jamais levé le pied de l'accélérateur. À la dernière seconde, Christian l'avait en quelque sorte ramenée à la raison. Même si depuis cet incident, une petite voix tentait de le convaincre du contraire, le podiatre saisissait à présent que son épouse avait réellement eu l'intention d'assassiner Mégane Cartier. *Tabarnac*. Sandrine avait bien berné ce policier, tout à l'heure, en pleurant comme une Madeleine.

Choqué, Christian quitta le salon et alla se servir un verre de bourbon. Il n'avait pas touché à cette bouteille depuis plus d'un an, mais c'était exactement ce dont il avait besoin en ce moment. Il se retira ensuite dans son bureau, avec sa bouteille.



À la suite de ce qui s'était produit, les parents eurent une longue conversation avec leur fille avant de la mettre au lit. Ils lui répétèrent qu'en

aucun cas, elle ne devait s'approcher de la maman de Juliette.

— Elle est malade dans sa tête. Ça va pas bien là-dedans, lui dit Thomas en tapant de son index l'une de ses tempes. Et si jamais tu la vois ou si elle essaie de te parler, il faut absolument que tu nous le dises, OK ?

— D'accord.

Quand Mégane fut couchée, Thomas s'assit à la table de cuisine. Il tenait entre ses mains une tasse de café tiède. Émilie tournait nerveusement autour de lui. Elle cracha enfin le morceau.

— J'veux pu rester ici, dit-elle. Je veux déménager.

Le ton était sans équivoque. Thomas soupira bruyamment. Il s'y attendait un peu. Émilie avait frôlé le sujet tout à l'heure. Alors, il ne put s'empêcher de rappeler à sa blonde qu'ils n'étaient dans cette maison que depuis trois mois.

— Il y a des boîtes qu'on a même pas encore déballées.

— Raison de plus pour les laisser comme ça, répliqua Émilie. Elles seront déjà prêtes pour notre départ. J'ai trop peur, Thomas.

Celui-ci repoussa sa tasse et se leva. Il fit les quelques pas le séparant d'Émilie et la prit par les épaules.

— Si c'est vraiment ce que tu veux, on le fera, mais dis-toi qu'elle pourra plus s'approcher de Mégane. Jamais. Techniquement, si on la croise à quelque part, elle sera obligée de quitter les lieux. Elle sait qu'on peut appeler la police.

— C'est pas une vie, ça ! s'emporta-t-elle. On habite dans le même coin. On va passer notre temps à la voir partout. À être méfiants. Serais-tu à l'aise, toi, de laisser la petite se promener en bicycle dans le quartier en sachant que cette folle-là peut rouler dessus n'importe quand ?

Les yeux de Thomas s'embuèrent. Une image s'imprima dans sa tête à la suite de ce que venait de prononcer sa blonde.

— Tabarnac !

Ce fut le seul mot qui parvint à franchir ses lèvres. Émilie avait raison. Ils ne pouvaient vivre dans cette terreur. Sandrine était instable – elle l'avait bien prouvé tout à l'heure –, et le risque était trop élevé. La sécurité de Mégane était leur priorité.

— Il faut qu'on parte d'ici, se borna à répéter Émilie.

— Tu me l'as déjà dit. J'ai pas besoin de l'entendre mille fois.

Thomas était tiraillé. Vendre cette demeure alors qu'il venait tout juste d'y emménager ne faisait pas du tout partie de ses plans. Surtout qu'il venait d'y faire énormément de travaux. Il savait déjà que sa blonde lui dirait qu'ils auraient justement un meilleur prix grâce à cela. Quand Émilie avait un plan, elle devenait la meilleure pour argumenter. Elle aurait réponse à toutes les questions.

— Si on part, ça veut dire que Mégane va encore devoir changer d'école, lui fit-il remarquer, découragé. Il faut penser à ça aussi.

— Même si c'est un peu plus loin, on peut quand même s'organiser avec la direction pour qu'elle finisse son primaire à cette école-là, s'empressa de répondre Émilie qui avait également songé à cette possibilité. Je suis sûre qu'ils vont comprendre.

— Déjà qu'on a eu toutes les misères du monde à trouver cette maison-là, lança Thomas en levant les bras. Il va falloir recommencer à faire des recherches. Ostie que ça me tente pas.

Il s'approcha alors de l'armoire où se trouvaient les briquets et autres accessoires pour la fondue. Il s'étira et en sortit un paquet de cigarettes. Il fumait très rarement. La fin de semaine parfois ou lorsqu'il était stressé. Comme en ce moment.

— Je sors prendre l'air, *babe*. Ça va me faire décompresser un peu, jeta-t-il en agitant le paquet.

Il s'arrêta, la main sur la poignée, et se tourna vers Émilie.

— Si j'avais cette femme-là devant moi en ce moment, rajouta-t-il, je pense que je répondrais plus de mes actes.

Quand Thomas ouvrit la porte, Elvis se faufila entre ses jambes. L'animal devait penser qu'on l'amenait faire une marche. Il allait être déçu lorsqu'il apercevrait son maître s'asseoir mollement sur une chaise pour produire cette drôle de fumée avec sa bouche.

— Je comprends, répondit Émilie en regardant sortir Thomas, sachant d'avance que son homme avait besoin d'être seul.

Elle était tout de même soulagée de voir que Thomas n'était pas totalement contre l'idée de partir. Il était fâché, mais il allait finir par entendre raison. S'il avait besoin de prendre l'air en solitaire, cela signifiait qu'il voulait justement réfléchir. Il verrait vite que l'unique solution qui s'offrait à eux était de s'éloigner à tout jamais de leur ennemie.

OceanofPDF.com

15

Samedi matin. Les rideaux étaient toujours fermés. Seul le plafonnier émettait une faible lueur dans le salon. Les jambes allongées, Roxanne était assise de côté sur le divan. Son ordinateur portable était posé sur ses genoux.

— Tu peux pas me faire, ça, renifla-t-elle, troublée par sa lecture.

La jeune femme était en train de lire la réponse de Christian à la suite du courriel qu'elle lui avait envoyé la veille. Courriel dans lequel elle avait laissé parler son cœur. Elle n'arrivait pas à croire à ce qu'elle avait sous les yeux en ce moment. Il lui faisait carrément ses adieux. Il était incapable de se pardonner ce qu'il avait fait ce jour-là, disait-il dans un très long message. Roxanne parcourut les derniers mots avec l'espoir que Christian changerait finalement d'idée. Qu'il reviendrait sur sa décision.

Roxanne, sache que les moments que j'ai passés avec toi furent merveilleux. Les sentiments que j'ai éprouvés à ton égard étaient sincères. N'oublie jamais ça. Nous nous sommes rencontrés par accident et par effet miroir, c'est justement un horrible accident qui aura mis fin à notre relation. S'il te plaît, ne m'en veux pas. Ça ne devait pas se passer comme ça. Je dois te laisser partir. Je suis certain que tu vas rencontrer quelqu'un de merveilleux. Comme toi. C'est ce que tu mérites, crois-moi. Je ne suis plus l'homme qu'il te faut. Je ne serai plus jamais l'homme que tu as connu. Écrire ce message est présentement très difficile pour moi. S'il te plaît, respecte ma décision. Christian

Roxanne déglutit. Sa respiration se fit haletante. Ses doigts tremblaient sur le clavier. Du revers de la main, elle refusa cette explication.

— Non !

Elle devait réagir. Christian ne voyait plus clair. Il avait besoin d'aide, et elle était la seule dans toute cette histoire à avoir la tête froide.

Impulsivement, elle se mit à taper sa réponse.



Sandrine se trouvait dans la cour arrière. Christian ignorait ce qu'elle y faisait. Depuis leur dispute d'hier, ils s'étaient à peine adressé la parole. Réfugié dans son bureau, le podiatre lisait le nouveau courriel que venait de lui envoyer Roxanne. Il était étrange pour lui de communiquer avec elle de cette façon. Tout le temps qu'avait duré leur idylle, ils ne s'étaient envoyé que des textos. Comme si une rupture réclamait soudainement une façon plus solennelle de s'écrire. Mécontent, Christian se tortilla sur sa chaise.

— Je t'ai demandé de respecter ma décision, grommela-t-il à voix basse. Qu'est-ce que tu comprends pas là-dedans ?

Roxanne était en train de l'implorer de venir habiter chez elle. Ils pourraient même trouver un condo plus grand si tel était le souhait de Christian. Ce dernier fixa le plafond de la pièce, comme si une solution à son problème pouvait y être écrite.

— Calvaire, soupira-t-il.

Il se rendit compte que maintenant, il avait davantage peur de Roxanne. Il la savait beaucoup plus accrochée à lui que lui à elle. Et son message le confirmait. Jusqu'où irait-elle pour ne pas le perdre ? Du fond de ses tripes, il craignait que Roxanne ne vende la mèche. Qu'elle le dénonce à Sandrine, croyant qu'il s'agissait de la chose à faire pour que leur véritable union puisse enfin voir le jour. Voilà pourquoi il ne devait pas la brusquer. *Qu'est-ce qu'il faut que je lui dise de plus pour lui faire entendre raison ?* Il relut le courriel de Roxanne, à la recherche d'inspiration. Avant même qu'il n'entende les pas de Sandrine dans le corridor, la porte s'ouvrit avec fracas.

— Ça fait cinq minutes que je t'appelle, lui reprocha sa femme. Qu'est-ce que tu fais ? Tu m'entendais pas ?

Paniqué à l'idée qu'elle voie l'écran, il tapota vivement la souris de l'ordinateur et ferma la fenêtre de navigation.

— Euh... Non... bredouilla-t-il. Je devais être dans la lune.

— Qu'est-ce que t'as ? T'as bien l'air nerveux.

Christian était certain que Sandrine devait entendre son cœur battre tellement il cognait vite et fort dans sa poitrine.

— J’ai rien. Je suis fatigué, c’est tout, inventa-t-il. T’as besoin de moi ?

Le podiatre tentait de se donner une contenance. Il se releva de sa chaise et s’approcha de Sandrine, soudainement rempli de bonnes intentions, alors que ce matin même, il arrivait à peine à lui parler. Pendant une fraction de seconde, sa femme le toisa avec suspicion avant de lui confirmer qu’en effet, elle avait besoin de son aide à l’extérieur.

— Il faut déplacer le bac de jardinage et il est plein de terre. J’y arrive pas. Je suis tannée de le voir traîner là.

— OK, allons-y, fit Christian en invitant Sandrine à quitter son bureau. Je vais te donner un coup de main.

En sortant, elle se retourna et jeta un bref coup d’œil à l’ordinateur de son mari.



Christian avait besoin d’un diable, car le bac dont parlait Sandrine était beaucoup trop lourd et il se trouvait dans le fond de la cour. Même avec l’aide de sa femme, il n’avait pas été en mesure de le déplacer ne fût-ce que d’un centimètre.

— Je reviens dans deux secondes, souffla-t-il en prenant la direction du cabanon.

— Tu apporteras une paire de gants en même temps.

Christian avait fini par s’habituer au manque de civisme de Sandrine. La dernière fois qu’elle lui avait dit « s’il vous plaît » ou « merci » datait de l’époque où Juliette était encore en vie. Il repensa alors à l’irruption de son épouse dans son bureau. Il était encore estomaqué de ne pas l’avoir entendue arriver. Il aurait été absurde qu’il se fasse prendre de cette façon alors qu’il avait mené une véritable double vie pendant près de six mois. *Là, il va falloir que Roxanne comprenne et arrête de m’écrire.*

Christian ouvrit la porte de la cabane de jardin. Ce qu’il cherchait était caché tout au fond. Il devait sortir la tondeuse et déplacer les deux escabeaux. L’opération ne lui prit finalement que quelques minutes. Quand il vint rejoindre Sandrine, elle n’était plus dans la cour arrière.



Sandrine grimpa en vitesse l'escalier menant au bureau de son mari. Elle devait en avoir le cœur net. C'était plus fort qu'elle. Quand elle était venue le voir quelques minutes plus tôt, Christian semblait terrifié. Elle avait l'impression qu'il lui cachait quelque chose. *Mais quoi ?* Elle s'installa alors devant l'écran et vit que le navigateur Internet était toujours ouvert. Dans l'empressement, Christian n'avait fait que réduire la fenêtre. *Sur quel site t'étais pour être aussi nerveux de me voir débarquer ?* Sandrine cliqua sur l'icône de Chrome et tomba sur un courriel ouvert. L'expéditeur – ou plutôt l'expéditrice – était roxanne89@gmail.com.

— C'est qui, ça ? marmonna-t-elle.

Sandrine parcourut des yeux le message. Elle s'aperçut qu'il était en fait le troisième ou quatrième d'une série d'échanges entre Christian et cette Roxanne. Elle décida de remonter au début.

La Terre cessa de tourner à cet instant précis.



Christian appela Sandrine à plusieurs reprises. Il délaissa le diable sur la pelouse et alla à l'avant. Il vérifia aussi les deux côtés de la maison.

— Sandrine ? T'es où ? fit-il à voix haute.

Cette fois, une alarme retentit dans son cerveau. Christian courut en direction de la maison, pressentant le danger. Quelque chose en lui le sommait de se dépêcher. Il ouvrit la porte-patio sans prendre la peine de la refermer. La maison était silencieuse. Il fonça au premier étage. En arrivant face à son bureau, il vit Sandrine assise devant l'ordinateur. Il ne se souvenait plus si, dans l'énervement, il avait fermé ou non la fenêtre de navigation. Son épouse se tourna vers lui, le visage métamorphosé par la haine. Le podiatre saisit immédiatement que Sandrine savait. Nul besoin de mots avec pareil regard. Elle se rua sur lui avant même qu'il ne puisse réagir. Elle le poussa avec une telle violence que ses pieds s'entremêlèrent.

Il tomba à la renverse, Sandrine sur lui. Celle-ci le frappa au visage à de multiples reprises.

— T'étais avec cette fille-là le jour où notre fille s'est noyée ! J'vais te tuer, Christian Soulanges !

— Sandrine, non ! Arrête !

Après maintes tentatives, il finit enfin par saisir le poignet droit de sa femme. Il réussit alors à s'extirper de sa fâcheuse position. Il se releva et, en s'appuyant au mur, s'éloigna de quelques pieds.

— Laisse-moi te parler, Sandrine, osa-t-il en se relevant péniblement. Je...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase qu'elle le poussa dans l'escalier. La main de Christian tenta d'agripper la rampe. En vain. Il dévala les marches à reculons et perdit pied. Sa tête percuta de plein fouet le linoléum du rez-de-chaussée. Sonné, il ouvrit les yeux. Sa vision embrouillée mit quelques secondes à retrouver sa netteté. Il repéra vite Sandrine. Elle se trouvait toujours au premier étage, face à lui. Elle avait maintenant une paire de ciseaux entre les mains.

— T'as inventé l'histoire de l'urgence à la clinique pour pas perdre la face, vociféra-t-elle, le visage inondé de larmes. Comment t'as pu oser faire ça ? Dans le fond, pendant que Juliette mourait, t'étais en train de baiser. Tu... J'arrive pas à...

Christian comprit qu'elle avait tout lu. Dans leur échange de courriels, il avait longuement expliqué à Roxanne qu'il s'en voudrait jusqu'à sa mort d'être allé chez elle ce jour-là.

— Comment peux-tu encore vivre après ça, Christian ?

Cette fois, la voix de Sandrine était différente, comme si quelqu'un d'autre parlait à sa place et qu'elle ne faisait que bouger les lèvres. Non sans douleur, Christian se remit debout et s'adossa sur l'îlot central, encore étourdi par sa chute. Sa femme posa un pied pour descendre d'une marche, le regard totalement absent. Le fait qu'elle soit allée chercher ces ciseaux ne laissait rien présager de bon. Elle descendit tranquillement vers lui. Christian cherchait quelque chose à dire pour sa défense, mais rien ne lui

vint à l'esprit. Qu'avait-il à dire ? Absolument rien. Sandrine connaissant dorénavant son secret, il ne valait pas mieux que mort.

— C'est pas juste Juliette que t'as laissée mourir, cracha Sandrine. Tu viens de me tuer, moi aussi.

— Écoute, on peut se parler calmement, s'essaya-t-il.

À nouveau, son épouse se jeta sur lui avec la vitesse d'un fauve. Il esquiva de justesse la lame qui finit sa course sur le comptoir de l'îlot. À l'aide de son épaule, il en profita pour pousser Sandrine à son tour. Pour Christian, il n'y avait plus de doute : elle n'avait pas l'intention de le laisser sortir d'ici vivant. En boitant, il se hâta vers la sortie, mettant la main sur ses clés au passage.

— Où est-ce que tu vas, maudit lâche ? hurla Sandrine dans son dos.

Il ferma la porte au nez de sa femme juste à temps. La douleur à sa tête était insupportable. À l'aide de la manette, avec des gestes nerveux, il réussit à déverrouiller sa voiture à distance. Le couple d'en face était assis sur leur galerie. L'homme leva la main pour le saluer, mais la rabaissa rapidement. Il dut comprendre que quelque chose n'allait pas chez ses voisins.

— Christian ! Reviens ici ! jappa Sandrine en courant vers lui.

Le podiatre démarra le moteur et enclencha la marche arrière. La seconde suivante, son épouse arriva à sa hauteur alors que le véhicule se trouvait dans la rue. Avec rage, elle frappa la porte du côté passager en hurlant des choses incompréhensibles. Christian vit qu'elle laissait des traces de sang contre la vitre. Sans doute s'était-elle coupée avec les ciseaux. Il réaliserait plus tard qu'il s'agissait plutôt de son propre sang à lui qu'elle avait sur ses mains. Elle avait sévèrement blessé Christian au visage durant la première attaque dans le bureau. Il appuya sur la pédale de l'accélérateur, tous les sens en alerte. Dans l'un des miroirs de côté, il vit Sandrine en plein milieu de la chaussée, le souffle haletant et les bras pendant de chaque côté de son corps. Les voisins vinrent immédiatement à sa rencontre. Allait-elle leur avouer le monstre qu'il était ?

Au bout de la seconde avenue, Christian gara son auto sur le côté. Impossible pour lui de conduire dans cet état. Du revers de la main, il donna

un violent coup sur le rétroviseur, ne voulant plus voir son reflet.

Alors il se mit à pleurer de façon incontrôlable.

OceanofPDF.com

16

Peu de temps après l'heure du dîner, Heidi décida, à la dernière minute, de rendre visite à sa sœur Roxanne. Elle amena avec elle son petit garçon, Félix. Ce dernier demanda à écouter la télé dans le salon de sa tante tandis que les femmes en profitèrent pour papoter sur la terrasse arrière du condo. Heidi tenta de savoir quelle mouche avait piqué Roxanne. Celle-ci n'avait presque pas parlé à son neveu, alors qu'à l'habitude, ces deux-là étaient les meilleurs amis du monde. De plus, sa jeune sœur avait le regard fuyant. Signe que quelque chose la tracassait.

— T'es sûre que ça va, Rox ?

— Ben oui, je te dis, mentit l'autre. Je suis brûlée, je travaille trop. Il faudrait que je dorme genre vingt-quatre heures en ligne.

Roxanne ne voulait pas embêter son aînée avec ses histoires de cœur. Elle avait pris la décision de tout garder pour elle. Au cours des deux derniers mois, elle avait même été incapable d'avouer à sa sœur que son amant avait perdu sa fille alors qu'il se trouvait chez elle. Elle avait trop honte. *Si j'ai la tête ailleurs aujourd'hui, c'est parce que t'avais raison*, avait envie de lui dire Roxanne. Christian avait été catégorique dans son dernier message : il ne laisserait jamais sa femme. D'ailleurs, il n'avait toujours pas répondu au dernier courriel de Roxanne. S'il n'y répondait pas, elle ignorait encore ce qu'elle pourrait faire de plus pour le ravoir à elle.

— Veux-tu un autre verre de limonade ? demanda-t-elle à Heidi afin de se changer les idées. Je vais aussi en offrir à Félix.

— Oui, je veux bien, merci. Fais-moi penser de te parler de papa quand tu vas revenir. Il m'inquiète un peu.

— Ah oui ? Bouge pas, je reviens dans deux minutes.

— Je te suis. Il faut que j'aille à la toilette.

La sonnette d'entrée retentit au même moment. Heidi regarda sa sœur.

— T'attendais-tu quelqu'un ?

Roxanne répliqua que non. Cela devait sans doute être une livraison.

— Tu sais comment je suis une acheteuse compulsive !

En vérité, Roxanne n'avait rien commandé. Du moins, pas récemment. Elle passa par le salon, suivie de près par sa sœur qui bifurqua vers la salle de bain. Félix écoutait des dessins animés à la télévision. Les images semblaient particulièrement violentes. Roxanne atteignit l'entrée et, en ouvrant la porte, elle faillit crier lorsque apparut Christian. Son visage était tuméfié.

— Christian... Mais qu'est-ce que tu fais ici ? Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Rêvait-elle ou bien la chevelure de son ancien amant avait légèrement grisonné depuis ?

— Je l'ai fait, lança le podiatre.

Les yeux de Roxanne s'écarquillèrent. Elle devait l'entendre à nouveau.

— Quoi ? fit-elle.

— J'ai laissé ma femme, Roxanne. C'est fini entre elle et moi.

— Ah, mon amour ! se laissa aller la jeune femme en étreignant Christian. Au fond de moi, je le savais que tu le ferais.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre pendant un bon moment. Lorsque leurs deux visages se firent face, Roxanne voulut savoir ce qui lui était arrivé. D'où provenaient ses blessures sur sa figure ? Christian lui expliqua que Sandrine s'en était prise à lui quand il lui avait annoncé la nouvelle.

— Ton dernier message m'a convaincu, Roxanne. Je... Excuse-moi, j'aurais dû te prévenir, mais j'ai pas eu le temps. Ça... Ça s'est passé super vite. J'ai réagi spontanément, et... Je me sens extrêmement coupable en même temps.

Il éclata en sanglots.

— Je me sens tellement comme de la merde, déclara-t-il.

Il avait longuement hésité avant de se rendre ici. Après avoir quitté la maison, il était demeuré longtemps dans sa voiture, dans le stationnement d'un centre d'achats. En se mirant dans le rétroviseur, Christian avait essuyé

ses plaies avec des lingettes humides qui traînaient dans le coffre à gants. Il n'avait voulu voir personne. Il avait trop honte d'aller chez ses parents. De toute façon, il aurait été incapable de leur expliquer la situation. Il s'était vite rendu compte qu'il n'avait nulle part où aller à part chez Roxanne, et il demeurait convaincu que celle-ci allait l'accueillir à bras ouverts. En fait, plus il y pensait et plus il s'apercevait qu'elle était la seule à véritablement le comprendre.

— Arrête, dis pas ça, t'as bien fait, le consola la jeune femme. T'avais pas le choix. Vous étiez toxiques l'un pour l'autre. Les prochaines semaines vont être difficiles, mais je vais être là. On est ensemble maintenant, OK ?

Ce fut au tour de Roxanne de pleurer. De joie.

— OK ? répéta-t-elle.

— Oui, balbutia-t-il entre ses lèvres.

— Merci d'être venu, Christian. Merci, merci.

Heidi choisit ce moment pour faire son apparition dans le portique. Elle fut vite mal à l'aise en découvrant que l'intrus n'était pas un simple livreur de colis. Cet homme donnait l'impression au contraire de très bien connaître sa sœur. En voyant Heidi, le corps de Christian se raidit. Il ne s'attendait pas à ce qu'il y ait d'autres personnes ici. Chaque fois qu'il était venu dans cet appartement, pour des raisons bien évidentes, Roxanne était seule. Un petit garçon vint rejoindre la femme.

— Je peux repasser, Roxanne, si tu préfères, suggéra le podiatre.

— Non, ça va, l'arrêta la jeune femme en essuyant ses larmes. Au contraire. Je voudrais te présenter ma sœur. Heidi, Christian, Christian, Heidi. Et lui, c'est mon petit neveu, Félix. Tu vas voir, il est adorable.

Roxanne était nerveuse et cela paraissait dans sa gestualité. Elle aurait préféré que Christian, Heidi et Félix fassent connaissance dans un contexte plus officiel, plutôt que dans un cadrage de porte. Mère et fils levèrent la main en signe de bonjour. Heidi planta son regard dans celui de sa sœur. Ses yeux disaient : « C'est le gars dont tu me parlais ? » Discrètement, Roxanne fit signe que oui.

— Il a fait le grand saut, fit-elle d'une voix douce.

Christian souriait tant bien que mal. Il avait une mine effroyable et il en était bien conscient. Il devait faire peur. De nombreuses éraflures zébraient son visage et il avait un œil au beurre noir. Il aurait dû appeler avant de venir. Dans sa voiture, il en avait profité pour se nettoyer, mais cela lui aurait presque pris du maquillage pour masquer les dégâts. Sandrine ne l'avait pas épargné et, inconsciemment, il ne cessait de se dire qu'il le méritait.

— On va vous laisser un peu d'intimité, se permit Heidi en prenant les épaules de son enfant. On était juste venus dire bonjour.

Roxanne ne fit rien pour les retenir. Lorsqu'ils arrivèrent à l'extérieur, Félix demanda à sa mère qui était cet homme et pourquoi il avait la figure aussi abîmée.

— Va surtout pas répéter ce que je te dis là, mais matante s'embarque dans une histoire compliquée, mon p'tit gars. Ça, c'est sûr.

Effectivement. Sauf que c'était à des années-lumière de ce qu'elle aurait pu s'imaginer. Même dans ses pires cauchemars.



À l'extérieur, les voisins avaient bien tenté de calmer Sandrine, mais celle-ci les avait complètement ignorés. En rentrant dans la maison, elle avait réduit en miettes l'ordinateur portable de Christian en le jetant par terre avant de sauter dessus à de multiples reprises. Plusieurs touches du clavier s'étaient éparpillées sur le sol.

— Argh !

Hystérique, elle était en train de passer les ciseaux dans les vêtements appartenant à son futur ex-mari. Elle se devait de détruire tout ce qui représentait Christian dans la résidence. Sous la violence des coups, la tringle de la garde-robe se décrocha.

— J'aurais dû t'achever ! s'insurgea-t-elle avec démente.

Sandrine regrettait sincèrement de ne pas avoir tué Christian au moment où elle en avait eu l'occasion. *Tu as laissé notre fille se faire garder pour aller baiser une autre femme comme le dernier des minables !* Quelque

chose, une infime lumière, avait sans doute empêché Sandrine de commettre l'irréparable, et elle s'en voulait encore pour ça. La place de cet animal était six pieds sous terre. À travers toute cette folie, une question ricochait incessamment dans la tête de Sandrine. Et c'était probablement ce qui l'effrayait le plus dans tout ça. Comment Christian, au cours des deux derniers mois, était-il parvenu à la regarder dans les yeux ? Comment arrivait-il à vivre avec ce secret ? *Parce qu'il a voulu préserver sa chère image*, conclut-elle. Elle redoubla d'ardeur avec les coups de ciseaux. Soudain, elle se figea. En un éclair, elle venait de penser à Émilie. Celle-ci était-elle au courant pour Christian et son amante ? Savait-elle où Christian s'était rendu quand il lui avait demandé de veiller sur Juliette ? Est-ce qu'Émilie l'avait couvert ce jour-là ? Elle songea alors à la façon dont son mari avait été gentil avec elle hier, dans le stationnement de l'épicerie. Christian avait-il une dette envers elle puisqu'elle n'avait pas dévoilé son secret ?

— Mais oui, grimaça-t-elle à voix basse. Tout s'explique.

Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ? Elle se jeta sur son téléphone. Sandrine avait des questions. Il fallait absolument qu'elle sache. Dans l'énervement, elle chercha dans ses contacts et sélectionna : « Maison Mégane Cartier », se rappelant qu'Émilie n'avait pas de cellulaire. On répondit à la troisième sonnerie. Ce fut Thomas qui décrocha.

— Oui ? dit-il.

— Je veux parler à ta salope de femme !

Il y eut une ou deux secondes de silence avant que Thomas ne réalise ce qui se passait.

— Hey, ma crise de folle ! jappa-t-il à son tour. T'as rien compris, toi ? T'as plus le droit d'entrer en contact avec nous autres !

Cette menace passa cent pieds au-dessus de la tête de Sandrine. Que la police vienne l'arrêter, elle n'en avait rien à faire !

— Ta blonde le savait que Christian avait une maîtresse, hein ? Elle a gardé Juliette pour qu'y puisse aller vider ses couilles, c'est ça ? Elle était de connivence ?

Son ton était presque ricaneur. Il sous-entendait qu'on s'était bien moqué d'elle et qu'elle était la seule tarte à ignorer cette histoire d'adultère.

— Oui, on était au courant, ne l'épargna pas Thomas. Avec une femme comme toi, demande-toi pas pourquoi il est allé voir ailleurs. Ta place est à l'asile, ostie de débile.

Sandrine perçut la voix d'Émilie à l'autre bout, le suppliant de ne pas la provoquer. Et Thomas lui raccrocha la ligne au nez. Sandrine s'apprêta à appuyer sur la touche « recomposition », mais se ravisa au dernier moment. Toute l'énergie qui la survoltait jusqu'à présent la quitta instantanément, comme si elle venait d'être débranchée. Elle digéra alors l'information reçue. Thomas et Émilie... Ils savaient donc tous deux pour Christian et Roxanne. *Et vous m'avez rien dit ? Vous m'avez laissée vivre aux côtés de cet homme ?* Au final, ce couple était aussi coupable que Christian.

— C'est pas possible.

Chancelante, elle déposa son cellulaire sur le premier meuble qu'elle trouva. En avançant dans la pièce, ses pieds s'accrochèrent dans les vêtements et la tringle qu'elle avait arrachée. Elle tenta de se retenir, mais tomba sur les genoux avant de se laisser choir mollement sur le plancher. De tout son long, étendue sur le côté, Sandrine fixa le mur devant elle, abattue. Elle finit par fermer les paupières et demeura dans cette position pendant plusieurs minutes. Après quoi, elle ouvrit grand les yeux.

— C'est pas normal, hoqueta-t-elle d'une faible voix.

L'envie de faire du mal à cette famille n'avait jamais été aussi puissante. Ils étaient complices. Et Émilie, la plus irresponsable des femmes, allait donner naissance à un deuxième enfant, alors que Sandrine avait tout perdu. Une larme roula sur sa joue.

Dans sa tête, le déclic se fit à cet instant précis.

17

Les deux semaines qui suivirent la séparation de Sandrine et Christian furent extrêmement difficiles pour le podiatre. D'abord, Sandrine refusait de lui parler. Ce qu'il pouvait très bien comprendre. Il fallut que Christian essaie de la joindre une bonne douzaine de fois avant qu'elle daigne répondre à son cellulaire. Quand elle finit par décrocher son téléphone, elle n'y alla pas par quatre chemins.

— De quel droit t'oses encore m'appeler, Christian Soulanges ? La seule chose qui nous reliait n'existe plus parce que tu l'as tuée. Si j'étais toi, je me tirerais une balle dans la tête tellement j'aurais honte de moi.

Christian n'eut même pas le temps de placer un mot que son ex avait déjà raccroché. Anéanti, il demeura plus d'une minute immobile, l'appareil collé contre son oreille. Il devait absolument récupérer, entre autres, quelques vêtements, son ordinateur, des documents pour le travail. Devant le refus catégorique de Sandrine de coopérer, il dut penser à un plan B. Il attendit donc quelques heures et passa devant la maison. Quand il vit que la voiture de Sandrine ne se trouvait pas dans l'entrée, il se précipita vers la porte d'entrée. Il devait faire vite. Or, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il constata que la serrure avait été changée ! *C'est pas vrai*. Christian fit le tour de la demeure. Les verrous à l'arrière avaient subi le même sort.

— Elle a pas fait ça ! s'énerva-t-il.

En courant, il regagna son véhicule, pétrifié à l'idée de tomber nez à nez avec Sandrine. Il savait qu'elle n'avait toujours pas recommencé à travailler. Elle pouvait être n'importe où et revenir à tout moment.

Christian décida donc d'aller se refaire une petite garde-robe aux Promenades Saint-Bruno. Plutôt qu'affronter Sandrine, il commanda aussi un nouveau portable. Tout bien considéré, il finit par se convaincre que la

plupart des documents dont il avait besoin dans son ancien ordinateur étaient aussi dans celui de son bureau à la clinique. Il créait toujours des copies. Au condo, Roxanne lui avait également libéré un espace pour qu'il puisse s'installer aisément. Depuis son arrivée chez elle, la jeune femme faisait tout pour l'accommoder, lui répétant à tout vent qu'il avait fait le bon choix. *Je mérite tellement pas ça*, ne cessait de se dire Christian, qui sentait toujours l'odeur de la honte s'accrocher à lui. Roxanne le croyait solide. Elle était encore convaincue qu'il avait quitté Sandrine pour elle, alors qu'il en allait tout autrement. C'était Sandrine qui l'avait jeté à la rue.

— Je vais m'en sortir, marmonna-t-il dans sa voiture alors qu'il patientait à un feu de circulation, comme si le fait de prononcer ces paroles à voix haute allait lui donner raison. C'est une crise de mauvaise passe, mais je vais m'en tirer.

Il se massa le front, sentant venir la migraine.

Deux minutes plus tard, il gara son auto dans le stationnement souterrain de la clinique. Il prit ensuite l'escalier jusqu'au troisième étage, évitant comme toujours l'ascenseur. Un patient avait rendez-vous avec lui dans un peu plus d'un quart d'heure. Christian avait récemment décidé de se lancer corps et âme dans son travail. Il avait augmenté ses heures de disponibilité. C'était, selon lui, la meilleure façon de ne pas broyer du noir. Ainsi occupé, il pouvait penser à autre chose qu'à la triste tournure qu'avait prise sa vie.

Dès qu'il franchit les grandes portes vitrées, il comprit immédiatement que quelque chose ne tournait pas rond. Le regard que lui lança Marie, la secrétaire, parlait pour elle. Une assistante, visiblement mal à l'aise aussi, s'empressa de disparaître dès qu'il mit les pieds à la réception. Sans leur adresser le moindre salut, Christian se dirigea vers son bureau. Il avait la désagréable impression qu'on parlait de lui juste avant qu'il n'arrive. L'instant suivant, on toqua à sa porte fermée.

— Oui ? jeta Christian alors qu'il venait tout juste de sortir le dossier dont il avait besoin.

Marie fit alors son apparition, s'excusant déjà de l'importuner. La majorité des collègues et employés ne savaient plus quelle attitude adopter

avec cet homme qui venait de perdre sa fille unique. C'était encore pire depuis qu'ils avaient appris qu'il vivait une séparation.

— Je peux te déranger un petit moment ? demanda la femme en refermant derrière elle.

Le podiatre était déjà inquiet. Il connaissait Marie depuis longtemps. Elle semblait terriblement gênée en ce moment.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— T'es au courant ? s'engagea la secrétaire.

— Au courant de quoi ? commença-t-il à s'impatienter. Peux-tu en venir droit au but s'il te plaît, Marie ?

— Le *post* de Sandrine sur Facebook. Tu l'as lu ?

Le cœur du podiatre bondit dans sa poitrine.

— Non, que... Quel *post* ?

Marie lui apprit que Sandrine avait rédigé un long message sur le réseau social, souhaitant, pour reprendre ses mots, dire la vérité. Les mains de Christian se mirent à trembler. Il savait d'avance ce qu'allait lui raconter sa secrétaire.

— Je suis vraiment désolée que ce soit moi qui t'annonce ça, se défendit Marie, mais je pense que t'es mieux de l'apprendre maintenant avant que tout le monde le sache. Sandrine a écrit quelque chose qui te concerne en fin d'avant-midi, aujourd'hui... Pour être sûre qu'on le lise, elle a... tagué la plupart des gens qui travaillent à la clinique, dont moi, et plein d'autre monde.

Le visage de Christian se vida de tout son sang. Il écouta la suite, mais rapidement, tout ce que lui relata Marie devint brumeux. Le podiatre eut l'impression de se retrouver dans une autre dimension. Il ne perçut que quelques bribes. Sandrine avait donc exposé leur histoire sur Facebook. Ou plutôt son histoire à lui. Elle avait apparemment pris soin de rendre sa publication publique, apprit-il, ce qui faisait en sorte que n'importe qui pouvait tomber là-dessus.

— Sandrine explique que t'as une maîtresse, poursuivit Marie à voix basse. Pis que t'étais au lit avec elle quand ta fille s'est... a eu son accident.

C'est terrible ce qu'elle dit, Christian. Je m'en fous, c'est pas de mes affaires, mais...

— OK, ça suffit ! la stoppa Christian, au bord du gouffre. J'ai pas besoin d'en savoir plus.

Le podiatre fut pris d'une nausée.

— Il y a sûrement moyen de faire bloquer ça, renchérit la femme qui, étonnamment, désirait encore aider Christian malgré les horribles choses qu'elle venait d'apprendre à son sujet. J'ai déjà signalé la publication à Facebook en expliquant que cette histoire était d'ordre privé. Sandrine peut pas régler ses comptes comme ça. C'est probablement illégal.

Christian ferma les yeux. La tête se mit à lui tourner. La migraine était maintenant bien installée. De peine et de misère, il se releva de sa chaise, comme ivre, et posa une main sur son bureau afin de ne pas perdre l'équilibre.

— Marie, annule mon rendez-vous avec monsieur Bergeron. Demande à Marc-André ou à quelqu'un d'autre de le référer ailleurs. Cancele aussi le suivant. Je suis pas en mesure de faire de la consultation.

— OK. Mais, Christian, si je peux faire quelque chose, n'importe quoi, s'il te plaît, dis-le-moi. Promis ?

Sans répondre, celui-ci passa devant elle et ouvrit la porte.

— Peu importe ce que t'as fait ce jour-là, on va pas te juger, ici, OK ? Ça regarde que toi.

Le podiatre marchait déjà dans le corridor menant à la sortie. *Tout le monde sait maintenant l'abominable monstre que je suis.* Il croisa Nancy, accompagnant un patient vers le local 101. Puis Marc-André.

— Salut, Christian, fit ce dernier d'une voix qui contrastait avec son ton habituel. Comment ça va ?

Christian fixa le sol, inapte à affronter leur jugement. Il descendit l'escalier menant au garage souterrain. Dans le stationnement, il chercha sa voiture, alors qu'il se garait au même endroit depuis toujours. Lorsqu'il la retrouva enfin, il s'y réfugia. L'envie de vomir ne l'avait toujours pas quitté. Rangé quelque part sur lui, son cellulaire bipa. Christian se tâta le corps et

sortit l'appareil du fond de sa poche. Il s'aperçut qu'il avait reçu bon nombre de messages vocaux, dont un de sa mère.

« J'ai essayé de t'appeler, disait-elle. Sandrine a inventé une histoire te concernant. Est-ce que tu le savais ? Elle est complètement folle ! Il faut que tu fasses quelque chose pour l'arrêter. »

Michèle avait joint une copie d'écran du long texte de Sandrine. Christian ne put s'empêcher d'y jeter un rapide coup d'œil. La publication débutait ainsi : « C'est avec le cœur gros que je vous partage ma souffrance aujourd'hui. » Chaque mot qui suivit fut comme des coups de poignard. Christian cessa sa lecture en plein milieu. Et sa mère qui croyait sans aucun doute qu'il s'agissait d'une histoire inventée de toutes pièces. *Non, maman, tout ce qu'elle dit est vrai.* Il se revit encore une fois, dans le chambranle de la porte chez Émilie, dire un rapide au revoir à Juliette, ignorant qu'il la voyait pour la dernière fois, trop pressé qu'il était d'aller retrouver le lit de Roxanne.

Christian tourna enfin la clé dans le contact et quitta le stationnement souterrain, ignorant complètement quelle direction prendre.



Sandrine effaça sa publication du réseau social. Elle se doutait bien que ce genre d'attaque personnelle n'était pas permise sur Facebook. C'était peut-être même illégal. Il en allait de l'intégrité de Christian, après tout. Avant d'avoir des ennuis, Sandrine retira son long texte d'Internet. Mais tout ça était bien calculé. Elle avait prévu son coup, car elle n'avait laissé son commentaire en ligne que deux heures, ce qui était suffisant pour que la nouvelle se propage et produise les dégâts espérés. À voir les commentaires qu'avait générés son message dès les premières minutes, nul doute qu'il s'était déjà rendu aux oreilles de Christian. *Tu t'en sauveras pas de même. C'est pas vrai que je vais te laisser vivre ta vie comme si de rien n'était.* Elle aurait payé très cher pour voir le visage de Christian au moment où celui-ci apprenait que tout le monde, à présent, savait qui il était vraiment. Après avoir fait disparaître sa missive de Facebook, Sandrine s'étendit dans

le lit de Juliette où elle plongeait dans un sommeil sans rêves. Elle aimait bien se recueillir là. Elle pouvait encore, croyait-elle, y sentir la douce odeur sucrée de sa fille. De toute façon, il était hors de question pour elle de dormir dans le lit qu'elle avait partagé avec Christian. Ce fut un son de klaxon dans la rue qui la réveilla. Elle fit le saut en voyant l'heure.

— Ouff, lâcha-t-elle en s'étirant. J'aurais pu rester couchée tout l'après-midi, moi.

Pieds nus, Sandrine descendit l'escalier en bâillant. Le rez-de-chaussée était inondé d'une lumière éblouissante. *J'ai besoin d'un café*. Elle peinait à garder les yeux ouverts, comme si toutes les nuits blanches des derniers mois exigeaient d'être rattrapées. Depuis qu'elle avait un plan, elle était parvenue à retrouver une certaine qualité de sommeil. La preuve : elle arrivait même à faire des siestes le jour. Ses nuits étaient également beaucoup moins hachurées qu'auparavant. Un poids énorme avait quitté ses épaules. Sandrine n'était plus que simplement une mère éplorée, non : elle avait maintenant un but auquel s'accrocher, et elle savait qu'une fois qu'elle l'aurait atteint, sa vie prendrait un tout autre sens.

En regardant le café couler, elle repensa à ce que le voisin de derrière lui avait raconté. Il paraissait que Christian avait tenté d'entrer dans la maison un peu plus tôt cette semaine. Ce lâche s'était apparemment enfui en courant quand il avait compris qu'elle avait changé les serrures.

— Ça aussi, j'aurais payé cher pour y voir la face, fit-elle dans un murmure avant d'ouvrir la porte du réfrigérateur.

Une fois sa tasse remplie, elle y ajouta un peu de lait d'amande, puis remonta au deuxième étage, en direction de son bureau. Elle s'installa devant son ordinateur et reprit ses recherches exactement là où elle les avait laissées avant sa sieste. Elle rafraîchit la page Internet au cas où de nouvelles offres apparaîtraient. À l'écran défilaient des images de chalets et autres maisons éloignées. Sandrine avait toujours ses accès d'agente l'avisant avant le public des nouvelles demeures mises en vente.

— Hmm, intéressant, ça, marmonna-t-elle. En Ontario...

Le regard de Sandrine bifurqua vers son cellulaire. Celui-ci était sur la charge, tout près de la souris. Un point lumineux lui indiquait qu'elle avait

reçu un appel. Elle débrancha son téléphone et tapa son code de sécurité. Sur l'arrière-plan, Juliette apparut dans toute sa beauté. Une photo prise dans le Vieux-Montréal moins d'un mois avant sa disparition. Sandrine se rappelait que cette petite garce de Mégane Cartier avait demandé si elle pouvait venir avec eux cette journée-là. Elle lui avait répondu qu'elle n'avait qu'à demander à ses propres parents si elle voulait faire des sorties, pas à eux. À l'écran, le numéro de Christian était affiché. Ce dernier avait apparemment tenté de la joindre. *Hon, le ti-pit doit être fâché par ma publication.* Il avait même osé laisser un message vocal. Amusée, elle porta l'appareil à son oreille. Au bout du fil, celui qu'elle avait déjà aimé était larmoyant comme une fillette. Sandrine fut d'abord surprise de l'entendre s'excuser.

« J'espère que tu me pardonneras un jour, disait-il. Juliette était tout pour moi. En fait, vous étiez tout pour... »

Christian avait stoppé sa phrase en plein milieu, réalisant sans doute au dernier moment qu'il ne pouvait prétendre que Sandrine était tout pour lui, alors qu'il la trompait sans vergogne.

« Je veux que tu te souviennes de moi autrement, Sandrine, reprit-il d'une très petite voix qu'il avait visiblement du mal à contrôler. J'ai commis une faute grave et... je... je m'en excuse. Pardonne-moi. Ç'a aurait jamais dû se passer comme ça. »

Il avait raccroché après cette dernière phrase. Satisfaite, Sandrine déposa son cellulaire sur le bureau. Elle n'effaça pas le message, sachant d'avance qu'elle allait sûrement le réécouter plusieurs fois. *Contente de voir que tu souffres, et pour ce qui est de te pardonner, oublie ça, ça n'arrivera jamais.* Le connaissant, Sandrine se doutait bien que Christian devait être complètement démoli qu'elle ait dévoilé la vérité au grand jour. Tant mieux. Elle était encore très fière de son coup. *Et quand on va avoir signé les papiers de divorce, je vais te saigner, tu croiras pas à ça.* Sandrine avait déjà contacté un avocat. Le meilleur, supposément. Elle entamerait les procédures de séparation dès la semaine prochaine. Elle devinait bien que Christian s'était jeté dans les bras de cette Roxanne. *Quand je vais en avoir fini avec toi, mon sale, t'auras même plus une cenne pour lui payer un café.*

Sandrine était prête à le lessiver jusqu'au dernier sou. Et Dieu sait qu'elle avait besoin d'argent pour son projet. D'ici quelques mois, Sandrine allait devoir disparaître des radars, et pour ça, il lui fallait les moyens d'y parvenir.



Roxanne revint du travail un peu avant dix-sept heures. Elle avait remarqué la voiture de Christian dans le stationnement extérieur. Ce matin, il l'avait pourtant prévenue qu'il ne rentrerait qu'en milieu de soirée. Il lui avait même dit de ne pas l'attendre pour souper. Cette remarque avait surpris Roxanne, car elle ne mangeait jamais avant vingt heures le soir. Il fallait croire que son chum était encore réglé sur l'horaire de sa fille. Tandis qu'elle ouvrait la porte, elle ne se rendit pas compte que de l'autre côté de la rue, un travailleur de la construction l'observait avec attention. Un homme qui en savait beaucoup sur elle et Christian.

— Allô, fit-elle en entrant chez elle. T'es revenu plus tôt finalement ?

Elle se rappela que Christian n'était pas dans son assiette ce matin. Il semblait avoir le moral à plat. Peut-être avait-il préféré revenir se reposer ici, se dit-elle.

— Christian, t'es là ?

Les souliers du podiatre étaient rangés sur le petit tapis conçu à cet effet. Le condo était silencieux. Roxanne déposa son sac à main et avança vers le salon. Christian n'y était pas. Elle se rendit ensuite dans la chambre à coucher. Nulle trace de lui là non plus. *Il est peut-être à la salle de bain*, supposa-t-elle en prenant cette direction. La porte était fermée. La jeune femme y donna deux petits coups.

— Coucou, je suis là ! lança-t-elle depuis le corridor. Juste pour pas que tu fasses le saut quand tu sortiras.

Aucune réponse.

— Christian ? Ça va ?

Silence.

Elle sonda la poignée. Verrouillée de l'intérieur. Roxanne commença à s'inquiéter plus sérieusement quand elle appela Christian une deuxième et troisième fois et qu'elle n'obtint aucun retour. Christian avait-il eu un malaise ? Gisait-il sur le sol, inconscient ? *Pourquoi est-ce qu'il a barré la porte s'il était seul ?* Elle se dépêcha de se rendre à la cuisine. Elle fouilla dans un tiroir et en sortit un cure-dent. À la hâte, elle revint sur ses pas et cogna à nouveau contre la porte.

— Christian ? Je vais entrer, OK ?

La jeune femme inséra le cure-dent dans l'orifice central de la poignée et celle-ci tourna enfin.

— Quoi ?

Christian ne s'y trouvait pas. C'est ce qu'elle crut les premières secondes suivant son irruption dans la pièce. Elle s'aperçut alors que le miroir au-dessus du lavabo était fracassé.

— Qu'est-ce qui s'est passé ici ? fit-elle à voix basse, de plus en plus inquiète.

Elle vit que le rideau de douche était tiré. Elle ne s'en était pas rendu compte jusqu'ici. Pourtant, elle n'entendait pas l'eau couler. Avec un très mauvais pressentiment, elle déplaça la toile de sa main gauche.

Le cri de terreur qui sortit de la bouche de Roxanne fut si puissant que le propriétaire d'en haut l'entendit.



Thomas était au deuxième étage de l'immeuble en construction quand il vit – à travers le carreau qui allait bientôt accueillir une fenêtre – une ambulance se garer devant l'appartement du 6B. Une voiture de police fit son apparition dans la seconde suivante.

— As-tu vu ça ? lança-t-il à Mathieu.

— Ben oui, toé, fit le Beauceron en rangeant son ruban à mesurer.

Les deux hommes s'approchèrent du trou dans le mur. Ils furent vite imités par d'autres travailleurs.

— Quand la police est là aussi, c'est rare que c'est bon signe, fit remarquer un collègue.

— Peut-être un cas de violence conjugale ? suggéra quelqu'un d'autre.

Une idée se faufila alors dans le cerveau de Thomas. Il s'imagina Sandrine assassinant l'amante de son mari après être entrée par effraction. Ou tuant sauvagement Christian de ses propres mains. Elle en serait bien capable, maintenant qu'elle était au courant qu'il s'était trouvé dans le lit d'une autre femme le jour du drame.

— Je vais aller en fumer une, déclara Mathieu en se dirigeant vers l'escalier de fortune. Je vais essayer de savoir ce qui se passe là.

— Je te suis, s'empressa de rajouter Thomas. Moi aussi, je suis curieux.

Une fois à l'extérieur, les deux confrères traversèrent la rue en direction du condo. Thomas reconnut un homme qu'il avait vu souvent. L'individu d'une cinquantaine d'années était le voisin du dessus de l'appartement du 6B. Il venait tout juste de mettre fin à une discussion avec le policier et semblait être au courant de la situation. Thomas s'approcha, et Mathieu demeura à l'écart derrière lui, allumant sa cigarette qui entourait son visage de volutes grisâtres.

— Excusez-moi, monsieur.

Le voisin se retourna vers Thomas.

— Je travaille en face, se présenta-t-il en pointant du pouce le chantier. Je connais le gars qui habite ici depuis pas longtemps. Savez-vous ce qui se passe au juste ?

L'homme expliqua qu'il avait entendu Roxanne hurler.

— J'ai tout de suite compris que quelque chose allait pas, l'informa-t-il. Je suis descendu en courant. C'est son chum. Il s'est suicidé.

— Quoi ?

Sans trop entrer dans les détails, il expliqua à Thomas que le nouveau conjoint de sa voisine s'était enlevé la vie dans la baignoire. Il s'était ouvert les veines. Le charpentier posa une main devant sa bouche. Il ne s'attendait pas du tout à cela. Christian devait donc se sentir extrêmement coupable.

— *Shit.*

À court de mots, Thomas remercia l'homme pour ces informations. Il eut soudainement une pensée pour Juliette. Une image bien étrange se dessina dans sa tête. Thomas n'était pas croyant, mais si cette histoire de paradis était vraie, la petite avait enfin retrouvé son papa.

— J'en reviens pas.

Il regagna l'immeuble en construction au moment où les ambulanciers sortaient du véhicule la civière qui allait accueillir le corps sans vie de Christian Soulanges. Cette scène ressemblait péniblement à celle qui s'était jouée dans la cour arrière du charpentier au début de l'été.

Une fois sur le chantier, Thomas prit son téléphone et appela Émilie pour lui annoncer la nouvelle.



Sandrine ouvrit la porte de sa demeure. Un homme en uniforme et au physique quelconque se tenait devant elle. À son air, il n'était pas là par gaieté de cœur. Il se présenta et lui annonça qu'il avait une mauvaise nouvelle.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit Sandrine.

L'autre toussota dans son poing avant de révéler la raison de sa venue. Il se mit à parler d'une voix calme. Ce fut ainsi que Sandrine apprit la mort de celui qui aujourd'hui encore, du moins aux yeux de la loi, était considéré comme son mari. Christian s'était enlevé la vie cet après-midi.

— J'ai cru comprendre que vous vous étiez récemment séparés, fit-il remarquer. Ça doit quand même faire tout un choc. Je suis sincèrement désolé pour vous.

Sandrine resta de marbre et ne dit rien, fixant l'homme de ses iris noirs. À deux reprises au moins, l'homme lui demanda si elle avait besoin d'assistance. Elle finit par faire non de la tête, que ça allait être correct. Pendant un instant, elle fit tout de même mine d'être un peu ébranlée par la nouvelle afin de démontrer une certaine normalité de sa part. Chacun de leur côté de la porte, Sandrine et le policier échangèrent encore quelques mots. Une fois l'entretien terminé, Sandrine ferma derrière elle.

— Christian est mort.

Étonnamment, elle ne ressentait rien. Pas même une seule once de tristesse.

— Il s'est suicidé.

Elle se dirigea vers la cuisine. Une certaine nervosité s'empara alors d'elle.

— Merde.

Quelque part au tréfonds de son âme, elle craignait qu'on ne l'accuse d'être responsable du décès de Christian. Après tout, il avait mis fin à ses jours quelques heures à peine après qu'elle avait publié des détails de sa vie privée sur Internet. *C'est certain que les forces de l'ordre vont faire un lien avec mon post.* Plus Sandrine y pensait et plus le message que Christian lui avait laissé sur son cellulaire cet après-midi était révélateur de ce qu'il s'apprêtait à faire. *Il s'est peut-être tué quelques minutes seulement après m'avoir téléphoné,* songea-t-elle.

Elle mit la main sur la bouteille de vin qu'elle avait ouverte en début de soirée et s'en versa un verre.

— Si on m'accuse à cause de ma publication, je dirai que j'ai agi sous l'influence de la colère, se convainquit-elle en tirant un tabouret de sous l'îlot. La police comprendra. Je leur dirai que j'avais aucune intention qu'il meure.

Même seule, Sandrine avait toujours eu tendance à s'exprimer à voix haute pour résoudre ses problèmes. C'était comme si elle conversait avec quelqu'un et que cette autre personne la relançait.

— De toute façon, ils vont bien voir que j'ai agi de bonne foi en retirant rapidement mon *post*, poursuivit-elle.

À nouveau, elle fut surprise que la mort de Christian ne l'attriste aucunement. Pas une seule seconde elle eut pitié pour lui, pour ce qu'il avait dû ressentir avant de commettre son acte. Pas une seule pensée non plus pour ses beaux-parents qui devaient en ce moment même être dévastés. Christian aurait pu être un parfait inconnu que Sandrine aurait eu la même réaction. Même si elle avait partagé la vie de cet homme pendant près de

dix ans, elle comprit à cet instant précis qu'elle avait définitivement rayé Christian de la carte.

Sandrine comprendrait plus tard, en parlant à son avocat, que cette nouvelle était en fait une bénédiction des dieux. Puisque Christian et elle n'avaient toujours pas signé les papiers de divorce, techniquement, ils formaient encore un couple à part entière. Aux yeux de la justice, en tout cas. Ainsi, contrairement à ce qu'elle avait cru au départ, Sandrine n'aurait même pas à se battre pour mettre la main sur l'argent du podiatre.

La vie, comme la mort, faisait parfois bien les choses.

OceanofPDF.com

AUTOMNE

OceanofPDF.com

18

La cloche retentit. Le premier jour d'école était terminé. Mégane connaissait déjà la grande majorité de ses camarades. Seuls trois ou quatre nouveaux visages avaient fait leur apparition dans sa classe de deuxième année. Dont Roseline. Elle avait tout de suite plu à Mégane. Elle était nouvelle dans le quartier. La famille de Roseline avait déménagé dans le coin, car le père avait obtenu un poste dans la région.

La petite était très timide et fixait constamment le sol quand elle parlait. Exactement comme Mégane à son arrivée ici. Voilà pourquoi celle-ci l'avait prise sous son aile. Elle lui faisait penser à elle-même lorsqu'elle avait fait la connaissance de Juliette au printemps dernier. Juliette avait été si gentille avec elle. Dès le premier jour, les fillettes étaient devenues les meilleures amies du monde. À cette pensée, Mégane fut attristée. Comme chaque fois que ça lui arrivait, la petite tenta de se changer les idées.

— Est-ce que tu prends l'autobus ? demanda-t-elle à Roseline quand elle la vit enfiler son sac à dos plutôt que se diriger vers le local du service de garde.

— Ma mère vient me chercher étant donné que c'est mon premier jour. À partir de demain, je vais prendre l'autobus, par exemple.

— Moi aussi, ma mère vient me chercher aujourd'hui ! la relança Mégane.

Les deux enfants saluèrent leurs camarades encore affairés devant leur casier et prirent la direction de la sortie sur le côté de l'établissement. Roseline avait une boîte à lunch à l'effigie de la Reine des neiges. Mégane trouva cela un peu bébé, mais s'abstint bien évidemment de tout commentaire. Si elles devenaient de bonnes amies, elle lui dirait peut-être un jour que ce n'était plus de leur âge. À l'extérieur, tout près de la porte,

une surveillante vérifiait les cartons accrochés aux sacs de chaque enfant. L'affichette précisait si l'élève était marcheur ou s'il prenait l'autobus.

— Maman ! s'écria Roseline en apercevant sa mère qui agitait la main de l'autre côté de la clôture.

Des yeux, Mégane chercha la sienne. Elle ne la trouva pas. Quand elle venait la chercher directement après les classes, Émilie se tenait habituellement au troisième poteau à partir de la gauche. *Elle est jamais en retard*, songea Mégane.

— OK, les amis, ceux qui prennent l'autobus, on passe par ici, s'il vous plaît, fit quelqu'un à droite de Mégane et Roseline.

Le personnel de soutien en avait plein les bras en ce moment. Ça bougeait de partout. Il en était toujours ainsi à chaque rentrée scolaire. Une certaine discipline s'instaurait normalement après deux ou trois jours. Mégane suivit Roseline, et elles se dirigèrent vers les voitures. Beaucoup d'enfants et de parents leur coupaient la route, trop excités qu'ils étaient de raconter leur journée. Mégane s'étira le cou. Habituellement, sa maman garait sa bicyclette près du bouleau au coin de la rue. Or, elle ne s'y trouvait pas. *C'est vraiment bizarre, ça*. Roseline la tira par le bras. Elle voulait la présenter à sa mère.

— C'est ma nouvelle amie. Elle s'appelle Mégane.

— Bonjour, Mégane.

Cette dernière émit un timide : « Bonjour » à l'intention de la dame. En son for intérieur, elle s'inquiétait du fait que sa maman n'était toujours pas là. Une telle situation ne s'était jamais produite avant. Mégane voyait déjà des autobus qui quittaient les lieux. Elle déglutit. *Et si elle vient pas ? Je vais faire quoi, moi ?*



Les doigts crispés sur le volant, Sandrine observait l'enfant. Elle avait garé sa voiture en biais, juste en face de l'école. Mégane Cartier ne se trouvait qu'à une quinzaine de mètres d'elle. Si près. La petite se tenait devant la clôture délimitant le terrain de l'établissement. C'était la première fois que

Sandrine la revoyait depuis l'incident à l'épicerie. La fois où, n'eût été la présence de Christian, elle n'aurait jamais appuyé sur les freins. Derrière les vitres fumées de son véhicule, la veuve passait inaperçue en ce moment.

Ce n'était pas du tout pour Mégane que Sandrine se retrouvait sur ces lieux. Le fait était qu'en début d'après-midi, elle avait appris, par le plus grand des hasards, qu'aujourd'hui aurait été le premier jour d'école pour Juliette. Ça avait été plus fort qu'elle. Quoique chavirée par ce rappel, Sandrine avait voulu savoir à quoi aurait ressemblé ce premier jour de classe pour sa fille adorée. Avait-on mis des guirlandes sur les portes ? Des banderoles de bienvenue ? Elle voulait vivre la frénésie qui entourait cette journée si spéciale dans le cœur d'un enfant. Son enfant. Comme d'habitude, cette médiocre organisation scolaire n'avait rien préparé de tel. Ça aurait pu être un vulgaire mercredi de décembre que cela n'aurait rien changé. Dire que Christian tenait mordicus à ce que leur fille fréquente cet endroit.

— Belle école de *losers*, maugréa Sandrine entre ses dents depuis l'habitable.

Elle laissa ses yeux se balader sur cette foule agitée avant de les ramener sur Mégane, comme aimantés. Elle se mit à la fixer intensément. L'enfant portait des vêtements grotesques et avait sur la tête un chapeau que Sandrine n'aurait même pas osé donner à une friperie. Puis, soudainement, quelque chose dérangerait gravement la veuve. Une petite fille, aussi blonde que sa Juliette, tirait à présent le bras de celle qui avait tué sa fille. Elles semblaient amies.

— T'es qui, toi ?

Sandrine ne l'avait jamais vue auparavant. Elle aurait été incapable de mettre des mots sur pareille émotion, mais elle sentit une espèce de jalousie à l'égard de cette nouvelle venue. Ça aurait dû être à Juliette de se tenir à la place de cette blondinette insipide.

— Tu l'as remplacée vite, ma fille, pesta Sandrine d'une voix éteinte.

Les uns à la suite des autres, les autobus bondés commencèrent alors à quitter l'établissement en empruntant diverses directions dans le voisinage. L'endroit se vidait peu à peu de sa faune. La respiration de Sandrine

s'accéléra quand elle vit que la blondinette, accompagnée par celle qui devait être sa mère, désertait à son tour le terrain de l'école, abandonnant Mégane qui se retrouva seule. La petite semblait légèrement désemparée. Elle regardait partout autour d'elle. À son tour, Sandrine scruta les environs à la recherche d'Émilie ou de Thomas. Sur son banc d'auto, elle se dévissa presque le cou. Les parents de Mégane ne figuraient pas parmi les deux ou trois adultes encore présents.

Tout à l'heure, en se rendant ici, Sandrine avait chassé de son esprit cette pensée qui lui rappelait que venir à l'école aujourd'hui n'était pas sain du tout.

Et voilà que Mégane Cartier était là. Toute seule. *Si ça ce n'est pas un signe.*



Émilie était en train de travailler sur sa dernière toile. Elle avait installé son matériel devant la fenêtre du salon. Elle peignait un paysage bucolique à partir d'une photo qu'elle avait prise à la montagne cet été. Absorbée, elle avait complètement oublié l'heure qu'il était. Son médecin avait récemment changé sa médication, et elle était devenue soudainement très lunatique. La jeune femme prenait des antidépresseurs depuis quelques années, et ceux qu'elle s'était fait prescrire à l'époque n'étaient pas recommandés pendant la grossesse. En fin de semaine dernière, pour la première fois, Émilie s'était rendu compte à quel point elle était distraite. Elle avait mis le poulet à griller sans allumer le four. La volaille avait patienté une bonne heure et quart avant que Thomas ne réalise ce qui se passait. Émilie s'était confondue en excuses, et ce soir-là, ils avaient fait livrer... du poulet.

— C'est pas grave, *babe*, lui avait répété Thomas. C'est des affaires qui arrivent.

Depuis, Émilie constatait qu'elle accumulait ce genre de moments d'inattention, et cela commençait à l'inquiéter quelque peu. Encore ce matin, elle avait oublié de mettre le lunch dans le sac de Mégane. Sur l'heure du dîner, l'école avait contacté Émilie qui, *in extremis*, s'était

rendue sur place afin de corriger la situation. Elle avait répété au moins dix fois au personnel qu'elle était désolée.

— Je dors pas beaucoup à cause de la grossesse, avait-elle inventé en parlant avec la secrétaire à l'accueil. J'en perds des bouts !

La veille, Émilie avait même songé à cesser complètement la prise d'antidépresseurs, mais n'en avait pas eu le courage. Elle avait déjà tenté l'expérience l'an dernier, mais les crises de panique avaient vite refait leur apparition. Selon son médecin de famille, elle allait probablement devoir prendre ces pilules à vie.

Au moment où Émilie songea à prendre une pause, le téléphone sonna. *Oh, ça doit être Thomas, ça.* Quand elle était à la maison et qu'elle ne travaillait pas au verger, il avait pris l'habitude de la contacter pendant sa pause de l'après-midi. Elle déposa son pinceau et s'essuya les doigts sur son tablier.

— Allô ? dit-elle après avoir décroché.

C'était bien son chum au bout du fil.

— Salut, beauté. Et pis, comment s'est passée la première journée d'école de la petite ?

Le cœur d'Émilie bondit dans sa poitrine.

— *Shit !* jeta-t-elle en réalisant sa bévue. Il est quelle heure là ?

Angoissée, elle tournoya sur elle-même à la recherche de sa montre. Elle l'avait retirée pour peindre. Sans lâcher le téléphone, elle s'approcha de la cuisinière.

— Chérie, ça va ? voulut savoir Thomas. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je te rappelle tantôt.

— T'es-tu corre...

Sans donner d'explications, Émilie raccrocha. *Merde ! Qu'est-ce qui arrive à mon cerveau ? C'est pas possible !* Elle était trop honteuse d'avouer à Thomas qu'elle avait oublié d'aller chercher leur fille. Si Émilie ne travaillait qu'à temps partiel, c'était justement pour donner l'occasion à Mégane ainsi qu'à la famille d'avoir une belle qualité de vie. S'il fallait qu'elle se mette à faillir à cette simple tâche, ce serait la catastrophe. La jeune femme fonça vers la sortie sans prendre le temps de verrouiller la

porte et enfourcha son vélo dans la seconde suivante. Elle ne songea même pas au fait qu'elle était enceinte et qu'elle devait faire attention aux efforts physiques. En route, elle ne cessait de se traiter de tous les noms. *Est-ce que j'aurais dû prévenir l'école que je m'en venais ?* se demanda-t-elle en comprenant qu'il était dorénavant trop tard pour rebrousser chemin. Aussi bien poursuivre sur sa lancée. Une trentaine de secondes plus tard, elle sprintait déjà à travers un petit boisé. Un raccourci qu'elle avait découvert au printemps dernier. En sueur, la jeune femme n'arrivait pas à s'enlever l'image de Mégane de la tête. Elle la voyait patienter toute seule. La petite devait vraiment se demander ce qui se passait. Vingt minutes s'étaient quand même écoulées depuis la fin des classes. La frayeur grimpa d'un niveau quand Émilie se rendit compte que personne de l'école ne l'avait appelée ; en temps normal, en voyant qu'un parent était en retard, la secrétaire passait un coup de fil, non ? Émilie aurait été prévenue si Mégane s'était trouvée finalement au service de garde. *Où est-ce que t'es allée, ma chérie ?* La vision d'Émilie s'embrouilla. Du revers de sa manche, elle s'assécha les yeux. Visiblement, sa fille n'avait pas décidé de se rendre à pied à la maison, car, si tel avait été le cas, elle serait arrivée au moment où sa mère peignait encore sa toile.

Émilie redoubla d'efforts, pédalant comme une forcenée. À ce rythme, elle serait à l'école dans moins de deux minutes maintenant.



Sandrine fit encore quelques pas vers Mégane. Quand cette dernière la reconnut, elle devint blanche comme un drap. Mais, souriante, Sandrine l'amadoua sans difficulté.

— Est-ce que t'es correcte, ma grande ? fit-elle de sa voix la plus douce en arrivant à sa hauteur. Ta maman ou ton papa ne sont pas là ?

Mégane comprit rapidement qu'en plein jour, cette femme ne pouvait pas s'en prendre à elle. Surtout qu'elle n'était pas en voiture : elle n'allait pas lui foncer dessus comme la dernière fois ! De plus, il y avait encore des gens qui allaient et venaient. L'enfant se laissa donc facilement approcher.

— Ma maman était supposée être là, répliqua Mégane.

Puis, de fil en aiguille, Sandrine la rassura, lui révélant qu'elle pouvait demeurer avec elle le temps que sa mère passe la prendre.

— Seulement si tu veux, renchérit Sandrine.

Son sourire était chaleureux.

— D'accord.

Mégane fut très surprise par ce changement d'attitude de la part de la maman de Juliette. Pour le moins que l'on puisse dire, les deux dernières fois qu'elle avait eu en face d'elle cette folle à lier – c'était les mots de son père –, les choses s'étaient très mal passées.

— Tu as aimé ta première journée d'école, Mégane ? demanda Sandrine maintenant que la petite ne semblait plus sur ses gardes.

— Hmm, hmm.

Un passant aurait pu croire que ces deux-là étaient une mère et sa fille en train de bavarder de choses et d'autres.

— Je tiens à m'excuser, finit par jeter Sandrine.

L'enfant tourna la tête vers elle. Depuis le début de cet étrange entretien, la petite entendait encore sa mère la supplier de se sauver advenant que cette femme tente de l'approcher. Or, Sandrine n'avait jamais été aussi gentille qu'en ce moment, plus encore qu'à l'époque où Juliette était en vie. Mégane ne comprenait plus rien.

— Je m'excuse pour l'autre fois, à l'épicerie, continua la femme. Et aussi pour l'autre jour chez toi quand... bien, t'sais...

Sandrine fut incapable de prononcer la phrase : « Quand je t'ai serré le cou un peu trop fort. »

— Moi aussi, je m'excuse, rajouta Mégane, le regard triste, croyant que c'était la chose à faire en ce moment. Je m'excuse pour la mort de Juliette.

Elle renifla.

Les poings de Sandrine se crispèrent sans que la petite ne s'en rende compte.

— Aujourd'hui, j'arrive à comprendre que c'était un accident, prétendit la mère de Juliette, un sanglot dans la voix. Je sais bien que tu voulais pas que ça arrive.

Proférer de telles inepties demandait énormément de sang-froid à Sandrine. Ce soudain discours était contre nature, mais elle n'avait pas le choix. Elle devait maintenant démontrer à tout prix à cette famille qu'elle était aussi inoffensive qu'un chaton. Pour parvenir à ses fins, Sandrine avait d'ailleurs prévu de téléphoner aux parents de Mégane afin de leur demander pardon. Ne trouvant pas la force, elle n'avait cessé de repousser cet appel. Tomber ainsi aujourd'hui sur la petite l'avait donc obligée à se lancer dans son projet de supposée réconciliation.

Ce fut Sandrine qui entendit la voix d'Émilie en premier. Celle-ci arrivait sur leur droite.

— Mégane ! cria-t-elle en reconnaissant Sandrine.

De loin, Émilie avait cru qu'il s'agissait de l'une des surveillantes de la cour de récréation. Mais quand elle avait réalisé qu'il s'agissait plutôt de Sandrine, son cœur s'était affolé.

La veuve se mit immédiatement debout, levant les deux paumes devant elle, signifiant qu'elle ne cherchait pas les problèmes. La seconde suivante, Émilie les avait rejointes.

— Qu'est-ce que tu fais ici, toi ? jeta Émilie, à bout de souffle, en pointant l'établissement scolaire.

Elle fut tout de suite embarrassée par le choix de ses mots. Ils signifiaient : « Qu'est-ce que tu fais devant l'école, alors que tu n'as même plus d'enfant ? » Même en confrontant Sandrine, il y avait toujours en Émilie cet immuable sentiment de culpabilité.

— Je passais par hasard et j'ai vu que ta fille attendait toute seule, mentit Sandrine. Je lui ai demandé si elle était correcte et si elle voulait que je reste avec elle le temps que tu arrives. C'est tout. Pas vrai, Mégane ?

La petite opina de la tête. L'enfant savait dès le départ que sa mère ne serait pas contente de la situation. Avant qu'Émilie ne puisse ajouter un mot, Sandrine poursuivit sa tirade.

— On a eu le temps de jaser un peu, elle et moi. Elle m'a dit que c'est une autre petite fille que tu vas avoir, fit-elle en pointant le ventre d'Émilie. Je suis contente pour vous autres. Sincèrement.

Émilie ne savait plus comment se comporter devant cette femme inégale dont les yeux brillaient. On aurait dit qu'un clone de Sandrine se tenait devant elle tellement son ton contrastait avec celui de leur dernière rencontre, dans le stationnement de l'épicerie.

— Je l'ai fait avec ta fille et je tiens à te le dire à toi aussi, rajouta Sandrine d'un débit trop rapide. Je suis vraiment, mais vraiment désolée pour mon horrible comportement des derniers mois. J'étais profondément malade. Je... Je sais pas ce qui m'a pris.

Les yeux de Sandrine se voilèrent. Elle semblait sur le point de pleurer.

Émilie tomba des nues. Pourquoi ces excuses ? Et pourquoi aujourd'hui ? *Qu'est-ce qui est en train de se passer ?*

— Voilà, c'est dit, conclut Sandrine en s'essuyant le coin de l'œil. Comme je te dis, c'est un hasard que je sois tombée sur ta fille. De toute façon, j'étais pour vous téléphoner afin de m'excuser, alors aussi bien de le faire tout de suite, en personne.

Émilie sortit enfin de son mutisme.

— Je comprends très bien que ç'a dû être des moments extrêmement difficiles, répondit-elle.

— T'as pas idée.

Mégane se blottit contre sa mère.

— Toutes mes sympathies pour Christian, lança Émilie avec, espérait-elle, le plus de sincérité possible.

Elle n'était pas encore totalement à l'aise d'entretenir une conversation avec son ennemie jurée.

— Ah, t'es au courant pour Christian ?

— Oui.

Émilie n'avoua pas à Sandrine que Thomas avait probablement appris le drame avant elle.

— Ta grossesse se porte bien, à ce que je vois ? constata l'autre, comme si elle voulait éviter de parler de Christian.

— Oui.

Par réflexe, comme chaque fois qu'on parlait de son enfant à naître, Émilie caressa son ventre qui avait pris un peu de volume ces derniers

jours. Elle était encore au stade où quelqu'un pourrait simplement croire qu'elle avait légèrement pris du poids.

— T'es suivie où ? s'informa Sandrine, l'air intéressé. À Saint-Hyacinthe ou à Longueuil ?

Émilie n'en revenait toujours pas. Quelle mouche avait piqué Sandrine ? Prenait-elle des médicaments, elle aussi ? Elle était si calme et posée. Rien à voir avec l'hystérique d'autrefois.

— Mes suivis de grossesse sont à Saint-Hyacinthe.

— Hon, c'est un bon endroit, ça. C'est là que j'ai accouché, moi aussi.

— Ah bon.

— T'es dû pour quand, donc ? Janvier ? Février ?

— Février.

Sandrine compta sur ses doigts.

— Il te reste donc cinq mois. Tu dois avoir hâte.

Émilie sentit la moiteur envahir ses mains. Un léger frisson lui parcourut l'échine. Il était temps de mettre un terme à cet étrange entretien. La conversation prenait une tournure qu'elle ne désirait pas emprunter.

— Bon, on doit y aller, nous autres, fit-elle remarquer en jetant un œil à son poignet dépourvu de montre. On doit souper tôt ce soir.

Émilie s'aperçut alors qu'elle portait toujours son tablier de peinture. En quittant la maison, elle était si stressée qu'elle avait oublié de le retirer. Une partie d'elle-même lui soufflait que Sandrine était présentement en train de la juger pour ça. *Elle sait ce que je faisais à la maison et connaît maintenant la raison de mon retard.* Cette impression d'être une mauvaise mère aux yeux de cette femme ne la quitterait donc jamais.

— Au fait, j'ai mis ma maison à vendre, lui apprit Sandrine. Trop de souvenirs, j'imagine. Je veux m'éloigner d'ici. De tout ça.

Elle fit pivoter ses mains autour d'elle, pointant au passage l'ancienne école de Juliette.

— Ah oui ? s'étonna Émilie, tout à coup intéressée.

Thomas et elle en étaient encore à réfléchir à l'option de déménager. Justement à cause de Sandrine. Voilà qui réglerait le problème. *Elle veut partir loin d'ici, en plus.* Thomas allait être content d'apprendre ça.

— Je te souhaite la meilleure des chances, Sandrine, fit Émilie en s'éloignant. Au revoir. Viens, ma puce.

Mégane attrapa la main de sa mère. Toutes deux prirent la direction de la maison. Émilie marchait à côté de son vélo.

— Au revoir, répondit Sandrine après un certain moment.

Elle était euphorique à cause de ce qu'elle venait d'apprendre. Émilie allait avoir une fille. *Une fille !* Depuis le début, Sandrine avait pu le sentir jusque dans ses tripes. *Si c'est pas un signe du destin, ça, c'est quoi ?* Perdue dans ses pensées, elle se dirigea doucement vers sa voiture.

Fixant le pare-brise, elle patienta quelques minutes avant de mettre le contact. Au loin, Émilie et Mégane n'étaient plus que deux points noirs. Pour la première fois depuis plusieurs mois, Sandrine afficha ce qui s'apparentait à un sourire. Elle tourna enfin la clé dans le contact.

Et tu m'as même pas remercié d'avoir veillé sur ta fille. Comment oses-tu encore porter un enfant ?

19

Sandrine vendit sa maison en moins d'un mois. Elle avait confié la vente à Lylianne, une consœur très compétente qu'elle avait elle-même formée autrefois. Pendant un certain temps, Sandrine et Lylianne avaient été les deux meilleures vendeuses de l'agence, ce qui les rendait on ne peut plus fières, elles qui disaient évoluer dans un véritable *boys' club*. Sandrine avait donné sa démission la semaine dernière, malgré les protestations de la direction. « Prends le temps de guérir. Tu peux revenir quand tu veux. » Sandrine avait été catégorique : elle ne reviendrait plus.

Sandrine et Lylianne sortaient tout juste de chez le notaire.

— Es-tu contente ? demanda l'agente à Sandrine en portant la paille de son cocktail à ses lèvres.

Elles étaient installées à la table d'une terrasse, non loin du bureau du notaire. Le mois d'octobre était à leurs portes et elles portaient toutes les deux un manteau léger.

— Oui. Bien... Je pense que oui, répondit Sandrine.

Elle but une toute petite gorgée de son verre.

— C'est une bonne chose que je parte. Que je quitte cette maison et que je refasse ma vie, conclut-elle.

— Sais-tu au moins où tu vas aller maintenant ? fit Lylianne en déposant son verre sur la table avant de replacer une mèche de ses cheveux noirs derrière son oreille. Je sais bien que la vente est conditionnelle à l'achat de ta future maison, mais tu dois avoir une petite idée, non ?

— Pas certaine encore. J'aimerais bien la campagne. J'ai deux demeures à visiter cette semaine.

— C'est vrai ? Dans quel coin ?

— Dans les environs de Granby, Saint-Paul-d'Abbotsford, mentit Sandrine.

Il n'était pas question qu'elle révèle quoi que ce soit à Lylianne. Celle-ci était peut-être excellente dans son domaine, mais elle l'était tout autant pour ébruiter les ragots. Une vraie pie.

— Pour ton nouveau départ, ma belle ! lança-t-elle en levant son verre d'alcool. Fasse que la vie te sourit enfin.

— Merci, Lylianne. À mon nouveau départ !

Elles trinquèrent.

Après quoi, Sandrine fit immédiatement dévier le sujet.



Thomas entra en trombe dans la maison. Émilie et Mégane revenaient à peine de leur balade avec Elvis.

— Vous savez quoi ? jeta-t-il, manifestement excité.

— Non, firent à l'unisson mère et fille.

— La crise de folle a vendu sa maison.

Émilie le toisa en fronçant les sourcils. Même si elle pensait comme lui, cela faisait au moins dix fois qu'elle répétait à Thomas de ne pas employer ce qualificatif devant leur fille pour désigner Sandrine. Thomas sacrait beaucoup depuis qu'il côtoyait ce Beauceron sur le chantier.

— J'ai fait un p'tit détour en revenant de la job et je suis passé devant chez elle, résuma-t-il. Il y avait une pancarte : « Vendu ». Si vous saviez comment je suis heureux en ce moment !

Depuis qu'Émilie lui avait révélé que Sandrine avait mis sa demeure en vente, il ne se passait pas un jour sans que Thomas aille jeter un œil sur la rue de la Martinique.

— C'est une bonne nouvelle, en effet, réagit Émilie en rangeant la laisse du chien sur le crochet près de la porte d'entrée.

— On l'aura plus dans les pattes, renchérit Thomas. Pis on va arrêter d'avoir peur pour Mégane.

— J'avais pu peur d'elle, se défendit l'enfant, qui n'avait rien manqué de la conversation.

La petite caressait le chien qui était à présent affalé sur le plancher de la cuisine.

— Sandrine m'avait confirmé l'autre jour qu'elle voulait s'éloigner d'ici, quitter la région, rajouta Émilie en se tournant vers son chum. Si c'est le cas, c'est certain qu'on risquera plus de la croiser dans les rues.

Thomas alla quérir une bière au frigo. Il était survolté par la nouvelle.

— On pouvait pas crier victoire tant que c'était pas fait, renchérit-il en décapsulant sa bouteille avant d'en boire une longue rasade. Elle aurait pu changer d'idée n'importe quand pis enlever sa pancarte. Mais là, on va enfin pouvoir respirer. Ce sera pas à nous autres de déménager.

Émilie pouvait s'imaginer à quel point tout ceci devait soulager Thomas. Un nuage gris semblait flotter au-dessus de la tête du charpentier depuis qu'elle avait évoqué la possibilité de vendre leur si jolie maison.

— Viens ici, fit-elle en s'adressant à son homme.

Thomas alla se blottir contre elle. Ils restèrent ainsi pendant un bon moment, sans rien dire. Le couple donna l'impression de danser un slow.

— La maman de Juliette va s'en aller, c'est ça ? s'informa Mégane, maintenant assise par terre, en indien, les mains perdues dans le pelage d'Elvis. C'est pour ça que vous êtes contents ?

— Oui, c'est un peu ça, ma puce, lui répondit Émilie sans quitter les bras de Thomas. La maman de Juliette... eh ben... Ça va pas bien du tout dans sa tête. C'est une bonne affaire qu'elle s'éloigne de nous. On pouvait jamais savoir comment elle allait réagir, cette madame-là.

Émilie n'aurait pu mieux dire.

L'intérieur de la maison au complet avait besoin d'être repeint. Un détail, selon Sandrine. Tout le reste était simplement parfait. Exactement ce que Sandrine recherchait. La résidence était la dernière sur la droite au fin fond d'une rue tranquille. Un cul-de-sac. Aucun voisin pour venir l'embêter. Le plus près se trouvait à plus d'un demi-kilomètre. La veuve était très emballée par ce qu'elle découvrait. Elle monta à l'étage, avec l'agent immobilier qui la suivait pas à pas depuis qu'elle avait mis le pied ici. Sandrine brûlait d'envie de lui dire qu'il n'y avait pas si longtemps, elle aussi pratiquait ce métier, mais elle préféra ne rien dire. Moins les gens du coin en sauraient sur elle, mieux ce serait. Autant que possible, du moins pour les prochains mois, elle devrait éviter de se montrer en public. Le fait de ne pas être forcée à travailler l'aiderait forcément à garder l'anonymat. De toute façon, avec l'argent que lui avait légué Christian et la vente de leur maison à Mont-Saint-Hilaire, Sandrine avait de quoi vivre pour un bon bout de temps. De plus, elle avait appris que son mari s'était muni à l'époque d'une assurance-vie qui venait de lui rapporter beaucoup d'argent.

— Si vous achetez cette maison-là, vous allez tomber en amour avec Saint-Michel-des-Saints, je vous le garantis tout de suite, se permit le vendeur alors que le plancher craquait sous leur poids.

La demeure avait près de soixante-dix ans, mais elle avait été remise au goût du jour sans pour autant perdre de son côté rustique. Tout ceci était très nouveau pour Sandrine, elle qui était habituée au dernier cri. Il y avait du bois dans chacune des pièces.

— Ça fait une vingtaine d'années que j'habite dans la région et je redécouvre sa beauté chaque jour, poursuivit-il.

Sandrine observa l'homme du coin de l'œil. Il en mettait trop. Dans le milieu, il fallait laisser un peu de place au client pour qu'il s'amourache lui-même des lieux. Lui laisser le temps de poser des questions. *Amateur*. Sandrine regarda par la grande fenêtre au bout du corridor. Que des arbres à perte de vue. Rien à redire, le coin était très paisible. Elle sonda les deux chambres du second niveau. Celle de droite serait éventuellement celle de la petite Juliette. Sandrine prendrait l'autre, car il y avait une salle de bain attenante. *Quoique pour les changements de couches, le contraire serait peut-être mieux. Je vais apprécier avoir un accès direct au lavabo*. Tout en rêvassant à l'avenir qui allait sous peu s'ouvrir devant elle, Sandrine ne s'aperçut qu'à cet instant qu'elle était frigorifiée.

— Dites donc, c'est quand même pas chaud ici, fit-elle remarquer en frottant ses mains.

— On tient le chauffage au minimum étant donné que c'est inhabité, mais faites-vous s'en pas, il y a des plinthes dans chacune des pièces. Toute l'isolation a été refaite il y a cinq ans. Et oubliez pas que la température est beaucoup plus fraîche ici que par chez vous.

— J'avoue. Ça m'a saisie dès que je suis sortie de voiture.

Le mois de novembre était déjà bien entamé. Les milliers de feuilles multicolores qui tapissaient le terrain à l'extérieur en témoignaient à merveille.

— Juste derrière vous, continua l'agent, il y a une grande penderie bien pratique. Regardez.

Le courtier tourna la poignée du placard, et Sandrine y jeta un œil rapide. Elle vit alors une seconde porte, plus petite, à l'intérieur de l'espace de rangement. Elle voulut savoir où elle menait.

— C'est un accès à l'entretoit. Les anciens propriétaires rangeaient des boîtes là-dedans.

Les yeux de Sandrine s'agrandirent à cette annonce. Elle savait déjà à quoi servirait cette pièce secrète. Innocemment, elle se pencha et regarda de plus près. *Excellent*. Elle serait en mesure d'y mettre un verrou.

— Bien pratique, en effet. On a jamais trop d'espace, répondit-elle en se disant qu'elle en avait trois fois plus dans son ancienne demeure.

L'instant d'après, Sandrine demanda si elle pouvait utiliser la salle de bain. Elle avait fait une longue route et ne pourrait se retenir une minute de plus.

— Bien sûr, je vous en prie. Ensuite, je vous laisse regarder tranquille. Prenez votre temps, je serai à l'extérieur.

— Merci.

Quelques minutes plus tard, après avoir refait le tour de la maison une dernière fois et exploré tous ses recoins, Sandrine se dirigea vers le vendeur dehors. Celui-ci fumait une cigarette en contemplant la forêt où allait mourir l'asphalte de la rue. Le vent faisait virevolter les feuilles dans tous les sens. L'homme remonta le col de son manteau quand il perçut des pas dans son dos.

— Et puis ? Elle vous plaît toujours ? demanda-t-il en écrasant du pied son mégot.

Sandrine se demanda très sérieusement s'il ne risquait pas de mettre le feu en agissant de la sorte.

— Oui, je l'aime beaucoup, révéla-t-elle en considérant à son tour l'immense étendue boisée juste devant elle. Je viens de penser à ça. Ça disait dans l'annonce qu'il y avait un camp de chasse sur le terrain ?

— On peut dire ça.

— Est-ce qu'on peut y jeter un coup d'œil ? le questionna Sandrine.

— C'est plus un *shack* qu'autre chose, madame, l'avisa l'homme. L'endroit a vraiment besoin d'amour, comme on dit. Je suis même pas sûr que ça en vaille la peine...

— J'aimerais quand même aller le voir de mes yeux, s'il vous plaît. Je suis juste curieuse. Sur les images, ça avait quand même l'air bien. Je suis sûre que mon petit neveu apprécierait aller jouer là. Si j'achète la maison, bien sûr. Ça se fait à pied, si j'ai bien compris ?

— Oui, une quinzaine de minutes environ, répondit le vendeur en regardant l'accoutrement de sa cliente. Par contre, je suis pas certain que vous soyez chaussée convenablement pour aller là aujourd'hui.

— Inquiétez-vous pas pour moi.

Le vendeur réfléchit quelques instants. Il ignorait bien sûr que cette vétuste cabine dans les bois était ce qui avait principalement attiré sa cliente jusqu'ici.

— Comme vous voulez, finit-il par dire. Donnez-moi juste un petit moment, je vais aller changer de souliers.

En joggant, il se rendit à sa voiture. Sandrine en profita pour écraser le mégot de cigarette pour de bon. Elle vit l'homme ouvrir le coffre arrière de sa voiture avant d'en sortir un petit sac à poignées. Il semblait très organisé. En se tenant en équilibre sur un pied, il enfila d'abord son espadrille droite avant d'en faire de même avec celle de gauche. Avec sa fine moustache et son blouson beige, ce vendeur semblait tout droit sorti des années soixante-dix.

— On peut y aller ! lança-t-il à Sandrine une fois sa besogne terminée. On a un petit bout à faire dans la broussaille avant d'atteindre le sentier. Oubliez pas que le terrain fait au-dessus de vingt-cinq acres.

Cette vieille unité de mesure ne disait absolument rien à Sandrine, mais elle savait que la terre qu'elle s'apprêtait à acheter – pour une bouchée de pain, en plus – faisait près d'un million de pieds carrés.

— C'est par ici, jeta le vendeur. On va passer derrière le cabanon.

Sandrine lui emboîta le pas.

L'herbe n'était pas très haute. Ils devaient toutefois faire attention aux racines qui sortaient du sol ainsi qu'aux branches qui parfois leur fouettaient le visage, mais la marche était somme toute facile. Sandrine n'éprouva aucune difficulté à suivre l'agent. Au contraire, elle trouvait qu'il avançait à pas de tortue. Jusqu'à présent, elle aurait quasiment pu faire le trajet en souliers à talons hauts ! *C'est parfait, ça*. En prenant rendez-vous pour la visite, elle avait eu peur que le chemin dans le bois soit impraticable, car très bientôt, elle allait devoir l'emprunter souvent.

— Voilà le sentier dont je vous parlais, lui apprit l'homme, extirpant subitement Sandrine de ses réflexions. On n'a plus qu'à suivre ça.

— OK.

— Il paraît que le *shack* a été construit vers la fin des années quatre-vingt-dix. C'est l'autre propriétaire d'avant qui l'a conçu pour son ado. Ç'a

l'air qu'il faisait des partys là-dedans. J'en sais pas plus. Je sais juste que ce n'était pas pour la chasse.

— Ah bon, réagit Sandrine platement en regardant autour d'elle.

Déjà d'ici, on ne voyait plus la maison. *Tout est parfait.*

Au total, cela ne leur avait pris que douze petites minutes avant d'atteindre la cabane. Sandrine avait vérifié sur sa montre. Seule, elle pourrait le faire en beaucoup moins de temps que cela. Même de nuit, se rendre ici serait un jeu d'enfant. À condition d'avoir une lampe de poche, bien évidemment.

— Voilà, dit le vendeur en s'arrêtant devant la construction en bois rond.

Il était à bout de souffle, alors que le trajet n'avait rien eu de sportif.

— Vous pouvez aller jeter un œil, mais faites attention, il peut y avoir des toiles d'araignées. Ça fait longtemps que personne est entré là-dedans.

— Comme je vous disais, j'étais juste curieuse de le voir, prétendit Sandrine en poussant la porte.

La poignée n'avait même pas de serrure. Sandrine allait remédier à cela. Dès qu'elle mit un pied à l'intérieur, elle sut que cet endroit avait du potentiel. C'était bien fait. Ça semblait solide. Un vieux fauteuil avait été placé le long du mur de droite. Elle le reconnut pour l'avoir vu sur les photos. De sa main, elle en testa les ressorts en appuyant sur les coussins. *Pas si mal. Ça va faire la job. Je vais le nettoyer et mettre un drap propre pardessus.* Elle se serait mal vue se faire livrer un sofa neuf jusqu'ici, alors qu'elle devait à tout prix garder ce lieu secret. La poussière accumulée démontrait bien que le camp ne recevait pas de visiteurs incongrus. Selon l'annonce, le poêle à combustion lente fonctionnait parfaitement. Il allait lui être indispensable. Elle s'approcha de l'une des deux fenêtres. Elle les inspecta. *C'est quand même de la bonne qualité.* Honnêtement, Sandrine s'attendait à pire. Elle allait probablement devoir les recouvrir d'une pellicule plastique afin d'isoler l'endroit le plus possible. Elle devrait également acheter des rideaux opaques. Excitée, elle tournoya sur elle-même. Une odeur de fumée lui fit comprendre que le courtier, patientant à l'extérieur, venait de s'allumer une nouvelle cigarette.

Une minute plus tard, elle se dirigea vers l'unique porte de sortie.

— Vous aviez raison, c'est plus un *shack* qu'autre chose, ricana-t-elle en descendant les deux marches. Y a pas grand-chose à faire avec ça !

— Je vous l'avais bien dit.

— Je tenais quand même à le voir étant donné qu'il se trouve sur le terrain.

— C'est bien normal, fit l'autre. Si un jour vous avez des enfants, ça leur fera une belle place pour venir jouer.

Cette remarque sembla mettre sa cliente mal à l'aise. Le vendeur détourna le regard et frotta alors son mégot contre un arbre avant de le déposer dans une canette faisant office de cendrier, tout près de la porte de la cabane.

Sandrine fronça les sourcils. Cet homme était vraiment fatigant avec ça. Il prenait le risque de déclencher des incendies partout où il allait ! Sans gêne aucune, elle s'approcha et prit le récipient entre ses doigts avant de le secouer. Elle entendit l'eau de pluie à l'intérieur et un léger « pfff » qui prouva que le bout de cigarette était toujours brûlant.

— Excusez-moi, dit-elle. J'ai une phobie du feu.

Elle demanda ensuite au courtier si le terrain était clôturé.

— Oui, il est délimité par un grillage qui fait pas mal tout le tour.

Sandrine se dit qu'il faudrait mettre des pancartes « Propriété privée ».

— Mais inquiétez-vous pas, le coin est très sécuritaire, conclut-il, lisant dans les yeux de Sandrine une certaine crainte.

— J'ai pas peur, c'est pas ça. Je posais la question, c'est tout. Simple curiosité, encore une fois. C'est OK pour moi. On peut s'en aller.

Elle offrit son plus beau sourire à l'agent qui, depuis le début, la dévorait littéralement des yeux. Sandrine n'était pas sotte. Elle voyait bien les coups d'œil qu'il lui lançait dès qu'elle regardait un peu ailleurs.

— Parfait. On retourne dans la civilisation, rajouta l'homme. Suivez le guide.

Quand ils sortirent du bois et qu'ils atteignirent la maison, Sandrine s'arrêta près de sa voiture. À ses côtés, le vendeur fit de même et se tourna vers elle.

— Je vais vous faire une offre d'achat dès ce soir, s'entendit-elle dire.



Les semaines suivant la rentrée scolaire de Mégane se succédèrent à une vitesse folle. Tout allait si vite. L'enfant trouvait que la deuxième année était beaucoup plus ardue que la précédente et demandait davantage d'efforts. Elle avait également de véritables devoirs à faire à la maison. Émilie, quant à elle, souffrit d'hypertension de grossesse, et son médecin la mit en arrêt de travail pour un certain temps.

— Vous devez être au repos le plus possible, la prévint-il. Aucune activité physique. Même la marche : essayez d'éviter.

Au verger, les patrons d'Émilie furent compréhensifs, mais elle entendit dire qu'une de ses collègues s'était plainte de son absence au travail.

— J'ai été enceinte, moi aussi, pis ça m'a jamais empêchée de travailler, avait apparemment dit la mégère à quelqu'un dans la cuisine. Déjà qu'elle faisait pas beaucoup d'heures avant. C'est toutes nous autres qui se tapent l'ouvrage pendant le gros *rush* des pommes. Quand t'es même pas apte à faire des muffins, t'es aussi ben de te mettre sur le B.S.

Cette nouvelle attrista beaucoup Émilie quand elle vint jusqu'à ses oreilles. Thomas lui dit de ne pas s'en faire avec ça, qu'il y avait des jaloux partout, peu importe le milieu de travail.

— Moi-même, j'en ai un sur le chantier qui parle dans le dos de tout le monde. On l'a surnommé « langue brune ». Il est tout le temps en train de téter le boss.

Le charpentier apprit que son contrat allait être prolongé jusqu'au printemps prochain. Avec le récent arrêt d'Émilie, il faisait autant d'heures supplémentaires que possible. Comme l'arrivée du bébé approchait à grands pas, ils allaient avoir besoin d'argent. De son lieu de travail, il voyait encore parfois la maîtresse de feu Christian Soulanges. La jeune femme ne sortait de chez elle que pour aller travailler. Finie la course à pied. Terminées les longues conversations avec les voisins sur le palier. Thomas ne la connaissait aucunement, mais il se sentait un peu lié à elle. Il était même triste pour elle. Après tout, ils avaient eu tous deux la même ennemie pendant un certain temps.

Sandrine avait bel et bien déménagé. Trois semaines auparavant, Thomas était passée devant sa demeure sur la rue de la Martinique et il avait aperçu un couple qu'il ne connaissait pas en train de ramasser les dernières feuilles d'automne sur le terrain. Il ne se passait pas un seul jour sans que Thomas ne pense à la petite Juliette. Il savait qu'il en était de même pour Émilie et, sans aucun doute, pour Mégane aussi. Le charpentier ne pouvait s'expliquer pourquoi, mais en pensée, il revoyait toujours Juliette en train de tourner sur le pneu accroché à l'arbre de derrière, un grand sourire sur les lèvres. Cette scène s'était déroulée la première fois qu'elle était venue à la maison. Elle débordait de vie. Quel choc horrible cela avait dû être pour les parents ! Par moments, Thomas éprouvait certains regrets quand il songeait aux mots durs qu'il avait prononcés à l'égard de Sandrine. Cette femme était en détresse, et jamais Thomas n'avait eu la moindre compassion pour elle. Il ne le réalisait qu'aujourd'hui parce que, sans doute, Sandrine n'était plus dans les parages. Elle n'était plus une menace.

Le charpentier ne pouvait même pas s'imaginer comment lui réagirait s'il devait perdre un de ses enfants. Sans doute qu'on ne s'en remet jamais.

HIVER

OceanofPDF.com

21

Émilie sut qu'elle allait donner vie un lundi soir, soit quatre jours avant la date où son accouchement devait être provoqué. Une tempête de neige sévissait à l'extérieur. Thomas bordait Mégane pour la nuit quand Émilie perdit ses eaux. Il fut alerté par le cri de sa blonde.

— Thomas ! C'est là que ça se passe ! l'appela-t-elle depuis la salle de bain. J vais accoucher !

Son homme accourut et s'arrêta net en trouvant une Émilie penchée, une main sur le comptoir et l'autre sous son ventre.

La valise d'Émilie avait été préparée au cas où une telle situation se présentait. Thomas ordonna à Mégane d'aller se chercher un livre et quelques jouets.

— On va très bientôt partir pour l'hôpital, ma chouette, dit-il à l'enfant.

Sa voix trahissait une grande nervosité. Thomas appellerait ses parents une fois rendu là-bas. Ils viendraient chercher Mégane pour qu'elle passe la nuit chez eux.

— Ma petite sœur Aby s'en vient ? demanda Mégane.

Ils avaient trouvé le prénom depuis longtemps déjà.

— Ç'a bien l'air, oui, répondit son père. On va enfin connaître Aby.

Trente minutes plus tard, défiant les mauvaises conditions routières, la famille arriva à l'étage de la maternité. En chemin, Thomas avait contacté le personnel comme on le lui avait recommandé. C'est Émilie qui s'était souvenu de ce détail, alors qu'elle se trouvait dans tous ses états.

— Venez avec moi. Vous allez être dans la chambre juste à droite, ici, les informa une corpulente infirmière une fois qu'ils se furent présentés au bureau d'accueil.

Émilie, tenant maintenant son ventre à deux mains, peinait à marcher. Thomas la soutenait du mieux qu'il le pouvait. Mégane les suivait, impressionnée. Les premières contractions avaient débuté pendant le trajet en voiture. Ça avait commencé à la seconde exacte où ils avaient quitté leur entrée de maison. Le charpentier avait le visage entièrement recouvert de sueur. Il revivait l'accouchement de Mégane. Il se rappelait très bien qu'il avait failli perdre connaissance à l'époque et il sentait ce soir le même genre de faiblesse qu'autrefois dans ses jambes. Une fois dans la salle d'accouchement, on installa Émilie sur le lit. Mégane était émerveillée. Elle allait avoir une petite sœur ! Thomas repéra l'évier et profita de ce répit pour se passer le visage sous l'eau glaciale.

La gynécologue fit son apparition la seconde suivante.

— Bonjour à vous, je suis la docteure Laure. C'est moi qui vais vous accoucher. Votre gynécologue est en repos ce soir.

Le reste se déroula à la vitesse grand V. Avant minuit, la petite Aby vit le jour. Elle était en parfaite santé. Et Thomas n'était pas tombé dans les pommes.



Émilie eut son congé de l'hôpital trois jours plus tard. Le bébé se portait à merveille. Aby prenait bien le sein. Le jour, elle dormait la grande majeure partie du temps et ne pleurait pour ainsi dire jamais. Toutefois, les parents du nouveau-né se rendirent vite compte à quel point ils avaient eu la vie facile avant, avec Mégane comme seule enfant. Cette dernière ne se réveillait plus la nuit depuis longtemps. Le matin, elle se levait et préparait toute seule son déjeuner et allait à la toilette sans l'aide de personne.

— Ouf, c'est dégueulasse, je suis pas capable, ricana Thomas en se bouchant le nez de sa main libre.

Il ne s'était jamais habitué aux changements de couche. C'était avec le cœur au bord des lèvres qu'il accomplissait chaque fois cette tâche. Le charpentier était cerné comme s'il venait de passer sept nuits blanches d'affilée. Ce qui n'était pas très loin de la vérité, en fait.

— Va donc te reposer un peu, mon chéri, lui suggéra Émilie après que Thomas lui eut remis la petite Aby afin qu'elle puisse prendre la tétée.

Il était à peine dix heures du matin.

— Ça va, t'es gentille, répondit son chum. Je me reposerai après-midi, pendant sa sieste. Là, j'ai trop pris de café pour m'endormir.

Thomas prit cinq semaines de congé au travail – semaines auxquelles il avait droit – le temps qu'ils s'adaptent tous à leur nouvelle vie. Son patron tenta de l'en dissuader, prétextant qu'il avait besoin de lui.

— Peux-tu repousser ton *break* d'un mois ? Ça me dépannerait ben gros, s'essaya le supérieur. Je manque de monde ici, ç'a pas de bon sens.

Thomas tint son bout. Émilie avait plus que jamais besoin de lui maintenant, et non dans un mois. Le charpentier s'y était attendu, car on l'avait prévenu : le contremaître avait tenu le même discours avec la plupart des nouveaux pères cette année.

De son côté, Mégane était aux anges. Elle prenait son rôle de grande sœur très au sérieux. Elle aidait ses parents dès qu'elle le pouvait, et pour qu'elle se sente davantage impliquée, Thomas et Émilie lui avaient fait manquer l'école trois jours de suite à l'arrivée d'Aby. Mégane ne pouvait être plus ravie.

Émilie, quoique très fatiguée, retrouva une certaine sérénité. Tout se replaçait doucement. L'arrivée d'Aby lui permettait de se focaliser sur le moment présent. Ainsi occupée, elle parvenait à penser à autre chose qu'au drame qu'elle avait vécu l'été dernier. Une vie avait été prise. Une autre venait de faire son apparition. Aby était souffle d'espoir.

22

Aby fêtait sa sixième semaine d'existence. Elle avait déjà beaucoup changé. Thomas reprit le travail, et son absence à la maison fut rapidement ressentie. Pendant son congé de paternité, le charpentier se levait chaque fois que la petite se réveillait la nuit. Cela avait donné un solide coup de main à Émilie qui devait allaiter. Après le changement de couche, Thomas amenait Aby auprès de sa maman afin que celle-ci puisse donner à boire au bébé tout en restant allongée. Ils avaient établi une sorte de routine. Maintenant, il en allait tout autrement. Émilie tenait à ce que Thomas dorme convenablement, car il avait de grosses journées sur le chantier et se devait d'être en forme pour le retour à la demeure familiale le soir : elle avait besoin de lui à la maison !

— On va te descendre un matelas dans la cave, mon amour, proposa-t-elle. Comme ça, tu seras pas dérangé pendant la nuit et tu pourras avoir quelques heures de sommeil en ligne.

Étant donné son congé de maternité, Émilie retira Mégane du service de garde de l'école. Elle était en mesure d'aller la chercher à la fin des classes.

Elles marchaient ce jour-là toutes deux en direction de la maison. Le temps était grisâtre, et le fond de l'air, plutôt froid. Comme les jours précédents, Aby s'était endormie dans sa poussette pendant le trajet, emmitouflée sous une tonne de couvertures. Seul son visage était à découvert. Son bout du nez était bien chaud, preuve que l'enfant ne craignait aucune engelure.

— Hon, elle est trop mignonne, déclara Mégane qui ne cessait de jeter des coups d'œil vers sa sœur, replaçant constamment son sac à dos dont les bretelles glissaient sur ses épaules. Est-ce que je vais pouvoir la prendre quand on va arriver chez nous ?

Elles avaient parcouru la moitié du chemin du retour. Selon Émilie, Aby en avait encore pour une bonne heure à dormir. Ce qui serait parfait. Thomas allait pouvoir coucher la petite à son heure habituelle ce soir. *Elle commence à avoir une certaine régularité.*

— Est-ce que je vais pouvoir la prendre, maman ? répéta Mégane en s'agrippant à la poignée de la poussette.

— Maudit, veux-tu bien lâcher ça ? s'impatiente sa mère. Tu vas la réveiller. Je le sais que tu l'aimes et que tu l'as pas vue de la journée, mais prends ton mal en patience, OK ? Tu vas pouvoir la bercer quand elle va finir sa sieste.

— OK, se raisonna l'autre en faisant la moue.

Mégane, qui ne comprenait rien au manque de sommeil de ses parents, trouvait que sa mère était raide avec elle depuis quelque temps. Elle avait l'impression que tout ce qu'elle faisait lui tapait sur les nerfs.

Quelques minutes plus tard, elles débouchèrent enfin sur la rue des Mélèzes. Le parcours de l'école à la maison prenait un peu plus de temps qu'à l'habitude, car avec la poussette, le raccourci à travers le petit boisé n'était pas praticable en hiver. Les roues du chariot restaient coincées à chaque mouvement.

— Voilà, fit Émilie en stoppant la poussette dans le mince passage entre le côté de la maison et la grande haie touffue.

Elle bloqua les roulettes et s'assura ensuite du bien-être d'Aby. Elle dégagea son joli petit visage des nombreuses couvertures. Le bébé soupira d'aise.

— Tu la laisses encore faire dodo dehors, maman ? lui demanda Mégane. Il fait pas trop froid aujourd'hui ?

— Non, ma puce. C'est parfait. Le grand air, y a rien de mieux pour les bébés. À Montréal, toi aussi tu faisais tes siestes dehors. Parfois, je devais aller te réveiller tellement tu étais bien.

Mégane ricana.

— Viens, on va aller préparer le souper, suggéra la mère. Ça te tente de m'aider ?

— Hmm, j'aimerais ça rester avec Aby.

— Elle fait dodo. Qu'est-ce que tu vas faire à part la regarder dormir, hein ?

En réalité, Émilie craignait que Mégane réveille sa petite sœur. Elle en serait bien capable, ne serait-ce que pour la prendre dans ses bras.

— Allez, ma chouette ! Viens me donner un coup de main dans la cuisine.

— OK, d'abord, répondit la fillette.

Puis elles pénétrèrent dans la maison par la porte de côté.

Ni l'une ni l'autre n'avait remarqué la présence de la voiture au coin de la rue. La personne à l'intérieur avait une vue imprenable sur la demeure. La veille, à la même heure, elle s'y trouvait également.

Et le jour d'avant aussi.



Thomas rentra du travail plus tôt qu'à l'habitude. Il avait fait des heures supplémentaires ce matin, et au lieu de se faire payer pour son temps, le charpentier avait demandé à son employeur l'autorisation de partir à l'avance en après-midi. Le patron avait bizarrement accepté, lui qui ne cessait de dire que l'ouvrage leur sortait par les oreilles et qu'il manquait d'employés. Thomas gara la voiture à l'extérieur. Après quoi, il passa par le garage. Celui-ci était si encombré qu'aucun véhicule ne pouvait s'y stationner. De là, une seconde porte donnait sur l'intérieur de la maison.

— Salut ! lança-t-il à la cantonade.

Il rangea ses bottes sales à côté de celles toutes propres de Mégane et Émilie.

— Salut ! firent les filles en chœur.

Thomas les rejoignit dans la cuisine. Devant la cuisinière, Émilie promenait une cuillère en bois dans un chaudron tandis que Mégane fouettait ce qui semblait être des œufs dans un énorme bol. L'enfant était installée à la table.

— Comment ça va, vous autres ? demanda l'homme en embrassant le front de sa fille avant d'enlacer sa blonde par derrière.

— Ça va bien, merci, dit Émilie.

— Hmm. Ça sent bien bon, la complimenta-t-il. C'est quoi ?

Émilie lui répondit qu'elles préparaient une moussaka. Mégane, comme toujours, lui était apparemment d'une aide indispensable. Elle s'occupait de mélanger les ingrédients pour la sauce béchamel.

— C'est le fun de te voir à la maison à cette heure-là, poursuivit la jeune femme. J'étais contente quand tu m'as appelée pour me dire que tu finissais plus de bonne heure.

— Ouep ! Je ferais ça tout le temps, cet horaire-là, si c'était juste de moi. Puis Thomas balaya la pièce du regard.

— La petite est où ? voulut-il savoir.

Sa petite balançoire était à sa place, dans le coin à droite du garde-manger, mais aucun bébé ne l'occupait. Sans cesser de remuer son mélange, Émilie répliqua qu'Aby dormait paisiblement dans sa poussette, sur le côté de la maison.

— Tu dois avoir passé devant sans même la voir ! se moqua-t-elle en riant.

Sur le coup, le charpentier ne dit pas un mot, comme si on venait de lui raconter une blague dont il ne saisissait pas le sens. Il alla vérifier dans la chambre d'Aby.

— Je... Mais j'ai... balbutia-t-il en revenant dans la cuisine, l'air consterné.

— Ça va ? s'inquiéta sa blonde en voyant son visage soudainement inquiet.

— Est-ce que c'est une joke, Émilie ? Pour vrai, la petite est où ?

Mégane leva le nez de son bol. Son père avait un peu élevé la voix.

— Je te l'ai dit, elle dort dans sa poussette, sur le côté de la maison.

Thomas lui confirma qu'Aby n'était pas dans son chariot quand il était arrivé.

— Qu'est-ce que tu me racontes là, toi ? lâcha Émilie.

Thomas l'ignora et, à la course, prit alors la direction du garage.

— Ben voyons ! rebondit Émilie en éteignant la cuisinière. Tu me fais peur, là. T'as sûrement mal vu à cause des couvertes.

Elle suivit son chum, vite imitée par Mégane qui abandonna son fouet dans le bol. Sans prendre la peine de remettre ses bottes, Thomas sortit nu bas. La poussette était bel et bien là, mais pas la coquille.

— Hein ?

Ce fut le seul mot qui parvint à franchir les lèvres d'Émilie. Cette dernière dut s'appuyer contre le mur de brique. Elle était sur le point de défaillir. Elvis profita de la porte laissée entrouverte pour se faufiler à l'extérieur et rejoindre ses maîtres.

— Elle est où ? s'énerma cette fois Thomas. ABY EST OÙ ?

Émilie porta une main sur sa bouche, plongée dans un mutisme affligeant. Mégane, simplement vêtue d'un t-shirt, enfila ses bottillons et contourna sa mère pour aller rejoindre Thomas. Celui-ci se rendit à l'avant de la demeure, cherchant Aby partout, comme si elle avait été en mesure de se déplacer par elle-même. Émilie, enfin sortie de sa torpeur, partit vérifier à l'arrière.

— ABY ! cria-t-elle à s'en rompre les cordes vocales. ABY !

Désespéré, Thomas retourna près de la poussette et se mit à fouiller dans la haie en poussant les branches. Elvis allait parfois s'y cacher. *Qu'est-ce que je fais là ? La coquille peut pas être tombée toute seule là-dedans !* Cela prenait absolument l'intervention d'un adulte pour déclencher le dispositif de sûreté. Émilie revint en courant par l'étroit chemin longeant la demeure. Essoufflée, elle se tourna vers Mégane.

— Est-ce qu'on a entré Aby dans la maison ? lui demanda-t-elle, les lèvres tremblotantes. Il me semble que non, hein ?

— Non, maman.

— Franchement, tu t'en rappellerais si tu l'avais rentrée en dedans ! s'insurgea Thomas en colère.

Émilie éclata en sanglots.

— Crisse, t'as pu toute ta tête, toi, l'accusa son chum.

Après quoi, Thomas se rendit à nouveau au bord de la rue où il lança son regard dans toutes les directions. À part une vieille dame qui promenait son chien au loin, il n'y avait personne. Thomas sentait son cœur battre jusque

dans ses tympans. Ses jambes tremblaient et donnaient l'impression de ne plus pouvoir le supporter encore bien longtemps.

— Police, jeta-t-il. Il faut appeler la police.

Il prit alors les épaules d'Émilie et la força à capter son regard. Sa conjointe était aussi blanche que la neige qui tardait encore à fondre autour d'eux.

— Va voir tous les voisins, lui ordonna-t-il. Il faut alerter tout le monde.

Sous le choc, les joues ruisselantes de larmes, Émilie demeura immobile, persuadée qu'elle allait s'extirper de ce terrifiant cauchemar d'une seconde à l'autre. *Je vais me réveiller. Rien de tout ça est vrai.* Sa bouche qui tressautait sans qu'aucune syllabe n'en sorte avait quelque chose d'effrayant. Mégane, qui n'avait cessé de scander le nom de sa petite sœur, revint à l'instant de son troisième tour de la maison.

— Grouille ! s'affola Thomas en remuant sa blonde. Allez voir les voisins, vous deux ! On a pas une minute à perdre.

Émilie s'activa enfin, ignorant qu'elle était toujours pieds nus. Thomas, quant à lui, retourna à l'intérieur où il s'empressa de contacter la ligne d'urgence. Le téléphone collé sur l'oreille, il vérifiait chaque pièce et chaque recoin de la maison, s'attendant à y trouver son bébé. *C'est pas en train de nous arriver. C'est pas en train de se passer.* Quand on décrocha, Thomas arriva à peine à parler tant il était à bout de nerfs. Il dut s'y prendre à cinq reprises avant que la répartitrice au bout du fil comprenne les mots : « Ma fille de six semaines a disparu. »



Sandrine devait faire extrêmement attention afin de respecter les limites de vitesse. En sueur, elle ne réalisa qu'à cet instant qu'elle portait encore sa perruque blonde. Elle rabaissa sa capuche et se débarrassa de son postiche en le rangeant en boule dans le coffre à gants. Un coup d'œil au rétroviseur lui confirma que Juliette dormait toujours. Rapidement, Sandrine s'étira le bras et enleva toutes les couvertures dont l'enfant était recouverte. *Elle doit crever de chaleur là-dessous.* Puis elle baissa légèrement la vitre côté

conducteur afin de faire entrer un peu d'air frais. Elle n'avait même pas pris la peine de fixer la coquille de la petite avec la ceinture de sécurité. Elle s'était promis de le faire uniquement au moment où elle jugerait s'être suffisamment éloignée de leur maison. *C'est tellement dangereux, ce que je fais là. Quand j'aurai traversé le tunnel, je m'arrêterai et je prendrai deux minutes pour l'attacher.* Stressée comme elle l'était, elle n'avait pas voulu perdre de temps là-dessus tout à l'heure. Sur le côté de la maison, elle s'était exécutée très rapidement, abandonnant la poussette sur place. L'opération n'avait pas pris plus de vingt secondes, selon elle.

— Je suis convaincue que personne m'a vue, s'encouragea-t-elle en massant le volant de ses mains moites.

Les voisins en face de chez Thomas et Émilie étaient de jeunes trentenaires, et leur fenêtre de salon donnait exactement sur l'endroit où la poussette de Juliette se trouvait. Le jour, la maison du couple demeurait inoccupée. Tous deux travaillaient. Sandrine avait vérifié. Infiniment discrète, au cours des deux dernières semaines, elle avait donc épié les allées et venues d'Émilie. Le soir venu, elle retournait dans sa nouvelle propriété de Saint-Michel-des-Saints. Elle n'avait pris une pause que samedi et dimanche derniers, car Thomas et Mégane étaient avec Émilie la fin de semaine. Valait mieux prendre le nouveau-né au moment où elle n'était qu'avec sa mère. Sandrine avait longtemps cru qu'elle aurait à prendre Juliette par la force. D'ailleurs, un marteau traînait sous son siège de voiture depuis un bon bout de temps déjà.

Pendant ses observations quotidiennes, la veuve avait rapidement constaté qu'Émilie faisait souvent une marche avec la petite vers dix heures le matin. La jeune maman s'arrêtait chaque fois au parc des Trembles où elle s'asseyait sur un banc en sirotant une boisson chaude. Elle y restait une quinzaine de minutes et ne sortait jamais l'enfant de sa poussette. Cela devait concorder avec l'une des siestes du bébé, avait supposé Sandrine. Pour dormir, les nourrissons s'habituent très vite à une routine bien établie. Souvent, Sandrine s'était imaginée arriver par-derrière et frapper le crâne d'Émilie avec violence. Elle n'aurait eu qu'à prendre la fuite avec le bébé ensuite. Seules les quelques maisons en périphérie dudit parc l'avaient

empêché de commettre l'acte. C'était trop risqué. Ainsi, ses plans avaient récemment changé du tout au tout.

Depuis le début de la semaine, au retour de l'école de Mégane, Sandrine avait remarqué que cette imprudente de mère laissait le nouveau-né terminer son somme de l'après-midi à l'extérieur. La veuve, qui ne pouvait rester trop longtemps au même endroit par peur d'être vue, faisait alors des tours de voiture et repassait devant la maison de temps en temps. Elle avait calculé que Juliette restait dehors, bien à l'abri le long de la haie de cèdres, entre trente et quarante minutes.

Toutes ces images se bouscuaient dans la tête de Sandrine. Au volant de son auto, avec son trésor endormi à l'arrière, elle fixait la ligne blanche devant elle.

— Ç'a été un vrai jeu d'enfant, se félicita-t-elle encore une fois à voix basse. J'en reviens pas. J'ai réussi.

L'aiguille de vitesse frôlait à présent les cent vingt-cinq kilomètres à l'heure. Sandrine leva instantanément le pied.

— Merde ! Je dois faire attention à ça, se morigéna-t-elle.

Non seulement ce n'était pas le moment d'avoir un accident, mais elle devait également éviter à tout prix de se faire contrôler par la police. *Je dois rester concentrée sur ma conduite.* Pour la centième fois peut-être, elle s'assura du niveau de l'essence. La voiture en avait plus qu'assez pour retourner à Saint-Michel-des-Saints. Ce matin, Sandrine avait fait le plein à Montréal. Encore une fois, elle avait pris soin de payer avec de l'argent comptant. Les transactions par cartes bancaires laissent des traces. Personne ne devait savoir qu'elle était sortie de chez elle aujourd'hui. Pour les mêmes raisons, elle avait laissé son cellulaire à la maison. Elle ne devait prendre aucun risque. Afin qu'on ne puisse identifier sa voiture, l'idée d'en louer une lui avait également effleuré l'esprit, mais elle supposa que, tout comme les portables, ces véhicules locatifs étaient munis d'un système de géolocalisation. Le plus sûr avait donc été de prendre sa propre auto. Au cours des dernières semaines et des derniers mois, Sandrine avait dû penser à tout. Si elle n'était pas assez prudente, on pourrait très bientôt savoir, et en quelques clics seulement, où elle se trouvait au moment de l'enlèvement.

Ce dernier mot l'horripilait. C'était incontestablement de cette façon dont on allait présenter l'événement dans les divers bulletins de nouvelles. Sandrine ne kidnappait pas un enfant. Non, elle ne faisait que se rendre justice. Cette famille maudite lui avait volé sa fille. Et elle reprenait ce qui lui revenait de droit.

— Tout va très bien, articula-t-elle pour elle-même.

Souvent, Sandrine repensait à l'arrogance d'Émilie la dernière fois où elles s'étaient vues en face de l'école. En arrivant sur les lieux avec sa ridicule bicyclette, Émilie l'avait traitée comme un déchet. Et elle ne l'avait même pas remerciée de s'être occupée de sa fille pendant que madame l'artiste peignait ses horribles toiles.

Tandis que Sandrine sortait du pont-tunnel, un petit gazouillis émergea de la banquette arrière. Sandrine posa son regard sur le rétroviseur. Juliette avait les yeux ouverts.

— Hon, mon bébé.

Les yeux de Sandrine se voilèrent. Il s'agissait ici de leur tout premier contact. L'enfant n'avait jamais entendu le son de sa voix avant cet instant bien précis.

— Allô, mon amour, fit-elle de sa voix la plus douce, sans quitter le bébé des yeux. T'es tellement belle. Je suis...

Un puissant klaxon fit soudainement sursauter Sandrine qui en lâcha presque le volant. Juste derrière elle, un poids lourd la suivait de si près qu'elle avait l'impression qu'il allait les engloutir.

— Il est fou, lui !

Elle constata alors qu'elle roulait bien en deçà de la vitesse minimum.

— Pauvre nouille ! s'invectiva-t-elle.

Il lui fallait absolument éviter d'attirer l'attention sur elles. Sandrine accéléra alors la cadence.

— On va bientôt s'arrêter deux petites minutes, Juju, le temps de fixer ton siège bien comme il faut.

Sandrine s'essuya le coin des yeux. Elle aurait tant aimé prendre l'enfant, la bercer et lui parler pendant des heures, mais ce n'était malheureusement pas possible pour le moment. Elle se répéta qu'elles

auraient amplement le temps de faire connaissance au cours des prochaines semaines.

La nouvelle vie de Juliette venait de prendre son envol.



Thomas et Émilie étaient assis à leur table de cuisine. Mégane se trouvait à présent chez ses grands-parents, loin de tout ce tumulte. Un policier faisait face au couple. Il posait des dizaines de questions et prenait des notes. L'homme se nommait François Dubois. Il devait sensiblement être du même âge que Thomas et Émilie, soit début trentaine. Secrètement, Thomas aurait préféré un homme plus âgé, donc plus expérimenté, pour prendre en charge la disparition de leur bébé. Sans demander l'accord à qui que ce soit, le charpentier fumait cigarette sur cigarette. Seulement douze heures plus tôt, cette attitude aurait révolté Émilie, mais pour une raison bien évidente, c'était ce soir le cadet de ses soucis. Dubois venait de leur confirmer qu'une équipe fouillait le périmètre au peigne fin. Quatre de ses coéquipiers faisaient également la tournée de tous les voisins. Même ceux à l'autre bout de la rue. Peut-être que l'un d'entre eux avait vu quelque chose.

— J'en reviens pas encore que t'aïles laissé la petite toute seule dehors, s'emporta à nouveau Thomas en lançant un regard mauvais à Émilie.

— On a toujours fait ça, Thomas ! se défendit l'autre pour la millième fois. Je... En ville, Mégane faisait ses siestes d'après-midi à l'extérieur. C'est... C'est injuste que tu m'accuses comme ça, j'ai...

Sa phrase mourut, prisonnière dans sa gorge. Une heure plus tôt, on avait donné à Émilie un léger sédatif. Ses idées s'entremêlaient et elle avait à présent un peu de difficulté à se concentrer. L'enquêteur profita de ce moment pour ramener la discussion sur ce qui allait se passer au cours des prochaines minutes et heures à venir.

— Je le sais, que c'est pas facile, j'ose même pas m'imaginer ce que ça doit être, mais présentement mon équipe interroge tout le voisinage pour vérifier si certains d'entre eux ont des caméras de surveillance. C'est de plus en plus fréquent et ça peut vraiment nous aider. Surtout qu'on sait

qu'Aby a disparu entre 15 h 15 et 16 h, soit entre le retour de l'école et celui de Thomas.

Émilie intervint en levant un doigt devant elle.

— Je me souviens être allée la voir vers 15 h 30, dit-elle. Juste avant que Mégane et moi commencions à préparer le souper. Je voulais m'assurer qu'elle dormait toujours. Ce qui était le cas.

— OK, vous m'aviez pas dit ça, nota Dubois. Excellent, c'est encore plus précis si on doit visionner des enregistrements.

Thomas prit la parole.

— Êtes-vous allés voir chez Sandrine Soulanges ? répéta-t-il en écrasant son mégot dans une soucoupe servant de cendrier improvisé.

Il mentionnait ce nom pour la troisième fois. Dubois répondit qu'il avait effectivement transmis cette information à un collègue, mais qu'il n'avait toujours pas eu de retour de sa part.

— Vous m'avez dit que sa fille de six ans est décédée chez vous ? les relança le policier. Dites-moi s'en donc un peu plus sur cette dame.

Émilie lui relata les grandes lignes de ce fatidique après-midi, ainsi que le suicide de Christian.

— Cette femme-là a foncé sur Émilie et Mégane dans le stationnement de l'épicerie, s'énerva Thomas. Elle a passé à ça de leur rouler dessus.

Le charpentier mima un mince espace entre son pouce et son index.

— Ça veut pas absolument dire que c'est elle, non plus ! réagit vertement Émilie. Ça fait des mois que Sandrine a disparu de la carte. On l'a jamais revue pis elle doit même pas savoir que j'ai accouché. Il faut pas que la police mette son énergie juste sur cette hypothèse-là.

Thomas se tut. Sa blonde avait raison. Sandrine s'était complètement volatilisée depuis l'automne dernier, et la dernière fois qu'elle s'était entretenue avec Émilie, elle avait paru beaucoup moins instable mentalement. Les autorités devaient multiplier chacune des avenues possibles plutôt que de mettre tous leurs œufs dans le même panier, comme tentait de le faire Thomas. Toujours était-il que Sandrine demeurait la seule personne que Thomas pouvait imaginer voler un bébé.

— Ah, mon Dieu ! lâcha-t-il, appuyant ses coudes contre la table.

Il ravala un sanglot. Les solides épaules du charpentier montaient et descendaient au rythme de sa respiration qu'il essayait de contrôler. Émilie posa une main sur son dos. Il portait toujours ses vêtements de travail.

La sonnerie du cellulaire de Dubois retentit, brisant le silence embarrassant. Celui-ci s'empressa de répondre. Il écouta attentivement la personne au bout du fil, puis il consulta ses notes.

— Soulanges, fit-il. Sandrine Soulanges. Avec un « s » à la fin.

Thomas releva la tête, le regard empreint d'espoir. *Ils l'ont attrapée ?*

Quelques secondes passèrent durant lesquelles l'enquêteur laissa la place à son interlocuteur. Émilie était impatiente de savoir de quoi ils parlaient. Dubois éloigna l'appareil de son oreille et s'adressa au couple.

— Vous êtes certains que Soulanges est bien son nom de famille ? Mon collègue me confirme qu'elle ne figure dans aucune banque de données.

Thomas se laissa tomber contre le dos de sa chaise.

— *Shit !* réagit-il en réalisant qu'il venait probablement de perdre de précieuses minutes. Le nom de famille de son mari était Soulanges, tout comme Juliette, mais Sandrine a sans doute gardé le sien, comme la plupart des femmes d'aujourd'hui. J'ai aucune ostie d'idée de son nom à elle. Elle me l'a déjà dit, je pense, mais je m'en souviens plus du tout.

— Moi non plus, se désola Émilie. Mais il doit bien y avoir un moyen de le trouver, non ?

L'enquêteur retourna à son cellulaire.

— Les parents de la petite me confirment qu'elle était mariée à un certain Christian Soulanges, dit-il. Cet homme-là est décédé l'an passé.

Thomas agita les mains devant Dubois, voulant attirer son attention.

— Oui ? fit ce dernier.

— Elle était courtière en immobilier dans la région, lui apprit le charpentier, qui immédiatement se trouva stupide de ne pas l'avoir mentionné plus tôt.

Sans doute l'énervement.

— C'est vrai ! renchérit Émilie.

Dubois griffonna l'information sur un bout de papier tout en la transmettant à son coéquipier.

— Savez-vous pour quelle agence ? demanda-t-il au couple.

Tous deux firent non de la tête. Thomas lança Internet sur son portable en tapant les mots « agente » et « Sandrine », mais cela ne donna aucun résultat. *C'était quoi, donc, son maudit nom de famille ?* Il en était maintenant convaincu : elle le lui avait donné lors de leur premier échange téléphonique. Le jour où Sandrine l'avait contacté afin que leurs filles puissent passer un moment ensemble.

— Vous m'avez dit qu'elle a déménagé ? rajouta le policier, le cellulaire à présent coincé entre son épaule et sa joue gauche. Savez-vous où elle est rendue ?

— Non, jeta Thomas en regardant sa blonde, qui répondit la même chose.

— La dernière fois que je lui ai parlé, elle m'a dit qu'elle voulait s'éloigner d'ici, rajouta Émilie. Mais je suis pas certaine que ce soit une bonne idée qu'on se concentre uniquement sur Sandrine. On est loin d'être sûrs qu'elle est mêlée à ça. Il faudrait explorer toutes les pistes...

— C'est justement ce qu'on fait, madame, se permit l'enquêteur. On fait tout en notre pouvoir pour retrouver Aby. Il faut nous faire confiance.

Désespérée, Émilie prit la main de Thomas. Ils se sentaient si impuissants. Tous deux fixaient maintenant ce policier. Celui-ci finit par mettre un terme à sa conversation téléphonique. Il se tourna ensuite vers le couple.

— On va attendre que mon collègue me rappelle. Là, le soleil est sur le point de se coucher pour de bon, indiqua-t-il en pointant au-dessus de l'évier la fenêtre par laquelle on pouvait voir le ciel s'obscurcir tout doucement. On va profiter de la clarté pour rejoindre la nouvelle battue, si vous le voulez bien.

— Pourquoi vous déclenchez pas tout de suite une alerte Amber ? se plaignit Émilie. Je comprends pas !

Calmement, le policier lui expliqua une fois de plus qu'il leur manquait encore quelques éléments.

— Il ne peut pas y avoir d'alerte Amber tant qu'il n'y a pas de suspect confirmé, enchaîna-t-il. Les prochaines heures vont être cruciales. Dans la

plupart des cas, c'est là que tout se joue. Écoutez, on va la retrouver, Aby. OK ? En attendant, voilà ce qu'on va faire.

L'homme exposa jusque dans les moindres détails la suite des choses, comme s'il récitait un texte appris par cœur et qu'il avait vécu ce genre de scène des centaines de fois.

Thomas ne put entendre la suite. C'était trop pour lui. Il eut à peine le temps de se rendre à la toilette pour régurgiter le contenu de son estomac. Pour la première fois depuis le début de cette histoire, il hurla comme un damné.



Ils étaient près d'une vingtaine d'individus regroupés aux abords du boisé, non loin de la maison de la petite Aby. Dans ce genre de situation, les gens pouvaient se montrer d'une solidarité remarquable. La plupart provenaient du voisinage. Il était dix-sept heures quarante-cinq, et les autorités avaient planifié une battue avant qu'il ne fasse nuit noire. Au mois de mars, le soleil se couchait encore très tôt. Tandis que Dubois indiquait à la troupe comment ils allaient devoir s'organiser, son portable sonna.

— Pardonnez-moi, fit l'enquêteur avant de sortir l'appareil de sa poche.

Il demanda alors à un collègue de poursuivre les directives à sa place. Dubois se mit en retrait. De loin, Thomas l'entendit dire : « OK. J'envoie quelqu'un là-bas. » Une dizaine de secondes plus tard, après avoir raccroché, le policier revint sur ses pas et s'approcha des parents d'Aby.

— Le nom de la femme est Sandrine Champagne, leur apprit l'homme de loi. Elle habite bien loin d'ici maintenant. À Saint-Michel-des-Saints, plus précisément.

Dubois avait noté l'adresse sur un bout de papier qu'il agitant devant lui pendant qu'il parlait.

— C'est la SQ qui est le corps policier là-bas, ajouta-t-il. Étant donné que c'est la seule piste qu'on a, je vais les contacter pour qu'ils envoient quelqu'un lui rendre visite.

Thomas opina du bonnet, s'accrochant comme jamais à l'espoir que cette histoire prenne fin le plus vite possible afin qu'il puisse à nouveau serrer Aby contre lui. Émilie prit la main de son chum. Dans un murmure, elle se mit à psalmodier une prière, elle qui pourtant n'était aucunement pratiquante.

— Il faut garder espoir, conclut l'enquêteur. OK ?

À nouveau, il s'éloigna d'eux pour passer son appel au moment où les bénévoles s'enfouaient dans le boisé, judicieusement éparpillés afin qu'aucun indice ne leur échappe.

— Il faut dépêcher un patrouilleur au 1195, chemin Romuald, à Saint-Michel-des-Saints, déclara Dubois après avoir fait le résumé de la situation à son interlocuteur. Oui, exact. S'il vous plaît, revenez-moi dès que possible. Merci.

Thomas, qui avait abandonné Émilie pour se rapprocher subtilement de l'enquêteur, n'avait rien manqué de la conversation. À la hâte, en tournant le dos au policier, il nota l'adresse de Sandrine dans son cellulaire.

Dès qu'elle quitta l'autoroute, Sandrine appuya sur la pédale d'accélérateur. Ici, il y avait très peu de surveillance policière. Elle devait arriver chez elle le plus vite possible. Sur la route depuis Mont-Saint-Hilaire, elle ne s'était arrêtée que quelques minutes afin de fixer le siège de Juliette. Quelle n'avait pas été sa surprise de constater qu'il lui manquait l'embase servant à accueillir la coquille dans laquelle reposait le bébé ! *Quelle nouille je suis !* Tous ces gadgets de nouveau-nés étaient bien loin derrière elle à présent. Sandrine avait donc fait de son mieux en attachant la ceinture de sécurité autour du banc de l'enfant. En quelques manœuvres, elle était parvenue à faire une espèce de boucle.

— On est presque arrivées, mon amour, fit-elle à l'intention de la petite. Encore un peu de temps et on sera dans ta nouvelle maison. Tu dois avoir hâte qu'on change ta couche, toi, hein ?

Les rangs étaient sur l'asphalte. Aucune glace pour ralentir la course de Sandrine. Les conditions routières étaient parfaites. Sandrine entendit Juliette gazouiller. Pas une seule fois cette enfant n'avait pleuré pendant le trajet.

— T'es un vrai ange, toi, tu sais ?

La conductrice mit le clignotant signalant qu'elle tournait à gauche à la prochaine rue. La sienne. La leur. La maison se trouvait tout au bout, à droite. La pédale bien au fond, Sandrine pria le ciel pour qu'aucune voiture de police ne l'attende chez elle ou ne soit embusquée quelque part, prête à mettre fin à sa liaison avec Juliette. Cette idée l'obsédait depuis son départ de Mont-Saint-Hilaire. Est-ce que Thomas et Émilie avaient suspecté Sandrine dès le début ? Si tel était le cas, il y a fort à parier que les autorités locales allaient rapidement venir la rencontrer. Voilà pourquoi il ne fallait

pas qu'elle perde une seule seconde. Sandrine savait bien qu'une fois parvenue à bon port, l'aventure serait loin d'être terminée. Elle aurait à transférer Juliette dans la cabane.

— On est arrivées, soupira-t-elle enfin, soulagée qu'aucun véhicule de police ne soit garé dans son entrée.

Elle sortit de voiture et ouvrit la portière du côté de Juliette avec empressement. Sandrine défit avec difficulté les nœuds qu'elle avait créés avec la ceinture de sécurité.

— Voilà, ma belle, fit-elle en sortant la coquille. On va aller faire un tour dans notre petite maison temporaire. J'ai des couches pour toi là-bas.

Sandrine vérifia derrière son épaule que personne ne se trouvait dans les parages. Elle recouvrit ensuite Juliette avec les couvertures minables d'Émilie.

— Je t'en ai acheté de bien plus belles, tu verras.

Elle allait d'ailleurs devoir brûler celles-ci dans le poêle à combustion lente du refuge. Malgré le temps qui pressait, Sandrine ne put s'empêcher de donner un baiser sur le front de Juliette. À la suite de quoi le bébé la regarda gravement, sans pleurer. Sandrine réalisa à quel point la petite était éveillée pour son âge.

Dix minutes plus tard, elles atteignaient la cabane. Une fumée à peine visible s'échappait de la cheminée. Sandrine avait pris soin de partir un bon feu avant son départ ce matin. Il fallait que l'accueil de la petite soit le plus douillet possible.

C'était dire à quel point elle avait su que son plan fonctionnerait.



Même si elle s'y attendait, Sandrine sursauta néanmoins lorsqu'on toqua à sa porte. Elle n'était rentrée à la maison que depuis une vingtaine de minutes. On cogna à nouveau. Plus fort cette fois.

— J'arrive, lança Sandrine. J'arrive.

Au bout de plusieurs secondes, elle parvint à l'entrée. Elle activa l'interrupteur, et la lumière à l'extérieur s'alluma. Elle tira ensuite le rideau

et jeta un œil à travers la vitre pour voir de qui il s'agissait. Son cœur bondit lorsque ses doutes s'avérèrent fondés et qu'elle reconnut un agent de police. *Reste calme. Tu as passé la journée ici et il te croira sur parole.* Exactement comme elle l'avait imaginé, Thomas et Émilie n'avaient pas perdu de temps avant de faire le pont entre elle et la disparition de la petite. Elle s'était pourtant fait oublier au cours des derniers mois. *J'étais donc effectivement encore une menace pour eux.*

Elle prit d'abord une grande respiration. Puis une deuxième afin de mieux contrôler son énervement. *OK, je suis prête.*

— Oui ? fit-elle en ouvrant. C'est à quel sujet ?

L'homme se présenta rapidement et, après avoir balayé du regard son interlocutrice, pointa le pied droit de cette dernière, comme s'il voulait détendre l'atmosphère avant d'attaquer le vif du sujet.

— Vous vous êtes blessée ? lui demanda-t-il.

Sandrine portait une botte orthopédique servant à empêcher le pied de bouger. Elle se tenait également sur des béquilles.

— Oui, une vilaine chute cette semaine, prétendit-elle d'une voix pâteuse. C'est pourquoi ç'a pris du temps avant que je vienne répondre.

Le policier remarqua tout de suite la bouteille de vin posée sur la table du salon. Sandrine avait fait exprès de la positionner à cet endroit bien précis. Elle avait vidé plus du trois quarts du contenu dans l'évier de la cuisine. Elle s'était ensuite permis une bonne rasade afin de parfumer son haleine.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? insista-t-elle.

— En fait, on a reçu un appel. Quelqu'un aurait entendu une personne appeler à l'aide depuis votre maison, mentit l'homme. Je venais juste m'assurer que tout était correct.

— Quoi ? C'est ridicule.

Sandrine savait bien qu'il n'était pas là pour ça. Il n'avait simplement pas de mandat et cherchait une façon de s'introduire dans la demeure.

— Je vis toute seule ici, enchaîna-t-elle. Qu'est-ce que vous me racontez là ?

Le patrouilleur sembla sincèrement désolé. On l'avait informé que cette dame avait perdu sa fille unique l'an dernier. Son mari s'était apparemment enlevé la vie peu de temps après. Il allait devoir faire attention à ne pas la brusquer. Elle devait être encore très fragile. Si elle cachait un nouveau-né dans cette maison, l'homme le découvrirait assez rapidement. À première vue, cette Sandrine Champagne ne donnait pas du tout l'impression d'avoir été capable d'un tel geste. Elle tenait à peine debout. Et elle semblait ivre. *À moins qu'elle n'ait pas agi seule.*

— Vous permettez que je jette un coup d'œil à l'intérieur ? se permit-il. Ça ne prendra que quelques minutes. Si vous êtes seule comme vous le dites, je vais vite m'en rendre compte et je vous laisserai tranquille.

Sandrine se déplaça sur sa droite.

— Je vous en prie, déclara-t-elle en lui cédant le passage, pointant l'une de ses béquilles vers le salon. Faites comme chez vous.

— Merci.

Faisant mine d'être chancelante, Sandrine s'agrippa à un meuble.

— Êtes-vous correcte ? s'enquit l'agent.

— Oui, ça va. J'ai un peu trop bu... aujourd'hui. Voilà tout.

Le policier sentit le souffle aviné de cette jolie femme quand il passa devant elle. Elle semblait fatiguée et déprimée. *Normal, quand t'as perdu toute ta famille*, songea-t-il.

— Ce sera pas long, dit-il en se dirigeant vers la cuisine.

Il y trouva rapidement une seconde bouteille de vin vide sur le comptoir près du réfrigérateur. *Ouf. Grosse soirée.* L'homme réfléchit. L'enfant était portée disparue depuis un peu plus de trois heures maintenant. La route entre Mont-Saint-Hilaire et Saint-Michel-des-Saints en prenait presque autant, dépendamment de la circulation. Un petit calcul tout simple révélait bien que cette femme n'était impliquée en rien dans cette affaire. *Elle n'aurait pas eu le temps de boire tout cet alcool en si peu de temps. Et en plus, blessée comme elle l'est, elle a de la misère à se déplacer.* Il comprit également qu'il lui aurait été impossible de conduire avec pareille botte. L'homme inspecta néanmoins chaque recoin du rez-de-chaussée, cherchant

en vain quelque chose qui démontrerait qu'elle aurait pu être mêlée à quoi que ce soit.

— Je peux ? dit-il en désignant l'escalier.

— Oui. Vous allez voir qu'il n'y a personne d'autre que moi ici.

Sandrine l'observa poser le pied sur la première marche. Elle avait hâte que cet homme déguerpisse afin qu'elle puisse s'assurer que Juliette allait bien. Elle l'avait laissée là-bas en toute sécurité, mais quand même : elle brûlait d'impatience de la retrouver, histoire que l'enfant s'habitue à son odeur, à sa voix.

Le policier atteignit l'étage la seconde suivante. Deux pièces y étaient aménagées. Elles semblaient identiques. Il pénétra dans chacune d'elles. Il supposa qu'il y en avait une qui devait servir de chambre d'invité. Celle de gauche était sans aucun doute la chambre où la propriétaire dormait, car le lit n'était pas fait. Légère inspection. Rien d'anormal ici non plus. Que des choses d'adulte. Vêtements maladroitement pliés sur la commode, brosse à cheveux abandonnée sur la table de chevet, lunettes de soleil, etc. Accrochés aux murs, il y avait plusieurs cadres. Il s'agissait de photos de la femme en compagnie d'une fillette. *Sans doute l'enfant qu'elle a récemment perdue.* Aucune du défunt mari. Le patrouilleur sonda rapidement la salle de bain. Son cellulaire vibra dans sa poche. Il le consulta rapidement. Sa blonde. Il la rappellerait plus tard. L'homme passa ensuite devant une penderie et reprit l'escalier vers le rez-de-chaussée. Sandrine l'y attendait.

— Vous n'avez pas trouvé de monstres qui... qui criaient là-haut ? hoqueta-t-elle en déposant son verre de vin sur le pommeau plat de la rampe en érable.

Le policier ricana.

— Bien, non. Désolé de vous avoir dérangée. Mais dites-moi donc : comment vous vous êtes blessée ?

— J'ai glissé en marchant, inventa Sandrine. Une mauvaise chute.

— Ah oui ? Où ça ?

Pourquoi toutes ces questions ?

— Dans le bois, répondit-elle. J'aime bien m'y promener.

Elle regretta aussitôt ses paroles.

— Vous êtes collée sur la forêt, vous, c'est l'fun, ça, ajouta l'homme. Mon rêve. Il y a des sentiers par ici ?

Cette fois, Sandrine sentit la panique la submerger. *Merde ! Pourquoi je l'ai amené sur cette voie ?* Elle rebondit rapidement.

— Je crois qu'il y a des sentiers, mais j'y vais jamais. J'ai entendu dire qu'il y avait des loups par là. J'ai une sainte peur de ça. En fait, je me suis fait mal dans le parc du Lac Taureau. Dans un petit chemin pépère, c'est bien ça qui est le pire.

Le policier remarqua que Sandrine semblait avoir dégrisé d'un seul coup.

— J'entends parfois les loups qui hurlent la nuit, poursuivit Sandrine qui sentit une rigole glacée couler le long de sa colonne. C'est sans doute ça que les personnes ont entendu ce soir.

— Quelles personnes ? voulut savoir l'homme.

— Vous m'avez dit tantôt que des gens avaient entendu crier à l'aide, se défendit Sandrine qui savait pourtant très bien que Juliette n'avait pas émis le moindre son à leur arrivée.

— Ah ! OK, oui. J'avais de la difficulté à vous suivre.

— Leurs hurlements donnent froid dans le dos, vous savez. Pourtant, les voisins sont très loin. Qui a bien pu vous appeler pour prétendre que ça venait de chez nous ?

En s'appuyant sur une béquille, Sandrine remit la main sur son verre de vin et feignit à nouveau d'être vacillante. *Joue bien ton jeu. Il faut absolument qu'il pense que je suis complètement saoule et inapte.* Le patrouilleur ne répondit pas à sa question.

— Êtes-vous sortie de votre maison aujourd'hui ? lui demanda-t-il.

Sandrine pointa sa grande botte orthopédique avant de hausser les épaules.

— Je vois pas très bien où je pourrais aller arrangée de même. Je sors plus de chez moi depuis trois jours. Hier, j'ai même pas été mettre mes poubelles au chemin. Pourquoi vous me demandez ça ?

Sandrine s'aperçut qu'elle était bien trop sur la défensive.

L'agent hésita.

— Pour rien, finit-il par lâcher. Pour rien. Encore une fois, désolé de vous avoir importunée. Et je m'excuse pour les traces de pas mouillées sur le plancher.

On voyait clairement les empreintes de souliers du patrouilleur sur le carrelage. L'homme se redirigea vers la sortie. Sandrine s'appuya sur ses béquilles afin de le raccompagner.

— Restez là, c'est pas la peine, l'avisa le policier. Je connais le chemin. Bonne soirée.

Puis il ouvrit la porte avant de disparaître dans la nuit.

Sandrine ferma les yeux et soupira. Elle avait l'impression d'avoir retenu son souffle durant toute la visite de l'agent. Elle se laissa tomber sur la dernière marche de l'escalier et repensa à chaque mot qu'elle avait échangé avec cet individu. *J'ai rien dit de compromettant.* Cet homme lui avait fait croire que quelqu'un avait alerté la police pour de supposés appels à l'aide : elle n'était pas sottre. Elle n'en avait pas cru un traître mot. Une chose demeurait certaine : Thomas et Émilie n'avaient pas tardé à l'envoyer au banc des accusés. *J'ai pourtant tout fait ce qu'il fallait pour qu'ils m'oublient.*

Sans se l'avouer, elle espéra que le couple souffrait autant qu'elle avait souffert.



Le patrouilleur descendit les étroites marches du perron. En se rendant à sa voiture, dont le moteur tournait toujours, il sortit sa lampe de poche. Il faisait très noir par ici. Aucun lampadaire n'éclairait cette dernière portion du cul-de-sac. Il balaya les contours de la maison, et le faisceau lumineux tomba sur un chemin menant derrière la demeure. *Ça doit aller jusqu'au cabanon,* présuma-t-il. Une petite voix lui disait d'aller le vérifier, tandis qu'une autre le priait de reprendre la route, que cette femme n'aurait pas caché un bébé à l'extérieur par un froid pareil. *Merde.* Par professionnalisme, et pour en avoir le cœur net une bonne fois pour toutes,

il suivit son instinct et prit la direction menant à la cour arrière. Le chemin avait la largeur d'un coup de pelle. Il avait neigé la veille, se rappela-t-il. Il se souvint que la dame avait spécifié ne pas être sortie de chez elle depuis trois jours. Or, qui avait déblayé cette allée ?



Au bout de quelques minutes, Sandrine se rendit compte que la voiture de patrouille se trouvait toujours dans son entrée. Les phares du véhicule éclairaient la fenêtre du salon dont les rideaux étaient légèrement entrouverts. Sans retirer sa botte – au cas où ce policier revienne la voir – elle quitta la dernière marche de l'escalier où elle avait soufflé un peu, puis sautilla vers la porte d'entrée derrière laquelle elle se réfugia. Elle déplaça le store afin d'y glisser un regard discret.

— Qu'est-ce qu'il fait ? pesta-t-elle à voix basse.

Le policier, armé d'une lampe torche, se dirigeait à présent vers l'arrière de la maison. *Oh non ! S'il remarque le chemin qui mène dans le bois... et qu'il décide d'y aller !* La bouche de Sandrine s'assécha d'un coup. En panique, elle rebroussa chemin et, tant bien que mal à cause de sa prothèse, grimpa les marches jusqu'au deuxième étage. Arrivée au bout du couloir, elle se pencha et risqua un œil à l'extérieur. Elle remarqua le faisceau lumineux qui avançait vers le cabanon. *Non ! Sacre ton camp !* L'idée totalement absurde d'aller attaquer ce policier par-derrière se fraya un chemin jusqu'à son esprit.



Le policier s'arrêta net devant le cabanon. D'un coup sec, il tourna sa lampe vers la maison, s'attendant à voir la propriétaire l'observer de l'une ou l'autre de ces fenêtres. Personne. Si elle l'épiait, elle le faisait très discrètement. *Elle doit bien s'être rendu compte que l'auto est toujours dans son driveway.* Il sentit une légère odeur de fumée, mais ne s'en formalisa pas trop. Par ici, en campagne, la plupart des gens chauffent au bois. Il ramena sa lumière vers la porte de la remise et s'en approcha. Celle-

ci n'était pas barrée. Il fit un pas à l'intérieur et n'y trouva que de vieux outils de jardinage rouillés ainsi qu'une tondeuse à gazon qui semblait dater du siècle dernier. *Bon, j'ai pu d'affaire ici.* Il sortit aussi vite qu'il était entré, satisfait de n'avoir rien trouvé en lien avec cette disparition de bébé. Ce genre d'histoire le perturbait, étant lui-même à présent père d'une fillette à peine âgée d'un an. Il eut une pensée pour les parents de la petite Aby. Ils devaient en ce moment même vivre un véritable cauchemar. En remontant l'allée, qu'il supposa avoir été déneigée par un quelconque bon samaritain, l'homme ne remarqua pas les traces de pas dans la neige derrière l'appentis. Il aurait alors constaté que ceux-ci s'enfonçaient dans la forêt. L'agent n'avait pas fait dix pas qu'il posa le pied sur une plaque de glace. Il tomba à la renverse et termina sa chute sur ses deux coudes.

— Ayoye, tabarnac !

Il demeura ainsi étendu une poignée de secondes. Il se releva enfin, plus humilié qu'autre chose. *Heureusement, il ne s'était pas cogné la tête,* pensa-t-il. Le walkie-talkie, accroché près de son épaule et avec le volume réglé au maximum, choisit ce moment pour briser le silence. L'homme sursauta. Une voix nasillarde annonça alors qu'il y avait du grabuge à la brasserie Le Relais.

— Quelqu'un peut intervenir ? s'enquit la voix.

L'agent retira rapidement la neige sur ses vêtements et prit l'appareil entre ses mains. Il se nomma et donna sa position.

— Je suis un peu trop loin pour me rendre là, affirma-t-il.

Quelqu'un d'autre annonça sur les ondes pouvoir être sur les lieux en moins de dix minutes. Soulagé, l'agent fit les quelques pas le séparant de l'auto-patrouille.

Une fois bien au chaud dans son véhicule, il contacta le répartiteur.

— Je sors de chez Sandrine Champagne, domiciliée au 1195, chemin Romuald, commença-t-il. Elle est bel et bien seule. J'ai fait le tour de la maison. Intérieur comme extérieur. Aucune trace d'enfant à signaler. La femme est blessée à un pied, se déplace en béquilles et elle jure ne pas avoir quitté sa demeure depuis plusieurs jours. Je la crois. J'ai trouvé plusieurs bouteilles d'alcool à l'intérieur. Elle avait de la difficulté à se tenir droite.

Elle doit être en boisson depuis très tôt cet après-midi. Bref, il va falloir que l'équipe à Saint-Hilaire cherche ailleurs.

Après deux ou trois échanges supplémentaires, l'homme remit son walkie-talkie en position et fit marche arrière avec son véhicule. Il consulta sa montre. Encore trois heures et il serait chez lui. Il détestait patrouiller de soir. La semaine prochaine, son horaire serait de jour et il pourrait passer plus de temps avec sa famille. Il en était à ces réflexions quand il reprit enfin sa route. S'il avait jeté un dernier regard vers la maison de Sandrine Champagne, il aurait distingué une silhouette qui l'observait quitter les lieux depuis la fenêtre du haut.



Dès que Sandrine vit la voiture s'éloigner, elle descendit au rez-de-chaussée pour verrouiller la porte de devant. À la course, elle se rendit ensuite dans la cuisine et ouvrit le tiroir où se trouvait son cellulaire. Elle lança l'application lui donnant accès à la caméra de chasse qu'elle avait installée à l'intérieur de la cabane. Puisque l'appareil ne s'activait que s'il y avait du mouvement, Sandrine avait suspendu un capteur de rêves au plafond du refuge. Tout léger, il tournoyait constamment sur lui-même, faisant en sorte que la caméra filmait en continu. De plus, le feu qui crépitait dans le poêle, avec ses petites flammes dansantes, lui assurait que la pièce n'était jamais complètement plongée dans l'immobilité. Sandrine avait fait le test plusieurs fois. Impatiente, elle s'adossa au comptoir de sa modeste cuisinette. Les mains tremblantes, elle attendait que l'image apparaisse sur son téléphone. Juliette était seule depuis près de quarante-cinq minutes. *Allez, ouvre.* Un petit sablier indiquait que la page allait s'ouvrir d'une seconde à l'autre. L'écran s'illumina enfin.

— Oh, mon petit cœur ! laissa-t-elle tomber.

Elle vit clairement que le bébé était agité dans sa bassinette. Juliette pleurait-elle ? s'inquiéta Sandrine aussitôt. Le son n'était même pas une option avec ces appareils. Ces caméras à batterie avaient été conçues uniquement pour surveiller les allées et venues du gibier dans la forêt.

Qu'est-ce que je fais ? Il n'était pas normal qu'un enfant de cet âge demeure seul aussi longtemps, surtout dans un lieu si peu accueillant, mais Sandrine n'avait pas le choix. Elle devait être présente à la maison et elle venait tout juste d'en avoir la preuve avec la visite de ce policier. Ce soir, elle aurait été la suspecte numéro un si elle s'était avérée introuvable. À cet effet, Sandrine allait devoir prendre de sérieuses précautions au cours des prochaines semaines. Sur le moniteur, le nouveau-né, emmailloté jusqu'au cou, bougeait la tête de gauche à droite. Elle était visiblement mal ou mécontente. *Avait-elle encore besoin de lait ?* se soucia Sandrine. Tout à l'heure, Juliette avait pourtant eu le temps d'avaler quelques onces au biberon fraîchement sorti de la glacière. La petite avait bu avec grand appétit. *Émilie devait lui donner le sein comme une vulgaire paysanne*, songea Sandrine. Cette dernière, qui tenait à tout prix à ce que la transition se fasse le plus paisiblement possible pour le bébé, hésita quand même à se précipiter dans les bois afin d'aller la consoler. Elle devait se retenir, car l'auto-patrouille venait à peine de quitter son entrée. Il s'agissait peut-être là d'une ruse. Cet homme de loi pourrait revenir sur place, simplement pour vérifier. « J'ai oublié de vous poser une dernière question », pourrait-il prétendre. Sandrine devait demeurer vigilante. Elle se promit d'attendre au moins un quart d'heure. Les yeux vissés au petit écran, elle en fut absolument incapable.

Cinq minutes plus tard, elle courait déjà dans la neige, se rapprochant à chaque pas de la personne qui aujourd'hui comptait le plus à ses yeux.



Accompagnés par l'enquêteur Dubois, Thomas et Émilie revinrent à la maison. De retour à la case départ, ils s'installèrent de nouveau à la table de cuisine. Ils rentraient de la battue dans le boisé. Battue qui n'avait abouti sur rien. Pas même un minuscule indice pouvant laisser présager qu'Aby et son ravisseur étaient passés par là. Comble de malheur, ils venaient d'apprendre qu'absolument personne dans leur rue n'avait de caméra de surveillance sur son terrain.

Dubois parlait présentement au téléphone. Il lançait parfois de brefs coups d'œil en direction du couple en détresse. Thomas fumait une cigarette, et Émilie se rongait les ongles, habitude qu'elle avait pourtant perdue depuis belle lurette.

— Je suis désolé, leur annonça Dubois après avoir mis fin à sa conversation téléphonique. Ils ont vérifié auprès de Sandrine Champagne, et elle n'a rien à voir avec l'enlèvement d'Aby. C'est confirmé.

Thomas encaissa le coup sans dire un mot. Ses yeux parlaient pour lui. On y lisait un mélange de haine et d'abattement. Émilie, pour sa part, déglutit et fixa le sol à ses pieds. Au cours de la dernière heure, elle s'était finalement accrochée à l'idée que Sandrine était la responsable de la disparition d'Aby et que tout rentrerait dans l'ordre dès que les forces de l'ordre lui auraient mis la main dessus. Dubois se leva tout doucement en poussant la chaise derrière lui.

— Vous êtes sûr qu'elle est pas mêlée à ça ? insista le charpentier en levant les yeux vers Dubois. Je veux dire, vraiment sûr ?

— Affirmatif, rétorqua l'autre sans entrer dans les détails. Le policier qui s'est rendu chez elle est formel.

Puis l'enquêteur leur expliqua qu'il retournait sur le terrain avec les autres.

— Il y a un dépanneur au bout de votre rue, poursuivit-il. Un de mes collègues s'apprête à visionner les enregistrements des caméras sur place. Elles pointent essentiellement sur les pompes à essence, mais on va tout éplucher. On sait jamais ce qu'on peut trouver. Vous allez être corrects pour rester seuls ?

Thomas et Émilie firent oui de la tête. On aurait dit des enfants face à un père autoritaire.

Dubois était visiblement inquiet pour ce couple. Surtout pour Thomas. L'enquêteur avait vu les forces du charpentier l'abandonner d'heure en heure jusqu'à ne laisser de lui qu'une loque voûtée.

— S'il y a quoi que ce soit, vous me joignez sur mon portable, OK ? Je serai juste à côté. Oubliez pas que sur les réseaux sociaux, la disparition d'Aby a été officiellement annoncée il y a trente minutes. Ça peut faire

bouger les choses, ça. Il y a déjà beaucoup de témoignages de témoins, et on doit recouper tout ça. J'ai une équipe qui travaille là-dessus en ce moment même et ils contactent chacune des personnes qui pensent avoir peut-être vu quelque chose.

Dubois ne leur mentionna pas que la plupart de ces prétendus témoins étaient, la plupart du temps, des gens en manque d'attention. Dans un cas comme celui d'Aby, où chaque seconde compte, les réseaux sociaux pouvaient s'avérer un excellent outil, mais ils pouvaient parfois aussi brouiller les pistes.

Thomas prit son cellulaire et, de ses pouces, tapota quelques mots à l'écran. Il tomba rapidement sur la page « Fillette portée disparue dans la région de Mont-Saint-Hilaire ». La nouvelle avait déjà été partagée une vingtaine de fois.

Deux minutes plus tard, le policier sortit enfin de la maison, promettant au couple qu'il reviendrait avec des nouvelles. *Qu'elles soient bonnes ou mauvaises*, songea-t-il. Il se dirigea vers sa voiture. Par expérience, Dubois savait qu'à ce stade-ci, l'enquête n'augurait rien de bon. Aucune demande de rançon n'avait encore été envoyée, et personne n'avait vu ou remarqué quoi que ce soit, comme si Aby s'était volatilisé dans les airs. Il n'était pas rare dans ce genre d'événement que l'auteur de l'enlèvement fût un membre interne de la famille. L'enquêteur n'oublierait jamais cette femme monoparentale qui, à l'époque où il travaillait encore à Montréal, prétendait s'être fait voler son garçon âgé de quelques mois à peine.

— Je suis rentrée dans l'appartement le temps d'aller chercher mon portefeuille et quand je suis revenue, il n'était plus dans l'auto ! avait-elle soutenu.

La mère du disparu avait déjà trois enfants à sa charge et peinait à joindre les deux bouts. Ce détail avait titillé l'esprit de Dubois à l'époque. Après deux jours d'interminables recherches, les autorités avaient fini par découvrir, dans l'ordinateur de cette dame, que celle-ci avait supprimé un échange de courriels avec un couple vivant au Nouveau-Brunswick. La lecture de ces messages avait révélé que le petit avait en fait été vendu à de parfaits inconnus. Heureusement, il avait été retrouvé sain et sauf. Il avait

été placé en famille d'accueil par la suite, avec ses frères et sœurs. Une bien triste histoire.

Dubois était encore loin d'avoir la moindre suspicion à l'égard des parents d'Aby – tous deux semblaient aimants, et il leur aurait donné le Bon Dieu sans confession –, mais son métier lui avait appris que la réalité était parfois plus dure que la fiction.

— Chaque chose en son temps, murmura-t-il en mettant la clé dans le contact. Chaque chose en son temps.



Sandrine n'avait pas pris la peine d'enfiler ni tuque ni mitaines. La fermeture éclair de son manteau n'était même pas remontée. Tandis qu'elle courait dans le sentier menant au refuge, Sandrine pouvait déjà entendre Juliette qui hurlait à pleins poumons. « J'arrive ! » avait-elle envie de crier. Hors d'haleine, elle poursuivit sa route en pensant qu'il aurait sans doute été préférable de mieux isoler la cabane. Elle balaya cette réflexion. Personne à part elle ne marchait dans cette portion de la forêt. De toute manière, ce sentier n'était accessible qu'à partir de chez elle, et elle avait mis une quarantaine d'affiches « Propriété privée » tout autour de sa terre.

— Je suis là, ma belle, fit Sandrine en montant les deux marches.

Frigorifiée, elle déverrouilla la serrure de ses doigts gourds et poussa la porte de la vétuste habitation. Elle désactiva tout de suite la caméra pour préserver la pile même si le vendeur au magasin lui avait confirmé que ce type de batterie pouvait durer jusqu'à deux mois.

— Maman est là, mon amour, lança-t-elle d'une voix qu'elle voulait joviale et réconfortante. Oh ! Dis donc, il fait chaud ici, hein ? On est bien.

Juste à l'odeur qui régnait sur place, Sandrine comprit que Juliette avait rempli sa couche.

— Viens là.

Elle la sortit de sa bassinette et la déposa sur une toute petite table à langer qu'elle avait fabriquée elle-même. Elle démaillota l'enfant et fut

profondément attristée de constater que les selles de Juliette avaient remonté jusque dans son dos.

— Pauvre amour, ça devait brûler. On va nettoyer tout ça.

Elle se dirigea vers le poêle à bois et empoigna avec une guenille la bouilloire remplie d'eau chaude. Son attention fut déviée vers son cellulaire. Une notification venait de l'aviser qu'il y avait du mouvement chez elle. Elle sortit sans tarder l'appareil de sa poche.

— C'est pas vrai ! s'énerva-t-elle alors que Juliette réclamait à tue-tête qu'on la nettoie.

Sandrine avait installé une deuxième caméra de chasse dans son érable rouge. La lentille couvrait l'entrée asphaltée et sa porte de maison. Ce qu'elle vit à l'écran lui glaça le sang. Une voiture de police était en train de se garer chez elle. Sans doute était-ce le même agent que tout à l'heure. *Qu'est-ce qu'il vient encore faire chez moi ?* Sandrine aurait dû suivre son instinct et attendre encore un peu avant de retrouver Juliette. Déchirée entre le désir de soulager la petite et la nécessité de courir jusque chez elle, elle déposa la bouilloire. La petite cria de plus belle. La tête de Sandrine était sur le point d'exploser. Les cris de Juliette allaient la rendre folle. *Mais pourquoi est-ce qu'il est revenu ? Je comprends pas, j'ai pourtant répondu à toutes ses questions !* Elle devait prendre une décision dès maintenant.

— Fait chier !

Elle sortit du refuge. Avec un peu de chance, Sandrine pourrait rejoindre sa maison en huit ou neuf minutes. Peut-être moins même. Elle connaissait maintenant le sentier par cœur. Haletante, elle fonça tête première dans la nuit. Elle songeait déjà aux excuses qu'elle allait devoir raconter au policier. *Je peux quand même pas lui dire que j'étais sortie prendre l'air ! Pas dans ma condition.* Qu'allait-elle bien pouvoir inventer ? Et sa botte orthopédique était restée dans sa demeure. L'idée de s'en prendre à cet homme fit à nouveau surface. Évidemment, elle allait devoir trouver mieux.



Le patrouilleur venait de tourner à droite dans l'entrée de Sandrine. Il ne retrouvait plus son cellulaire. Une quinzaine de minutes plus tôt, il avait cherché partout. Il avait vérifié sous les sièges de l'auto-patrouille. Le téléphone aurait pu y glisser pendant qu'il conduisait. Or, il n'y était pas. L'homme avait donc signalé sur les ondes qu'il retournait chez Sandrine Champagne, que son portable s'y trouvait forcément, car c'était le dernier endroit où il se rappelait l'avoir eu en sa possession. En effet, sa conjointe avait tenté de le joindre pendant qu'il se trouvait à l'intérieur du domicile. Il avait alors mis l'appareil en sourdine, se promettant de téléphoner à sa blonde plus tard. *Je l'ai peut-être égaré à ce moment-là.* Il prit quelques instants pour donner sa position au répartiteur.

— Je viens d'arriver au 1195, chemin Romuald, dit-il. J'en ai pour quelques minutes.

Il sortit de la voiture, déjà embarrassé de revenir importuner cette pauvre femme. Il monta les marches menant au balcon et cogna faiblement à la porte. Il patienta quelques instants avant de consulter sa montre. 19 h 45. Il appuya alors sur le bouton de la sonnette. De l'extérieur, il entendit le puissant carillon. Deux minutes plus tard, la femme n'avait toujours pas répondu. *Voyons, qu'est-ce qu'elle attend pour venir répondre ?* Il repensa aux bouteilles de vin et croisa les doigts pour que cette Sandrine ne se soit pas endormie sur le divan du salon. Il toqua avec plus d'insistance. *Enwèye, répond, maudite ivrogne.* Le policier se frotta les mains. La température avait littéralement chuté au cours des trente dernières minutes. Il se déplaça vers la gauche, devant la fenêtre du salon. Le rideau était légèrement entrouvert. Pour mieux voir à l'intérieur, il plaça ses mains de chaque côté de son visage. Du coin de l'œil, il vit alors la botte orthopédique de la femme.



Émilie parlait au téléphone avec Mégane. Pour éviter d'être traumatisée davantage, avec toutes ces allées et venues de policiers, l'enfant allait passer la nuit chez ses grands-parents.

— Non, on a toujours pas retrouvé Aby, ma chérie, renifla Émilie d'une voix entrecoupée de sanglots. Mais inquiète-toi pas pour elle, la police travaille très fort en ce moment. Je dois te laisser maintenant, OK ? Repasse-moi grand-maman s'il te plaît.

Émilie raconta les derniers dénouements à sa mère. La battue, la caméra à la station-service, l'annonce de la disparition sur les réseaux sociaux, etc. Elle vit Thomas s'agiter tout près d'elle et sentit qu'il était temps pour elle de raccrocher. Ce qu'elle fit l'instant suivant. Émilie n'aima pas le regard de son conjoint.

— Il me semble que c'est pas vraiment le temps de jaser au téléphone, non ? lui reprocha-t-il.

Piquée au vif, la riposte ne se fit pas attendre.

— Mégane a bien le droit de savoir ! Pis mes parents aussi ! Et toi, qu'est-ce que tu fais à part fumer ? C'est pas ça qui va ramener notre fille !

Thomas serra les poings avant de cogner le comptoir de cuisine. La vaisselle qui y traînait tinta sous le coup. Il poussa le bol contenant le mélange d'œufs que Mégane préparait avant que leur vie bascule. Il chavira dans l'évier.

— Cric ! ! ! C'est quand même pas à cause de moi qu'on a perdu Aby ! s'emporta-t-il. Tu fais rien de tes journées ! T'es même pas capable de t'occuper d'un bébé !

— Arrête de... Arrête de dire ça, s'étrangla Émilie. T'as pas le droit.

Le charpentier mit la main sur son manteau qu'il avait lancé plus tôt sur une chaise et prit la direction de la sortie.

— Je suis plus capable de rien faire pis d'attendre ici, jeta-t-il en furie. Je vais aller aider les policiers et chercher moi aussi. J'ai mon cellulaire s'il y a de quoi.

La porte claqua.

Sans dire un mot, Émilie peina à tirer une chaise jusqu'à elle. Elle devait s'asseoir. Faible, la jeune femme tremblait de tout son corps. Elle aurait été incapable de tenir un verre d'eau sans l'échapper. Elle enfouit alors sa tête entre ses deux mains. Thomas avait raison. Elle tentait de le nier depuis le début, mais Aby avait disparu par sa faute. Personne d'autre qu'elle n'était

à blâmer. Si elle avait fait faire la sieste d'Aby à l'intérieur de la maison, comme n'importe quel autre parent, rien de tout cela ne serait arrivé, et son bébé serait encore auprès d'elle ce soir. Par le passé, combien de fois Émilie avait-elle provoqué de vives discussions sur la façon d'élever un enfant ? Que ce soit lors de réunions de famille ou au travail en discutant avec d'autres mamans : elle adorait lancer des débats. Elle se sentait différente, tellement plus ouverte d'esprit. En tout cas, beaucoup plus permissive que la plupart de ses amies avec leurs propres enfants. Certaines d'entre elles étaient parfois scandalisées à cause de la liberté qu'Émilie offrait à Mégane.

— Tu permets vraiment à ta fille d'aller au parc toute seule, sans surveillance ?

— Je sais pas comment tu fais pour laisser Mégane dormir chez une amie. Connais-tu réellement les parents ?

— Ah ouin ? Mégane fait du *skateboard* ? C'est pas un peu dangereux pour une petite fille de six ans ?

Émilie soupira. Tous ces souvenirs et chacune de ces phrases lui tombèrent dessus telle une chape de plomb. Comme si ce n'était pas suffisant, l'image de Juliette gisant au fond de la piscine réapparut sous ses yeux et vint achever le peu d'estime qu'il restait à Émilie. Les yeux dans l'eau, elle sortit sa tête d'entre ses mains, cherchant en vain un peu de réconfort autour d'elle. Rien. Et elle était complètement seule.

Pour la première fois de sa vie, Émilie entrevit à quel point elle était une mauvaise personne. Et une horrible mère.



Le policier recula et chercha une seconde fenêtre pour voir à l'intérieur. Elles étaient toutes voilées par un rideau à part une, mais elle donnait sur le deuxième étage. L'agent ne pouvait pas l'atteindre. *Où est la propriétaire ? Pourquoi elle vient pas répondre ?* se demanda-t-il.

— Calvaire ! J'ai besoin de mon maudit téléphone, moi, se plaignit l'homme cette fois, à voix basse.

Il se sentait déjà mal de devoir revenir ici uniquement pour un besoin personnel. Il fit quelques pas vers l'avant et testa la poignée. Elle était verrouillée. Il entreprit de se rendre à l'arrière. Peut-être y avait-il une autre entrée ? S'il avait pris cette décision ne fût-ce que trente secondes plus tôt, il serait tombé nez à nez avec Sandrine Champagne sortant des bois à la course, et la soirée aurait connu un tout autre dénouement. Il n'avait pas fait dix pas sur le côté de la maison qu'une voix féminine l'interpella. Il revint vers l'avant. La femme avait ouvert la porte, et il ne vit que le bout de son nez. Le reste de son corps était invisible.

— J'étais sur le point de prendre un bain, lui apprit Sandrine.

Cette dernière paraissait essoufflée.

— À cause de mon pied, j'ai pas pu venir plus vite, enchaîna-t-elle. Donnez-moi deux secondes, je suis encore en robe de chambre.

— En fait, je pense que j'ai simplement oublié mon...

Le patrouilleur ne put terminer sa phrase. Sandrine avait déjà refermé la porte. Il remonta sur le balcon et n'eut d'autre choix que de patienter quelques instants. L'homme songea qu'il aurait bien aimé voir cette femme en robe de chambre. Elle était fort jolie. Sourire en coin, il se retourna et posa son regard sur la lune. Dans un ciel sans nuages, elle était à deux jours d'être pleine. Trois minutes plus tard, Sandrine revint ouvrir. Elle portait à présent des vêtements souples, et une serviette était enroulée autour de ses cheveux, comme si elle venait tout juste de les laver. La première chose que remarqua le policier était qu'elle avait remis sa prothèse. Il en conclut qu'elle avait dû la retirer pour se nettoyer. Sandrine répéta qu'elle venait de mettre les deux pieds dans la baignoire quand elle avait perçu un bruit de moteur dans son entrée. Se confondant en excuses, l'homme expliqua la raison de sa venue. Sandrine fut soulagée d'apprendre qu'il n'était pas chez elle pour l'interroger à nouveau.

— Je peux aller jeter un œil ? demanda-t-il. Ma femme m'a appelé quand j'étais au deuxième étage. J'ai mis mon cellulaire à *off*, mais je l'ai peut-être échappé à ce moment-là. J'ai vraiment aucun souvenir de ce que j'ai fait avec.

— Vous connaissez le chemin, répondit Sandrine d'une voix lasse.

Elle se rappela qu'elle devait donner l'impression d'avoir bu de l'alcool toute la journée.

L'instant d'après, bredouille, l'agent redescendait les marches.

— Est-ce que je peux utiliser votre téléphone ? voulut-il savoir. Comme ça, on va entendre ma sonnerie. Je suis sûr qu'il est ici.

Sandrine se mit à paniquer. Elle n'avait pas de ligne fixe. Son portable se trouvait dans les poches de son manteau, et l'application de la caméra était activée. En aucun cas, il ne fallait qu'il tombe là-dessus.

— Je vais aller vous le chercher. Bougez pas, le somma-t-elle.

Elle boita en direction du portique donnant sur l'arrière.

— Dites-moi il est où, je vais y aller, proposa l'agent.

— Non ! répondit fortement Sandrine. Vous le trouveriez pas de toute façon.

Son ton était sans équivoque. *Il y a probablement encore de la neige sur le tapis devant la porte*, pensa-t-elle. *Elle a certainement pas eu le temps de fondre*. Ce policier ne devait pas voir cela.

— OK. Comme vous voulez, déclara ce dernier. Je suis vraiment désolé pour le trouble que je vous donne.

Sandrine attrapa son appareil et désactiva tout de suite l'application compromettante qui filmait encore l'entrée de sa maison. Elle pensa très fort à Juliette. La jeune femme n'avait même pas eu le temps de changer sa couche. Au moins, elle l'avait replacée dans sa bassinette. *Oh non !* Horrifiée, elle se rendit compte à cet instant qu'elle n'avait pas rallumé la caméra en sortant du refuge. Son cœur se mit à battre la chamade. *Calme-toi*, se somma-t-elle. *Il peut pas rien lui arriver de grave. Elle est en sécurité*. Claudiquant à cause de sa botte, elle revint au salon et demanda le numéro de cellulaire à cet irritant intrus.

— Étant policier, je suis pas vraiment supposé vous donner ça, surtout que c'est mon téléphone personnel, mais bon. Je vais vous demander de l'effacer devant moi quand on l'aura trouvé. D'accord ?

— Oui, pas de problème. On va faire ça vite s'il vous plaît, je suis fatiguée.

Sandrine ne pensait qu'à une chose : rejoindre Juliette au plus vite. Impatiente, elle composa les chiffres que lui donna le policier. Aucune sonnerie ne se fit entendre. Elle tomba sur la boîte vocale.

— Désolée, il est pas ici, trancha-t-elle froidement afin de faire comprendre au policier qu'il pouvait aller poursuivre ses recherches ailleurs.

Les yeux de l'homme s'écarquillèrent alors.

— Pouvez-vous réessayer s'il vous plaît ? Je viens de me souvenir de quelque chose.

— OK.

Il marcha rapidement vers la porte et sortit par où il était entré.

— Je l'entends, dit-il sans prendre la peine de refermer derrière lui.

Il revint trente secondes plus tard avec son appareil entre les mains.

— Tout à l'heure, j'ai fait une petite ronde à l'arrière et j'ai glissé sur une plaque de glace. Il a dû sortir de ma poche à ce moment-là.

Encore une fois, il s'excusa auprès de Sandrine pour les désagréments. Celle-ci, en sautant sur son pied valide, vint le rejoindre dans l'entrée. Elle leva son portable et approcha le petit écran du patrouilleur. Comme promis, elle effaça le numéro de son historique.

— Merci, fit-il. En tout cas, vous avez l'air plus en forme que tantôt. Prenez soin de vous. Au revoir.

Ne prenant même pas la peine de le saluer, Sandrine verrouilla la porte derrière lui. Fermant les yeux, elle se laissa alors glisser le long du chambranle. Elle entendit la voiture s'éloigner et put enfin respirer. Cette journée était la plus longue de toute sa vie. Quand elle avait vu cet agent revenir chez elle depuis le refuge, les pires scénarios lui étaient passés par la tête. Elle était convaincue qu'on avait découvert le pot aux roses et qu'on allait la mettre en état d'arrestation. Qu'ils allaient lui retirer Juliette à tout jamais. Mais personne ne lui avait enlevé Juliette. *Et personne ne le fera.* Cette conclusion redonna courage à Sandrine. Elle se releva. La pause était terminée.

Dans la forêt, un petit être avait besoin d'elle.

OceanofPDF.com

Voilà quatre jours qu'Aby avait disparu. Absolument aucun indice n'avait été découvert par la police. Les images de la caméra de surveillance du dépanneur n'avaient rien donné non plus, tout comme les témoignages de supposés témoins. Aby était introuvable.

Les traits tirés par le manque de sommeil, Thomas écarta le rideau, et ses yeux mirent quelques secondes à s'habituer à la clarté du jour. Le terrain devant la résidence débordait de journalistes. La veille, le charpentier avait demandé la permission de s'adresser au public. C'était ce qu'il s'apprêtait à faire dans les prochaines minutes. Il n'attendait que le signal de l'enquêteur Dubois. Les mains de Thomas étaient moites.

— Ça va bien aller, s'encouragea-t-il en songeant aux mots qu'il choisirait en s'adressant aux médias.

Le regard brumeux, il retourna s'asseoir sur le divan. Il aurait souhaité avoir Émilie à ses côtés ce matin, mais elle était allée chez ses parents pour rejoindre Mégane. Elle avait amené Elvis avec elle, soutenant que la présence du chien ferait sans doute du bien à leur fille.

— Ça sert à rien qu'on reste ici à attendre tous les deux, s'était justifiée Émilie. Mégane a besoin de moi. Et ce serait pas très sain pour elle de revenir à la maison avec tout ce qui se passe.

Émilie ne supportait plus d'habiter cette demeure qui, selon elle, ne leur apportait que du malheur depuis leur arrivée entre ses murs. Thomas ne l'avait pas retenue. À vrai dire, la tension entre eux était insoutenable. Il en voulait encore énormément à Émilie pour sa négligence. Au cours des dernières semaines, il s'était abstenu d'aborder ce délicat sujet avec elle, mais depuis la mort de Juliette, la confiance qu'il avait en Émilie s'était considérablement effritée. Elle lui semblait de plus en plus oisive et

désorganisée. Constamment distraite. Un jour, elle avait même oublié d'aller chercher Mégane à l'école. *Elle est sûrement en pleine dépression. J'aurais dû prévenir le coup au lieu de fermer ma gueule.*

Trois coups contre la porte lui firent lever les sourcils.

Thomas alla ouvrir à Dubois.

— C'est le moment. T'es prêt ? fit le policier qui était passé au tutoiement depuis peu.

Thomas fit signe que oui en paraissant sûr de lui, alors qu'il en allait tout autrement. Nerveux, il sentait que les prochaines minutes, sans doute les plus importantes de sa vie, seraient cruciales.



Sandrine avait rangé la botte orthopédique pour de bon. Depuis la visite du policier, plus personne n'était venu l'embêter. De toute façon, cette prothèse n'avait été qu'un leurre pour le jour 1. On devait la croire incapable d'avoir conduit une voiture jusqu'à Mont-Saint-Hilaire ce jour-là. Sur le divan, Sandrine tenait Juliette tout contre elle. Il s'agissait de la première fois que le bébé venait à l'intérieur de la maison. En temps normal, Sandrine serait demeurée au refuge avec la petite, les yeux rivés sur son téléphone lui donnant accès aux images filmées devant sa résidence, mais aujourd'hui, Sandrine avait brisé la règle. Hier soir, sur Internet, elle avait lu que Thomas allait s'adresser aux médias dès onze heures. C'était dans moins de deux minutes, et il n'était pas question qu'elle manque ça.

— Est-ce que tu veux encore boire un peu ? s'essaya-t-elle. Non ? OK.

Elle reposa le biberon inachevé sur la table du salon. Juliette était sur le point de s'endormir. Ses petits yeux prenaient de plus en plus de temps à se rouvrir entre chaque battement de paupières.

— Je t'aime, ma toute belle, déclara Sandrine en déposant ses lèvres sur le front du bébé. Fais un beau dodo.

Comme par enchantement, l'enfant tomba dans le monde des rêves à ce moment précis.

— Bienvenue dans ta nouvelle maison, fit Sandrine dans un murmure. Très bientôt, on va y vivre pour de bon. Encore un jour ou deux, juste par précaution. Tu vas voir, on va être pas mal mieux que dans la cabane.

Blottie contre son sein, l'enfant semblait si paisible. Jamais Sandrine n'avait senti que Juliette s'ennuyait de son autre famille. En fait, elle n'avait eu droit à aucune grande crise de sa part. Depuis quatre jours, la petite devait sans doute s'être faite à l'idée que sa véritable mère était dorénavant Sandrine. Cette réflexion lui réchauffa le cœur. À six semaines de vie, le cerveau du nouveau-né était tout à fait manipulable. Voilà pourquoi il avait été si important que Sandrine la prenne sous son aile le plus vite possible. *Oh, c'est le moment !* Elle monta le volume du téléviseur à l'aide de la télécommande. À l'écran, l'homme qui lisait le bulletin de nouvelles prit un air qu'il voulait sans doute compatissant. En mortaise, on vit le charpentier s'approcher d'une demi-douzaine de micros.

« Tout le Québec est dorénavant au courant de cette bien triste affaire qui afflige cette famille de Mont-Saint-Hilaire, sur la Rive-Sud, dans la région de Montréal », commença le présentateur.

Il fit un récapitulatif des événements dans l'ordre chronologique. Du jour de la disparition à aujourd'hui même. L'homme annonça que cela faisait bien longtemps qu'une enquête policière n'avait pas tourné en rond de la sorte. Il précisa qu'absolument personne n'était au courant de l'endroit où pouvait bien être l'enfant.

« Thomas Cartier, le père d'Aby, a un message à livrer à la population ce matin. Si vous le voulez bien, écoutons ce qu'il a à nous dire. »

Thomas commença son discours. Sandrine, dont le cœur battait à tout rompre, fut stupéfiée par le visage du charpentier. Il semblait avoir vieilli de dix ans. Les yeux cernés, il donnait l'impression de ne pas avoir fermé l'œil depuis des lustres.

« Ma fille Aby a disparu depuis quatre jours maintenant », annonça Thomas d'un timbre beaucoup moins assuré que dans les souvenirs de Sandrine.

Cette dernière hésita à monter le son du téléviseur, craignant que la petite se réveille en reconnaissant la voix. Elle tendit l'oreille.

« Ce que je demande aujourd'hui, c'est qu'on me rende mon bébé, enchaîna le père de l'enfant. Qui que vous soyez, vous pouvez faire marche arrière. »

Sandrine remarqua immédiatement que Thomas récitait un texte qu'il avait appris par cœur. Elle le trouva doublement pathétique. *Il pouvait bien jouer à la victime s'il le voulait*, songea-t-elle, elle n'en avait rien à faire. Ce vulgaire ouvrier de chantier n'avait jamais démontré le moindre gramme d'empathie à son égard quand sa fille s'était noyée chez lui. *Et maintenant, tu veux qu'on ait pitié de toi ?*

« S'il vous plaît, contactez-moi à l'adresse courriel t.cartier@gmail.com. Je répète : t.cartier@gmail.com. Je vous jure sur la tête d'Aby que je ne dirai rien à la police. Je ne dénoncerai personne. Donnez-moi rendez-vous quelque part. Un lieu secret. Portez une cagoule si vous voulez. Tout ce que je veux, c'est qu'Aby retrouve sa famille. Je vous en supplie... »

— Ta gueule, maugréa Sandrine. J'ai aucune compassion pour toi, pauvre imbécile. Tu la retrouveras jamais, ta fille, je t'en fais une promesse.

Son énervement perturba quelque peu le sommeil de Juliette qui s'agita contre sa poitrine. Sandrine la calma aussitôt en la berçant tout doucement.

— Tchut tchut tchut...

À l'écran, le charpentier, qui l'été dernier jouait encore les durs, termina son grotesque discours en se croyant probablement convaincant.

« Je suis certain que la ou les personnes qui détiennent ma fille aujourd'hui m'écoutent en ce moment même, se confia-t-il. S'il vous plaît, contactez-moi. Aby a besoin de moi, d'Émilie et de sa grande sœur, Mégane. Je le redis : il est encore temps de réparer votre geste, qui que vous soyez. »



Devant l'armée de micros dressés devant lui, Thomas était sur le point de terminer son intervention. L'enquêteur Dubois l'avait bien avisé que la mission d'aujourd'hui consistait à convaincre le ravisseur de lui remettre Aby. Thomas était conscient de l'importance de la démarche, car advenant

que cette tentative s'avère vaine, il n'aurait probablement pas de seconde chance de s'adresser ainsi à la population. De plus, il savait qu'Émilie l'écoutait présentement. Il devait passer à l'action et saisir le moment. Thomas lança un rapide coup d'œil à l'enquêteur non loin de lui. De la tête, ce dernier lui fit signe qu'il avait bien fait cela.

« Là, en fait, je voudrais demander à tout le monde d'ouvrir l'œil ! lança-t-il, soudainement beaucoup plus agité, changeant la suite de son discours. Chaque seconde qu'on perd est importante ! »

Il vit Dubois s'énerver derrière les journalistes.

« Regardez bien comme il faut autour de vous ! supplia Thomas. Aby peut se trouver n'importe où ! Peut-être même chez votre voisin d'en face. S'il vous plaît, remarquez les gestes inhabituels de vos proches, vos collègues de travail ! Il y a peut-être un nouveau-né dans votre quartier qui est pas supposé être là ! »

L'enquêteur vint se poster aux côtés de Thomas, faisant signe aux gens qui tenaient caméras et micros que l'entretien était terminé. Une voix fusa parmi la petite foule entassée dans l'entrée de la maison. Un journaliste posa une question déplacée au sujet de la traite des enfants. Est-ce que les autorités avaient envisagé cette piste ? Le visage de Thomas se vida de son sang. Dubois répéta que c'était tout pour aujourd'hui.

Anéanti par ce qu'il venait tout juste d'entendre, Thomas retourna vers sa résidence. Jamais il n'avait envisagé qu'Aby puisse avoir été enlevée pour ces raisons. Pas ici. Ce genre d'histoires arrivait dans les grandes villes, dans les métropoles. *Et si on l'avait kidnappée pour ses organes ?* Thomas en eut le tournis. Une image de sa fille sur une table d'opération vint hanter son esprit. Lorsqu'il mit la main sur la poignée, il s'aperçut que Dubois l'avait suivi.

— Crisse, Thomas, à quoi tu joues ? ronchonna le policier en refermant la porte derrière eux. Pourquoi t'as dit ça à la fin ? C'était pas le but de la patente ! Ton travail ce matin était de convaincre la personne qui détient Aby de te la ramener. T'avais super bien fait ça au début. Là, tu lui as sans doute fait peur en disant à tout le monde d'espionner leurs voisins. Il va redoubler de prudence.

Thomas ne se laissa pas intimider.

— J'aimerais ça en ostie te voir à ma place, toi ! répliqua-t-il. Ça fait quatre jours, ciboire ! Quatre jours ! Il se passe rien. Je suis pogné icitte à attendre que quelqu'un m'apporte une bonne nouvelle qui arrive jamais !

Devant lui, Dubois se calma. Il finit par s'excuser. Lui aussi voulait que ce cauchemar prenne fin.

— On va la retrouver, votre Aby. Il faut continuer d'y croire, OK ?

Il ajouta que cette visibilité à la télévision allait peut-être leur rapporter quelque chose. Ils devaient désormais se croiser les doigts. On avait d'ailleurs confirmé à Dubois que l'extrait serait rediffusé également au bulletin de nouvelles du soir, à heure de grande écoute.

OceanofPDF.com

Avant de se mettre au lit, Thomas prit un comprimé pour l'aider à dormir. Il s'était rappelé qu'un flacon traînait dans la pharmacie. L'été dernier, Émilie avait eu recours à de la médication durant les semaines suivant la noyade de Juliette. Quand Thomas s'était vu dans le miroir de la salle de bain, cet après-midi, son reflet était celui d'un mort-vivant. *Je dois me reposer un peu si je veux avoir des forces pour affronter les prochains jours.* Seul au beau milieu du lit, l'insomniaque tourna la tête vers le cadran indiquant qu'il était en ce moment 2 h 38 du matin. Décidément, ces médicaments n'exerçaient aucune influence sur lui. En cinq jours, le charpentier devait avoir fermé l'œil une quinzaine d'heures au maximum. Pourtant, la journée, il tenait à peine sur ses pieds tant il était fatigué. Peut-être son corps l'obligeait-il à rester éveillé afin qu'il se maintienne en état d'alerte, songea Thomas. Quel genre de père serait capable de dormir à poings fermés alors que sa fille bien-aimée demeurait toujours introuvable ?

— Ça sert à rien, j'y arriverai pas, se plaignit-il à voix basse en s'asseyant, repoussant les couvertures.

Thomas alluma la lampe sur la table de chevet. Un léger mal de tête ne le quittait pas depuis deux jours. Il ouvrit le tiroir sur sa gauche et en sortit deux Tylenol qu'il fit passer avec une gorgée d'eau, sachant d'avance que cela ne réglerait en rien son problème. Le charpentier se mit alors à penser à Montréal. À Rosemont. À leur existence d'autrefois. Tout était si simple à cette époque. La vie suivait son cours. Un long fleuve tranquille où les pires événements qui pouvaient leur arriver lui paraissaient aujourd'hui si banals. Émilie avait raison. Depuis leur arrivée ici, une malédiction semblait s'être abattue sur eux. Il se souvint pourtant du bonheur qu'ils avaient éprouvé en franchissant la porte de leur nouvelle maison pour la première fois.

Toutefois, au fil des mois, ce lieu était vite devenu le témoin des pires horreurs. D'abord, la mort de Juliette. Ensuite, la culpabilité d'Émilie qui l'avait fort probablement menée vers une dépression. L'enlèvement d'Aby. Quelque part, même le suicide de Christian était relié à ce qui s'était déroulé ici. Thomas se rappela à quel point Sandrine leur en voulait, à Émilie, à Mégane et à lui. Ils étaient d'ailleurs passés à un cheveu de déménager à cause d'elle.

— C'est ce qu'on aurait dû faire, râla-t-il en se massant les tempes. Aby serait encore avec nous si on était partis.

Son mal de crâne paraissait avoir empiré plutôt que de s'être estompé. Il lança alors un regard circulaire dans la pièce. Cette demeure était hantée. Pour Thomas, il n'y avait plus aucun doute là-dessus. Il posa ses pieds par terre et but une nouvelle rasade d'eau. Sans crier gare, l'image de Sandrine revint l'obséder. Depuis un jour ou deux, elle lui était complètement sortie de la tête. Qu'était-elle devenue ? Sandrine s'était exilée loin d'ici, supposément pour s'éloigner le plus possible de tout ce qui lui faisait penser à Juliette. Du moins, c'était la raison qu'elle avait donnée à Émilie la dernière fois que ces deux-là s'étaient vues. Thomas n'en revenait toujours pas qu'elle ait été si gentille avec Mégane ce jour-là. D'une grande douceur même, selon l'enfant.

Ressassant tous ces souvenirs, les yeux de Thomas s'ouvrirent soudainement bien grands. Au cours des derniers jours, il avait été si épuisé et tellement sollicité qu'il avait fini par écarter cette avenue. *On l'a sortie bien trop vite de l'équation, Sandrine.* Pour Thomas, dès le départ et dès les premières minutes suivant la disparition d'Aby, Sandrine Champagne était la coupable. Il n'en démordait pas : elle se vengeait, répétait-il à Dubois. Même si l'enquêteur avait demandé qu'on envoie quelqu'un chez elle pour vérifier – elle était apparemment blanche comme neige –, un doute venait de se faufiler à nouveau dans l'esprit de Thomas. Si Sandrine était véritablement bienveillante, comme elle l'avait laissé paraître la dernière fois, pourquoi n'avait-elle pas envoyé un message de soutien ? Un quelconque coup de fil ? Elle était forcément au courant pour Aby. Toute la province l'était. La première question que leur avait posée Dubois était si

Émilie et lui connaissaient des gens qui pourraient leur en vouloir. Ils avaient tout de suite pensé à Sandrine. *On a donc bien été cons*, s' alarma-t-il en se levant soudainement. Il réalisa à présent que les forces de l'ordre n'étaient pas au courant à quel point cette femme pouvait être malade. Et manipulatrice. Thomas s'était laissé bêtement convaincre que Sandrine n'était mêlée en rien à cette histoire, mais en ce moment même, avec le recul, il était loin d'en être aussi certain. *Il faut que je vérifie par moi-même.*

Prestement, il quitta la pièce, direction salle de bain. Il s'aspergea le visage d'eau glaciale. Il retourna dans la chambre à coucher où il remit les vêtements qu'il portait la veille. Des yeux, il chercha son cellulaire. Sans succès, il alla voir à la cuisine. Il le trouva finalement dans les poches de son manteau. Il l'ouvrit et consulta ses notes. Le soir de la battue, il avait entendu Dubois donner l'adresse de Sandrine à un confrère de Saint-Michel-des-Saints. Il tomba tout de suite sur ce qu'il cherchait. L'instant d'après, il était dans sa voiture, armé de deux boissons énergisantes qu'il avait attrapées dans le réfrigérateur. Il tapa sur son téléphone : 1195, chemin Romuald. Le nom de la ville apparut avant même qu'il ne termine de rédiger sa destination.

— Presque trois heures de route, constata-t-il après avoir consulté l'application de navigation.

C'était parfait ainsi. Thomas serait chez Sandrine vers six heures du matin. Elle ne pouvait en aucun cas s'attendre à sa visite, et si elle avait quelque chose à cacher, il le saurait assez vite. Il chassa rapidement l'idée qu'elle avait peut-être assassiné Aby pour leur faire payer la mort de Juliette. *Il faut que je m'enlève ça de la tête.* Il se mit à regretter amèrement d'avoir perdu autant de temps ces derniers jours en s'égarant sur les fausses pistes imaginées par les autorités. Thomas ne cessait de se dire à quel point il avait été bête. Il aurait dû se rendre chez cette femme le soir même de la disparition d'Aby et vérifier de ses propres yeux. Il ne pouvait se l'expliquer, mais il avait l'impression qu'une quelconque force divine le forçait à aller là-bas, immédiatement, comme s'il détenait enfin la clé de l'énigme.

— Le temps presse, fit-il à voix basse.

Il tourna la clé dans le contact, mais hésita encore un bref moment avant d'enclencher la marche arrière. Émilie n'avait pas de cellulaire, et il n'osait téléphoner chez ses beaux-parents à une heure pareille pour les aviser de sa démarche. Démarche qui pouvait tout aussi bien s'avérer farfelue. Et eux aussi avaient besoin de dormir. *J'appellerai Émilie demain matin quand je serai rendu là-bas.* Pendant quelques secondes, il jongla avec l'idée d'envoyer un SMS à l'enquêteur Dubois. *Fuck off.* Thomas comprit qu'avertir Dubois risquait de faire avorter son plan. En apprenant cela, il enverrait sans doute des policiers chez Sandrine afin de s'assurer que le charpentier ne commettrait pas de bêtises. Il entendait déjà Dubois lui répéter que cette femme était innocente et qu'ils en avaient eu la preuve. Jusqu'ici, Dubois ne leur avait été d'aucune aide. Thomas avait perdu confiance en cet homme pour faire avancer l'enquête. Il embraya et quitta enfin son entrée, réalisant qu'en fait, il ne faisait plus confiance à personne.



Sandrine venait de passer une nuit épouvantable. L'enfant avait pleuré sans interruption, et elle n'était parvenue à la consoler qu'après plusieurs heures de petits soins. Sans doute des coliques. Sandrine était passée à un doigt d'amener la petite dans la maison. Juliette y aurait été beaucoup plus à l'aise que dans cette maudite cabane. Sandrine n'était plus capable d'habiter ici. Tout était si restreint et incommodant. Elle ne cessait de se heurter la tête à gauche et à droite, et dès qu'elle mettait une bûche dans le foyer, la chaleur devenait tout de suite insupportable. Il était temps que cette mascarade cesse. Son plan avait fonctionné, et elle devait arrêter de vivre dans la peur. La police ne la soupçonnait plus aucunement. Elle en avait d'ailleurs eu la preuve avec le discours de Thomas, la veille, à la télévision. C'était décidé : ce serait leur dernier matin ici.

— À partir d'aujourd'hui, on va vivre chez nous, conclut-elle en regardant Juliette qui dormait enfin paisiblement dans sa petite bassinette. Fini le *shack*. On va former une vraie famille, ma Juju. Dans une vraie demeure. Le pire est passé.

Sandrine s'approcha de la bouilloire qui, pleine d'eau, patientait sur le poêle à bois. Elle avait besoin de caféine. Sa montre lui confirma qu'il était 6 h 22. Elle aurait pu rester couchée sur l'antique divan-lit et essayer de dormir, mais les vieux ressorts du matelas la torturaient plus qu'autre chose. Courbaturée, elle versa l'eau bouillante dans une tasse et y ajouta une cuillère de café soluble. Elle approcha ses lèvres de ce breuvage infect et, sans faire de bruit, s'adossa au mur qui donnait vers l'est. Le refuge était plongé dans le noir. Coup d'œil à travers la vitre sale. Le soleil n'allait pas tarder à se lever.

En temps normal, dans sa vie d'avant, se retrouver dans cette étrange habitation perdue au beau milieu des bois aurait effrayé Sandrine, mais les choses avaient bien changé. Elle avait aujourd'hui une enfant à sauver, et Juliette lui avait insufflé le courage nécessaire. Même l'enfer n'aurait pas empêché Sandrine d'atteindre son but. Celle-ci se mit alors à rêvasser aux endroits où elle aimerait emménager avec Juliette éventuellement. *À la fin du printemps, si tout va bien, on quittera cette ville.* L'actuelle demeure n'était que transitoire. Hier, Sandrine avait vu une magnifique résidence à vendre au nord de Québec. Elle ressemblait énormément à celle qu'elle avait à Mont-Saint-Hilaire. Deux étages, un sous-sol fini. Le tout dans une condition exemplaire. Sandrine s'y voyait très bien y élever Juliette.

Alors qu'elle s'égarait dans ses pensées, l'espace fut éclairé d'une vive lumière. Posé sur l'unique comptoir de la cabane, appuyé contre le mur, le cellulaire de Sandrine venait de s'activer. Celle-ci fut si surprise qu'elle faillit en échapper sa tasse. Elle abandonna sa boisson et s'approcha sans tarder de son téléphone. *C'est qui, ça ?* Elle crut un instant qu'il s'agissait d'un automobiliste perdu qui, réalisant qu'il se trouvait dans un cul-de-sac, se servait de son entrée pour rebrousser chemin. Or, non. La voiture s'immobilisa. La seconde suivante, une silhouette méconnaissable en sortit.

Le cœur de Sandrine s'affola. Elle avait de la visite.



Avec le plus de discrétion possible, Thomas ferma la portière de sa voiture. Tout en douceur, il lui donna un coup de hanche afin de faire éteindre la lumière du plafonnier qui était demeurée allumée. Il ne voulait absolument pas faire de bruit. Il contempla alors la résidence devant lui et reconnut tout de suite le véhicule de Sandrine au bout de l'allée. Pas de doute, il était au bon endroit. *Pourquoi t'as voulu t'isoler autant que ça ? La campagne, ça te ressemble pas du tout.* Il fit quelques pas en direction du nouveau repaire de celle qui avait perdu sa fille et son mari. Bref, la maison d'une femme qui avait toutes les raisons du monde de leur en vouloir. Au loin, le soleil sortait péniblement de sa retraite. Plutôt que de se diriger vers les marches menant à l'entrée, Thomas décida de se rendre à l'arrière. Il ne voulait pas signaler sa présence. Du moins, pas tout de suite. Il voulait d'abord voir l'intérieur de la maison avant de sonner l'alarme.

Derrière, le charpentier trouva une seconde porte. Elle était vitrée, mais un rideau voilait ce qui se passait de l'autre côté. Il y avait une fenêtre à droite, mais elle était trop haute pour qu'il puisse y jeter un œil. Il vit alors un cabanon au fond de la cour. Quelque chose qui ressemblait à une échelle y était appuyé. En s'y rendant, Thomas avait l'impression que ses pas étaient extrêmement bruyants avec la glace qui cédait sous son poids. Il constata dès lors qu'il y avait beaucoup plus de neige ici que dans sa région. Il attrapa le vieil escabeau en bois, qui avait connu des jours meilleurs et, malgré la pénombre, remarqua un chemin qui zigzaguait vers la dense forêt. Des traces de bottes démontraient que Sandrine utilisait souvent ce sentier. Encore une fois, il s'imaginait mal cette femme-là faisant des marches en nature. Ce n'était pas son genre du tout. Ce nouveau détail tracassa Thomas. Ce dernier revint vers la maison avec son antiquité entre les mains. Il mit l'escabeau droit et le positionna contre le bas du châssis. Il testa rapidement les barreaux. Ils avaient l'air fiables. Ce n'était pas le temps de tomber et de se blesser. Confiant, Thomas grimpa alors jusqu'en haut. Par chance, cette fenêtre-ci n'avait pas de rideaux. Il colla ses mains de chaque côté de son visage et put voir en dedans. Une faible lumière dans le salon lui prouva que cet espace était inoccupé. De son angle de vue, il aperçut un bout de la cuisine et un escalier sur la droite. *Elle dort peut-être en haut ?* En tout cas,

si Aby se trouvait ici, rien ne laissait présager la présence d'un enfant entre ces murs. Sans se décourager, il se déplaça vers la gauche. Il y avait une lucarne de ce côté, et elle donnait sur l'étage. *Une chance qu'il y a pas de voisin proche pour me voir.* Une minute plus tard, la pointe des pieds sur le dernier barreau, Thomas eut une vue imprenable sur le second niveau. De son poste, il remarqua deux pièces dont une était faiblement éclairée de l'intérieur. En réfléchissant à ce qu'il avait entraperçu au rez-de-chaussée, Thomas comprit que cette demeure, sauf erreur, ne comportait que deux chambres à coucher, et elles se trouvaient juste devant lui. Ici non plus, rien ne pouvait lui faire croire qu'un enfant habitait ici. *Je fais peut-être fausse route complètement,* se désola-t-il. Au moment où il s'apprêtait à descendre, il faillit avoir une attaque. Il ne l'avait pas remarqué sur le coup, parce que l'objet était plongé dans l'ombre, mais un biberon était posé sur la table du corridor, juste à côté d'une plante.

— Tabarnac ! jura-t-il entre ses dents. Je le savais. Ostie, je l'savais.

En vitesse, Thomas redescendit sur la terre ferme. L'échelle branla et cogna contre la maison. Il savait maintenant que sa fille était ici.



Sandrine, qui venait tout juste d'arriver à la maison, se cacha derrière un conifère. En l'apercevant, malgré la noirceur toujours présente, elle reconnut immédiatement le manteau à carreaux et l'homme qui le portait : Thomas Cartier. *Comment il a fait pour savoir où j'habite ?* Elle avait pourtant pris toutes les précautions nécessaires pour demeurer introuvable. Pour la police, son adresse était évidemment répertoriée, mais pour n'importe quel quidam, il était presque impossible de retrouver sa trace. Ignorant le froid glacial qui transperçait ses vêtements, elle s'imagina tous les scénarios auxquels elle pourrait faire face au cours des prochaines minutes. *Calme-toi. Il n'est pas au courant pour la cabane, sinon il aurait tout de suite pris la direction des bois.* Voyant qu'elle n'était pas à la maison, Thomas allait peut-être s'en aller, souhaita-t-elle de tout son cœur.

Or, une part d'elle-même savait que cela ne se passerait pas ainsi. Si Thomas se trouvait ici aujourd'hui, surtout à une heure aussi matinale et si loin de chez lui, cela suggérait qu'il était au courant de quelque chose qui échappait à Sandrine. *Qu'est-ce qui t'amène chez moi ?* Elle vit alors le charpentier descendre de son escabeau. Il sembla soudainement énervé. Thomas s'approcha de la porte de derrière. Impuissante – que pouvait-elle bien faire de plus ? –, elle regarda Thomas briser la fenêtre avant d'y passer une main.



De son coude, Thomas fracassa la vitre de la porte de derrière. Il n'en résulta qu'un son étouffé. Son manteau le protégea des éclats. Thomas passa sa main à l'intérieur et s'égratigna le poignet au passage. Il ne se rendit même pas compte qu'il saignait légèrement. Dès qu'il posa pied dans la maison, il sut qu'il était seul ici. *Pourtant, son char est là.* Sur ses gardes, il avança tout de même avec précaution, déjà à la recherche d'un quelconque objet avec lequel il pourrait se défendre. Il savait de quoi cette femme était capable. Dans la cuisine, il fouilla le premier tiroir qu'il trouva et mit la main sur un tournevis. Il marcha vers le salon, puis vers une petite salle d'eau. Personne. En courant, il monta à l'étage. Il repéra la plante qu'il avait aperçue et localisa le biberon. Il le prit entre ses doigts. Il avait envie de hurler de rage. Tous les sens en alerte, il sonda les deux pièces. Aucune des deux chambres ne laissait déceler qu'Aby pouvait habiter ici, mais la petite bouteille avec le fond de lait démontrait bien qu'un bébé était venu dans cette maison. Son bébé. Thomas le sentait. L'enfant à qui on avait donné à boire était Aby. À travers la lucarne, juste à côté, il vit que le jour se levait. Alors qu'il était sur le point de redescendre au rez-de-chaussée, il aperçut une fumée au loin, semblable à celle d'un feu de camp, se faufilant à travers la cime des arbres. Thomas se rappela le chemin derrière le cabanon. Celui-ci s'enfonçait justement dans la forêt et il y avait vu des traces de pas. *Est-ce qu'elle se cache dans le bois ?* Il s'imagina alors Sandrine et Aby dans une tente d'infortune, terrées dans la nature, loin des

regards suspects. Le cœur battant jusque dans ses tempes, Thomas dévala l'escalier et courut vers la sortie en laissant la porte arrière grande ouverte. Le soleil éclairait désormais l'horizon. Thomas tenta de se repérer. *Je vois plus la boucane*. La hauteur des arbres l'empêchait de la localiser. À la hâte, il retrouva le sentier qu'il avait remarqué tout à l'heure. Il avait bien vu ! Plusieurs traces de bottes avaient aplati la neige. On était donc passé à cet endroit plusieurs fois. La tête baissée, Thomas se mit à suivre les pas. Au bout d'une minute ou deux, il pensa alors à l'enquêteur Dubois. Il serait peut-être sage de le contacter pour lui annoncer qu'il venait de trouver un biberon chez Sandrine Champagne. À tâtons, il chercha son cellulaire. *Calvaire !* Il l'avait laissé dans son véhicule, sur le support articulé. Il hésita un instant à rebrousser chemin afin de le récupérer, mais il se ravisa. Il ne fallait pas perdre une seule seconde. Thomas déboucha ensuite sur un nouveau chemin, plus large, celui-là. Il avait le choix entre aller à gauche ou à droite. Si le charpentier se fiait à son sens de l'orientation, la fumée qu'il avait aperçue de la maison provenait de la droite. Est-ce qu'il hallucinait ou pouvait-il justement en déceler l'odeur en ce moment ? Il avait gardé le tournevis avec lui. Il le passait d'une main à l'autre. Jusqu'ici, il avait vu pas moins d'une dizaine de pancartes « Propriété privée ». Elles semblaient récentes. Décidément, la personne qui les avait accrochées ne voulait pas que l'on se balade dans le coin. Le message était clair. Pour Thomas, il était de plus en plus évident que Sandrine avait kidnappé Aby. Et dire qu'ils étaient passés à côté de cette évidence.

— Oh ! lâcha-t-il soudainement.

À une centaine de mètres devant lui se tenait une toute petite cabane en bois. La cheminée crachait de la fumée. Il y avait donc quelqu'un là-dedans. Thomas sprinta vers ce qui s'apparentait à un camp de chasse. Et si c'était de parfaits inconnus qui se trouvaient là-dedans ? songea-t-il. *Je m'en fous !* Advenant le cas où il se serait trompé, il leur expliquerait la situation. Une trentaine de secondes plus tard, Thomas monta les deux marches du refuge. Celles-ci craquèrent. S'il avait voulu passer inaperçu, c'était raté. Thomas plaqua son visage contre la vitre sale. L'intérieur était parfaitement

dissimulé par un rideau opaque. Il testa la poignée qui, comme il s’y attendait, était verrouillée. Il cogna de toutes ses forces.

— Ouvre-moi tout de suite ! s’écria-t-il.

Les nerfs en boule, il donna un premier coup d’épaule.

— Je compte jusqu’à trois ! Un, deux...

Thomas recula et asséna un violent coup de pied.

— Trois !

La porte céda du premier coup. Il courut à l’intérieur et ce qu’il y trouva lui coupa le souffle.



Émilie se réveilla en sursaut, tirée du sommeil par un horrible cauchemar. Elle mit quelques secondes à remettre ses idées en place et constata avec effroi que la réalité était encore pire.

— Je suis en train de devenir folle, murmura-t-elle entre ses dents.

Elle repensa immédiatement à l’intervention de Thomas, hier, à la télévision. Est-ce que ça allait donner quelque chose ? Émilie ne pouvait désormais s’accrocher qu’à ce faible espoir. *Seigneur, aidez-nous à retrouver Aby. Je vous en supplie.* Elle s’efforça ensuite de refermer les yeux, sachant d’avance qu’elle ne se rendormirait pas. La jeune femme n’avait aucune idée de l’heure qu’il pouvait bien être. Il n’y avait pas de cadran dans la pièce, et elle ne portait pas sa montre. Elle supposa qu’il devait être encore très tôt puisque la lumière du soleil qu’elle percevait entre les deux rideaux de la chambre d’amis était encore très faible. Cherchant un peu de réconfort, elle se blottit contre Mégane avec qui elle partageait le lit depuis qu’elle avait décidé de venir temporairement habiter chez ses parents. *La seule fille qu’il me reste.* Elle ne put retenir ses larmes plus longtemps. Pour ne pas la réveiller, Émilie s’éloigna subitement de Mégane. L’enfant avait suffisamment vu sa mère pleurer au cours des derniers jours. Émilie songea à nouveau à Thomas. *Avait-il réussi à fermer l’œil, lui ?* se demanda-t-elle. Elle se promit de l’appeler tout à l’heure. *Il serait peut-être temps qu’on retourne à la maison, Mégane et moi. Thomas*

n'a pas à vivre ça tout seul. À quoi j'ai pensé en venant ici ? Il doit me détester maintenant.

Il n'en fallut pas plus pour faire ressurgir le torrent de larmes.



— Aby ? s'enquit Thomas.

Bien que l'endroit fût sombre, coupé de la lumière extérieure, l'homme reconnut immédiatement sa fille. Cette dernière dormait dans une toute petite bassinette. La seule lumière ici émanait des flammes du poêle à combustion.

— Aby... t'es vivante, fit-il d'une voix chevrotante. Mon... mon amour. Qu'est-ce qu'elle t'a fait ?

Thomas s'avança vers elle. Il devait prendre sa fille dans ses bras. Il entendit alors un craquement derrière lui. Avant même qu'il ne fasse volte-face, il sentit une étrange chaleur envahir son dos. Il lâcha son tournevis qui tomba dans un bruit mat. Une étrange fatigue s'empara de lui. Il se retourna beaucoup plus lentement qu'il ne l'aurait souhaité et vit avec horreur Sandrine qui tenait entre ses mains un long couteau de cuisine. Elle replongea à nouveau la lame dans le corps de Thomas. Au thorax, cette fois. Elle fit la manœuvre à de multiples reprises. La pièce se mit à tanguer autour du père d'Aby.

— Tu viendras pas me voler ma fille ! martela l'acharnée dont les yeux étaient fous de rage. Tu me prendras pas Juliette !

Sa solide carrure n'était à présent d'aucune aide à Thomas. Il tentait maladroitement de stopper les coups de Sandrine, mais la violence de l'assaut était inouïe ; elle lui taillada soit les bras, soit le visage. Retenu par son manteau étanche, le sang coulait à flots le long de son torse, fuyant son corps à vive allure. Le cœur était atteint. Le charpentier tomba sur les genoux. Au rythme de sa respiration difficile, ses épaules tressautaient, comme si elles étaient manipulées par un quelconque marionnettiste. Il leva la tête vers son assaillante et, dans un ultime recours, ouvrit la bouche. Il

n'en sortit qu'un borborygme incompréhensible. Devant la femme horrifiée, Thomas chuta la face la première.



Assise face au cadavre, adossée à la porte, Sandrine demeura dans cette position pendant de longues minutes.

— J'avais pas le choix, psalmodia-t-elle à voix basse en se balançant d'avant en arrière. J'avais vraiment pas le choix.

Tout près, Juliette dormait toujours, inconsciente que son géniteur venait d'être assassiné à ses côtés. La scène s'était déroulée si rapidement qu'elle n'avait en aucun cas troublé le sommeil de l'enfant. Une bombe aurait tout aussi bien pu tomber sur le toit du refuge que la petite serait demeurée dans les bras de Morphée. Avec la nuit qu'elle venait de traverser, Juliette ne se réveillerait probablement pas avant une heure ou deux, songea Sandrine. Peut-être même trois. La petite avait besoin de récupérer. Il était donc temps d'agir si Sandrine voulait faire disparaître Thomas.

La femme se leva en vacillant. Les doigts tremblants et recouverts de sang, elle consulta son cellulaire. L'image ne lui renvoya que le véhicule de Thomas garé dans son entrée. Fort heureusement, personne n'était encore venu prêter main-forte au charpentier. *Mais Émilie doit bien savoir qu'il est venu chez moi ! La police va donc pas tarder à débarquer.* Elle s'activa dès lors.

— J'ai rien à perdre, râla-t-elle. Je vais jouer le tout pour le tout.

Le plus ardu fut de traîner Thomas jusqu'à chez elle. Heureusement qu'il y avait de la neige pour faire glisser son chargement. Elle avait enroulé Thomas dans les draps épais du divan-lit dans lesquels elle dormait au refuge. Cela lui permit de le tirer plus facilement et, ainsi enveloppé, le sang ne se répandit pas sur le sentier.

— Enfin, j'y suis, soupira-t-elle, à bout de forces.

Derrière sa maison, Sandrine s'écroula au sol, au pied de son colis. L'adrénaline qui jusqu'ici quintuplait ses forces l'abandonna d'un seul coup. Elle s'octroya quelques secondes de répit afin de reprendre son

souffle, se félicitant encore une fois d'avoir acquis une maison aussi éloignée de tout voisin encombrant. Sandrine en profita pour réfléchir à la prochaine étape. Elle songea d'abord à brûler la Hyundai de Thomas, mais elle redoutait évidemment qu'autant de fumée attire l'attention. *Réfléchis*. La police pouvait arriver d'une minute à l'autre : il était plus que temps de faire disparaître la voiture. Sandrine leva la tête vers le ciel. Il faisait dorénavant plein jour. Elle se rappela que non loin de chez elle, à environ cinq minutes d'auto, se trouvait un étang accessible à partir de la route. *À la mi-mars, la glace doit être rendue mince*, espéra-t-elle. Le chemin pour s'y rendre était déblayé, car la ville utilisait cette allée pour se débarrasser de la neige lors des tempêtes hivernales. À cette heure-ci, il y avait fort à parier que Sandrine n'y croiserait âme qui vive. Fiévreuse, elle sortit de sa poche son cellulaire et consulta la caméra du refuge. Les petits bras en l'air, Juliette dormait toujours. Avec un peu de chance, si tout se passait bien, Sandrine serait de retour avant même le réveil de l'enfant.

— OK, fin de la pause, s'ordonna-t-elle en se remettant sur ses pieds.

Elle n'en revenait toujours pas du sang-froid dont elle faisait preuve. Elle avait tué un homme de ses propres mains. *Pense pas à ça*. Pour que son idée fonctionne, elle avait besoin des clés du véhicule de Thomas. Elle se pencha et déroula alors les couvertures. Elle tomba nez à nez avec le visage du macchabée.

— Mon Dieu.

Les lèvres de Thomas étaient déjà bleues. Méconnaissable, le charpentier semblait la fixer de ses yeux vides, l'air de l'implorer. Sandrine sut dès cet instant que pour le restant de sa vie, l'image qu'elle garderait de cet individu serait celle-ci et non celle de cet être enjoué qui, lors de leur première rencontre, avait tout fait pour paraître sympathique. Elle eut un haut-le-cœur en fouillant le manteau du défunt. De repoussantes odeurs en émanaient. Au moment du trépas, les intestins de l'homme s'étaient fort probablement vidés. Sandrine trouva ce qu'elle cherchait dans la poche de droite. Elle prit le portefeuille de Thomas par la même occasion. L'instant suivant, elle traîna son chargement jusqu'à l'arrière du véhicule de Thomas.

Elle en ouvrit le coffre arrière. Non sans difficulté, elle souleva le corps et le fourra à l'intérieur.

— Arghh, râla Sandrine en laissant tomber le corps dans la valise.

Lorsqu'elle prit place derrière le volant, elle trouva le téléphone de Thomas accroché à un support au-dessus du tableau de bord. En s'en emparant, l'écran d'accueil s'éveilla, dévoilant une image qui, aux yeux de n'importe qui d'autre que Sandrine, aurait été attendrissante. Cette dernière vit Mégane tenant sa petite sœur entre ses bras. La photo avait été prise dans le salon de leur taudis, remarqua-t-elle. Le bébé ne devait avoir qu'un jour ou deux, car elle avait énormément changé depuis. Le sourire de Mégane fendait l'écran. Insensible, Sandrine éteignit l'appareil et le jeta sur le banc du côté passager. Elle se promit de le lancer dans l'étendue d'eau le moment venu. Elle observa les clés. Il n'y en avait que quatre sur le trousseau de Thomas. Sandrine inséra celle à l'effigie de Hyundai dans le contact. Le moteur ronronna aussitôt. Elle sortit enfin de son allée en pensant déjà à ce qu'elle dirait à la police si celle-ci venait la questionner. *Thomas Cartier n'est jamais venu chez moi. Qu'est-ce que vous inventez là ?*

Sandrine prit la direction de l'endroit où, l'espérait-elle, ce cauchemar prendrait fin une bonne fois pour toutes.

Le matin venait à peine de se lever. Tous les rideaux étaient encore baissés. Seule une faible lumière éclairait la cuisine. Émilie refusa le café que sa mère lui proposa. Elle savait d'avance qu'elle ne pourrait rien avaler. La jeune femme ne se rappelait même pas la dernière fois qu'elle avait mangé un vrai repas. Mégane était au sous-sol avec son grand-père. Ce dernier tentait tant bien que mal de lui changer les idées, même s'il était aussi affligé qu'elle par la disparition d'Aby.

— Excuse-moi un instant, maman, fit Émilie. Je vais appeler Thomas. Je veux savoir comment il va. Je suis sûr qu'il est réveillé rendu à cette heure-là. Je me sens coupable de l'avoir laissé seul à la maison pour gérer tout ça.

Sa mère, vêtue de sa robe de chambre, fixait la tasse vide devant elle. Elle leva enfin la tête, comme si la phrase de sa fille venait tout juste de se rendre jusqu'à ses oreilles. La dame ne devait pas avoir fermé l'œil de la nuit, elle non plus.

— Bonne idée, Émilie. Téléphone-lui donc. Et oublie pas de lui redire qu'il a bien fait ça à la télévision, hier. L'autre policier avait pas à y faire la morale. Vous faites tout ce que vous pouvez, toi et Thomas.

La veille, Thomas avait donné des nouvelles. Il avait expliqué à Émilie que l'enquêteur Dubois était furieux contre lui parce qu'il avait changé son discours à la fin de son allocution face aux journalistes. Émilie s'était rangée du côté de Thomas, mais elle avait senti que son chum était au bout du rouleau, à court d'idées pour faire avancer l'enquête. Il avait longuement pleuré au bout du fil. Quand Émilie lui avait suggéré de venir le rejoindre à la maison avec Mégane, il s'y était opposé.

— Non, ça va, avait-il déclaré. Restez encore un peu chez tes parents. La maison est dans un désordre épouvantable et je saurais pas quoi dire à

Mégane.

Émilie posa une main sur l'épaule de sa mère et s'éloigna pour téléphoner à Thomas. Elle se rendit dans son ancienne chambre, convertie en petit salon.

Elle revint à la cuisine moins d'une minute plus tard.

— Je suis tombé directement sur sa boîte vocale, annonça-t-elle à sa mère. Je lui ai laissé un message. Ça m'étonne qu'il ait fermé son cellulaire.

— Il a peut-être enfin réussi à dormir un peu.

— Oui, je... je l'espère, rajouta Émilie qui avait une étrange intuition.

Thomas n'éteignait jamais son portable. La nuit, il le mettait en mode silencieux, mais jamais il ne le fermait complètement.



L'allée était bien dégagée, comme Sandrine l'avait prédit. Après deux minutes, elle arriva au bout du chemin. Une énorme montagne de neige lui faisait face. Plus d'une fois, elle avait vu les gros camions de la voirie tourner ici alors qu'elle circulait sur la route principale. Sandrine plongea son regard dans l'étang qu'elle avait découvert l'automne dernier, peu de temps après son déménagement dans la région. Il était sur sa droite. Il s'agissait plutôt d'un lac, constata-t-elle. *Dans mes souvenirs, c'était beaucoup moins vaste que ça.* Elle sortit de la voiture et alla inspecter les lieux. Elle faillit glisser, mais retrouva son équilibre en posant une main sur le capot de la Hyundai. Une pancarte en bois était clouée sur un érable. « Baignade interdite. Eau profonde. » Sandrine n'aurait pu souhaiter mieux. Elle s'approcha du rivage. L'endroit était complètement sauvage. Aucun chalet dans les alentours. Sandrine vit qu'à plusieurs endroits, l'eau avait repris ses droits sur la glace.

— Comment je vais m'y prendre, moi, exactement ? se demanda-t-elle dans un murmure.

Elle retourna dans l'auto de Thomas et descendit toutes les fenêtres. Elle mit le cellulaire et le portefeuille du défunt dans ses poches de manteau et calcula ensuite que le véhicule pouvait aisément passer entre les deux arbres

devant elle. Elle appuya doucement sur l'accélérateur. Elle ne prit pas la peine de mettre sa ceinture de sécurité. Si elle avait besoin de sortir rapidement, autant être libre de tout mouvement. L'un des deux miroirs de côté percuta un chêne. Il se fissa, mais ne se décrocha pas du véhicule.

— OK, ça passe, s'encouragea Sandrine tandis que son corps se balançait de gauche à droite à cause du dénivelé de la pente.

Sa tête heurta le plafond à deux reprises. Sa fréquence cardiaque augmenta d'un cran lorsque les deux roues avant atteignirent enfin la surface du lac. Elle entendit la glace craquer sous la charge. Elle fit légèrement grimper sa vitesse de croisière. Il lui fallait éviter les mouvements brusques.

— Oh ! réagit-elle lorsque la Hyundai eut complètement quitté la terre ferme.

Toujours ce crépitement sous les pneus. *Il faut que je me rende le plus loin possible. Ici, c'est pas assez creux.* Elle sentait que la croûte glacée n'allait pas tarder à céder. Sandrine songea à Juliette, toute seule au refuge. *Il ne doit rien m'arriver. Sinon, elle est perdue.* Elle fit encore quelques mètres et tourna la tête vers l'arrière. Mine de rien, elle s'était considérablement éloignée du rivage.

— Encore un peu plus.

Tout à coup, Sandrine vit le capot disparaître devant elle. Elle hurla de stupeur. La voiture piquait du nez, et elle comprit qu'elle s'enfonçait déjà dans les eaux glaciales. La jeune femme devait sortir immédiatement sans quoi elle allait couler, elle aussi. Elle mit la main sur la poignée, mais celle-ci était bloquée.

— Non !

Les énormes bulles d'air qui remontaient à la surface du lac avaient une sonorité terrifiante. Sandrine posa ses deux mains sur la portière et commença à s'extirper de l'habitacle. Ce faisant, la voiture poursuivait tout doucement sa descente.

— Vite, vite, se pressa-t-elle.

Elle réussit. Enfin hors de danger, Sandrine, sur les fesses, recula en s'aidant de ses mains et en faisant bien attention aux endroits où elle se

déplaçait sur la glace. Elle observa ensuite le cercueil de Thomas s'enliser centimètre par centimètre quand soudainement, il s'immobilisa.

— Qu'est-ce qui se passe ? paniqua-t-elle.

Seuls les trois quarts de l'auto étaient inondés ! *Est-ce que quelque chose – une grosse roche ? – empêche l'auto de s'enfoncer plus ?* pensa-t-elle. Si quelqu'un venait à passer par ici, il verrait tout de suite la voiture et... Un bruit sourd retendit alors. Par réflexe, Sandrine se releva et fit plusieurs pas vers l'arrière. La Hyundai disparut dans le lac, engloutie pour de bon.

La voiture de Thomas Cartier ne serait retrouvée que quarante-deux ans plus tard, lors d'une plongée amateur. Si Sandrine avait connu ce détail, elle n'aurait pas passé les prochaines années de son existence à vivre dans la crainte que l'on découvre ce qu'elle avait fait en cette sombre matinée de mars.

Depuis deux jours, on ne parlait que de ça dans tous les bulletins de nouvelles. Thomas Cartier, tout comme sa fille Aby, avait mystérieusement disparu sans laisser de trace. Même sa voiture demeurait introuvable, comme si père et fille avaient été effacés de la surface de la Terre d'un coup de baguette magique. Sandrine suivait le déroulement de cette histoire avec beaucoup d'attention. Émilie et Mégane avaient fait de brèves apparitions à la télévision. Anéantie, Émilie suppliait l'aide du public. Une campagne sur GoFundMe avait apparemment été organisée pour venir en aide à cette famille. Un enquêteur du nom de François Dubois s'adressait régulièrement aux journalistes. Il affirmait redoubler d'efforts pour retrouver le charpentier et le poupon. Concernant Thomas, la thèse du suicide était pour l'instant écartée. Selon ses proches, il n'aurait jamais commis ce genre de geste et n'était pas le genre d'individu à baisser les bras.

Sandrine et Juliette, quant à elles, vivaient toujours dans leur refuge. Valait mieux laisser retomber la poussière, croyait la jeune femme. Dès son retour du lac, Sandrine avait nettoyé le plancher de la cabane. Les lattes de bois avaient été souillées par le sang de Thomas. L'endroit était à présent brillant comme un sou neuf.

— Nous resterons ici tant et aussi longtemps que tu ne seras pas en sécurité dans le monde extérieur, ma belle, avait-elle promis à Juliette.

Contrairement à ce que craignait Sandrine, la police n'était jamais venue lui rendre visite le jour du meurtre de Thomas. Ni le jour suivant. Sandrine en était venue à la conclusion que Thomas avait agi complètement seul cette nuit-là.

Sandrine bâilla de sommeil. La nuit était tombée pour de bon, et il était temps pour Juliette de se mettre au lit. *Je vais me coucher immédiatement,*

moi aussi.

— Tu verras. Tu seras beaucoup mieux avec moi qu’avec une famille comme ça, souffla-t-elle à son bébé en changeant sa couche. Ces gens-là ne te méritaient pas.

Ce fut la dernière fois que Sandrine parla d’eux à Juliette.

OceanofPDF.com

HUIT MOIS PLUS TARD

OceanofPDF.com

Le déménagement se fit sans heurts. Le choix de Sandrine s'était finalement arrêté sur Charlesbourg, à Québec. Elle était tombée en amour avec cette maison dès qu'elle l'avait vue sur Internet. Le mois dernier, elle avait vendu sa propriété de Saint-Michel-des-Saints, laissant la quasi-totalité des meubles à l'acheteur. Ainsi, la jeune femme avait voulu souligner leur nouveau départ, à Juliette et à elle. La nouvelle chambre de sa fille était magnifique. Sandrine avait fait affaire avec une décoratrice de la région. De jolis mobiles étaient suspendus dans tous les coins de la pièce. Quelle joie immense ressentait-elle chaque fois qu'on la félicitait pour son bébé ! Dans la rue, à l'épicerie, chez le marchand de légumes, etc. Sandrine n'avait plus à se cacher. Elle pouvait enfin être elle-même et profiter pleinement de sa toute nouvelle vie de mère. Si elle parvenait à trouver une garderie convenable pour la petite, Sandrine envisageait même de retourner sur le marché du travail à la fin de l'été prochain. Une ou deux journées par semaine seulement, afin d'être présente le plus possible pour son enfant.

Après de longues recherches sur Internet, à travers divers blogues marginaux, elle avait fini par entrer en contact avec un faussaire qui était parvenu à modifier le certificat de naissance de sa défunte fille. Il n'avait eu qu'à changer l'année de naissance. Le nom de Christian y figurait toujours. Après tout, il aurait pu mettre Sandrine enceinte juste avant de s'enlever la vie. Voilà ce qu'elle raconterait à Juliette le jour où elle lui poserait des questions sur son père.

Dans les bulletins de nouvelles, on ne parlait presque plus de l'affaire Thomas et Aby Cartier. Le dossier était désormais classé dans les faits divers. À ce stade-ci de l'enquête, Sandrine jugeait qu'elles n'avaient plus rien à craindre.

Juliette avait énormément changé. Âgée de huit mois et demi, elle avait aujourd'hui trois petites dents qui changeaient complètement son sourire. Si

Émilie la voyait, Sandrine se dit que probablement elle ne la reconnaîtrait même plus.

— Il est à qui, ce beau bébé-là, hein ? s’amusa Sandrine d’une toute petite voix. Il est à qui ?

Mère et fille se trouvaient dans la vaste cuisine ensoleillée. Juliette était installée dans une chaise haute nouvellement acquise.

— Encore un peu de purée de patates, mon petit cœur ? fit Sandrine en approchant la cuillère des lèvres fermées de Juliette. Non ? OK. Maman a compris. Maman, elle le sait quand t’as plus faim.

À l’instant où Sandrine s’apprêtait à ranger les couverts, Juliette ouvrit la bouche et prononça son premier mot :

— Maman.

FIN

OceanofPDF.com